PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME IV.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
OU
TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL ;

PAR ANQUETIL,
DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 1.
1823.

t
s
t
q
c
c
ru
n
se
re

ci

PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

ROME RÉPUBLIQUE (SUITE).

*Les Gracques. Marius. Sylla. Sertorius. Cicéron. Premier triumvirat. César. Pompée. Crassus. Bataille de Pharsale. Brutus. Deuxième triumvirat. Octavien. Antoine. Lépide. Proscriptions. Bataille d'Actium. Octavien reçoit le nom d'*Auguste. *Tibère.*

Des cendres de Numance sortit la première sédition qui souilla la capitale de sang, et fut le signal des guerres civiles, qui coûtèrent plus de citoyens à Rome que ne lui en avoit enlevé la conquête de l'univers. Quoique moins maltraité que le consul *Mancinus*, *Caius Gracchus*, son questeur, conservoit toujours un secret ressentiment contre la rupture ignominieuse de la paix de Numance par lui négociée. Il en accusoit le sénat, et couvoit un dessein de vengeance dont il trouva les moyens dans le renouvellement de la loi *Licinia*.

Elle défendoit à tout citoyen de posséder plus de cinq cents arpens de terre. Les nobles, depuis plus

de deux cent cinquante ans, la violoient ouvertement. *Gracchus*, s'étant fait élire tribun du peuple, proposa de la remettre en vigueur. On prétend que le dessein de se venger de la noblesse ne fut pas le seul motif de son entreprise; qu'il y fut excité par sa mère *Cornélie*, mère aussi de la femme de *Scipion*. « Pour me faire honneur, lui disoit-elle, on m'appelle la belle-mère de *l'Africain*. Pourquoi ne » m'appelle-t-on pas la mère des Gracques? Seroit-» ce parce que votre nom n'est pas assez illustré? » Rendez-vous donc fameux, et pour vous-même, » et pour votre mère, par quelque grande entreprise. »

La loi, telle que la proposa *Gracchus*, étoit bien adoucie. A la prendre à la rigueur, elle auroit dépossédé les riches, sans dédommagement, de toutes leurs terres au-delà de cinq cents arpens; au lieu qu'il statuoit que toutes ces terres excédantes leur seroient payées avec les deniers tirés du trésor public. De plus il permettoit à chaque enfant de famille d'avoir deux cent cinquante arpens sous son nom, outre les cinq cents du chef. Ces terres retirées aux riches devoient être distribuées aux pauvres : c'est l'appât que *Gracchus* avoit imaginé pour gagner le peuple. D'ailleurs nul homme ne fut jamais plus propre à réussir dans une pareille entreprise. Ferme dans ses résolutions, persévérant, intrépide, son éloquence vive, aisée et véhémente, le rendoit l'idole du peuple, auquel il parloit son langage, moins pur dans sa diction qu'ingénieux dans les tours, et solide dans les raisonnemens.

Pour perdre un ennemi si redoutable, les riches eurent recours à la violence et à la calomnie. La première échoua, parce qu'en allant à la tribune aux harangues et en revenant il étoit toujours accompagné de trois ou quatre mille hommes. En vain aussi l'accusa-t-on d'aspirer à la tyrannie : le peuple, dont il plaidoit la cause, ne voulut pas croire à cette imputation. Les nobles, hors d'état de lui nuire personnellement, suscitèrent un obstacle à la cause ellemême. Ils gagnèrent un tribun, nommé *Octavius*, jusque-là intime ami de *Gracchus*. Quand celui-ci proposa la loi, *Octavius* y mit son terrible *veto*, qui suspendoit tout. Prières, menaces, *Gracchus* employa tout pour fléchir son ami. Ses efforts furent inutiles ; il prit le parti inconnu jusqu'alors de le faire casser. De cette manière la loi passa. On nomma trois commissaires chargés de l'exécution. *Gracchus* se fit choisir avec son beau-père et son frère. Leurs recherches, quelque exactes qu'elles fussent, ne leur produisirent pas la quantité de terres nécessaires pour contenter tous les pauvres. Les citoyens en état de porter les armes montoient alors à près de quatre cent mille. Dans ce grand nombre il se trouvoit sans doute beaucoup de Romains qui avoient besoin du partage, et qui ſe désiroient. Se voyant près d'être frustrés, ils commençoient à murmurer contre *Gracchus*.

Heureusement pour lui, dans ce temps, *Philométor*, roi de Pergame, légua son royaume et ses richesses au peuple romain. Le tribun fit décider

malgré le sénat que l'argent de la succession seroit distribué à ceux qui ne pourroient point avoir de terres. Cette libéralité arrachée piqua vivement les pères conscrits. On s'aigrit réciproquement. *Gracchus* retrancha les adoucissemens de sa loi, ôta les deux cent cinquante arpens aux enfans de famille, compta plus scrupuleusement les cinq cents arpens des chefs, afin de trouver de quoi satisfaire ses cliens. Il y eut des menaces de la part des nobles. Le tribun publia qu'on vouloit l'assassiner. Il ne paroissoit plus qu'en habit de deuil, comme s'il étoit en péril de mort. Il persuada au peuple qu'il n'y avoit d'autre moyen de garantir sa vie que de le continuer dans le tribunat.

Les tribus commençoient à voter selon son gré. Tout d'un coup les riches qui s'étoient répandus dans la place s'écrient : « Justice ! justice ! on veut renverser toutes les lois, aucun citoyen ne peut être tribun deux ans de suite. » Le tumulte devint si grand, que le tribun lui-même fut obligé de remettre l'assemblée au lendemain. Il prit pendant la nuit des mesures et assigna les postes à ses amis, tant à la place des comices, qu'auprès du Capitole, où il devoit se rendre.

Pendant qu'il y marchoit on vient lui dire que les sénateurs, assemblés dans le temple de la Fidélité, à côté de celui de *Jupiter Capitolin*, se préparent à sortir et à l'attaquer. L'avertissement étoit fondé. Les sénateurs avoient voulu engager le consul *Mucius Scévola* à se mettre à leur tête, et à les conduire contre

le peuple. Sa modération et sa prudence ne lui permirent pas de se prêter à cette impétuosité. « Nous » sommes trahis, s'écrièrent plusieurs voix, puisque » le consul nous abandonne. Faisons-nous justice à » nous-mêmes. Allons renverser de nos mains cette » idole du peuple. — Courons, reprit plus fortement » *Scipion Nasica*, cousin germain de *Gracchus*, » courons : que ceux qui aiment la république me » suivent. » Ils sortent, fondent dans la place, renversent les bancs, font des armes de leurs débris. Des partisans du tribun, dispersés, demandoient l'ordre « Nous sommes prêts, que faut-il faire? » *Gracchus*, ne pouvant se faire entendre, montre sa tête, voulant dire qu'elle étoit menacée. « Il demande » le diadème », s'écrient les patriciens et leurs cliens. On l'attaque de tous côtés. Il fuit, et il est saisi par sa robe. Il l'abandonne, se sauve en tunique, et il auroit échappé, si les bancs rompus dont le chemin étoit parsemé ne l'eussent fait tomber. En se relevant il reçut un coup si rude à la tête, qu'il retomba, et ne se releva plus. Trois cents de ses amis furent massacrés durant l'émeute. On jeta leurs corps dans le Tibre avec celui de *Gracchus*. Le sénat étendit son ressentiment au-delà de ce jour fatal. Il fit rechercher ceux qui avoient été amis de *Gracchus*. Les uns furent assassinés sans forme de procès; les autres furent envoyés en exil. *Caius Billius*, un des plus zélés défenseurs du peuple, fut saisi par ses ennemis, et mis dans un tonneau avec des serpens et des vipères; il y périt cruellement. Le sénat n'hésita pas

à absoudre *Nasica* et ses complices par un décret qui justifia toutes les barbaries commises contre *Gracchus* et ses adhérens.

Ces scènes si peu dignes des maîtres du monde, racontées au loin, devoient paroître bien étonnantes à ceux qui s'étoient fait une idée imposante de la majesté romaine. Qu'auroit fait de plus un sénat d'esclaves tels que ceux que les Romains combattoient vers ce temps en Sicile ? Ceux de *Damophile*, citoyen d'Enna, et de *Mégallis*, sa femme, donnèrent le premier exemple de la révolte. Il semble qu'il y eût entre ces deux époux une émulation de cruauté. Le mari avoit fait marquer tous ses esclaves d'un fer chaud au front ; il les renfermoit chaque nuit dans une étroite prison, les faisoit mener de grand matin au travail ordinaire, et ne leur accordoit de nourriture qu'autant qu'il leur en falloit pour prolonger leur misère. La femme traitoit de la manière la plus cruelle les esclaves de son sexe. Elle leur imposoit des tâches qu'il leur étoit impossible d'achever, et les faisoit battre de verges jusqu'au sang pour la moindre faute. Ces deux monstres avoient une fille d'un caractère entièrement différent. Douce et compatissante, elle consoloit ces malheureux, leur portoit de la nourriture dans la prison, et les soulageoit en tout ce qui pouvoit dépendre d'elle. On regrette que l'histoire ne nous ait pas transmis le nom d'une personne si estimable. La barbarie du père et de la mère prévalurent auprès des esclaves sur les bienfaits de la fille.

Chez un seigneur voisin, vivoit dans les fers un certain *Eunus*, natif d'Apamée en Syrie. Après avoir été pris à la guerre , il avoit servi différens maîtres. Il étoit actif, vigilant, plein de feu, se vantoit d'avoir commerce avec les dieux, et de connoître leurs volontés, ce qui le faisoit consulter par ses compagnons de servitude. Les esclaves de *Damophile*, ayant formé un complot avec d'autres, vont trouver le Syrien et lui demandent si leur projet est agréable aux dieux et peut réussir. « Oui, répond l'oracle, pourvu que vous » vous hâtiez. » A ces mots, vingt mille bras secouent leurs chaînes. Le nom de *liberté* retentit dans toute l'île, et une multitude d'esclaves se rangent sous ses étendards. Heureux pour lors les maîtres qui avoient traité ces infortunés avec douceur ! Ils trouvèrent des défenseurs dans leurs foyers , pendant que les autres n'y trouvèrent que des bourreaux. *Eunus* prit le titre de roi, et signala le commencement de son règne par le supplice des deux époux, dont la fille fut traitée avec le plus grand respect. Il fit ensuite massacrer tous les habitans d'Enna, sur ce principe, qu'il ne peut y avoir de véritable union entre des hommes libres et des esclaves. Un nommé *Cléon*, natif de Sicile , vint le trouver avec cinq mille hommes ; d'autres lui amenèrent des corps considérables. Il se trouva bientôt à la tête de soixante-dix mille esclaves ; et s'il avoit réuni tous ceux qui s'étoient révoltés en différens endroits de l'île, il auroit pu en former une armée de deux cent mille hommes.

Toute cette troupe, après quelques succès, et même

la prise de quelques villes, cette troupe, plus attachée à la vie qu'à l'honneur, plus faite pour le brigandage que pour la discipline, fondit comme la neige devant le soleil, lorsqu'elle fut attaquée par les troupes régulières que les Romains envoyèrent au secours des Siciliens. *Cléon* fut tué; *Eunus* mourut dans les fers. Tout le reste se dispersa et reprit ses chaînes. La rébellion fut du moins suivie de cet avantage, que *Rupilius*, homme juste, digne des premiers temps de la république, qui avoit été envoyé pour terminer cette guerre, donna aux Siciliens des lois par lesquelles le sort des malheureux esclaves fut très-adouci.

Vers le même temps, *Domitius* répandoit la terreur des armes romaines dans la Gaule transalpine. Il trouva des ennemis redoutables dans les Auvergnats et les Allobroges, qu'on croit avoir été les habitans des rives de la Seine. *Bituitus*, roi des premiers, envoya au général romain un ambassadeur, Il étoit richement habillé, et avoit une nombreuse escorte. Ce qui surprit davantage les Romains, ce fut de le voir suivi d'une compagnie de dogues qui marchoient après lui comme des troupes régulières : à côté de lui étoit un barde qui chantoit les louanges de son roi, de son peuple et de l'ambassadeur. *Bituitus* soutint la guerre avec courage, et l'auroit prolongée, si *Domitius* ne l'avoit fait prisonnier par trahison dans une conférence. Ses peuples et ses alliés, privés de chef, mirent bas les armes. Le malheureux prince fut amené en Italie. Le sénat souffrit qu'il ornât le

triomphe de *Domitius*. Ensuite un décret le confina dans la ville d'Albe, où il mourut.

Mais pendant que Rome tourmentoit tous les peuples, elle-même n'étoit pas à l'abri des troubles. Une guerre intestine déchiroit son sein. La faction de *Gracchus* n'étoit pas morte avec lui. Il avoit laissé un frère capable de la soutenir et de le venger. Comme les nuages s'amoncellent avant les grands orages et noircissent l'horizon, on voyoit des agitations dans la ville : les murmures, les reproches, les menaces se faisoient entendre. On cherchoit à se surprendre dans ses paroles. « Que pensez-vous, dit un » jour le tribun *Carbon* à *Scipion*, que pensez-vous » du meurtre de *Gracchus*, votre beau-frère ? — Je » pense, répondit le héros de l'Afrique, que, s'il a » cherché à semer la discorde dans la république, il » a été justement puni. » A l'instigation du tribun, le peuple couvrit de huées cette réponse. *Scipion* prit alors cet air d'autorité que donne l'habitude du commandement, et regardant avec hauteur la multitude, il lui dit : « Croyez-vous que je craigne vos » murmures, moi qui ai si souvent bravé la fureur » de vos ennemis ? Misérables ! que seriez-vous de» venus sans mon père *Paul Émile* et moi ? Vous » seriez actuellement les esclaves de ceux que nous » avons vaincus. Et sont-ce là le respect et la re» connoissance que vous témoignez à vos libéra» teurs ? » Le peuple se retira confus, mais plus aigri qu'apaisé.

L'exécution de la loi sur les terres, toujours de-

mandée par le peuple, toujours retardée par les patriciens, étoit la cause des haines et des animosités. Mais d'autres motifs y concouroient encore; savoir, les jalousies mêmes entre les riches, les querelles de familles, les vengeances particulières. Ce fut un motif de cette espèce qui pensa occasionner la mort de *Métellus*, le conquérant de la Macédoine, surnommé pour cela *le Macédonique*. Étant censeur, il fit refuser au tribun *Labéon* une place dans le sénat. Dans une émeute, le tribun saisit le vénérable vieillard à la gorge, prononça contre lui une sentence de mort, et commanda qu'on le précipitât du haut de la roche Tarpéienne. L'ordre alloit être exécuté, lorsqu'un autre tribun, appelé promptement par les patriciens, tira des mains des bourreaux, par son opposition, le premier magistrat de Rome après les consuls. Loin d'être puni de sa violence, *Labéon* fit passer un décret en vertu duquel les tribuns devoient avoir à l'avenir voix délibérative dans le sénat. Au commencement, leur siége n'étoit qu'à la porte extérieure, afin qu'on pût les appeler quand on avoit besoin d'eux.

Les désordres qui se multiplioient firent songer au sénat à créer un dictateur. *Scipion* alloit être élu, lorsque le lendemain de cette résolution on le trouva mort dans son lit, non sans soupçon de violence; on en remarqua même des traces. Ainsi, des deux Africains, l'un mourut dans une espèce d'exil, l'autre fut assassiné. La patrie, qu'ils avoient préférée à l'humanité, en fit elle-même justice. La Providence

donne quelquefois de ces exemples ; mais ils sont inutiles pour ceux dont l'amour de la gloire endurcit le cœur. Le second *Africain* ne laissa à ses enfans que trente-deux livres pesant d'argent, et deux livres et demie d'or : pauvreté étonnante dans un général qui auroit pu s'enrichir des dépouilles de Carthage. Les patriciens le pleurèrent comme un père ; mais le peuple s'opposa aux recherches qu'on vouloit faire sur sa mort, de peur qu'on ne trouvât des preuves contre *Caius Gracchus*, qui succédoit à son frère dans la faveur populaire. Il le remplaçoit aussi par ses talens et par sa haine pour le sénat.

Caïus commença sa carrière politique par le service militaire. Il brigua la questure de l'armée de Sardaigne. Là il se concilia l'estime du général par sa valeur, son exactitude, et l'affection des soldats par son attention à les pourvoir d'habits et de vivres. Le sénat, qui avoit les yeux sur lui, craignant ce commencement de crédit, rappela l'armée de Sardaigne, et le laissa dans cette île isolée comme proquesteur, simple caissier de la république. Il paroît qu'il étoit déjà lié à la faction populaire qui se soutenoit à Rome. Elle avoit trouvé un appui dans *Flavius Flaccus*, consul plébéien. Il la fortifia en faisant passer une loi qui donnoit droit de citoyen romain à tous les alliés qui n'avoient pu avoir part à la distribution des terres. *Gracchus*, ou s'ennuyant dans l'emploi obscur qu'on lui avoit laissé, ou rappelé par ses partisans, quitta son poste sans la permission du sénat, et revint à Rome. Ce coup d'éclat décéloit ses desseins et

sa hardiesse. Il fut accusé, mais fut absous. La haute estime, et l'extrême inquiétude que le peuple témoigna pour lui pendant le cours de son procès l'enhardirent à solliciter le tribunat. *Cornélie*, sa mère, dégoûtée de ses projets d'illustration par la fin tragique de son fils aîné, écrivit au second, d'une campagne où elle étoit retirée, deux lettres fort touchantes.

« Mon fils, lui dit-elle dans la première, vous ne » partagez plus avec personne l'affection de votre » mère. *Tibérius* n'est plus, vous êtes le seul objet » de mes espérances et de mes craintes. Votre frère » s'est abandonné à l'esprit de vengeance et en a été » la victime. Vous immolerez-vous à la même pas- » sion ? » Elle ajoute qu'il lui seroit doux à la vérité de voir venger la mort de son fils : « Mais, dit- » elle, l'idée du salut de ma patrie a plus de pouvoir » sur moi que celle de la perte de mon fils. Ah, *Grac-* » *chus !* souvenez-vous que le même coup que vous » porterez à votre patrie percera le sein de votre mère. » Que dis-je ! Vous succomberez vous-même sous le » poids de votre téméraire entreprise. Je vous perdrai, » et vos ennemis resteront. Mère infortunée ! quelque » chose qui arrive, les funestes effets des troubles » que vous allez exciter retomberont sur moi ! » Il persista dans son dessein et s'attira une seconde lettre dans laquelle elle s'exprimoit en ces termes : « Fils » cruel ! après les meurtriers de votre frère, je n'ai » pas d'ennemi plus cruel que vous. Avois-je lieu » de m'attendre que le seul fils qui me restoit empoi- » sonneroit de chagrin le peu de jours que j'ai en-

» core à vivre ? Malheureuse ! quel spectacle osez-
» vous me proposer ! Faudra-t-il que je voie avant
» de mourir la république détruite ! *Gracchus*, notre
» famille a déjà assez fourni de scènes tragiques. At-
» tendez pour briguer le tribunat que je sois des-
» cendue dans le tombeau. O Jupiter ! ne permets
» pas que mon fils persiste dans un dessein qui va le
» perdre lui-même avec sa mère et son pays. »

Vaines remontrances ! vaines prières ! Il continua de briguer le tribunat, et l'obtint. Son élection eut ceci de particulier, que, faute de place dans le lieu des comices, plusieurs citoyens montèrent sur les toits des maisons, et donnèrent de là leurs suffrages avec acclamation générale. Ses desseins contre le sénat ne tardèrent pas à éclater. Il fut puissamment secondé par *Fulvius*, l'ancien consul, plébéien impétueux, et ennemi déclaré des nobles. Ils donnèrent une nouvelle force à la loi sur les terres, pour laquelle ils s'étoient fait nommer commissaires. En l'exécutant, *Gracchus* ne négligeoit pas ce qui pouvoit plaire au peuple. Il fit réparer les grands chemins, construire un grand nombre de ponts, ériger des colonnes militaires, placer de distance en distance de grosses pierres pour la commodité des voyageurs, lorsqu'ils vouloient monter à cheval. Malgré le sénat, il fit passer une loi qui ordonnoit qu'on bâtiroit à Rome de grands magasins, qui seroient remplis de blé aux dépens du public, et que chaque semaine on en distribueroit une certaine quantité aux pauvres, à bas prix. Pour subvenir à ces dépenses, il

chargea d'impôts les marchandises de luxe. Par ces règlemens et d'autres semblables, il prit un si grand ascendant sur le peuple, qu'on pouvoit le regarder comme le maître de Rome. Il en profita pour se faire élire une seconde fois tribun.

Pendant cette magistrature il porta un coup fatal au sénat. Les chevaliers, quoique de la classe du peuple, inclinoient cependant, comme riches, pour celle de la noblesse. *Gracchus* gagna cet ordre mitoyen en leur faisant passer l'autorité la plus précieuse des sénateurs, savoir le droit de rendre la justice. Par ses efforts, et malgré tous ceux des pères conscrits, il fit statuer que le jugement de toutes les causes, tant civiles que criminelles entre particuliers appartiendroit aux chevaliers, à l'exclusion des sénateurs. « A la fin, s'écria-t-il, j'ai » humilié le sénat! » Ainsi les chefs de faction se décèlent quelquefois; un mot peut découvrir leurs intentions perverses. Celui-ci prouve que *Gracchus* étoit bien éloigné de ne travailler que pour l'intérêt du peuple, comme il le publioit et comme le croyoit ce peuple abusé. Il fit aussi revivre une obligation imposée autrefois aux juges « de ne point » permettre qu'on exécutât une sentence capitale à » l'égard d'un citoyen romain sans le consentement » et l'ordre du peuple. »

Afin d'augmenter le nombre de ses partisans, *Gracchus* imagina de proposer d'étendre le privilége de citoyen de Rome, qui avoit été conféré à quelques alliés, jusqu'au droit de suffrage dont jouis-

soient les vrais Romains. Cette nouveauté, désapprouvée par le sénat, ne fut pas accueillie favorablement. Elle refroidit même la plus saine partie du peuple, qui voyoit avec peine annoncer le dessein de lui faire partager une prérogative dont il avoit joui seul jusqu'alors. Ce projet avoit attiré à Rome une foule d'étrangers disposés à l'appuyer. Le sénat s'en alarma et leur ordonna de sortir. Le tribun les laissa chasser, de crainte, disoit-il, d'exciter une guerre civile. Cette foiblesse porta le premier coup à son crédit. Le sénat continua à l'ébranler en lui opposant un concurrent dans la personne de *Lévius Drusus*, plébéien à la fleur de l'âge, bon orateur, d'une conduite régulière, et qui entendoit les affaires. Les sénateurs concertoient secrètement avec lui des propositions qu'il faisoit en faveur du peuple, et lui laissoient l'honneur de les faire adopter. Par ce moyen, il partagea bientôt la faveur populaire avec *Gracchus*. On tendit aussi à celui-ci un piége qui flattoit son amour-propre et son ressentiment ; ce fut d'aller rebâtir Carthage, que les *Scipions*, ses ennemis, quoique ses proches parens, avoient détruite.

Quand il revint, après avoir déblayé les ruines et élevé quelque apparence de ville qu'il appela *Junonine*, en l'honneur de *Junon*, il trouva *Drusus*, son rival, avancé dans la faveur populaire. Il réussit néanmoins à se faire nommer une troisième fois tribun ; mais il eut la maladresse de se brouiller avec ses collègues pour des distinctions et des places au théâtre. Il attaqua aussi le sénat, non, comme au-

paravant, en lui arrachant des droits et des prérogatives au profit du peuple, mais en le calomniant et l'insultant, ce qui plaisoit beaucoup à la populace, et non à la partie saine des citoyens. Les sénateurs procurèrent le consulat à *Opimius*, ennemi personnel de *Gracchus*, qui avoit tenté tous les moyens possibles pour l'exclure de cette dignité. Pour rebâtir Carthage, on avoit ordonné la levée d'un corps de six mille Romains, qui devoient apparemment y former une colonie, et qui sans doute n'étoient pas des citoyens aisés de la capitale. *Gracchus*, chargé d'y retourner, afin de mettre la dernière main à cette entreprise, leva ce corps, mais il ne le mena pas loin.

Sur un bruit, peut-être répandu exprès, que le sénat alloit révoquer l'ordre de rétablir Carthage, parce que les augures n'étoient pas favorables, *Gracchus* revint avec sa troupe. Son retour, en compagnie si suspecte, fut regardé par les patriciens comme une bravade, une véritable agression. Le jour qu'on devoit agiter de nouveau le rétablissement de Carthage, destinée comme on voit à être encore, même après sa ruine, un sujet de crainte pour les Romains, *Gracchus* et son ami *Fulvius* placèrent un grand nombre de leurs partisans sous les portiques du Capitole, comme s'ils vouloient le bloquer. Le consul *Opimius* s'étant acquitté dans le temple du sacrifice qui devoit précéder la délibération, un de ses licteurs, en portant les entrailles de la victime hors du temple, passant auprès des amis de *Grac-*

chus, leur dit brusquement : « Mauvais citoyens » que vous êtes, faites place aux gens de bien. » Cette apostrophe fut payée d'un coup de dague, qui étendit l'imprudent mort sur la place. Cet accident, et un grand orage qui survint, firent remettre l'assemblée au lendemain.

Pendant la nuit *Opimius* s'empare du Capitole. A la pointe du jour il assemble le sénat, et fait apporter sous ses yeux le corps sanglant du licteur. Cette vue échauffe les esprits, embrase les cœurs du désir de la vengeance. On prononce le décret qui ordonne au consul de veiller au salut de la république. C'étoit lui donner l'autorité entière de dictateur. Il fait aussitôt prendre les armes à tous les chevaliers romains, et commande à chacun d'eux d'amener deux domestiques bien armés. *Fulvius*, apprenant ces dispositions hostiles, assemble la populace, et, avec ses deux fils et une multitude confuse, va s'emparer du mont Aventin. *Gracchus*, averti, se prépare à le suivre. Sa femme, qui l'aimoit tendrement, court à lui tout en larmes pour l'arrêter ; elle le saisit par sa robe, et tenant entre ses bras son fils, gage unique de leur amour : « Où vas-tu si matin ? lui dit-elle. Ignores- » tu que les meurtriers de ton frère te préparent le » même sort qu'il a subi ? Tu vas te mettre à la tête » d'une vile populace, qui t'abandonnera lâchement » à la vue du moindre danger. Si tu as quelque affec- » tion pour moi et pour cet enfant chéri, ne risque » pas une vie qui nous est si précieuse. » Pénétré de douleur, n'ayant pas la force de répondre, il s'ar-

rache de ses bras : elle veut le suivre, et tombe évanouie.

Il joint *Fulvius*. Au premier coup-d'œil ils virent l'un et l'autre qu'une populace comme celle qui les accompagnoit étoit incapable de résister à des troupes consulaires, et à tout le corps de la noblesse renforcée de ses cliens. Ils tâchèrent d'entrer en accommodement. *Fulvius* avoit un fils de douze ans, admiré de tous ceux qui le connoissoient pour sa beauté et son esprit. On charge sa main d'un caducée, on l'envoie offrir la paix. *Opimius* tourne l'ambassade en ridicule, et ordonne au jeune ambassadeur de dire à ceux qui l'avoient envoyé que, pour obtenir la paix, ils devoient venir eux-mêmes se soumettre au jugement du sénat. En parlant au jeune *Fulvius* : « Enfant, lui dit-il, prenez garde de ne » pas revenir une seconde fois; l'envoi d'un am- » bassadeur tel que vous ne peut être regardé que » comme une insulte. » Malgré ce que cet avertissement pouvoit présenter de menaçant, on le renvoya encore une fois. « C'est trop nous insulter, » s'écrie *Opimius*, que l'enfant soit mené en pri- » son; » et aussitôt il fait sonner la charge.

Avant ce temps il y avoit eu quelques disputes sanglantes entre les Romains; mais on vit alors combattre pour la première fois Romains contre Romains dans Rome même, et il y eut une bataille dans les formes. Le choc fut rude, plusieurs patriciens mordirent la poussière. Le consul, rencontrant plus de résistance qu'il n'avoit cru, fait proclamer une amnistie pour



ceux qui déposeront les armes, et met en même temps à prix les têtes de *Gracchus* et de *Fulvius*, promettant d'en payer le poids en or à ceux qui viendroient les apporter. Cette proclamation eut son effet : toute cette multitude ou se rendit ou s'enfuit. L'appât de la récompense fit chercher et trouver *Fulvius* et son fils aîné, dont on apporta les têtes au consul. Un meurtrier encouragé par le même motif lui apportoit celle de *Gracchus*. *Septimuléius*, qui avoit toujours fait profession d'être ami du tribun, arrache cette tête à l'assassin, et, avant de la livrer à *Opimius*, il emplit le crâne de plomb, afin de tirer une plus forte somme de ce funeste présent.

L'implacable *Opimius* envoya dans la prison un licteur donner au jeune *Fulvius* le choix du genre de mort qu'il voudroit subir; une pareille offre à un enfant de douze ans! Il se mit à pleurer. Un augure étrusque qui étoit en la même prison lui dit : « Est-» ce donc une chose si terrible que de mourir? Je » vous ferai voir que rien n'est si facile. » En même temps il se lance contre un des poteaux de la porte, se fracasse la tête, et meurt. L'enfant l'imite, et tombe mort aussi. Après une pareille barbarie, on doit s'attendre que l'implacable *Opimius* n'épargnera personne. Il fait emprisonner et condamner au dernier supplice tous ceux des amis des *Gracques* qu'il peut découvrir, et fait jeter dans le Tibre les corps de trois mille hommes qui avoient été tués sur le mont Aventin. Leurs biens furent confisqués. Un décret défendit à leurs parens d'en porter le deuil. Afin de

ne pas tout à fait choquer le peuple, le sénat chargea de rentes les terres excédant les cinq cents arpens qu'il étoit permis de posséder. Ces rentes devoient être payées au trésor, qui devoit à son tour en aider les pauvres; mais on supprima ensuite ces redevances, par la raison que les patriciens payoient assez par les dépenses auxquelles les obligeoient les fonctions de leurs charges.

Ainsi il ne resta des entreprises des *Gracques* que le souvenir de leur inutilité pour l'avantage du peuple. Ils apprirent aux chefs des factions qui les suivirent l'art d'agiter la populace, de soulever ses passions, de l'enivrer d'espérances, d'exciter et de diriger ses fureurs. *Opimius* peut être regardé comme l'inventeur des proscriptions. En mettant les têtes à prix il enflamma la cupidité, rompit les liens de la parenté et de l'amitié. Par la vue des citoyens qui tomboient tous les jours sous la hache de ses satellites, il accoutuma les Romains au sang. Une méprisable apathie, suite de l'avilissement des sentimens, leur faisoit souffrir presque sans murmurer ces barbares exécutions au milieu d'eux. Une curiosité féroce les entraînoit à ces spectacles, dont le goût s'entretint par les combats des gladiateurs, qui étoient alors fort communs.

On croit qu'ils tirent leur origine de la Grèce, et qu'ils furent substitués aux sacrifices humains qu'on avoit coutume de faire aux obsèques des grands. Au lieu d'immoler ceux qui devoient les accompagner au bûcher ou au tombeau, on les faisoit battre les uns

contre les autres. Des funérailles cet usage passa aux fêtes publiques, et en devint partie. On n'y admettoit d'abord que des prisonniers de guerre. Des hommes libres, ou par émulation de bravoure, ou pour gagner de l'argent après s'être ruinés en débauches, descendirent ensuite dans l'arène. On vit paroître jusqu'à des femmes : c'étoit un spectacle délicieux pour les Romains. On alla en raffinant et en enchérissant dans cet abominable plaisir. Au premier combat de gladiateurs vu à Rome il n'y avoit que six de ces malheureux. *Jules César*, devunu édile, en produisit jusqu'à six cent quarante. Une manière sûre d'obtenir la bienveillance du peuple étoit de lui procurer ces amusemens; il les désiroit, les demandoit à grands cris : il les appeloit un véritable bienfait, *munus gladiatorium*. Les femmes surtout se rendoient assidument à ces horribles spectacles. Les poëtes satiriques, qui paroissent en cette circonstance exempts de tout reproche d'exagération, nous ont dépeint avec quelle curiosité inquiète elles suivoient les mouvemens des combattans; avec quelle avidité elles attendoient l'issue du combat; comme elles s'écrioient d'aise et d'admiration à la vue d'un coup adroit qui faisoit tomber un malheureux dans son sang. Les historiens nous racontent aussi d'autres horreurs, comme la barbarie dégoûtante des gens de la lie du peuple, qui, sous prétexte de remède, appliquoient leur bouche sur la blessure des mourans, et en buvoient le sang sortant à gros bouillons. Ainsi l'histoire nous fait voir que les siècles

ne mettent point de différence dans le caractère de la populace. La manière d'exprimer sa brutalité varie, mais le fond reste.

Opimius n'exerça cependant point l'autorité sans exciter une violente indignation : il fut accusé. Comme tout se mélange dans les factions, ce fut un ancien partisan des *Gracques*, nommé *Papirius Carbon*, qui prit sa défense et le fit absoudre. A son tour *Carbon* fut cité en justice pour avoir excité l'aîné des *Gracques* à demander un second tribunat, et pour avoir été au moins un des complices de l'assassinat du second *Scipion*. Son accusateur, *Crassus*, jeune homme de vingt ans, dédaigna pour le soutien de sa cause un moyen que lui offroit l'infidélité d'un esclave, qui vola la cassette où étoient les papiers de son maître, et la lui apporta. Il la renvoya sans l'ouvrir, avec l'esclave chargé de fers, en disant : « J'aime mieux qu'un ennemi criminel soit sauvé que » de le perdre par un si lâche moyen. » En effet, il n'en eut pas besoin; sa seule éloquence triompha d'un adversaire fort éloquent lui-même. *Carbon*, près d'être condamné, s'empoisonna.

[2885.—113.] Au milieu des factions excitées par les *Gracques*, dans les guerres des esclaves et des gladiateurs, commença à paroître le fameux *Marius*. Il étoit d'une basse extraction, né dans le pays des Volsques. A une taille prodigieuse, à une force de corps peu commune il joignoit de l'intelligence, du courage, et même de la témérité. Son regard avoit quelque chose de farouche. Ses manières

étoient rustiques. Sous cet extérieur grossier il cachoit un grand fonds d'esprit. *Scipion* prédit qu'il deviendroit un des meilleurs généraux de la république. Il passa, avant de parvenir à cet honneur, par tous les degrés de service, et n'obtint jamais un grade plus élevé que par quelque action d'éclat. *Marius* porta dans les affaires civiles la même intrépidité que dans la guerre. Il fut élu tribun. Pendant cette magistrature, malgré le sénat, il introduisit dans les élections un mode favorable au peuple. Le consul *Cotta*, qui avoit été son protecteur, voulut s'y opposer. Sans égards pour ses bienfaits, *Marius* le menaça de la prison. Le consul se désista. La hardiesse du tribun lui fit un grand honneur dans l'esprit du peuple, qui dès-lors le regarda comme un défenseur assuré contre l'oppression des patriciens.

Les lois contre la dépravation des mœurs marquent qu'il régnoit à Rome un grand désordre. Le mal étoit d'autant plus dangereux qu'il affectoit les classes les plus respectables de la république. Les censeurs furent obligés de rayer de la liste des sénateurs trente-deux patriciens coupables de tenir une conduite scandaleuse. Il fallut faire des règlemens sévères contre le luxe des tables, les jeux de hasard et les concerts publics. Trois vestales furent accusées d'avoir manqué à leur vœu ; les pontifes n'en firent punir qu'une. Les deux autres, aussi coupables, furent épargnées, tant parce qu'elles appartenoient aux premières familles de la république que parce que les pontifes craignirent que leur châtiment public ne

déshonorât l'ordre sacerdotal. Le peuple murmura de ces ménagemens politiques. L'examen de l'affaire fut repris, et la décision déférée à *Lucius Crassus*, homme intègre, et très-sévère. Il condamna sans miséricorde les deux vestales épargnées au même supplice que l'autre avoit subi; c'est-à-dire, à être enterrées vives, et leurs séducteurs, qui étoient aussi des premières familles, à être battus de verges jusqu'à la mort. On comptoit alors à Rome trois cent quatre-vingt-quatorze mille trois cent trente-six citoyens en état de porter les armes.

Outre cela, la république avoit des armées dans les Gaules. Les Sarnes, peuple habitant au pied des Alpes, qui les dévastoient, désespérés de ne pouvoir se défendre, mirent le feu à leurs maisons, tuèrent leurs femmes, leurs enfans, et se jetèrent dans les flammes. En Espagne, *Marius*, devenu préteur, eut des succès constans contre les bandits, et obligea les peuples de son gouvernement à cesser de vivre de rapine. *Métellus* triomphoit de la Macédoine; son frère, de la Sardaigne et de la Corse; mais le consul *Papirius* étoit battu par les Cimbres. Entre ces guerres, celle de Numidie contre *Jugurtha* fixoit principalement l'attention des Romains.

Cette attention, au reste, se portoit moins sur les opérations militaires que sur les négociations pécuniaires, auxquelles les succès ou les revers donnoient plus ou moins d'activité. Elles s'entamèrent aussitôt que *Jugurtha*, petit-fils de *Massinissa*, eut fait tuer *Hiempsal*, son frère, héritier du trône comme

lui. Il en restoit encore un, nommé *Adherbal*, ayant un égal droit à la couronne, qu'ils devoient partager entre eux trois. Dans le dessein de se soustraire aux efforts homicides de son frère, *Adherbal* se réfugia à Rome, dont il réclama la protection. *Jugurtha* l'y suivit, appelé pour rendre compte de sa conduite. L'argent qu'il répandit avec profusion le justifia. Le sénat nomma dix commissaires chargés de partager le royaume entre les deux rivaux. Il n'étoit pas question dans leurs pouvoirs du meurtre du malheureux *Hiempsal*. On passa ce crime sous silence, comme s'il eût été l'effet d'un pur accident. *Jugurtha* l'avoit présenté ainsi, et on avoit bien voulu le croire. Ces dix commissaires étoient disposés à n'être pas moins crédules et moins complaisans sur tout ce que demanderoit le possesseur des trésors de Numidie. Ils s'en firent le partage, et s'appliquèrent si peu à assurer le sort d'*Adherbal*, qu'aussitôt qu'ils furent partis, son frère le resserra dans sa propre capitale.

Scaurus, général romain, se présenta, parla fièrement à *Jugurtha*, lui reprocha qu'après avoir assassiné un de ses frères, il vouloit faire mourir l'autre de faim, et lui ordonna de lever le siége. Il le fit; le Romain se retira. Le Numide revint, prit la ville et assassina son frère de ses propres mains, après lui avoir fait souffrir de cruels tourmens, en punition de ce qu'il avoit appelé contre lui les Romains. Cette conduite de *Scaurus* fut aussi celle de plusieurs autres généraux qu'on envoya contre *Ju-*

gurtha. Ils faisoient des menaces vigoureuses, afin que le prince ne marchandât pas trop pour les apaiser. Ce manège dura jusqu'à ce que le peuple romain, instruit et indigné de la basse cupidité, de l'injustice mercenaire de ses sénateurs, fît faire le procès aux coupables. Entre eux se trouva *Opimius*, qui s'étoit montré inexorable contre *Gracchus* et ses partisans. Il fut condamné, ainsi que quelques-uns de ses complices, à un bannissement perpétuel, et mourut dans la misère. Ce châtiment leur fut infligé par *Scaurus*, peut-être le plus criminel de tous; mais il avoit eu l'adresse de se faire mettre à la tête de la commission formée pour cette affaire : et il punit avec la dernière sévérité plusieurs personnages moins criminels que lui.

Le peuple voulut aussi qu'on fît une guerre sérieuse à *Jugurtha*. Elle fut confiée à *Métellus*, distingué par sa probité, sa valeur et son habileté militaire. On doit remarquer que les deux fameux rivaux *Marius* et *Sylla* servirent dans cette guerre; le premier, en qualité de lieutenant-général, choisi par *Métellus* lui-même, qui lui donna ce grade, mais qui eut tout lieu de se repentir de s'être attaché ce guerrier. *Marius* avoit tous les talens militaires, intrépidité, présence d'esprit dans le danger, promptitude, génie d'expédiens et de ressources; mais il ne soupçonnoit pas même l'existence de ces dispositions morales qui forment le caractère d'un honnête homme. Plein de vanité, il prétendoit ne devoir son élévation qu'à son mérite. Loin d'en avoir obligation à

Métellus, les justes éloges donnés à ce général le choquoient. Il décrioit toutes ses actions. A l'entendre, outre que la lenteur et la timidité naturelles de *Métellus* le mettoient hors d'état d'arrêter un ennemi actif et vigilant, sa politique lui faisoit prolonger son commandement. *Marius* fit passer ses calomnies jusqu'à Rome, où il avoit persuadé qu'avec la moitié des troupes de *Métellus*, en une seule campagne, il étoit capable de finir cette guerre. S'étant ainsi préparé les voies, il brigua le consulat, l'obtint, et en même temps le généralat de *Métellus*.

Revêtu de la dignité de consul, il traita la noblesse avec mépris. Comme c'étoit malgré les patriciens qu'il s'étoit élevé aux premiers rangs de la république, il disoit hautement qu'il se tenoit plus glorieux de cette victoire, qui humilioit les pères conscrits, que de toutes celles qu'il pourroit remporter sur *Jugurtha*, dût-il l'emmener en triomphe à Rome chargé de fers. Ses discours au peuple étoient tous dans ce sens : des éloges pompeux de son mérite, et des invectives contre les patriciens. Cet homme, qui avoit publié que *Métellus* avoit trop de troupes, ne s'en trouva pas assez. Il se mit à faire des enrôlemens dans Rome, et se composa plusieurs légions, à la vérité tirées de la lie du peuple; mais *Marius* préféroit de tels soldats à d'autres, comme s'il eût craint d'avoir dans ses troupes des hommes de meilleure condition que lui.

Pendant que ces occupations prolongeoient le séjour du consul à Rome, *Métellus* battoit *Jugurtha*,

assiégeoit et prenoit des places. Quand il sut l'arrivée de son ingrat lieutenant, sans le voir, il remit l'armée à un autre, et cingla vers l'Italie. Les Romains furent assez justes pour ne lui pas refuser les honneurs du triomphe. *Marius*, peu sûr de la fermeté et de la discipline de ses nouvelles troupes, les employa d'abord à une expédition qui demandoit plus de patience que de courage. Il leur fit traverser les sables brûlans de l'Afrique, infestée de serpens monstrueux, que la faim et la chaleur rendoient plus redoutables, pour aller prendre Capsa, entourée de tous côtés d'un vaste désert qui la rendoit presque inaccessible. Aussi trouva-t-il les habitans dans une profonde sécurité, et il n'eut qu'à se présenter pour s'emparer de la ville, où il fit un grand butin. Une surprise due au hasard le rendit maître de Mulucha, forteresse importante. Après cela, il promena son armée en Numidie et en Mauritanie, pilla, brûla, ravagea, massacra, et remplit ces royaumes de la terreur de son nom.

Il lui arriva alors un renfort nécessaire à son armée épuisée, sous la conduite de *Sylla*, d'un parti opposé à celui de *Marius*, jeune patricien, poli, aimable, élevé dans les délices de Rome, auxquelles il s'étoit livré. Une courtisane, nommée *Nicopolis*, conçut pour lui une passion violente. Comme il y répondit par un attachement sincère, non-seulement elle partagea avec lui ses revenus, mais elle lui laissa en mourant de très-grands biens. *Marius* regardoit *Sylla* comme un efféminé. A ce titre, et en qualité

de patricien, il n'avoit pas été content de lui voir solliciter et obtenir la questure de son armée. Il le laissa tant qu'il put à Rome faire des recrues; mais il fallut bien à la fin que le questeur s'acquittât de sa charge. Arrivé en Afrique, il changea absolument de conduite, renonça aux plaisirs, se montra toujours prêt à essuyer les fatigues comme à affronter les dangers, vécut aussi frugalement que le moindre soldat; il affectoit d'imiter le général jusque dans ses manières rustiques, et il obtint ainsi son estime et sa confiance au point d'être déclaré premier lieutenant de l'armée.

Dans ce poste, *Sylla* s'acquit à juste titre la réputation de général habile et d'adroit négociateur. Il mérita cette dernière qualité surtout par la dextérité avec laquelle il mania l'esprit de *Bocchus*, roi de Mauritanie, gendre de *Jugurtha*, et l'amena à livrer son beau-père. Député vers ce monarque comme ambassadeur de *Marius*, *Sylla* marchoit avec un corps d'armée à la vérité assez fort, mais entouré de toutes parts de piéges et d'embûches. Après quelques journées de chemin, *Volux*, fils de *Bocchus*, le joignit. Il venoit préparer le Romain à faire entrer le roi numide dans le traité qu'il alloit conclure avec le roi de Mauritanie. Il crut sans doute gagner quelque chose sur *Sylla* en l'effrayant. Vers le milieu de la nuit le jeune prince entre précipitamment dans la tente de *Sylla* avec un air d'épouvante. « J'apprends, lui dit-il, que *Jugurtha* marche » à nous avec des forces supérieures. Fuyons, lais-

» sez là vos troupes, je m'engage à vous conduire » en lieu de sûreté. — Que je fuie, répond fièrement » *Sylla*, que je fuie devant un ennemi vaincu tant » de fois! que j'abandonne mes soldats! Non, je » connois leur valeur, ils vaincront avec moi, ou » je périrai avec eux. »

Ce n'étoit qu'une fausse alarme donnée exprès; mais bientôt le danger devint réel. *Jugurtha*, en effet, approchoit. Les soldats romains, voyant tout à coup son armée à peu de distance, s'écrient : « Nous » sommes trahis, *Volux* nous a vendus. Massa- » crons le traître. » *Sylla* prend un air d'assurance, encourage ses gens, les exhorte à soutenir dans cette occasion périlleuse l'honneur du nom romain. Puis, s'adressant à *Volux*, il lui dit : « Je suis convaincu » que vous nous trahissez; je veux être plus géné- » reux que vous. Je vous sauve la vie, partez. Allez » joindre *Jugurtha*. » Le jeune prince tâche de se disculper. Il assure *Sylla* que le Numide n'a d'autre dessein que de lui faire sa cour, et de le disposer à lui être favorable. « Essayez plutôt, lui dit-il, al- » lons le trouver, vous verrez qu'il n'y a rien à » craindre. » Le Romain se détermine à cette dé- marche hasardeuse. En effet, *Jugurtha* ouvre à sa troupe un passage libre à travers son armée. Le suc- cès de cette témérité mérita à *Sylla* le surnom de *fortuné*.

Arrivé près de *Bocchus*, le grand point étoit de séparer la cause du beau-père de celle du gendre. L'ambassadeur obtint à cet égard peut-être plus qu'il

n'espéroit. *Jugurtha* se trouva chargé de fers au moment que, sur les espérances données par *Bocchus*, il se croyoit maître de *Sylla*. Celui-ci conduisit son captif à *Marius*.

Ainsi finit la guerre de Numidie. *Marius* fit marcher *Jugurtha* et ses deux fils enchaînés à son char de triomphe. Il porta, entre autres dépouilles de ce royaume, trois mille sept cents livres pesant d'or en lingots, cinq mille sept cent soixante et quinze livres pesant d'argent en barre, et une grosse somme en espèces; toutes ces richesses furent versées dans le trésor public, sans compter ce que chaque soldat et les généraux eurent pour leur part du butin. Ces déprédations étoient nécessaires au soutien d'une république telle que Rome. Sans les richesses qu'elle tiroit du pillage, elle n'auroit pu entretenir ses trois ou quatre cent mille citoyens, sans professions, dont l'oisiveté garnissoit la place publique pendant la discussion des affaires, et fournissoit sans cesse des hommes aux armées. De pareilles républiques, mêlées d'aristocratie et de démocratie, ne peuvent rester sans factions. Il faut à la populace des ambitieux qui l'achètent, et aux ambitieux une populace qui se vende. Le prix du marché se trouve dans le butin qu'apportent les vainqueurs. La lutte se soutint entre les compétiteurs, jusqu'à ce que le peuple, ouvrant les yeux, foulât aux pieds ses idoles et ses adorateurs. Ce fut cette constitution, si on peut appeler ainsi un état perpétuel de discorde, ce fut cette constitution qui éleva les Romains au plus haut

degré de puissance, et les précipita ensuite dans une honteuse servitude.

[2898.—100.] Ils étoient vers ce temps occupés de deux guerres inquiétantes, la révolte des esclaves et l'irruption des Cimbres et des Teutons. La première commença en Italie, et fut causée par l'amour. Un chevalier romain, nommé *Vettius*, demeurant à *Capoue*, épris d'une violente passion pour une belle esclave, l'acheta à crédit. Quand il fallut la payer, ruiné par ses débauches, il manqua d'argent. Son commerce avec la belle esclave l'avoit familiarisé avec les compagnons de sa servitude. Le Romain leur fit connoître leurs forces, les engaga à se révolter, et s'établit leur chef. Pour premier exploit, il tua ceux auxquels il devoit le prix de sa maîtresse. Mais *Capoue* étoit trop près de Rome pour que cette insurrection eût un succès constant. On envoya contre lui des forces imposantes, sous le préteur *Lucullus*. *Vettius*, près de tomber entre les mains de ce magistrat, se tua, et la révolte cessa de ce côté. Un règlement juste, mais donné sans en avoir prévu les suites, en causa une bien plus dangereuse en Sicile et dans les villes voisines.

Les Romains faisoient esclaves, sans distinction, tous les prisonniers. Il se trouvoit souvent dans les armées opposées aux Romains des malheureux qui avoient été enlevés auparavant sur les terres des alliés de la république, et incorporés malgré eux dans les nations en guerre avec les Romains. Pris par ceux-ci, ils subissoient comme les autres le sort

de la servitude. A la réquisition de *Nicomède*, roi de *Bithynie*, la république, par une inspiration de justice qui ne lui étoit pas ordinaire, ordonna que la liberté seroit rendue à tous les esclaves nés dans les royaumes alliés. Il s'en trouvoit un grand nombre. *Licinius Nerva*, préteur de Sicile, voulut d'abord faire exécuter la loi. Il brisa les fers de quatre cents de ces infortunés, et déclara qu'il écouteroit tous ceux qui auroient des réclamations à présenter. Mais, soit qu'il fût effrayé de la multitude des réclamans, soit qu'il ne pût résister aux raisons pécuniaires opposées par les maîtres, non-seulement il cessa la manumission, mais il se montra disposé à remettre dans les chaînes ceux qu'il en avoit déjà tirés. Ces derniers s'attroupèrent, en appelèrent d'autres, et se choisirent un général nommé *Salvius*, joueur de flûte, auquel ils donnèrent le titre de roi.

Il s'en montra digne, ainsi que du commandement, par les victoires qu'il remporta. Son armée, déjà composée de vingt mille fantassins et de deux mille chevaux, fut renforcée par dix mille hommes que lui amena *Athénion*, du voisinage d'Égeste et de Lilybée. Les deux chefs se partagèrent les opérations de la guerre *Salvius* se chargea de la défense des villes, et Athénion de tenir la campagne. Il se trouvoit à la tête de quarante mille esclaves qui avoient presque tous servi avant de perdre la liberté ; aussi balancèrent-ils long-temps l'événement d'une bataille que *Lucullus*, vainqueur de ceux de *Capoue*, leur livra. Ils l'auroient gagnée, si *Athé-*

nion, blessé aux deux genoux, ne fût tombé de cheval. On le crut tué; son armée se débanda; mais il se tira de dessous un monceau de morts qui le couvroient, et gagna la ville de Triocola, qui étoit leur chef-lieu. Il y soutint un siége contre *Lucullus*, que sa résistance lassa. *Athénion*, délivré et devenu le seul chef par la mort de *Salvius*, se remit en campagne. Près de livrer une seconde bataille au successeur de *Lucullus*, nommé *Marius Aquilius*, l'esclave proposa un combat singulier au général romain. Il eut lieu entre les deux armées. La fortune trompa l'espoir du brave *Athénion*. Il fut tué. Son armée tout entière prit la fuite. Ce ne fut plus qu'une boucherie. Dix mille, qui se sauvèrent dans leur camp, aimèrent mieux se tuer les uns les autres que de se rendre aux Romains. Cette guerre, qui dura quatre ans, leur coûta un million d'esclaves.

L'irruption des Cimbres et des Teutons fut précédée par une guerre malheureuse dans les Gaules. *Cépion*, en qualité de consul, avoit obtenu des succès dans cette contrée. Il prit le fameux trésor de Toulouse, provenant du pillage du temple de Delphes par les Gaulois. On le fait monter à cent mille livres pesant d'or, et autant d'argent. Il ne pouvoit se dispenser de le faire porter à Rome. En effet, il l'envoya à Marseille sous une escorte, pour être embarqué: mais il plaça sur le chemain des troupes plus nombreuses. Les soldats, qu'il fit passer pour des brigands, enlevèrent la part du public, la lui rapportèrent, et il se l'appropria. Un homme de

ce caractère ne devoit pas voir sans défiance un successeur. Son consulat fini, il regarda le nouveau consul *Mallius*, sinon comme son ennemi, du moins comme envoyé pour diminuer ses profits. On lui avoit laissé, en qualité de proconsul, une autorité, mais subordonnée. *Cépion* ne voulut pas reconnoître de maître. Les deux rivaux se brouillèrent. Les officiers, ne pouvant les réconcilier, furent obligés de partager l'armée. Cette mésintelligence donna un grand avantage aux Gaulois et aux Cimbres, réunis et bien d'accord. De concert, ils attaquèrent les camps des généraux romains. Les Gaulois, celui du consul *Mallius*; les Cimbres, celui de *Cépion* : la victoire se déclara pour eux.

Quatre-vingt mille hommes, tant Romains qu'alliés, avec les deux fils du consul, et quarante mille valets ou vivandiers, périrent dans cette fatale journée. Il n'échappa des deux armées romaines que dix hommes, avec les deux généraux. De ces dix étoit *Sertorius*, qui devint depuis si célèbre. Ces cent vingt mille hommes périrent pour l'accomplissement d'un vœu fait par les vainqueurs avant la bataille. En conséquence, ils noyèrent les chevaux, tuèrent tous les prisonniers, détruisirent les dépouilles, jetèrent l'or et l'argent dans le Rhône; de sorte que le vol de *Cépion* ne lui profita point.

L'indignation éclata dans Rome contre *Cépion*, qui étoit patricien. Le peuple le déposa avec ignominie. Le sénat regarda ce châtiment, dont il n'y avoit pas encore d'exemple, comme une injure faite à son

corps ; mais on lui préparoit bien d'autres humiliations. Un tribun transféra au peuple le droit d'élire les pontifes. Un autre fit passer une loi en vertu de laquelle tout citoyen dégradé par un décret du peuple étoit privé pour toujours de sa place dans le sénat. Par là ce corps perdoit le droit de rétablir ceux qui avoient été flétris par le peuple. Un troisième tribun fit décréter que tous les alliés du pays latin, qui accuseroient un sénateur, et prouveroient leur accusation, jouiroient des priviléges de citoyens romains. Mais la plus grande mortification pour le sénat fut de voir choisir pour la guerre des Gaules *Marius*, son ennemi déclaré, et de le voir élire une seconde fois consul, quoique absent, et qu'il ne se fût pas écoulé six ans depuis son premier consulat : deux conditions, la présence et un intervalle de dix ans, sur lesquelles on n'avoit pas encore passé.

Ce choix épouvanta d'avance les jeunes Romains destinés par leur naissance à la guerre, mais qui craignoient d'être commandés durement. Toute la conduite de *Marius* avoit quelque chose d'austère : point de grands repas, point de plaisirs, point de luxe, la plus grande simplicité dans les habits, une frugalité exemplaire, une manière de signifier sa volonté qui ne souffroit ni réplique ni délai. Le seul son de sa voix effrayoit, et faisoit trembler ceux à qui il donnoit des ordres. Il envoya *Sylla*, son lieutenant, nettoyer le pays au bas des Pyrénées, du côté de Narbonne, où il comptoit attendre des Cimbres, qui, accompagnés des Gaulois et des Teutons,

étoient allés faire une irruption en Espagne. Il suivit son lieutenant de près, et il eut soin d'établir dans son armée la plus sévère discipline.

Un de ses neveux fut tué par un soldat qu'il vouloit débaucher. Loin de venger la mort de son neveu, qu'il regrettoit sincèrement, *Marius* mit lui-même sur la tête du meurtrier une de ces couronnes accordées par les généraux aux seuls soldats qui s'étoient distingués par quelque action d'éclat. Ce généreux trait d'équité publié à Rome y augmenta son crédit, et contribua à lui procurer un troisième consulat. Quand il fut question d'un quatrième, il se rencontra plus de difficultés. *Marius* feignit de vouloir qu'on ne violât pas si ouvertement et si souvent les règles en sa faveur. Il déclara qu'il ne permettroit pas même qu'on mît son nom parmi ceux des candidats. Mais *Saturninus*, un des tribuns, de concert avec lui, tenoit un langage différent. Il disoit qu'il falloit forcer *Marius*, que son refus dans les circonstances du danger pressant de la république, menacée d'une inondation de barbares, étoit une véritable trahison. Ce jeu fut si bien concerté, que *Marius* accepta comme malgré lui, pour la quatrième fois, les faisceaux consulaires.

Les Cimbres ne revinrent pas dans les pays où *Marius* les attendoit. Ils tournèrent du côté de l'Italie par les Alpes orientales, pendant que les Teutons, ainsi que d'autres nations gauloises et helvétiques, se proposoient de les passer du côté de l'occident. *Marius* alla à la rencontre de ces derniers,

et les attendit auprès d'Arles. Quand ils s'approchèrent, tout le pays, jusqu'où la vue pouvoit porter, parut couvert de la multitude de ses ennemis. Les barbares désiroient la bataille, parce que leurs provisions s'épuisoient, et qu'ils ne pouvoient espérer d'en trouver dans un pays que le consul avoit eu soin de dévaster. Les Romains la désiroient aussi, parce qu'ils ne pouvoient souffrir les bravades des barbares qui venoient les insulter jusque sur leurs retranchemens.

Marius craignit de ne pouvoir contenir l'indignation de ses troupes, et il eut recours à une ruse religieuse, la plus puissante de toutes sur le peuple. Sa femme *Julie*, de la famille des *Césars*, lui avoit envoyé une fameuse devineresse. Le consul la reçut avec le plus grand respect. Comme si elle eût possédé le talent de prévoir l'avenir, il la consultoit dans les occasions importantes. Priée par le général de lui apprendre quelle étoit, à l'égard du combat demandé par l'armée, la volonté des dieux, elle ne manqua pas de prononcer qu'un engagement seroit fatal à la république. Cette réponse calma les soldats, et les tint dans une grande soumission à la volonté du général. Il donna lui-même à son armée l'exemple du mépris pour les provocations de l'ennemi. Un Teuton de la plus haute taille vint jusqu'à la porte du camp le défier à un combat singulier. Il répondit : « Si le » Germain est las de vivre, qu'il aille se pendre. » Le consul détermina donc ses légions à laisser tranquillement défiler sous leurs yeux l'immense multitude

des Teutons, qui employèrent six jours à défiler devant les Romains.

Il paroît que cette marche partagea leurs forces. *Marius* en atteignit près d'Aix, au bord du Cénus, nommé depuis la rivière d'Arc, une division composée principalement d'Ambrons, qu'il défit entièrement. Les femmes, retranchées dans leur camp, ne pouvant ni se défendre, ni obtenir pour leur honneur la sûreté qu'elles demandoient, égorgèrent leurs enfans et se tuèrent elles-mêmes. Non loin de là campoient les Teutons, qui n'avoient pris aucune part au combat. *Marius* les attaque à leur tour, et remporte une victoire complète. Les historiens font monter à deux cent quatre-vingt-dix mille hommes le nombre de ceux qui furent tués ou faits prisonniers dans les deux batailles. Ces succès, dus autant à la sagesse, à l'habileté de *Catulus*, qu'à la valeur de *Marius*, méritèrent à celui-ci un cinquième consulat, et un décret qui lui conféroit l'honneur du triomphe. Après l'avoir lu, il dit : « Le consulat m'impose l'obligation » de vaincre les Cimbres comme j'ai vaincu les Teu- » tons; je l'accepte. Quant au triomphe, je désire » qu'il n'en soit parlé que quand j'aurai achevé ma » victoire. La pompe d'un triomphe sera déplacée » aussi long-temps qu'il y aura des barbares sur les » frontières d'Italie. »

On lui avoit donné pour collègue dans le consulat *Manilius Aquilius*. *Catulus*, son collègue de l'année précédente, étoit chargé de défendre l'Italie contre les Cimbres. Il avoit *Sylla* dans son armée. On ne

sait pourquoi il avoit quitté *Marius*, son premier général; mais on ne doit pas être étonné que la bonne intelligence n'ait pas duré long-temps entre des hommes de caractère, de mœurs et de factions si opposés. *Sylla* inspira sans doute à *Catulus* les précautions qu'il prit, pour que *Marius* ne pût s'attribuer tout l'honneur des succès, lorsque ce général fut appelé à grands cris par les Romains pour venir aider *Catulus* à repousser les Cimbres. Si ces derniers eussent connu leurs avantages, ils auroient pu pénétrer jusqu'à Rome. *Sylla*, ne consultant que le bien public, aussitôt que *Marius* fut arrivé près de l'armée de *Catulus*, alla lui offrir des vivres et d'autres secours. Comme il ne pouvoit guère s'en passer, *Marius* n'osa pas le refuser; mais il reçut ce service de si mauvaise grâce, que *Sylla*, sans redouter la supériorité que les cinq consulats donnoient à *Marius* sur lui, qui n'avoit encore été revêtu d'aucun des grands emplois de la république, se déclara ouvertement son ennemi.

Marius s'empara du droit du commandement, parce que, le temps du consulat de *Catulus* s'étant écoulé, celui-ci n'étoit plus que proconsul. Les Cimbres, qui attendoient les Teutons, voulurent entamer une négociation pour prolonger le temps. Ils envoyèrent demander qu'on leur permît, ainsi qu'à leurs alliés les Teutons, de s'établir dans le pays même où ils étoient. *Marius* leur répondit : « Vous » demandez des terres pour vos alliés les Teutons; » ignorez-vous qu'ils en ont déjà; ils pourrissent

» actuellement dans les champs le long du Cénus. — » Nous vous ferons repentir de cette raillerie, ré» pondirent les Cimbres, quand nos alliés auront » passé les Alpes. — Ils les ont déjà passées, repartit » *Marius*; les voici, en leur montrant les prison» niers Teutons enchaînés; allez vous préparer à » venir les joindre. » Contre la coutume des Romains, il leur assigna, sur leur demande, le jour de la bataille. Elle fut assez bien disputée, et entièrement funeste aux malheureux Cimbres. Redoutant les efforts d'une armée disciplinée, ils avoient eu l'imprudence de se lier les uns aux autres avec des cordes, afin de présenter, s'ils avoient pu, un front inébranlable. Mais quand les premières lignes furent rompues, ce ne fut plus qu'une déroute et un massacre général. Les femmes se défendirent comme celles des Teutons, et eurent le même sort. On aura peine à croire que les Romains perdirent tout au plus trois cents hommes, pendant que soixante mille Cimbres furent faits prisonniers, et que cent vingt mille restèrent sur le champ de bataille.

Libérateur de la patrie, troisième fondateur de Rome, tels furent les titres que, dans son enthousiasme, le peuple romain prodigua à *Marius*. Cependant il n'étoit pas bien prouvé qu'à lui principalement fût dû l'honneur de la victoire. Au contraire, comme *Catulus* avoit eu soin de faire marquer les dards de ses soldats, il fut reconnu par des commissaires choisis que les coups les plus funestes aux Cimbres étoient partis des cohortes de *Catulus*. D'ailleurs

le consul n'avoit enlevé que deux étendards, pendant que *Sylla* en avoit rapporté trente et un au camp du proconsul. Pour ôter tout sujet de querelle, il fut décidé qu'ils triompheroient ensemble. Il n'y avoit plus de raisons pour perpétuer les consulats de *Marius*; mais il en avoit le désir, ce qui pour lors valoit mieux que des raisons. Il brigua donc cette grande magistrature. Quoique naturellement fier et dur, il devint humble et civil. Il caressoit jusqu'au moindre citoyen. *Marius* doux et complaisant ! Que ne peut l'ambition ! Il obtint une sixième fois les faisceaux consulaires, et l'emporta sur le grand *Métellus* le Numidique, qu'il avoit déjà supplanté dans la guerre de *Jugurtha*.

Sous ce consulat, la république courut le danger le plus imminent, par l'association de *Marius*, de *Glaucia*, préteur, et d'*Apuléius*, qui, pour être tribun, fit tuer dans les comices son compétiteur, très-honnête homme. Ce triumvirat avoit à sa disposition non-seulement la populace de Rome, mais la plus vile partie des tribuns suburbicaires. Les triumvirs les appeloient à leur secours quand ils en avoient besoin; ces hordes soudoyées accouroient, entouroient la place, et par leurs clameurs et leurs menaces empêchoient les citoyens de donner leurs voix, ou les forçoient de voter dans le sens de ceux qui les payoient. Ces trois hommes ne se proposoient pas moins que de s'emparer de l'autorité suprême. Pour cela, il falloit détruire le sénat, ou le rendre impuissant en l'avilissant.

De tout temps le serment a été une arme des conjurations. *Apuléius*, dans le dessein de mettre les sénateurs les plus estimés entre leur conscience et leur honneur, proposa et fit statuer qu'ils jureroient en pleine assemblée de confirmer tout ce qui seroit décrété par le peuple. Les principaux pères conscrits voulurent faire sentir à la saine partie du peuple le danger d'une pareille loi, qui bouleversoit absolument la constitution de la république en mettant le peuple au-dessus du sénat. Ils furent arrachés avec violence de la tribune aux harangues, et poursuivis outrageusement. En rendant compte le lendemain au sénat, selon le devoir de sa charge, de cette scène qui s'étoit passée dans la place, le consul déclara qu'il ne prêteroit jamais le serment. « Si la loi qu'on fera est bonne, dit-il, on l'observera bien sans jurer : si elle est mauvaise, le serment ne pourroit nous obliger à la pratiquer. » Mais ce raisonnement, bon en lui-même, n'étoit de sa part qu'un piége pour autoriser les sénateurs, et surtout *Métellus*, dont il vouloit se débarrasser, à ne point jurer, et les exposer ainsi aux insultes et aux mauvais traitemens de ses satellites.

Quant à lui, au jour fixé pour le serment, il déclara au sénat que, quand il avoit promis de ne pas jurer, il n'avoit pas auparavant assez bien examiné l'affaire; qu'il n'étoit pas opiniâtre, et qu'il prêteroit le serment. Les sénateurs, bien étonnés, n'osoient ouvrir la bouche. Il feint de regarder leur silence comme une adhésion, et les entraîne à sa suite au

temple de Saturne, où se faisoient ordinairement ces actes religieux, et prête le serment. Aucun des sénateurs n'ose le refuser, excepté *Métellus*. En vain ses confrères le prient, le conjurent de se plier aux circonstances. Il répond : « Les circonstances ne changent point la nature d'une action injuste. Rien » n'est plus ordinaire, ajoute-t-il en les regardant, » que de faire son devoir quand on ne court aucun » risque; mais le vrai caractère d'un homme de » bien consiste à braver le danger qu'il y auroit à » demeurer fidèle à son devoir. » Cette fermeté, qu'on traita d'obstination, fut sur-le-champ punie par un arrêt de bannissement. Le corps des patriciens et les tribuns de la ville offrirent de s'opposer, même par la force, à ce décret injuste de la populace; mais *Métellus* déclara qu'il ne souffriroit pas qu'une seule goutte de sang fût répandue pour lui. En partant il dit : « Ou les affaires changeront de » face, et le peuple se repentira de ce qu'il a fait, » en ce cas je serai rappelé; ou les choses resteront » en l'état où elles sont, et alors il vaut mieux pour » moi que je sois loin de Rome. »

Marius, dans toute cette affaire, joua le rôle d'un hypocrite. Il feignoit de vouloir réconcilier le sénat avec le peuple, et c'étoit lui qui, par ses deux agens, *Apuléius* et *Glaucia*, fournissoit secrètement la matière des querelles qui brouilloient davantage les deux corps. Cependant ces trois hommes n'étoient pas toujours d'accord. Rarement il y a une paix constante entre les méchans. *Glaucia* voulut avoir

le consulat, et *Apuléius* voulut faire donner le tribunat à un indigne protégé, malgré le consul, qui lui-même tâchoit d'obtenir une septième fois les faisceaux consulaires. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. *Glaucia*, ne pouvant contenir son ressentiment d'avoir échoué, fit publiquement assassiner son compétiteur. Après ce crime, il leva le masque; lui et *Apuléius* entreprirent ouvertement de détruire la république. La populace, à laquelle ils inspirèrent leurs sentimens, déclara *Apuléius* général, et même roi, si l'on en croit quelques historiens. Les deux rebelles s'emparèrent du Capitole.

Ils devoient y être renforcés par la populace des tribus de la campagne; mais les chevaliers, les patriciens, et tous ceux qui avoient à cœur la conservation de la république, s'armèrent et s'opposèrent à leur passage. Il y eut dans la place publique un combat sanglant où la populace fut vaincue. Les vainqueurs mirent le siége devant la citadelle. *Marius*, qui pendant ces troubles n'avoit pu se dispenser de prendre les mesures convenables contre les conjurés, différoit cependant de les pousser à bout, et auroit bien désiré sauver ces hommes désespérés, dont la fureur pouvoit lui devenir utile; mais les bons citoyens, las de ses délais, coupèrent les conduits par où l'eau passoit au Capitole. En peu de temps les révoltés furent réduits à la plus fâcheuse situation. Ils offrirent alors de se rendre à *Marius*, qui leur promit la vie sauve. Mais le peuple ne ratifia point ce traité. Revenue des préjugés qu'on lui

avoit inspirés, la populace massacra elle-même *Apuléius* et *Glaucia*. On rappela *Métellus*. Pour n'être pas témoin de son retour glorieux, et piqué du discrédit qu'il éprouvoit à Rome, *Marius* fit un voyage en Asie, sous prétexte de s'y acquitter d'un vœu; mais, comme il devoit sa grandeur au métier des armes, et qu'il ne pouvoit se soutenir que par la guerre, son principal but étoit d'en allumer une. Il fit, dans ce dessein, tout ce qu'il put pour irriter *Mithridate*, en lui proposant l'alternative, qui, disoit-il, ne souffroit pas de milieu, ou de se rendre plus puissant que les Romains, ou de se soumettre à leur volonté. Le roi de Pont, quoique le plus fier de tous les monarques, n'étant pas encore prêt, dissimula le sentiment de cette injure.

Au chagrin de ne pouvoir exciter une guerre étrangère se joignoit pour *Marius* celui de savoir que Rome jouissoit de la plus grande tranquillité. Sans grades, sans dignités, *Métellus* y entretenoit la paix. Sa vertu lui valoit une magistrature. Il indiquoit les consuls et les tribuns, et ils étoient nommés. Il signaloit les factieux, et ils étoient réprimés et punis. Un esprit de réforme sembla vouloir s'insinuer dans la république. Le proconsul *Mutius Scævola* rechercha en Asie la conduite des chevaliers romains qui y tenoient à ferme les terres de la république et levoient les impôts. Il les convainquit de concussion et les punit sévèrement. A son départ, les peuples, heureux par ses soins, instituèrent une fête qui se célébroit tous les ans, pour perpétuer la mémoire de ses

vertus et de leur reconnoissance. Elle s'appela de son nom *Mutia*, et lui fit plus d'honneur qu'un triomphe. Plusieurs préteurs dans les provinces suivirent son exemple, et allégèrent le joug romain.

Pour opposer un contraste à ce tableau consolant, on doit dire qu'en Espagne le consul *Didius*, sur le simple soupçon qu'une ville, qui à la vérité s'étoit déjà révoltée, pourroit se révolter encore, en appela tous les habitans dans son camp. Ils s'y rendirent sur la parole du général. Quand il les tint en son pouvoir, il les divisa en trois corps, hommes, femmes, et enfans. Pendant qu'étonnés de ce partage ils attendoient leur sort avec inquiétude, il lâche sur eux ses legionnaires, et les fait tous passer au fil de l'épée. Ce massacre, exécuté avec la dernière barbarie, fut approuvé à Rome.

Pendant ce temps ce peuple qui envoyoit ainsi le carnage et la mort chez les peuples conquis s'amusoit de la querelle de deux de ses censeurs. *Ahénobarbus* accusa *Crassus*, son collègue, d'un attachement excessif pour une murène. Ce poisson favori étoit si apprivoisé, qu'il venoit prendre du pain dans sa main, et le grave censeur l'aimoit tellement, qu'il se faisoit un plaisir de l'orner de riches bijoux. Le poisson étant mort, il en prit le deuil, et lui érigea une espèce de monument. *Crassus*, dans sa défense, tourna l'accusation de son collègue en plaisanterie. « A la vérité, » lui dit-il, je me suis rendu coupable d'un crime » énorme, j'ai pleuré la perte d'un poisson favori ; » mais vous, *Ahénobarbus*, vous avez soutenu la

» perte de trois femmes sans répandre une seule » larme. »

La fureur des spectacles régnoit toujours à Rome. *Bocchus* avoit envoyé à *Sylla* cent lions, et quelques chasseurs de Mauritanie accoutumés à combattre ces animaux. *Sylla* en donna dans le cirque le spectacle au peuple, qui fut si charmé de cette nouveauté, que le souvenir de cette fête ne contribua pas peu à le faire élever aux premiers emplois de la république. En même temps le féroce *Bocchus* envoya des statues d'or qui représentoient de quelle manière il avoit livré son beau-père à *Sylla*. *Marius*, qui étoit revenu à Rome, fut très-piqué de ce que ces trophées faisoient plus d'honneur à *Sylla* qu'à lui, et mit tout en œuvre pour empêcher qu'ils ne fussent portés dans le Capitole. *Sylla* s'efforça de les y faire placer. La lutte entre ces deux hommes pensa causer une sédition que la vigilance des consuls prévint. En haine de *Marius*, et autant pour lui faire dépit que pour flatter *Sylla*, le sénat se plaisoit à donner à celui-ci des commissions agréables.

Il le chargea d'aller mettre en possession de son royaume *Ariobarzane*, roi de Cappadoce. A cette occasion, *Sylla*, dont la réputation s'étendoit au loin, reçut les ambassadeurs d'*Arbace*, roi des Parthes. C'étoient autant de mortifications pour *Marius*, désespéré de se voir négligé. Il s'étoit logé sur la place publique pour la commodité, disoit-il, de ses cliens; mais, malgré ses invitations, ses manières dures et hautaines en écartoient tout le monde. Vieux guerrier,

il éprouvoit le sort de ses semblables qui parviennent à un âge avancé en temps de paix. Leurs victoires sont oubliées ; et quand ils ne se rendent pas recommandables par des vertus civiles, on les traite eux-mêmes comme de vieilles armes rouillées qu'on regarde comme inutiles.

[2213—785.] On seroit étonné de ne pas voir figurer ces deux rivaux dans la guerre des alliés, qui ouvroit un si beau champ à l'intrigue. Elle prit son origine dans les mauvaises mesures d'un excellent citoyen. Le tribun *Livius Drusus*, profondément touché des maux que préparoit à l'état le mécontentement sourd des trois ordres près d'éclater, entreprit de les réconcilier. Par les lois des *Gracques*, le droit de connoître des causes civiles avoit été enlevé au sénat, et donné aux chevaliers. C'étoit une source de divisions entre les deux corps. Les mêmes lois des *Gracques* touchant la distribution des terres, mal exécutées, entretenoit un levain de discorde entre les pauvres et les riches. Enfin les Italiens, alliés de Rome, se plaignoient également du sénat et du peuple. Ils avoient à la vérité quelques droits de citoyens romains ; mais ils vouloient les acquérir tous, et principalement le droit de suffrage. « Qui plus que nous, » disoient-ils, a contribué aux conquêtes de la république ? Nous payons des taxes considérables ; en » temps de guerre nous fournissons plus de troupes » qu'on n'en lève à Rome : il est donc juste que nous » partagions les honneurs et les emplois d'un état que

» nous avons agrandi au prix de nos biens et de notre
» sang. »

Drusus se flatta d'avoir des moyens de concilier tous ces intérêts. Il voulut commencer par le sénat et les chevaliers. Il proposa de rendre au sénat la juridiction que les chevaliers lui contestoient, mais de faire entrer trois cents de ceux-ci dans le premier corps de l'état, afin de les dédommager du pouvoir par les honneurs. Mais le très-grand nombre des chevaliers qui n'espéroient pas d'être compris dans les trois cents déclarèrent qu'ils ne voudroient pas, à quelque prix que ce fût, être privés de leur juridiction. Les sénateurs refusèrent aussi de recevoir parmi eux tant d'hommes d'une naissance inférieure. *Drusus*, ne pouvant faire adopter de bonne [illegible] son projet par les deux corps, résolut de les y forcer par le moyen du peuple. Il employa pour le gagner le moyen infaillible des distributions gratuites.

Le tribun proposa de faire donner journellement aux citoyens indigens la quantité de pain dont ils pouvoient avoir besoin. Cette libéralité, disoit-il, n'épuisera pas le trésor public, où il entre naturellement des sommes immenses. Il y avoit même alors en dépôt dans le temple de *Saturne* un million six cent vingt mille huit cent vingt-neuf livres pesant d'or. « Faut-il, ajoutoit-il, que le trésor public res-
» semble à la mer, qui engloutit tout et ne rend rien? »
Il réussit à faire passer cette loi, à la grande satisfaction des pauvres. Mais les mouvemens qu'il se donna pour faire obtenir aux alliés l'objet de leurs

prétentions, dans l'intention de grossir le parti du peuple, n'eurent pas le même succès. Non-seulement les sénateurs et les chevaliers s'y opposèrent, mais la partie la plus distinguée du peuple ne vit pas de bon œil qu'on voulût lui donner pour collègues des hommes qu'elle étoit accoutumée à regarder comme des sujets.

Le jour que cette affaire devoit être agitée, les alliés se rendirent en foule dans la ville; mais, voyant les efforts du tribun inutiles, ils résolurent d'assassiner les deux consuls, leurs principaux adversaires. *Drusus*, instruit du complot qu'on lui avoit caché, fit sur-le-champ avertir les consuls; mais lui-même n'échappa point au fer des assassins. Dans la place même où il venoit de haranguer le peuple, il fut frappé d'un coup mortel. « Ingrate patrie! s'écria- » t-il, trouveras-tu jamais un homme plus zélé pour » tes vrais intérêts que je ne l'ai été? » Il expira quelques heures après, laissant cette leçon, qu'il faut savoir proportionner son zèle à ses forces.

La mort de *Drusus*, si lâchement assassiné pour avoir voulu procurer un droit juste aux plus fidèles alliés de Rome, les irrita. Ils prirent les armes de tous côtés. Jamais la république n'eut à combattre à la fois tant d'ennemis formidables. Ils avoient tous servi dans les armées, ils étoient aussi bien disciplinés que les légions; leurs chefs avoient appris le métier de la guerre sous les plus habiles généraux de Rome. Jamais les Romains n'avoient gagné une bataille que les alliés n'y eussent eu une part considé-

rable, surtout les Marses, peuple brave et altier. Ils pensèrent finir la guerre en la commençant. *Pompédius Silo*, leur chef, assembla dix mille hommes intrépides. Il alloit droit à Rome, qu'il auroit surprise, lorsqu'il fut rencontré par *Cnéius Domitius*, son ancien ami, qui s'en alloit tranquillement à sa maison de campagne. Le Romain, apparemment par quelques promesses de conciliation, engagea le Marse à se retirer.

Ce coup, qui auroit été décisif, étant manqué, les alliés prirent des mesures vigoureuses pour la guerre. Ils érigèrent une république en opposition à celle de Rome, en placèrent le siége à Corfinium, grande et forte ville. Ils rassemblèrent les otages de tous les peuples qui voulurent entrer dans leur ligue, et en exigèrent des gages de fidélité. Leur sénat fut composé de cinq cents membres. Ils créèrent des consuls, des tribuns, des préteurs, et surtout ils levèrent des corps considérables de troupes qu'ils mirent sous le commandement de chefs expérimentés. Les Romains distribuèrent aussi leurs légions aux capitaines les plus distingués, les *Pompée*, les *César*, les *Marcellus*, les *Marius*, les *Sylla*. On vit à la tête d'une poignée d'hommes ces grands généraux qui avoient commandé des armées de cent mille hommes, et plus; et toutes les ruses de guerre autrefois employées pour soumettre des empiresfur ent mises, dans cette circonstance, en usage pour battre une cohorte ou conquérir un village.

Il y eut plusieurs actions peu décisives, dans les-

quelles les plus grands avantages restèrent aux alliés. Des consuls, des proconsuls furent défaits, et *Marius* lui-même essuya un échec d'autant plus mortifiant, que *Sylla*, presque le seul des commandans, soutint l'honneur des armes romaines. Le vieux général, confus et rongé de jalousie, se retira à Rome, où enfin fut rendue une loi assez adroite qui amena la paix. Elle portoit « que tous les peuples d'Italie, dont l'alliance avec Rome ne pouvoit être révoquée en doute, jouiroient du droit de citoyen romain; et que tous ceux de ces alliés qui se trouvoient alors en Italie seroient censés citoyens de Rome, pourvu qu'ils allassent faire inscrire leurs noms, dans l'intervalle de soixante jours, chez un des préteurs établis pour les recevoir. » Cette publication fit tomber les armes des mains d'une multitude, qui s'empressa de se faire inscrire; et la guerre finit comme d'elle-même. De ces nouveaux citoyens on forma des tribus qui furent mises à la suite des autres. Ces nouveaux agrégés auroient bien désiré d'être incorporés proportionnellement dans les trente-cinq anciennes. Ils sentirent que cet ordre établi rendoit illusoire le droit qui leur étoit accordé, puisque leurs tribus ne pouvant, suivant leur rang déterminé, donner leurs voix qu'après les autres, la pluralité seroit déjà acquise quand on en viendroit à eux. Mais ils se contentèrent de cette concession pour le présent, persuadés que tout ce qui se passoit à Rome et dans les armées fourniroit bientôt l'occasion d'étendre leur privilége.

A Rome, on assassinoit publiquement; *Asellion*, préteur, ayant irrité les riches par plusieurs jugemens contre l'usure, fut poignardé pendant qu'il offroit un sacrifice. Le sénat ordonna la recherche des coupables; mais l'argent des usuriers imposa silence aux accusateurs et aux témoins. Il résulta seulement de là une défense en forme de loi, de paroître jamais dans la place avec quelque arme que ce fût. Dans les armées, on n'étoit pas plus à l'abri des entreprises sanguinaires. Le consul *Porcius*, dans un assaut, tomba sous le fer, non des ennemis, mais de ses soldats. Les légions massacrèrent *Posthumius*, leur général. *Sylla* eut ordre d'aller les châtier. A leur grand étonnement, il se contenta de les incorporer dans les siennes, et ne leur fit pas même de reproches. Cette extrême indulgence lui gagna les légionnaires, qui lui formèrent une armée très-affectionnée.

Il avoit été nommé consul en récompense de ses exploits contre les alliés; il obtint aussi d'être envoyé contre *Mithridate*. Ce choix chagrina *Marius*, qui croyoit s'être ménagé cette guerre dans l'espérance du butin qu'il comptoit y faire. Il regardoit comme une espèce de vol le commandement donné à son rival, toujours favorisé par les sénateurs. Il se proposa de reprendre, s'il le pouvoit, cette proie qui lui échappoit, et il se trouva puissamment secondé par *Sulpicius*, tribun du peuple, ennemi déclaré du sénat. L'histoire en a tracé ce portrait : « *Sulpicius* surpassoit le reste des hommes en » méchanceté. Son caractère étoit un composé de

» cruauté, d'impudence et de toutes sortes de vices. » Il avoit à ses gages trois mille hommes noyés de » dettes et de crimes, et il étoit sans cesse entouré » d'une compagnie de chevaliers, qu'il appeloit ses sa» tellites anti-sénatoriaux. »

La haine qu'il avoit pour le sénat étoit la mesure des priviléges qu'il s'efforçoit de procurer au peuple. Comme il trouvoit quelquefois dans ce dernier ordre des obstacles à ses prétentions ambitieuses, il entreprit de le composer de manière à s'en rendre maître. L'incorporation des nouvelles tribus des alliés dans les trente-cinq anciennes pouvoit lui être à cet égard d'une grande utilité; c'étoit un moyen à peu près sûr de se rendre maître de la pluralité des suffrages, parce qu'il étoit probable que ceux qui lui auroient cette obligation voteroient à son gré. Le sénat s'opposa à ce projet. Il y eut à cette occasion une sédition dans laquelle le gendre de *Sylla* fut tué. Lui-même courut risque de la vie. Il n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier dans la maison de son plus cruel ennemi. *Marius* exigea sa parole qu'il ne contrarieroit pas ses projets. Il la donna, et se sauva dans son armée, qu'il tenoit sur pied pour l'expédition contre *Mithridate*. A peine y arrivoit-il, que deux tribuns militaires, messagers du sénat, tremblant sous le couteau de *Marius*, vinrent intimer à cette armée l'ordre de ne plus obéir à *Sylla*, mais à *Marius*, qui s'étoit fait charger de la guerre d'Asie. Les soldats, fort attachés à leur général, lapidèrent les messagers, et s'écrièrent : « Allons à Rome. Ven-

» geons les outrages faits à la dignité consulaire, et » l'oppression de nos concitoyens. »

Ce fut le commencement des cruelles représailles qui ensanglantèrent si long-temps la capitale du monde. *Marius* fit passer au fil de l'épée tous les amis que *Sylla* avoit dans Rome, et abandonna leurs biens au pillage. Le consul marcha contre la ville avec toute son armée pleine d'ardeur. Quelques officiers cependant le quittèrent et se retirèrent dans les campagnes voisines, pour ne pas prendre part à la guerre civile. *Marius* et *Sulpicius*, n'ayant à opposer à une armée irritée qu'une poignée de factieux, dépêchèrent de la part du sénat deux préteurs chargés de défendre à *Sylla* d'avancer. Si le général ne s'étoit pas opposé à la fureur du soldat, les préteurs auroient eu le même sort que les tribuns. Il arriva ensuite des courriers porteurs de propositions destinées seulement à retarder la marche. Le consul opposa la ruse à la ruse. Devant ces courriers il ordonna qu'on marquât le camp, et aussitôt qu'ils furent partis, il fit marcher son armée, qui arriva en même-temps qu'eux devant Rome.

Il n'eut pas de peine à s'emparer des portes et des remparts. Après une vraie bataille dans les rues, la populace de *Sulpicius* et de *Marius* se sauva et se cacha partout où elle put. Les principaux partisans suivirent leurs chefs, qui trouvèrent moyen de sortir de la ville. Par les soins de *Sylla*, il n'y eut point de pillage. Dès le lendemain tout fut paisible dans Rome, et le consul harangua le peuple avec autant de tran-

quillité que s'il ne s'étoit passé aucun événement. Il fit décréter des lois qui rendoient au sénat son autorité, et resserroient dans d'étroites bornes celles du peuple. Les têtes de *Marius* et de *Sulpicius* furent mises à prix. *Sylla* envoya de tous côtés des troupes pour les prendre. *Sulpicius* tomba entre leurs mains. Un de ses esclaves le livra. *Sylla* fit donner à cet esclave la liberté et la somme promise, et le fit ensuite précipiter de la roche Tarpéienne pour avoir livré son maître. On mit la tête du tribun au bout d'une perche, vis-à-vis la tribune aux harangues, d'où il avoit si souvent adressé au peuple des discours séditieux.

La fuite de *Marius* est accompagnée d'événemens dont les vicissitudes peuvent servir d'encouragement à ceux que le sort réduiroit à des extrémités semblables. En sortant de Rome, presque tous ceux qui l'accompagnoient l'abandonnent. Il se cache dans une ferme avec son gendre et quelques domestiques. Les vivres leur manquant, il envoie *Marius*, son fils, en chercher; mais, avant son retour, le père est obligé de fuir. Près d'être enveloppé par un détachement de cavalerie qui le serroit de près, il gagne le bord de la mer, y trouve par hasard une barque, y monte, puis est rejeté à terre par une tempête. Errant et pressé par le besoin, il craignoit également et de rencontrer quelqu'un qui les livrât, et de n'en pas rencontrer, de peur de mourir de faim. Dans cette inquiétude, il aperçoit des bergers, va droit à eux, leur demande du pain. Ils n'en avoient pas. Quel-

ques-uns d'entre eux le reconnoissent, et lui conseillent de se retirer au plus tôt, s'il ne veut tomber dans un détachement de cavalerie qu'ils ont vu aux virons.

Le malheureux proscrit se sauve dans un bois, où il passe une nuit cruelle. Le lendemain, toujours dévoré de la faim, il a le courage d'amuser ses compagnons d'infortune par des récits consolans, et des présages qu'il avoit, disoit-il, d'un sort plus favorable. Pendant qu'ils suivoient la côte, incertains sur le lieu où ils vouloient aller, des cavaliers se mettent à toute bride à leur poursuite. En même temps se présentent deux petits vaisseaux sous voile. Sans balancer, *Marius* et sa suite se jettent à la nage. Ils sont reçus à bord; mais on délibéra quelque temps si on obéiroit aux cavaliers qui crioient de livrer les proscrits ou de les jeter dans la mer. La compassion l'emporta; ce ne fut cependant pas pour long-temps. L'un des deux vaisseaux débarqua le gendre dans une île. Les matelots de celui qui portoit *Marius*, arrêtés par un calme, conseillent au proscrit, comme par compassion, de descendre à terre pour y prendre quelque repos, en attendant que le vent s'élève et permette de continuer la route. Il croit les perfides, dont le but n'étoit que de se débarrasser de lui. Après un sommeil de quelques heures, il se réveille : plus de vaisseau à l'ancre, plus de domestiques, tout avoit disparu.

Dans cet affreux dénument, le courage ne l'abandonne pas encore. Il suit un marais formé par

un débordement, quelquefois dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il arrive à la cabane isolée d'un vieillard. « Sauvez, lui dit-il, un homme qui pourra avoir » quelque occasion de reconnoître ce service bien » au-delà de votre attente. » La cabane n'étoit pas un endroit sûr. Le vieillard le mène dans le creux d'un rocher. Pendant que *Marius* s'y tapit, des cavaliers envoyés de Minturne, ville voisine, qui le suivoient de près, arrêtent le vieillard hospitalier. Ils veulent exiger qu'il leur dise le lieu où est caché celui qu'ils cherchent. Il se défend. *Marius*, qui entendoit la dispute, pour tromper le vieillard, s'il cédoit, se glisse dans l'eau, s'y enfonce jusqu'au menton, et se couvre la tête de roseaux. Mais les cavaliers remarquent que l'eau a été récemment troublée, et cherchent si bien, qu'ils trouvent leur proie, et l'emmènent à Minturne.

Après quelques jours de délibération, les magistrats de Minturne se déterminèrent à obéir au décret qui proscrivoit *Marius*. Ils lui envoient un bourreau dans la prison. Il entre armé d'un poignard. Le lieu étoit obscur. Les yeux flamboyans de *Marius* y jetoient seuls quelque clarté. « Arrête, s'écrie le vieux » général d'une voix tonnante, arrête, malheureux, » oseras-tu tuer *Caius Marius?* » A cette exclamation, le fer du meurtrier tombe de ses mains. Il fuit. « Non, dit-il, je ne saurais tuer *Marius*. » Les magistrats de Minturne regardent cet événement comme un signe de la volonté du ciel. « Qu'il aille où il » voudra, s'écrièrent-ils tous de concert; qu'il subisse

» ailleurs le sort que les dieux lui réservent. Veuillent » ces mêmes dieux nous pardonner de ne pas lui » avoir accordé un asile dans notre ville! » Ils font aussitôt équiper un vaisseau sur lequel *Marius* regagne l'île où avoient été débarqués son gendre et ses compagnons de voyage.

Mais ses malheurs n'étoient pas terminés. Les fugitifs cingloient vers l'Afrique, où le nom de *Marius* étoit connu et révéré. Un calme les arrête dans la mer de Sicile, où commandoit un questeur de la faction de *Sylla*, qui n'auroit pas fait grâce au chef, s'il avoit pu le saisir, puisqu'il fit tuer seize homme de sa suite que le besoin avoit amenés à terre. *Marius* courut un nouveau danger dans le port de Carthage où il débarqua. *Sextilius*, préteur d'Afrique, ne voulant ni désobéir au sénat, ni encourir la haine de la faction de *Marius* en le faisant mourir, prit le parti mitoyen de lui ordonner de se retirer, sous peine, s'il ne le faisoit, d'exécuter le décret de proscription. A cet ordre accablant, *Marius* garda un morne silence. Il regardoit fixement l'officier qui l'avoit apporté. « Que répondrai-je de votre part au préteur? » demanda l'envoyé. — Dites-lui, répond le proscrit, » que vous avez vu *Marius* banni de son pays, et » assis sur les ruines de Carthage. » C'étoit exprimer d'une manière bien énergique l'inconstance des grandeurs humaines. Dans une île sur cette côte se joignirent à l'ancien vainqueur de Jugurtha quelques compagnons de son infortune, entre autres, *Marius* son fils.

Moins malheureux que son père, il étoit parvenu sans grand danger à la cour d'*Hiempsal*, roi de Numidie, qui le reçut bien. Mais ce prince lui laissa entrevoir quelque fluctuation dans ses résolutions, partagé entre la crainte de déplaire à *Sylla* et le désir de protéger son hôte. Le Romain étoit très-aimable. La tendresse d'une belle Numide, concubine du roi, lui procura le moyen de quitter un asile qui pouvoit devenir dangereux. Le désir de rejoindre son père, dont il apprit l'arrivée sur les côtes d'Afrique, l'engagea aussi à ne pas négliger la ressource que l'amour lui offroit. L'entrevue du père et du fils fut tendre après tant de périls. Pendant qu'ils s'entretenoient de leurs affaires en se promenant sur le bord de la mer, le vieux guerrier aperçut deux scorpions qui se battoient avec fureur. Comme il avoit toujours la tête pleine de présages, ce combat lui parut de sinistre augure. « Quelque danger, dit-il, nous menace ici : fuyons. » Une barque se rencontre à propos; il y monte avec toute sa suite. Dans ce moment la plage est couverte de cavaliers numides, envoyés par le roi, doublement irrité du départ de son hôte et de l'enlèvement de sa favorite. Échappés à ce danger, les *Marius* se retirent dans une île, attendant l'accomplissement des espérances que l'état de Rome leur faisoit concevoir.

L'empire que *Sylla* y avoit pris ne plaisoit pas à tout le monde. Le peuple contempla avec indignation la tête d'un de ses premiers magistrats exposée en public; et quoique les sénateurs vissent avec plaisir

le peuple humilié, ils ne pouvoient se dissimuler qu'il étoit aussi humiliant pour leur corps que quelques-uns de leurs collègues fussent proscrits comme d'infâmes brigands. D'ailleurs l'acharnement de *Sylla* à poursuivre un homme qui peu de temps auparavant lui avoit sauvé la vie fit perdre au vainqueur l'affection de beaucoup de citoyens; de sorte qu'il ne put faire nommer au consulat, pour lui succéder, deux de ses amis qu'il présenta. Loin de laisser paroître son ressentiment de ce refus, il dit : « Je suis charmé » d'avoir contribué à rendre au peuple la liberté de » choisir ses magistrats. » Mais on ne savoit que penser de ce feint désintéressement. Ne pouvant mieux faire, il exigea de *Cinna*, qui fut élu, le serment d'être inviolablement attaché aux intérêts du sénat.

Un serment ne change pas les inclinations de l'homme. *Cinna*, toujours dévoué au parti populaire, ne devint pas, en jurant, plus ami du sénat. Dès qu'il fut revêtu de la dignité consulaire, il se montra en toute occasion ennemi du corps dont il étoit le chef, et se ligua avec *Virginius*, tribun du peuple. Afin d'ôter aux pères conscrits leur plus ferme appui, malgré la fidélité qu'il avoit jurée à *Sylla*, il le cita devant le peuple pour rendre compte de sa conduite. Après ce coup d'autorité de ses adversaires, l'ex-consul, ne se croyant pas en sûreté en Italie, embarqua ses troupes, et fit voile avec elles pour l'Orient.

Son départ fit croire à *Cinna* qu'il alloit réussir dans ses projets. Le premier étoit de se rendre maître

des suffrages en incorporant les alliés dans les tribus; mais le consul trouva un adversaire redoutable dans *Octavius*, son collègue. On en vint aux mains dans Rome même. Il resta dix mille alliés sur la place. *Cinna* vaincu fut dégradé du consulat; mais les alliés pour lesquels il avoit combattu se réunirent autour de sa personne, et lui composèrent une nombreuse armée. Outre cela, il rappela les proscrits, et surtout *Marius*. Aussitôt que la nouvelle du retour du vieux guerrier fut divulguée, une multitude de gens de la campagne, d'esclaves fugitifs, de gens sans aveu, allèrent l'attendre à son débarquement. Il y trouva aussi une lettre de *Cinna*, qui lui donnoit le titre de proconsul, et la permission de se faire une garde de licteurs.

Marius, affectant une humilité qui n'étoit guère dans son caractère, refusa le titre et les licteurs. Il parut revêtu d'un vieil habit; ses cheveux et sa barbe étoient mal en ordre. Il marchoit d'un pas lent, comme un homme qui succombe sous le poids de ses maux; mais à travers ces apparences de tristesse on apercevoit dans ses regards de la joie et de la fierté. Sa vue étoit plus propre à inspirer de la frayeur que de la pitié. *Marius*, *Cinna*, *Sertorius* et *Carbon*, ces derniers ennemis personnels de *Sylla*, qui les avoit empêchés d'être élus tribuns, convinrent dans un conseil de guerre de marcher droit à Rome, et s'assignèrent les postes qu'ils devoient occuper dans le blocus.

La première action entre les postes avancés, sans

être très-meurtrière, est remarquable par un de ces événemens qui doivent ajouter à l'horreur qu'inspirent les guerres civiles. Deux frères se rencontrèrent dans la mêlée, et se battirent sans se connoître. L'un blessa l'autre mortellement; quand il entendit la voix de son frère mourant, il courut l'embrasser, et voyant qu'il alloit rendre le dernier soupir: « Cher frère, lui » dit-il, après avoir été séparés d'intérêt, un même » bûcher nous réunira. » En achevant ces mots il se perce de l'épée encore teinte du sang de son frère, et meurt à ses côtés. Un événement si touchant fit quelque impression sur les soldats; mais l'esprit de parti, devenu une véritable fureur, avoit trop endurci les cœurs pour que cette impression fût durable. Rome se trouva serrée par quatre armées. Le sénat fut obligé de plier: il rendit à *Cinna* les faisceaux consulaires, et ouvrit les portes de la ville.

Dans la conférence qui fut tenue à ce sujet, les sénateurs voulurent exiger du consul rétabli le serment d'épargner le sang des citoyens, et de ne faire mourir aucun Romain que d'après les formes établies par la loi. *Cinna* promit de ne jamais consentir qu'on mît aucun citoyen à mort; *Marius*, qui étoit présent, ne dit pas un mot; mais ses regards, où la fureur étoit peinte, menaçoient la ville de meurtres et de carnage. Quand il fut sur la porte, il s'arrêta. On le pressa de continuer son chemin. « Il ne convient pas, dit-il d'un » ton moqueur, à un malheureux proscrit, de mettre » le pied dans la ville avant que son arrêt de bannis- » sement soit révoqué. » *Cinna* se rendit sur la

place publique, et convoqua le peuple; mais, avant que les suffrages fussent recueillis, *Marius*, impatient de répandre le sang, étoit déjà entré dans Rome à la tête de ses satellites, les plus scélérats des hommes.

Il leur donna l'ordre de massacrer impitoyablement tous ceux qui le salueroient auxquels il ne rendroit pas le salut. Ce signal fut un arrêt de mort pour plusieurs flatteurs qui s'empressoient de venir faire leur cour au tyran. Les gardes de *Marius* ne mirent aucune borne à leur cruauté, à leur avarice, en un mot, à leurs désirs les plus effrénés. Les femmes les plus respectables de la république devinrent les victimes de leur débauche. Le désordre fut poussé à un tel excès, que *Cinna* et *Sertorius*, ne trouvant d'autre moyen de délivrer Rome de cette infâme troupe d'assassins, les firent entourer dans leur demeure pendant la nuit, et égorger jusqu'au dernier. *Marius* fut très-sensible à ce massacre de sa garde favorite. Il s'en dédommagea en lançant avec ses deux collègues, *Cinna* et *Carbon*, malgré *Sertorius*, l'arrêt de proscription de tous les sénateurs qui s'étoient déclarés contre le peuple.

En cinq jours que dura la boucherie, la plupart furent exterminés. On exposa leurs têtes en spectacle vis-à-vis la tribune aux harangues, et leurs corps furent traînés avec des crocs jusqu'à la grande place, pour y être dévorés par les chiens. Pendant que *Marius* assouvissoit sa rage dans l'enceinte de Rome, ses soldats assassinoient dans la campagne tous les partisans de *Sylla*, qui s'étoient flattés d'y trouver

un asile. Comme la peine de mort étoit prononcée contre ceux qui cacheroient les proscrits, peu de Romains furent assez généreux pour ne pas découvrir leurs parens ou leurs amis qui s'étoient réfugiés chez eux. Triste effet des guerres civiles, qui rompent les liens les plus sacrés ! Quelques esclaves firent honte en cette occasion aux hommes libres, et sauvèrent leurs maîtres. Les talens, la probité, ne servoient point de sauve-garde. *Marc-Antoine*, fameux orateur, entouré d'assassins, suspendoit par son éloquence leur fer tourné contre lui. *Annius*, leur chef, surpris du retard de ses bourreaux, entre, et les trouve étonnés et attendris jusqu'aux larmes. Il prend lui-même le poignard, et fait tomber l'orateur à ses pieds. *Mérula*, estimé pour sa probité, sa douceur et pour toutes les vertus civiques, n'avoit d'autre crime, aux yeux même des tyrans, que d'avoir accepté la dignité de consul pendant la dégradation de *Cinna*. *Cinna* lui-même vouloit le sauver. A toutes les instances *Marius* répondit froidement: « Il faut qu'il meure. » Sans consulter le peuple, *Cinna*, dont le consulat expiroit, s'installa lui-même consul, et s'associa *Marius*, qui le fut ainsi pour la septième fois.

Sylla apprit toutes ces horreurs en Asie, où il faisoit une guerre heureuse. Il se hâta de la terminer, et écrivit au sénat. Sa lettre contenoit une longue énumération de tout ce qu'il avoit fait pour la république, dans les guerres contre *Jugurtha*, contre les *Cimbres* et les *Teutons*, et en dernier lieu contre *Mithridate*, le plus redoutable monarque de l'Orient.

Il finissoit par ces mots : « Pour récompense de ces » services, on a mis ma tête à prix ; mes amis ont » été massacrés : ma femme et mes enfans ont été » obligés d'abandonner leur patrie ; ma maison est » rasée, mes biens sont confisqués ; toutes les lois » faites sous mon consulat sont annulées. Attendez-» vous, pères conscrits, à me voir aux portes de Rome » avec une armée victorieuse. Je pourrai peut-être » alors venger les outrages que j'ai soufferts, et châtier » les tyrans eux-mêmes et les instrumens de leur » tyrannie. »

Cette lettre donna de l'inquiétude aux consuls. Ils considéroient qu'ils n'auroient pas à combattre une multitude indisciplinée, ni des chefs sans habileté et sans énergie, tels que *Mérula* et *Octavius*, son collègue, qui leur avoient ouvert les portes de Rome. Il semble que *Marius* surtout, éprouvé par tant de malheurs, redoutoit d'y être exposé dans sa vieillesse, l'âge du repos. On avoit beau le rassurer, on lui entendoit quelquefois dire : « L'antre même du lion absent est » effrayant. » Pour dissiper ces noires idées, il se jeta dans la débauche de la table. L'excès du vin le mit bientôt au tombeau. Des historiens disent que, se promenant une nuit après souper avec ses amis, il leur rappela toutes ses aventures, et termina son récit par cette réflexion : « A mon âge, il ne me convient plus » de me fier à une déesse aussi inconstante que la » Fortune. » Le terrible vieillard, s'attendrissant dans ce moment contre son ordinaire, les embrassa tous, se retira et se donna la mort.

Marius le fils, que *Cinna* s'associa, célébra les obsèques de son père par le meurtre de tous les sénateurs qui se trouvoient à Rome et dans les environs. Sa faction revêtit à la place de *Marius*, de la dignité de consul, *Valérius Flaccus*. Ce dernier signala le commencement de sa magistrature par une loi qui acquittoit tous les débiteurs qui payoient le quart de ce qu'ils devoient. *Cinna*, à la fin de son consulat, s'en donna un troisième, et prit *Carbon* pour son collègue. *Valérius* avoit été envoyé en Asie, moins pour continuer la guerre contre *Mithridate* que pour y contenir *Sylla*, dont on craignoit le retour en Italie. Comme il n'étoit pas fort habile général, on lui donna pour lieutenant *Fimbria*. Peu content de la seconde place, *Fimbria* ambitionnoit la première. Il y parvint en faisant révolter l'armée contre le général, qu'il tua de sa propre main. Cette même armée l'abandonna presque tout entière quand il voulut se mesurer avec *Sylla*. Outré de cette désertion, *Fimbria* voulut assassiner son rival. Le coup manqua. *Sylla* étoit près de le forcer dans son camp, lorsqu'il demanda une conférence. « Point d'autre » condition, répondit *Sylla*, que de regagner l'Italie: » je lui assurerai la vie et lui fournirai tout ce qui » lui sera nécessaire. — Moi, repartit l'orgueilleux » *Fimbria*, moi retourner seul en Italie! Je sais un » chemin plus court. » Il se retire dans sa tente et se perce de son épée.

Pendant ces débats, *Cinna* et *Carbon* établissoient leur autorité dans Rome. Néanmoins le premier fut

tué dans une émeute. *Carbon* resta seul chef de la faction. Elle s'étoit prodigieusement renforcée, tant par les gens timides, que l'épouvante des proscriptions avoit jetés du côté du plus fort, que par les intrigans, gens ardens, peuple, chevaliers, sénateurs, qui espéroient trouver du crédit, de la richesse ou du pouvoir dans un nouvel ordre de choses. Le sénat n'étoit plus peuplé que de ces sortes de personnes. Tous les autres, ou s'étoient réfugiés auprès de *Sylla*, ou l'attendoient avec impatience pour se joindre à lui aussitôt qu'il auroit mis le pied en Italie.

Aussi, quand il écrivit au sénat qu'il se mettoit en chemin, ce corps, composé comme nous venons de le dire, lui envoya des députés, et le conjura de ne point exciter une guerre civile. En réponse, il déclara aux sénateurs qu'il partoit pour faire périr ses ennemis ou par l'épée, ou par la hache des bourreaux. Après un aveu si terrible, il ne fallut plus songer qu'à se défendre. On leva jusqu'à deux cent mille hommes, destinés à border les côtes et à fermer tous les chemins. Ils étoient commandés par *Scipion* et *Norbanus*, consuls, par le jeune *Marius*, et beaucoup d'autres chefs que *Sylla* n'estimoit pas assez pour les craindre. Le seul qui auroit pu lui en imposer, *Carbon*, faisoit la guerre dans la Gaule cisalpine.

Malgré ces généraux et la multitude qui les suivoit, *Sylla* descend en Italie avec une armée qui lui étoit si attachée, que les soldats lui offrirent leur part du butin fait sur *Mithridate*, s'il en avoit besoin.

Cette offre généreuse devint inutile à leur chef par l'arrivée de *Verrès*, qui lui apporta la caisse militaire d'une des armées ennemies dont il étoit questeur. Quel que fût le courage de ses troupes, le grand nombre pensa l'emporter dans une occasion où il se trouva enveloppé par *Scipion*. *Sylla* suspendit les efforts du consul par une conférence, pendant laquelle il agit si bien, qu'il débaucha toute l'armée de son rival, auquel il ne resta pas un seul homme. A la nouvelle d'une désertion si générale, *Carbon* s'écria tout étonné : « Nous avons en tête un lion et un » renard : mais le renard est plus redoutable que le » lion. »

Le malheureux consul éprouva encore la même infortune vis-à-vis du jeune *Pompée*, attaché au parti de *Sylla*, et qui débaucha aussi à *Scipion* une nouvelle armée qu'il avoit levée ; mais celui-ci poursuivit encore la guerre, soutenu par les talens militaires et les efforts de *Carbon* qui revint d'Espagne. Ce *Carbon* se fit nommer consul avec le jeune *Marius*, qui appela au secours de la faction les Samnites, qui vinrent au nombre de quarante mille hommes sous la conduite de *Pontius Télésianus*, général habile. Ce secours lui étoit nécessaire, parce que *Carnias*, un de ses lieutenans, avoit été battu par *Métellus*, partisan de *Sylla*. Le cruel *Marius* se vengea de cette défaite en faisant mourir tous ceux des amis de *Sylla* qui rentroient dans Rome. Mais lui-même fut aussi battu par *Sylla*, et se réfugia dans Préneste. Cette victoire ouvrit les portes de Rome au vainqueur.

Il assembla le peuple, se plaignit de tout ce qu'on avoit fait à son égard, confisqua les biens des partisans de *Marius*, conféra à ses amis les charges de ceux de ses ennemis qui avoient pris la fuite. Cette première entrée dans la capitale ne fut souillée d'aucun acte de cruauté. Il la quitta après avoir établi l'ordre que les circonstances pouvoient permettre, et alla commencer le siége de Préneste, que ses troupes tenoient investie.

Pendant ce temps ses généraux obtenoient de tous côtés des avantages. La trahison le servoit aussi, non qu'il la provoquât; mais on savoit qu'elle ne lui déplaisoit point. Sur cette assurance, *Albinovanus*, lieutenant d'une armée ennemie, invita à un grand repas son général, ainsi que les principaux officiers, et les fit tous massacrer à la fin. Se croyant suffisamment recommandé à *Sylla* par ce service, il passa au camp avec ses complices, et fut bien reçu. Effrayé de cette trahison et de plusieurs échecs, *Carbon* abandonna son armée, encore forte de quarante mille hommes, et se sauva en Afrique avec un petit nombre d'amis. L'armée, privée de son général, et attaquée par *Pompée*, se défendit mal. Vingt mille hommes restèrent sur la place, les autres se dispersèrent.

Des chefs de la faction de *Marius*, *Cinna* étoit mort, *Carbon* en fuite, *Marius* enfermé dans Préneste. Le seul *Sertorius*, le plus honnête homme de tous, faisoit encore la guerre en Espagne; mais il se trouvoit trop éloigné pour que *Sylla* en eût de l'ombrage. *Sylla* se croyoit donc maître de l'Italie, lors-

qu'il apprend que *Télésianus*, chef des Samnites, avec son armée qui n'avoit pas été entamée, marchoit au secours de Préneste. Il va au-devant de lui, et mande à *Pompée*, qui étoit à la tête des troupes victorieuses de l'armée abandonnée par *Carbon*, de suivre le Samnite, afin de l'enfermer entre leurs deux armées. Le Samnite, pressé des deux côtés, prend la plus hardie des résolutions. Il décampe la nuit, se détourne de sa route, avance vers Rome, et arrive sous les murs à la pointe du jour. Alors il jette le masque; et, se montrant aussi peu ami de *Marius* que de *Sylla*, il déclara à ses soldats, presque tous Samnites et Lucaniens, que son but n'est pas de secourir Romain contre Romain, mais d'exterminer, s'il est possible, toute la nation, et d'ensevelir les habitans de cette orgueilleuse ville sous ses ruines. « Allons, leur dit-il, mettons-les hors l'état de dominer l'Italie. Que tout soit mis à feu et à sang. » Qu'on ne fasse aucune grâce; le genre humain ne » sauroit être libre aussi long-temps qu'il restera un » Romain. »

Quelque résistance que firent les jeunes patriciens renfermés dans les murs de Rome donna le temps à *Sylla* d'accourir en personne à son secours. Mais l'aile qu'il commandoit fut battue, et il courut risque de perdre la vie en voulant rallier les fuyards. Dans ce danger, il tire de son sein une image d'or d'Apollon qu'il avoit apportée de Delphes. « Grand Apollon, » lui dit-il, toi qui as dans tant de batailles accordé » la victoire à *Sylla*, et qui l'as élevé au faîte de la

» gloire, m'as-tu conduit aux portes de ma patrie » pour y périr honteusement? » Cette prière marque qu'à la capacité militaire *Sylla* joignoit les sentimens religieux. Pendant qu'il étoit chassé vers son camp, il apprend que *Crassus*, son lieutenant, commandant de l'autre aile, avoit battu celle des Samnites qui lui étoit opposée. *Télésianus*, ignorant cette défaite, menoit ses soldats à Rome en criant : « Courage, mes braves amis, courage, nous en serons » bientôt maîtres. Il n'y aura de sûreté pour nous » quequand nous aurons détruit ce repaire de loups. » *Crassus* le surprend dans cette confiance. Le valeureux Samnite fut tué en donnant des preuves d'un courage égal à celui des plus fameux héros de l'antiquité. Son armée, mise en fuite, se retira en grande partie du côté d'Antemnes. Les Romains trouvés dans son armée furent décapités sur le champ de bataille; triste présage du sort qui attendoit les autres.

Entre les Samnites réfugiés au nombre de plusieurs mille à Antemnes, où ils auroient pu se défendre, trois mille se présentèrent à *Sylla*, et lui demandèrent grâce. « Je vous l'accorderai, dit-il, à condition » que vous tomberez l'épée à la main sur ceux de » vos compagnons qui refuseront de se joindre à » vous. » Ce nouveau genre de proscription excita entre eux un furieux combat, après lequel il en resta cinq ou six mille que *Sylla* emmena à Rome avec lui. Il les fit renfermer dans le cirque, et assembla le sénat dans le temple de Bellone tout auprès. Pendant qu'il haranguoit, on entendit des cris affreux

qui troublèrent les auditeurs. C'étoient ces malheureux prisonniers qu'on massacroit. *Sylla*, sans se troubler, dit aux sénateurs d'un air froid : « Écou-» tez, pères conscrits, le discours que je vous » adresse. Ne vous mettez pas en peine de ce qui se » passe ailleurs. Le bruit que vous entendez est oc-» casionné par quelques malintentionnés que je fais » châtier. » Cette affreuse exécution glaça tous les cœurs d'effroi. On avoit connu *Sylla* porté à la compassion, au point qu'on le vit quelquefois répandre des larmes lorsqu'un spectacle touchant s'offroit à ses yeux ; mais les succès qui suivirent ses revers altérèrent les bonnes qualités dont la nature l'avoit orné, et y substituèrent l'arrogance, l'inhumanité, et tous les vices qui en général sont les effets d'une puissance sans bornes.

Il ne s'en faisoit ni honte ni scrupule. En pleins comices il dit au peuple qu'il avoit assemblé : « J'ai » vaincu. Ceux qui m'ont contraint à prendre les » armes contre ma patrie expieront par le sang le » sang que j'ai été obligé de répandre. Je n'épargne-» rai pas un seul de ceux qui ont porté les armes » contre moi. Ils périront tous. » Devenu maître de Préneste après un siége assez difficile, il contempla avec plaisir la tête du jeune *Marius* qui lui fut présentée. « De quoi se mêloit, dit-il, ce jeune témé-» raire, de vouloir tenir le gouvernail avant d'avoir » appris à manier la rame ? » Il établit dans Préneste un tribunal, afin de donner un air de justice à la vengeance qu'il vouloit tirer des partisans de *Ma-*

rius enfermés dans cette ville, et des habitans qui s'étoient montrés attachés à lui. Mais la forme juridique, quoique toujours suivie d'une sentence de mort, lui parut trop longue. Il fit enfermer tous ceux qui lui étoient suspects ou odieux, au nombre de douze mille, dans un même endroit, où on les massacra sous ses yeux. Un Prénestin auquel il vouloit sauver la vie, parce qu'il avoit été autrefois bien reçu dans sa maison, lui répondit généreusement : « Je ne veux pas devoir la vie au bourreau de mon » pays. » Il se jeta dans la foule et périt avec les autres.

Ce que n'avoit pas imaginé *Marius*, *Sylla* le fit ; il mit une espèce d'ordre dans les proscriptions. La première liste qu'il fit afficher condamnoit à mort quarante sénateurs, seize cents chevaliers, et quiconque accorderoit une retraite à un proscrit, fût-ce son fils, son frère, ou son propre père. Une récon[illegible]se au contraire étoit décernée à tout meurtrier, fût un esclave assassin de son maître et un fils [illegible] père. Les enfans de proscrits étoient déclar[illegible] jusqu'à la seconde génération, et leurs biens [illegible]qués. Tout le monde se mêla de l'abominable métier d'assassin. *Catilina*, patricien, s'y distingua. Il avoit auparavant tué son frère. Pour être censé absous de ce crime, il pria *Sylla* de mettre cette victime au nombre des proscrits. Il marqua sa reconnoissance de cette faveur en se signalant entre les plus cruels bourreaux. *Catilina* égorgeoit jusqu'au pied des autels. Il y eut aussi des supplices affreux.

On remarqua principalement celui de *Marcus Marius*, proche parent du vieux *Marius*, dont le plus grand crime étoit d'être aimé du peuple. Il fut battu de verges dans toutes rues de Rome, mené ensuite au-delà du Tibre, où les satellites de *Sylla* lui coupèrent les mains et les oreilles, lui arrachèrent la langue, et lui brisèrent tous les os. *Sylla* assistoit à ce spectacle. Ayant remarqué quelque démonstration de pitié dans un homme témoin de ces cruautés, il le fit tuer sur-le-champ.

Les ministres de ces cruautés profitèrent de ce temps de trouble et d'horreur pour satisfaire leurs ressentimens particuliers et leur avarice. Le massacre devint si général, que les meilleurs amis de *Sylla* lui en firent reproche. Un jeune sénateur, nommé *Caius Métellus*, lui dit un jour en plein sénat : « Quand mettrez-vous fin aux calamités de nos con- » citoyens ? Nous n'intercédons pas, ajouta-t-il, en » faveur de ceux que vous avez résolu de faire mou- » rir, mais nous vous supplions seulement de tirer » d'inquiétude ceux que vous voulez sauver. — Je » ne sais encore, répondit *Sylla*, ceux à qui j'ac- » corderai grâce. Nommez donc, repartit *Métellus*, » ceux que vous voulez exterminer. — C'est ce que » je ferai, répliqua *Sylla*. » Et sur-le-champ il fit afficher une nouvelle liste de quatre-vingts proscrits, la plupart sénateurs ou patriciens. Le jeune *Caton*, âgé de quatorze ans, laissa aussi échapper un trait de hardiesse qui marquoit ce qu'il devoit être un jour. Son gouverneur le menoit souvent chez le tyran, qui

lui témoignoit beaucoup de considération. Le jeune Romain y voyoit apporter les têtes des plus illustres proscrits. « Comment se peut-il, dit-il un jour à son » gouverneur, que l'auteur de tant de meurtres ne » soit pas assassiné à son tour? — Parce qu'il est » plus craint que haï, répondit le gouverneur. — » Donnez-moi donc une épée, repartit l'intrépide » élève, afin que d'un seul coup je délivre ma pa- » trie d'un joug si tyrannique. »

Les principaux partisans de *Sylla* mettoient une espèce d'émulation à imiter sa cruauté. On doit remarquer l'ingratitude de *Pompée* envers *Carbon*, qui lui avoit autrefois sauvé ses biens paternels, confisqués par les tribuns. Le complice de *Marius* s'étoit, comme nous l'avons vu, sauvé en Afrique. Mandé par *Pompée*, préteur de Sicile, il se flattoit que l'esprit de parti n'auroit pas étouffé tout sentiment de reconnoissance pour un ami qui l'avoit préservé de la misère; mais il se trompa. Le jeune magistrat n'eut pas honte de faire comparoître à son tribunal le vieux consul chargé de fers. Il souffrit qu'il se prosternât à ses pieds, et reçut ses soumissions avec un orgueil qui choqua même ses plus intimes amis. Après lui avoir reproché les troubles qu'il avoit causés dans la république, il le condamna à mort, et fit exécuter la sentence sur-le-champ. A la vérité, il laissa échapper les Romains pris avec lui. Ce furent autant de victimes soustraites au glaive exterminateur de *Sylla*. Il comptoit lui-même environ neuf mille sénateurs, chevaliers ou citoyens dont il se rappeloit les noms,

massacrés par son ordre. « Ceux dont je ne me suis » pas souvenu, disoit-il, auront leur tour. » Après ces barbares exécutions, il se retira tranquillement à une maison de campagne, comme pour y prendre du repos. De là il écrivit au sénat qu'il lui paroissoit convenable et même nécessaire d'élire un dictateur. Il fit même entendre qu'il se prêteroit volontiers à se laisser choisir. Cette insinuation valoit un ordre. La crainte plus que l'inclination le fit nommer, sans mettre aucune borne à l'étendue et à la durée de sa puissance.

[2922—76.] On doit dire à la louange de *Sylla* qu'il ne fit pendant sa dictature que des lois sages, et qui auroient pu prévenir les malheurs de la république, si elles avoient été constamment suivies.

Les places qu'il ne donnoit point par l'autorité de sa charge, on les obtenoit par son crédit. Ainsi il fit conférer à *Pompée* le commandement en Asie, où ce général de vingt-quatre ans extermina en quarante-cinq jours les restes de la faction de *Marius* dans cette partie du monde. Le dictateur fut jaloux de sa gloire, et lui envia le triomphe : mais il le combla de caresses et lui donna le surnom de *grand*, qu'il porta toujours depuis. Cependant le jeune général ne renonça point à un honneur qu'il croyoit mériter, et continua de le solliciter. Le peuple penchoit pour lui. *Sylla* s'y opposoit ouvertement : « J'emploierai tout pour l'em- » pêcher, dit-il au candidat. — N'importe, répondit » hardiment celui-ci, le peuple aime à adorer le soleil » levant. » Ce mot fit trembler les assistans pour le

téméraire. Mais, comme emporté par une force irrésistible, le dictateur s'écria : « Eh bien, qu'il triomphe » au nom des dieux! » Il n'avoit pas la même indulgence pour *Jules César*, qui commençoit alors à paroître. *Sylla* se sentoit pour lui une certaine répugnance. » Tout jeune qu'il est, disoit-il, je démêle en lui plus » d'un *Marius*. » *César* eut la prudence de se soustraire aux soupçons d'un homme si redoutable. Il se mit à voyager, parcourut une partie de l'Italie, et resta quelque temps à la cour de *Nicomède*, roi de Bithynie. Ses liaisons avec ce prince ne firent point d'honneur à ses mœurs. Il se jeta ensuite comme volontaire dans une armée romaine en Asie, où il commença à développer la valeur et les talens qui l'ont rendu si célèbre.

Sylla, avare de l'honneur du triomphe pour *Pompée*, ne l'avoit pas été pour lui-même. Celui qu'il se permit dura plusieurs jours, accompagné de jeux, de spectacles, de festins, où s'assit tout le peuple ; les tables étoient chargées des mets les plus rares et les plus exquis. Le premier jour on porta en pompe devant le triomphateur quinze mille livres pesant d'or, et cent quinze mille d'argent ; le second, treize mille d'or et sept mille d'argent, somme prodigieuse et bien étonnante après les dépenses de la guerre civile, gouffre d'argent et d'hommes. On comptoit encore dans Rome quatre cent mille hommes en état de porter les armes. *Sylla* termina la cérémonie par un discours au peuple, dans lequel il déclara que, comme les autres généraux prenoient le nom des pays qu'ils avoient conquis, lui,

qui reconnoissoit devoir tous ses succès à la fortune, vouloit désormais être appelé *le Fortuné*.

Mais dans ce cœur tout plein du sentiment de son bonheur il restoit encore une place pour l'amour. Une jeune femme nommée *Valérie* s'en saisit. Elle étoit depuis peu de jours séparée de son mari; mais sa réputation ne souffroit pas de ce divorce. Vive et enjouée, et sans doute peu timide, elle fixa l'irrésolution de *Sylla* par une agacerie qui passeroit pour liberté dans nos mœurs. Pendant qu'il étoit attentif au spectacle, elle se glisse derrière lui, et mettant légèrement la main sur son épaule, elle arrache un poil de son habit, et se remet promptement à sa place. Le dictateur tourne brusquement la tête, et pendant qu'il cherche à démêler le but de cette familiarité, *Valérie* lui dit d'un air gracieux: « Ce n'est point, » seigneur, pour vous manquer de respect, mais pour » avoir quelque part à votre bonheur. » Ainsi dès ce temps on croyoit qu'une chose prise d'une personne heureuse pouvoit porter bonheur. L'action, le son de la voix, les grâces de *Valérie* firent sur *Sylla* une telle impression, que, d'ailleurs se trouvant veuf, et s'étant informé de sa famille et de son caractère, il l'épousa.

Il ne restoit plus à *Sylla* que d'affermir tant de bonheur sur des bases solides. Celles qu'il choisit ne pouvoient être aperçues que par un génie élevé, ni employées que par un caractère intrépide. Monté au faîte de la grandeur sur les cadavres des deux cents sénateurs, de trois mille chevaliers, sans compter

plus de cent mille citoyens morts par le fer des assassins, le chagrin ou la misère; entouré pour ainsi dire de ces spectres que sa présence effraie encore, il paroît à la tribune aux harangues. Le peuple étoit convoqué pour quelque chose d'extraordinaire. Dans un discours énergique *Sylla* peint la situation déplorable de Rome quand il revint d'Asie, l'état malheureux auquel cette ville étoit réduite. « J'ai, » dit-il, à la vérité, employé des remèdes violens. » J'ai peu ménagé le sang; mais, en agissant autre- » ment, je n'aurois fait qu'augmenter les maux au » lieu de les détruire. Maintenant que tout est tran- » quille, Romains, ajouta-t-il, renforçant sa voix, » je renonce à la dictature et à l'autorité sans bor- » nes que vous m'avez conférée. Gouvernez-vous » par vos propres lois. Qu'il se présente celui qui vou- » dra me faire rendre compte de mon administration, » je suis prêt à le satisfaire. » Après ces mots il descend de la tribune, congédie ses licteurs et ses gardes. La foule s'ouvre, il passe. L'étonnement impose silence. Un seul homme élève la voix et l'accable d'injures. *Sylla* se retourne tranquillement vers ses amis qui le suivoient, et leur dit : « Voilà un jeune » homme qui empêchera qu'un autre n'abdique la » puissance souveraine. » Il se retira à la campagne; mais il y resta peu, de peur qu'on ne crût que la crainte l'éloignoit de la ville.

Sylla se mêla encore quelquefois des affaires publiques; mais il y mettoit peu d'intérêt. Il souffroit d'être contredit. Malgré les charmes et l'agréable

société de *Valérie*, on dit qu'il donna dans la débauche, et qu'elle hâta sa mort. Tourmenté par une maladie, fruit, dit-on, de cette débauche, déchiré par une vermine renaissante qui lui rongeoit les entrailles, et empoisonnoit, malgré tous ses soins, sa nourriture et sa boisson, il faisoit diversion à ses douleurs en écrivant ses mémoires. Son dernier ouvrage fut un code de lois pour les habitans de Pouzzole, qui le lui avoient demandé, et sa dernière action fut un trait de cruauté. Un de ses fermiers différoit de payer, dans l'espérance que la mort prochaine de *Sylla* l'en dispenseroit. Le fougueux moribond le fait traîner dans sa chambre, et étrangler sous ses yeux. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, et malgré ses envieux, ses funérailles furent magnifiques. Tous les corps de l'état y assistèrent. Les vestales et les pontifes chantèrent ses louanges. Sur le tombeau qui renfermoit l'urne de ses cendres on grava cette épitaphe qu'il s'étoit faite lui-même : « Je suis *Sylla* le For- » tuné, qui, dans le cours de ma vie, ai surpassé » mes amis et mes ennemis, les uns par le bien, les » autres par le mal que je leur ai fait. » Il fit des legs à tous ses amis. *Pompée*, coupable à son égard de quelque ingratitude, ne se trouva pas sur son testament.

[2926.—72.] Sa mort fut le signal des troubles qui recommencèrent dans la république. *Lépidus* et *Catulus* les renouvelèrent ; le premier attaché au peuple, le second partisan du sénat, et secondé par *Pompée*. *Lépidus* eut bientôt perdu son crédit. Il

alla mourir obscurément en Sardaigne. Mais la faction de *Marius* étoit encore soutenue en Espagne par le brave *Sertorius*. Tous les efforts des lieutenans de *Sylla* avoient échoué contre ce courageux Romain. Il s'étoit fait en Lusitanie une espèce d'empire, fondé moins sur la force que sur l'estime et l'amour du peuple. Jamais homme ne gouverna avec plus de douceur et d'équité. Il avoit établi un sénat d'où émanoient tous les ordres, et auquel il soumettoit lui-même sa conduite. Ses talens militaires étoient aussi distingués que ses vertus. Admirable surtout pour avoir toujours fait de grandes choses avec de petites armées, il s'appliquoit à connoître le caractère des généraux ennemis, et se conduisoit à leur égard plus d'après cette connoissance que par les règles suivies communément à la guerre. Il en eut successivement six en tête, qui commandoient cent vingt mille hommes d'infanterie, dix mille cavaliers, deux mille archers. Il leur résista, les battit, ou reparut toujours en force, après avoir lui-même essuyé des échecs.

La biche de *Sertorius* est fameuse. Elle lui avoit été donnée jeune. Il l'apprivoisa tellement, qu'elle s'accoutuma à obéir à ses moindres volontés. Jamais elle ne le quittoit, même dans le tumulte des batailles. L'admiration que sa familiarité et sa docilité excitoient donna à son maître l'idée de la faire passer pour un présent de *Diane*. Il fit entendre que cet animal l'instruisoit de tous les événemens et des plus grands secrets. Si par hasard il découvroit que les

ennemis marchoient de tel côté, il disoit que sa biche lui en avoit donné avis, et *Sertorius* y envoyoit un détachement. S'il étoit instruit de quelque avantage obtenu par ses lieutenans, il faisoit cacher le courrier et paroître sa biche couronnée de fleurs. Des hommes apostés insinuoient aux soldats que ces signes de triomphe venoient des dieux, et que certainement bientôt on auroit la nouvelle de quelque événement favorable : ce qui ne manquoit pas d'arriver. De pareilles ruses, selon les superstitions en vigueur, ne sont pas exclusivement particulières aux siècles d'ignorance.

Mais celle de *Sertorius* lui auroit servi de peu de chose, s'il n'eût réellement eu de grands talens en partage. Il se trouva enfin en tête les deux plus fameux généraux de la république, *Métellus* et *Pompée*; le premier, rendu circonspect par l'âge et l'expérience; le second, emporté quelquefois par l'ardeur bouillante de la jeunesse, avoit brigué avec chaleur la gloire de cette expédition, dans l'espérance de la terminer bientôt et d'en avoir tout l'honneur. Dans cette confiance, il avançoit avec peu de précautions, et se flattoit inconsidérément du succès. Il couroit un jour au secours d'une place attaquée par *Sertorius*, et crut avoir renfermé le général lusitanien entre lui et la ville; mais celui-ci avoit laissé au loin un corps qui renferma le Romain lui-même. Ne se doutant pas de cette ruse, *Pompée* écrit aux assiégés qu'il va au plus vite chasser leurs ennemis. *Sertorius*, ayant surpris la lettre, dit :

» L'écolier de *Sylla* devroit apprendre qu'il est essen-
» tiel à un général de regarder plutôt derrière lui que
» devant. » Il prit la ville et la détruisit, moins par cruauté que pour mortifier *Pompée*, dont le ton avantageux lui déplaisoit.

Dans une autre occasion, *Sertorius* donna encore une leçon mortifiante à *Pompée*, qu'il avoit déjà battu plusieurs fois, et qu'il auroit entièrement défait, si *Métellus* ne fût arrivé à son secours. « Si cette
» vieille ne fût survenue, dit *Sertorius*, j'aurois ren-
» voyé ce petit garçon à Rome, après l'avoir châtié
» comme il le mérite. » A force de victoires, le Lusitanien contraignit ses deux rivaux de se retirer, et les rejeta au pied des Alpes, dans une situation fort embarrassante. *Pompée*, le plus pressé des deux, demanda à Rome des secours prompts et nombreux. *Sertorius*, toujours attaché à sa patrie, envoya proposer aux deux généraux qu'ils fissent révoquer son décret de proscription, qu'alors il se soumettroit et licencieroit ses troupes. Dans le même temps des ambassadeurs de *Mithridate* lui ayant été envoyés pour l'exhorter à prendre le parti de ce monarque et pour lui offrir des secours, il leur répondit qu'il accepteroit volontiers l'alliance du roi, pourvu qu'ils s'engageât à ne point empiéter sur les provinces d'Asie qui appartenoient à la république. « Quels ordres, dit le
» monarque, m'enverroit donc *Sertorius*, s'il présidoit
» le sénat de Rome, puisque, banni et relégué sur
» les bords de la mer Atlantique, il me menace de

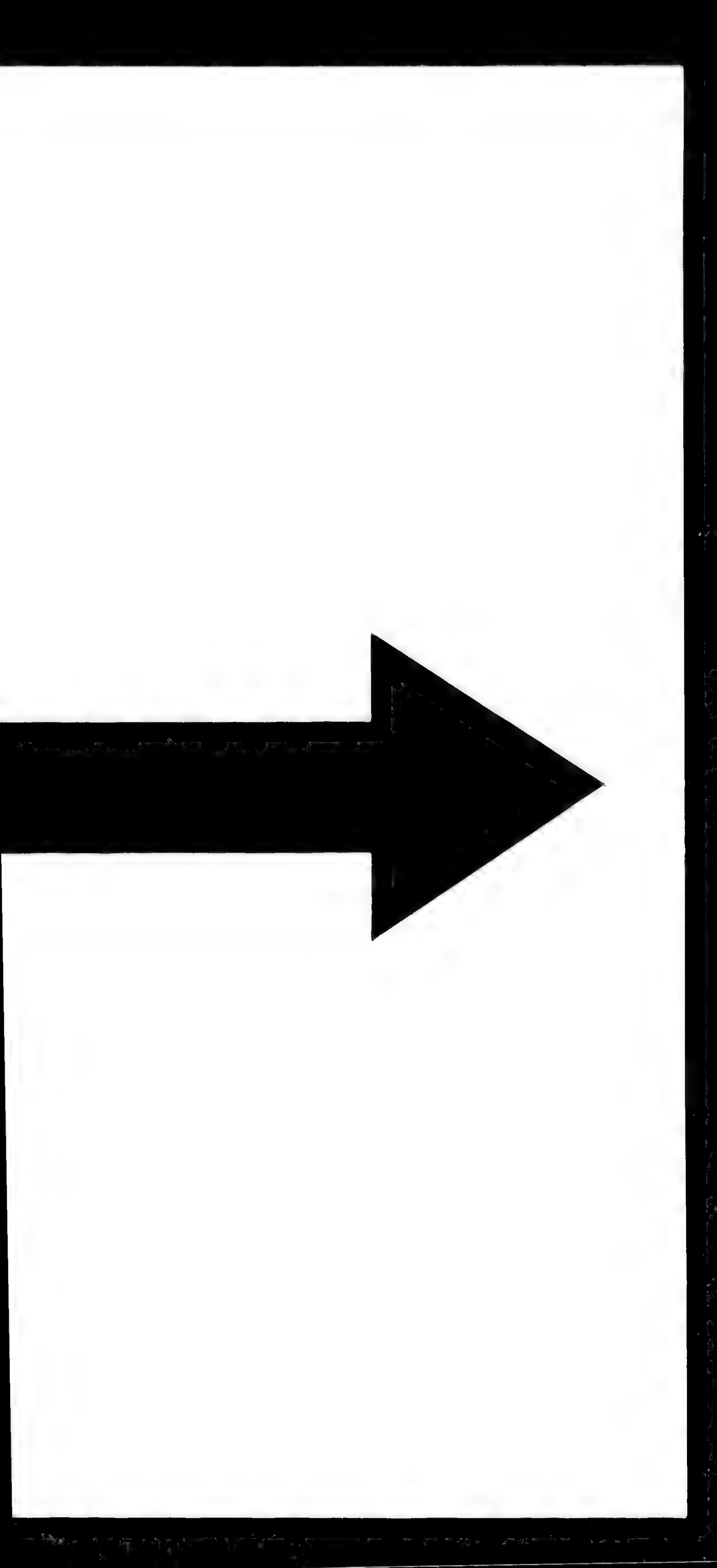
» la guerre, si j'entreprends quelques hostilités sur » l'Asie. »

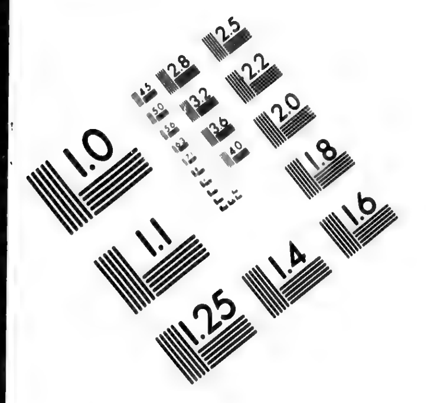
Ce grand homme méritoit un meilleur sort que celui qui termina ses jours. Un ingrat qu'il avoit reçu lorsque ses soldats l'abandonnoient, *Perpenna*, auquel il avoit conféré un grade distingué dans son armée, par jalousie, par ambition, forma un complot contre sa vie. *Sertorius* mourut assassiné. Après la consommation de ce crime, il ne fut pas difficile à *Pompée* de finir cette guerre, dont les détails ne lui étoient pas honorables; mais pourtant le succès le couvrit de gloire. *Perpenna*, tombé entre ses mains par le sort des armes, offrit de lui remettre la correspondance de *Sertorius* avec quelques grands personnages de la république qui le pressoient de passer en Italie. *Pompée* reçut le paquet et le jeta au feu tout cacheté, en présence de ses officiers. Il fit trancher la tête à *Perpenna*. Sa discrétion à l'égard des amis de *Sertorius* lui gagna leur estime et leur confiance, dont il sut tirer avantage dans des occasions importantes.

[2930—68.] Deux autres guerres fatiguoient la république. La première, celle des esclaves, attaquoit ses fondemens, parce qu'elle se faisoit dans le sein de l'Italie, sous la conduite d'un gladiateur, Thrace de nation, nommé *Spartacus*. Ses soldats, n'ayant pas de grâce à attendre, n'en faisoient aucune. Ils se trouvoient au nombre de cent vingt mille hommes, tous esclaves fugitifs, la plupart pris dans les guerres, et par con-

séquent susceptibles de discipline. *Spartacus* trouva moyen de l'établir entre ces volontaires. Il eut des forteresses de retraite, des arsenaux, des magasins, et étonna souvent les Romains par des marches imprévues et des stratagèmes suivis de victoires. Il battit plusieurs géné[illegible] expérimentés, et fut enfin défait par *Crassus*, d[illegible]e bataille décisive. Au moment du combat [illegible]senta son cheval. Il le perça de son épée. « S[illegible]ire est à nous, je ne manque- » rai pas de chevaux; si elle se déclare pour les Ro- » mains, il me devient inutile. » En effet, après une longue mêlée, abandonné par les siens, il continua de se défendre avec un courage désespéré : malgré une blessure considérable qu'il avoit reçue, il combattit à genoux, le bouclier d'une main, l'épée de l'autre. Il immoloit tous ceux qui osoient l'approcher. A la fin, percé de coups, il expira sur un monceau de Romains. Quelques fugitifs se rallièrent et gagnèrent la Lucanie. *Pompée* reçut ordre de les aller exterminer. Il fut réservé à ce général, durant presque toute sa vie, de profiter des victoires des autres, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il savoit lui-même cueillir quelquefois des lauriers. Comme il avoit profité en Espagne des succès de *Métellus*, il se para en Italie des couronnes de *Crassus*. Il écrivit imprudemment au sénat : « *Crassus* a vaincu les gladia- » teurs en bataille rangée, mais aussi j'ai arraché jus- » qu'aux dernières racines de la rébellion. » On les récompensa également tous deux en les faisant consuls; mais, comme ils étoient également ambitieux,







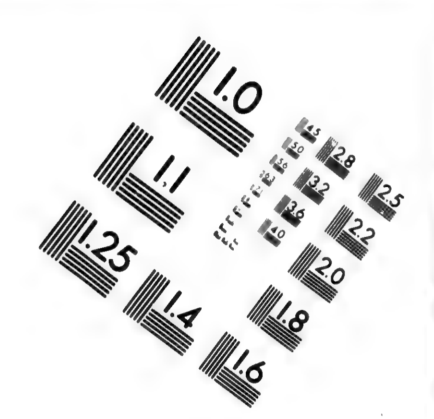
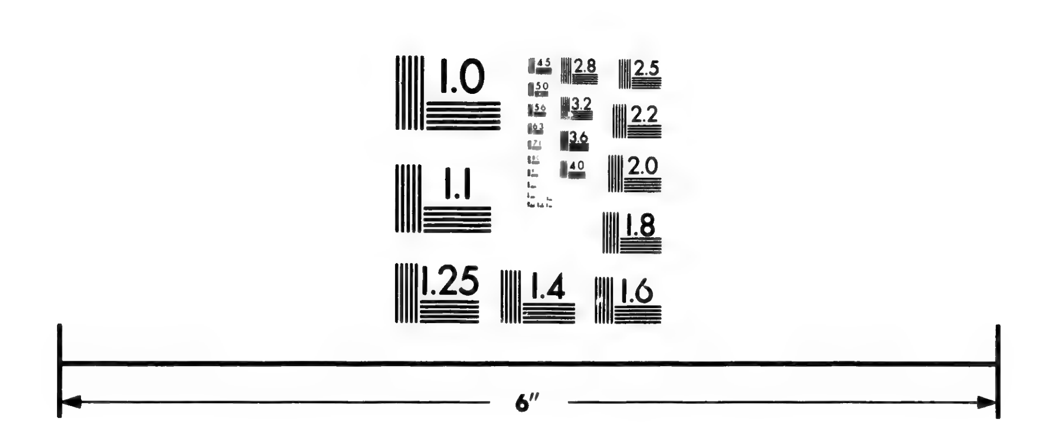
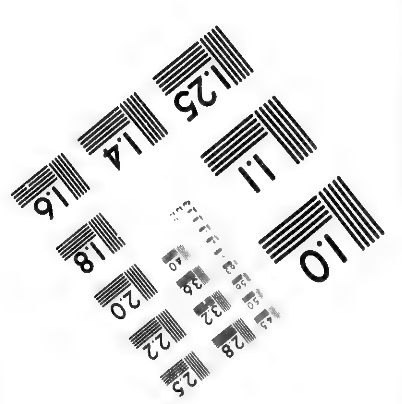


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





ils se brouillèrent, et leur discorde pensa entraîner une guerre civile. Cependant ils se ménagèrent, sur les instances et les prières des sénateurs, et leur consulat se passa assez paisiblement.

L'objet de ces querelles étoit toujours la faveur du peuple que les rivaux se disputoient, afin d'obtenir la nomination aux places dont on pouvoit tirer de la gloire ou du profit. Il s'en présenta une occasion que *Pompée* ne laissa pas échapper. C'étoit la guerre des pirates qui succéda à celle des esclaves. Répandus dans les îles de l'Archipel, ces pirates infestoient les mers, pilloient les côtes, gênoient le commerce, arrêtoient les blés d'Asie, et firent même craindre à Rome la famine. Personne ne leur échappoit. César lui-même tomba entre leurs mains. La jalousie de *Sylla* l'avoit obligé de quitter Rome. Il y revint après la mort du dictateur, et s'y distingua par son éloquence, n'ayant que vingt-deux ans; mais n'étant pas encore content de son talent, afin de s'y perfectionner, il partit pour Rhodes, où *Apollonius*, habile rhéteur, donnoit des leçons. En chemin il fut pris, et passa avec les pirates trente-huit jours. Il employa ce temps à composer des harangues et à faire des vers qu'il leur lisoit avec grâce. Quand ces gens grossiers ne l'écoutoient pas assez attentivement à son gré, il se fâchoit et les traitoit mal. S'il leur arrivoit de troubler son sommeil, il les menaçoit de les faire mettre en croix quand il seroit libre. Il tint en effet parole à quelques-uns, car, sa rançon payée, il se mit à faire des courses sur eux : il en prit plusieurs, qu'en exécution de sa menace il

fit crucifier. Il courut de là à d'autres expéditions militaires.

L'audace et la force des pirates, secondés par *Mithridate*, s'accrurent au point qu'il fallut envoyer contre eux, non des vaisseaux isolés, mais une flotte. *Marc-Antoine*, qui en eut le commandement, se laissa battre. Les pirates pendirent les prisonniers au haut de leurs mâts, avec les chaînes que les Romains avoient apportées pour les en charger. Ce spectacle fut si sensible au malheureux général, qu'il en mourut de chagrin. Cette guerre prit alors un caractère très-sérieux, surtout à cause de celle de *Mithridate*, qui pouvoit unir ses efforts à ceux de ces brigands. La conduite de cette guerre excita le désir et l'émulation des principaux capitaines. *Pompée* ne manqua pas de se mettre sur les rangs. Il étoit soutenu auprès du peuple par le tribun *Gabinius*. L'extension qu'on prétendoit donner à ce commandement exigeoit la plus sérieuse attention. Il ne s'agissoit pas moins que de mettre entre les mains d'un seul homme le pouvoir sur toutes les mers, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et sur terre, à la distance de quatre cents stades des côtes; et de l'autoriser à faire toutes les levées qu'il jugeroit convenables, tant en soldats qu'en matelots; à prendre dans le trésor public l'argent qu'il croiroit nécessaire, sans être obligé d'en justifier l'emploi; enfin de nommer selon sa volonté quinze sénateurs pour servir dans son armée en qualité de lieutenans; et c'étoit pour trois ans qu'on devoit lui confier un pouvoir aussi redoutable.

Gabinius lui avoit donné cette étendue, parce qu'il comptoit en faire revêtir son ami *Pompée*. Les sénateurs les plus sages s'en alarmèrent, et entreprirent d'en faire sentir les inconvéniens au peuple. Mais ceux qui parlèrent contre *Pompée*, dont la brigue s'étoit déclarée, furent peu écoutés. *Catulus*, prince du sénat, prit un tour qu'il crut devoir lui concilier l'attention et le faire réussir. Tout son discours roula sur les louanges de *Pompée*, qu'il peignit comme un homme nécessaire à la république. Il conjura les tribuns de ne pas exposer une tête aussi chère aux dangers d'une expédition maritime si périlleuse. « Si vous le » perdez, dit-il, où trouverez-vous un autre *Pom-* » *pée* ? ou qui pourrez-vous lui substituer ?—Toi- » même, *Catulus*, s'écria le peuple. » Ce compliment flatteur ferma la bouche au sénateur. Après quelques débats assez inutiles, puisque le parti étoit pris, *Pompée* fut élu. Le peuple, aussi peu capable de mettre des bornes à sa faveur qu'à sa haine, donna plus que *Gabinius* ne demandoit. Avec le titre de proconsul on accorda à *Pompée* cinq cents vaisseaux, cent vingt mille hommes d'infanterie, cinq mille de cavalerie, vingt-cinq sénateurs pour lui servir de lieutenans-généraux, deux questeurs, et une grosse somme d'argent qu'on lui compta avant son départ.

Avec ces moyens il ne lui fut pas difficile de remplir la commission dont il étoit chargé. Il balaya les mers, détruisit huit ou neuf cents vaisseaux, fit mourir dix mille pirates, se rendit maître de cent

vingt villes ou châteaux dont ils s'étoient emparés, rendit la liberté à un nombre prodigieux de captifs, et fit plus de vingt mille prisonniers, qu'il envoya peupler quatre villes que ces pirates avoient rendues désertes. Au lieu de trois ans qui lui étoient donnés pour cette expédition, *Pompée* n'y mit que quatre mois. Quand ces nouvelles furent portées à Rome, *Manlius*, autre tribun dévoué au général vainqueur, profita de l'espèce d'ivresse que la joie causa au peuple pour le disposer à des grâces bien plus étendues en faveur de *Pompée*. Il fut proposé de rappeler d'Asie *Lucullus*, qui faisoit la guerre à *Tigrane* et à *Mithridate*, d'en donner la conduite à *Pompée*, avec le commandement dans la Cilicie et la Paphlagonie, la Phrygie, la Licaonie, la Cappadoce, l'Arménie, d'où on retireroit les sénateurs qui les gouvernoient. Ce projet, quand le tribun le proclama dans l'assemblée, consterna les patriciens et les républicains zélés. « Nous avons donc, dirent-ils, un » souverain. La république est devenue une monar- » chie. Les services de *Lucullus*, l'honneur de *Gla-* » *bio* et de *Marcius* sont sacrifiés à l'avancement de » *Pompée*. *Sylla* n'a jamais poussé la tyrannie plus » loin. »

Deux personnages consulaires, *Catulus* et *Hortensius*, furent les seuls qui osèrent s'opposer à la loi *Manilia*, appelée ainsi du nom de son auteur. Le premier surtout n'oublia rien de ce qui pouvoit convaincre le peuple du danger de confier à un seul homme une autorité si étendue. Il démontra l'injus-

tice qu'on faisoit à *Lucullus* et aux autres commandans, tous parvenus à leurs gouvernemens par des victoires. Il fit le tableau le plus pathétique des inconvéniens d'une puissance sans bornes; et voyant que ses raisons n'étoient pas goûtées de la multitude, il adressa la parole aux sénateurs: « Fuyons, leur » dit-il, pères conscrits, retirons-nous comme nos » pères, sur quelque montagne ou sur des rochers, » qui pourront nous servir d'asile contre la servitude » dont on nous menace. » Le reste du sénat, où *Pompée* avoit beaucoup de partisans, garda le silence. On attendoit quelques réclamations de *Jules César*, qu'on savoit n'être pas adorateur de l'idole du peuple; mais il n'étoit pas fâché de voir les Romains perdre le goût républicain, même en faveur d'un rival, et il parla pour la loi. *Cicéron* en fit autant, afin de s'élever au consulat par la faction de *Pompée*, qui enchaînoit les suffrages. Le vainqueur des pirates reçut en Asie, où il étoit encore, le décret qu'il désiroit; mais il le reçut avec un air d'indifférence, et même de dédain qui choqua jusqu'à ses amis.

[2940.—58.] *César*, que nous avions laissé en Asie occupé d'expéditions militaires, étoit revenu à Rome, où il exerçoit d'autres talens. Il se fit élire édile, et donna pendant sa magistrature des spectacles magnifiques, des jeux, un combat de six cent quarante gladiateurs. Il apporta à ces divertissemens les attentions les plus flatteuses pour le peuple, afin qu'il fût placé commodément sur des gradins, qu'il ne fût exposé ni à la pluie ni au soleil. A ces choses de pur agrément il

en joignit de plus solides. La voie Appienne, très-dégradée, fut réparée par ses soins, et presque toute à ses dépens. Il s'endetta de plus de six millions pour tous ces objets : il étoit d'ailleurs poli, prévenant, affable. Sa générosité n'avoit pas de bornes. Les plus clairvoyans des sénateurs apercevoient dans sa conduite des vues d'ambition très-suspectes. *Cicéron* le soupçonna. « Dans la plupart de ses actions, » disoit-il, j'entrevois un tyran ; mais lorsque je le » vois si occupé du soin d'arranger ses cheveux, je » ne puis croire qu'il songe à renverser la républi- » que. » Quelques hardiesses qui échappèrent à *César*, ou que la faveur du peuple lui fit hasarder, tournèrent les soupçons en certitude.

Quoique le sénat et la noblesse eussent en horreur le nom de *Marius*, il prononça publiquement l'oraison funèbre de sa tante *Julie*, veuve de *Marius*. A cette occasion il osa étaler les images du tyran. Les patriciens se soulevèrent contre cette audace, l'accusèrent hautement de vouloir faire revivre la faction d'un homme déclaré ennemi de la patrie ; mais, loin de céder à ces clameurs, toujours favorisé du peuple, il fit porter pendant la nuit au Capitole les trophées de *Marius*, qui en avoient été enlevés par *Sylla*. Comme ces trophées étoient des chefs-d'œuvre de l'art, ils attirèrent un grand nombre de spectateurs. Plusieurs d'entre les plébéiens, encore pleins de reconnoissance des bienfaits de leur protecteur, ne purent s'empêcher de verser des larmes. « Ce n'est » donc plus par des souterrains, s'écria alors *Catu-*

» *lus* en plein sénat, c'est en dressant ouvertement » ses batteries que *César* attaque la république. » Mais l'accusé sut, sinon écarter les soupçons, du moins empêcher qu'ils n'eussent pour lui des suites fâcheuses, plus adroit que *Catilina*, dont la conjuration éclata dans ce temps.

Lucius Sergius Catilina, d'une famille patricienne, étoit un monstre plus horrible peut-être que tous ceux qui ont figuré dans les annales des nations. Il eut dans sa première jeunesse, d'une femme de qualité qui s'abandonna à lui, une fille dont il devint l'époux. Il séduisit une vestale, tua son propre frère, et fut un des ardens exécuteurs des barbaries de *Sylla*. Perdu de débauches, noyé de dettes, il n'avoit d'autre ressource que le bouleversement de la république, qu'il devoit commencer par le pillage de Rome. Ce projet lui attacha tous ceux qui s'étoient ruinés comme lui et n'avoient d'espérance que dans le désordre. *Catilina* les comptoit en grand nombre dans le sénat, et parmi les jeunes patriciens chez lesquels la licence étoit à son comble. Son libertinage effréné l'avoit rendu familier avec tout ce qu'il y avoit à Rome de gens sans mœurs et de scélérats; et son audace leur inspiroit de la confiance pour tous les projets qu'il voudroit leur faire adopter.

Son plan étoit assez bien conçu. Il emprunta de grosses sommes, et il en fit emprunter par ses principaux partisans. Par cet expédient il avoit le double motif de lier à son entreprise les prêteurs, sans qu'ils le sussent, et de se procurer des troupes pour attaquer

la ville au-dehors, lorsque le jour seroit arrivé d'exciter des troubles au-dedans. Il chargea de cet argent *Mallius*, soldat de fortune, qui lui leva secrètement une armée, presque entièrement composée de vétérans de *Sylla*. Tout réussissoit au conspirateur. Les mécontens de tous les ordres se réunissoient à lui. Il choisit entre les conjurés des chefs dont il s'assura par des sermens affreux. On prétend qu'ils se présentèrent l'un à l'autre une coupe pleine de sang humain, qu'ils portèrent à leurs lèvres, et sur laquelle ils dévouèrent aux dieux infernaux par les plus terribles imprécations ceux qui révéleroient le secret.

Mais l'amour se joue des sermens. *Fulvie*, femme de distinction, s'étant déshonorée par un commerce criminel avec *Quintus Curius*, un des conspirateurs, l'abandonna lorsqu'elle le vit devenu pauvre, quoiqu'il se fût ruiné pour elle. Le foible amant, au lieu de la mépriser, chercha à regagner ses bonnes grâces, et se flatta d'y parvenir par un moyen qui étoit, disoit-il, un secret qu'il ne lui révéleroit jamais; mais ce secret ne tint pas contre les artifices de *Fulvie*: elle l'arracha à force de caresses, et en instruisit *Cicéron*, alors consul. Par ce moyen, le chef du sénat, qui avoit déjà obtenu quelques indices vagues du complot, en connut tous les détails. Les conjurés devoient mettre le feu au même instant dans différens quartiers de la ville, profiter du désordre que causeroit l'incendie pour assassiner le consul et les principaux sénateurs dans leurs maisons, se rendre maîtres du Capitole, et

s'y fortifier en attendant que *Mallius* arrivât avec ses vétérans.

Il n'y avoit pas de temps à perdre. *Cicéron* révéla le complot en plein sénat. *Catilina* étoit présent : la harangue du consul est un chef-d'œuvre d'éloquence véhémente. On remarquera qu'à travers les beautés dont les *Catilinaires* étincellent l'orateur se permettoit dans l'auguste assemblée du sénat des apostrophes équivalentes aux injures les plus grossières qu'on pourroit prononcer en françois. *Catilina* les écouta froidement. Il prit à son tour la parole, pria le sénat de ne pas faire attention aux calomnies du consul ; que c'étoit son ennemi personnel, d'ailleurs homme nouveau, qui n'avoit pas une maison dans Rome, inculpation assez puissante sur l'esprit des propriétaires. Mais les sénateurs ne se laissèrent pas prendre aux récriminations de *Catilina* : ses voisins se levèrent d'auprès de lui avec horreur. On l'accabla de tous côtés des noms d'incendiaire et de parricide. « Eh bien, s'écria-t-il avec fureur, puisque vous me » poussez à bout, je ne périrai point seul, et j'aurai » la satisfaction d'entraîner avec moi ceux qui ont » juré ma perte. » Il assemble ses amis, et les exhorte à saisir la première occasion de mettre le feu à la ville, et d'exécuter les massacres projetés. « Pour moi, dit- » il, je vais me mettre à la tête des forces que *Mallius* » lève en Etrurie. Bientôt vous me verrez aux portes » de Rome avec une armée capable de faire trembler » les plus hardis de mes ennemis. »

Le sénat déclara *Catilina* ennemi de la patrie, et autorisa par un décret les consuls *à veiller au salut de la république*. Cette formule leur donnoit l'autorité dictatoriale. *Cicéron* avoit à la vérité de fortes preuves pour accuser, mais cependant n'en avoit pas de suffisantes pour condamner et punir. Des ambassadeurs allobroges qui se rencontroient alors à Rome lui en fournirent. Les conjurés tâchèrent de les engager à leur donner des troupes, qu'ils auroient jointes à celles de *Mallius*. Ces envoyés, bons politiques, trouvèrent plus avantageux à leurs combattans de montrer de l'attachement aux premiers magistrats qu'à une faction moins prudente qu'ardente et emportée. Ils avertirent *Cicéron* des tentatives faites auprès d'eux. Celui-ci les engagea à s'y prêter. Par son conseil, ils tirèrent des chefs du complot la signature d'un écrit par lequel ces factieux inconsidérés faisoient aux ambassadeurs des promesses en retour des soldats que les Allobroges s'engageoient à leur envoyer. Les Allobroges remirent ce traité au consul. Muni de cette pièce, *Cicéron* fait arrêter les principaux dans leurs maisons. Il produit les preuves au sénat. Ils furent condamnés et exécutés sur-le-champ. Moyennant les mesures que le consul prit de mettre des gardes dans chaque quartier et autour des maisons menacées, pour prévenir tant les incendiaires que les assassins, il n'y eut pas de trouble dans la ville.

On envoya une armée contre celle de *Mallius*, à laquelle *Catilina* s'étoit joint. Ce chef des conjurés

ne refusa pas la bataille qui lui étoit présentée. Elle fut longue et sanglante. Trois mille rebelles périrent dans l'action. Le corps de *Catilina* fut trouvé sous un monceau de morts ; il respiroit encore, et il conservoit dans les derniers momens de sa vie cet air terrible qui l'avoit rendu l'effroi de ses ennemis. *Pétréius*, soldat de fortune, qui commandoit l'armée de la république, ne voulut pas qu'on poursuivît les fuyards, qui presque tous étoient Romains, afin qu'ils pussent aller rejoindre leurs familles. Cette indulgence étoit louable envers les subalternes égarés et séduits ; mais beaucoup de sénateurs ne vouloient pas qu'elle s'étendît jusqu'aux chefs. Il y eut à ce sujet de grands débats dans le sénat. *César* y fit un magnifique éloge de la clémence. Il plaidoit pour lui-même, car on ne doutoit pas qu'il n'eût eu connoissance de la conjuration. Un membre du sénat l'accusa ouvertement, et s'engagea à démontrer par les papiers de *Catilina* que *César* entretenoit des intelligences secrètes avec les conjurés. Mais *Cicéron*, alors tout-puissant, arrêta les dénonciations. Néanmoins, lorsque *César* sortit du sénat, il courut risque de la vie. Les chevaliers qui étoient de garde tournèrent vers lui la pointe de leurs épées, en fixant les yeux sur le consul, comme pour recevoir ses ordres. Il leur fit un signe favorable et *César* passa. *Cicéron* acquit en cette occasion les titres flatteurs « de *libérateur de Rome*, de *second* » *fondateur de la ville*, de *père de la patrie* », que le peuple lui donna en le reconduisant en triomphe à sa maison.

Le même peuple allia en cette circonstance la reconnoissance à l'égard de celui qui avoit dissipé la conjuration, avec l'estime pour *César*, qui l'avoit approuvée, et peut-être secondée. Il lui donna la préférence pour la dignité de souverain-pontife su deux des plus grands hommes de la république et des plus respectés. La dignité pontificale ne le mit pas à l'abri d'un événement, dont néanmoins il se tira avec un ton de dignité qui imposa silence aux railleurs, Sa femme *Pompéia* étoit éprise d'une ardente passion pour *Clodius*, jeune patricien décrié pour ses débauches. *Aurélie*, mère de *César*, et *Julie*, sa sœur, soupçonnant les sentimens de *Pompéia*, l'observoient de près, et l'empêchoient de voir son amant. Elle profita, pour lui donner un rendez-vous, de la fête de la bonne déesse, dont les mystères n'admettoient point d'hommes. Cette règle étoit si sévère, que les femmes portoient le scrupule jusqu'à voiler les tableaux qui représentoient des hommes ou des animaux mâles. *Clodius* fut introduit par une esclave sous l'habillement de femme. Sa jeunesse étoit favorable à ce déguisement. L'impatience de voir sa maîtresse le fit sortir de la chambre où il avoit été caché. Il erra dans la maison, fut rencontré par une autre esclave qui reconnut son sexe, et donna l'alarme à toute l'assemblée : il regagna l'endroit où il étoit caché d'abord; mais on le retrouva, et il fut chassé honteusement. La ville entière ne s'entretint le lendemain que de l'attentat horrible de *Clodius*. Il fut publiquement accusé d'avoir profané les mys-

tères ; mais le peuple, quoique superstitieux, se déclara en sa faveur ; de sorte que les juges, par complaisance pour la multitude, le déclarèrent innocent. Cependant *César* répudia sa femme. Les ennemis de *Clodius*, qui avoient *Cicéron* à leur tête, croyant avoir trouvé dans l'action du pontife une nouvelle preuve contre le sacrilége, renouvelèrent leur accusation. Ils firent paroître *César* dans la cause. Il déclara qu'il n'avoit rien à dire contre l'accusé. « Pour» quoi donc, lui demanda-t-on, avez-vous répudié » votre femme? » Il répondit : « Parce que la femme » de *César* ne doit pas même être soupçonnée. »

Pompée revint alors d'Asie, où il avoit conquis plusieurs royaumes. On estime plus de soixante et douze millions le butin qui fut partagé entre lui et ses soldats, et plus de trois cent l'or et l'argent qu'il déposa dans le trésor public. Avec ses richesses, sa renommée et l'affection de ses soldats, il auroit pu asservir la république. Le sénat le craignit ; mais *Pompée*, quoique très-ambitieux, étoit en même temps pacifique ; et s'il devoit parvenir à l'autorité suprême, il désiroit que ce fût par la douceur et sans violence. Il se fit une grande réputation de modération en se contentant du triomphe ; il ne se fit pas une moins grande réputation d'humanité en ne faisant mourir aucun de ses illustres prisonniers, contre la coutume barbare des triomphateurs, et en les renvoyant aux frais du public, ou dans leur royaume, lorsqu'il ne les y crut pas dangereux, ou dans les pays qui leur plurent.

Qu'on se représente maintenant Rome habitée par *Pompée*, jaloux, fier et ambitieux, malgré sa modestie apparente ; par *Lucullus*, grand général, immensément riche, irrité contre *Pompée*, qui l'avoit supplanté dans le gouvernement d'Asie ; par *César*, qui ne le cédoit à personne en désir de dominer, porté à la puissance par tous ceux qui n'avoient que son agrandissement pour nantissement des millions qu'il leur avoit empruntés ; par *Crassus*, alors le plus riche des Romains, auquel les historiens donnent au moins quatre-vingts millions. On peut mettre à la suite de ces chefs *Cicéron*, flottant entre les deux partis, recherché par son éloquence ; l'audacieux *Clodius*, factieux par goût, et enfin une multitude d'intrigans subalternes : d'un autre côté, un seul rempart contre cette ambition qui menaçoit l'existence de la république : le vertueux, l'inflexible *Caton*, aidé de peu d'amis fidèles comme lui à la liberté de la patrie. Qu'on juge par ce tableau de quels dangers Rome se trouvoit menacée.

Pompée, après son triomphe, demanda au sénat deux choses : des terres pour ses vétérans dans les pays conquis, et l'approbation par un seul décret de tout ce qu'il avoit fait en Asie. Cette demande marque qu'on avoit coutume de discuter en détail les actions des généraux : coutume qui étoit un excellent frein contre l'arbitraire et la licence. La première demande n'éprouva pas de difficulté ; mais la seconde trouva un obstacle puissant dans le zèle de *Caton*, qui représenta ce décret comme le tombeau de la liberté. *Mé-*

tellus et *Lucullus* se joignirent à lui. *Pompée* avoit fait nommer *Métullus* consul et le croyoit son ami; mais il étoit son ennemi secret, parce que *Pompée* avoit répudié *Marcie*, sa sœur. Le refus du sénat affligea douloureusement le vainqueur d'Asie. N'ayant plus de troupes à sa disposition, il y suppléa par l'intrigue. Il fit bassement sa cour au peuple, ce qui déplut au sénat, et ne le fit pas plus aimer de la multitude. Afin de se procurer auprès d'elle un appui solide, il s'employa à faire élire tribun du peuple *Clodius*, réputé infâme depuis l'aventure des mystères de la bonne déesse. Celui-ci désiroit ardemment cette dignité, pour se venger de *Cicéron* qui avoit été son plus opiniâtre accusateur. Les liaisons de *Pompée* avec cet homme ne lui firent pas d'honneur.

[2944.—54.] C'est dans cette situation, déchu de son royaume, dans le sénat, mais assez favorisé du peuple, que *César* se trouva lorsqu'il revint d'Espagne. Ce gouvernement lui étoit échu par le sort, après sa préture; mais il avoit éprouvé pour son départ un obstacle de la part de ses créanciers. Les plus timides ne voyoient pas sans inquiétude leur débiteur destiné à un gouvernement qui le mettoit à une si grande distance d'eux. Le riche *Crassus* se rendit caution de *César*, et lui donna de l'argent. En traversant les Alpes, il s'arrêta dans un village dont les habitans portoient toutes les livrées de la misère. Un compagnon de voyage de *César* lui dit en plaisantant : « Croyez-» vous qu'il y ait ici quelque brigue pour les char-» ger? » *César* lui répondit très-sérieusement : « J'ai-

» merois mieux être le premier parmi ces pauvres » habitans que le second à Rome. » Arrivé en Espagne, il attaqua sans distinction et sans juste motif tous les pays qui pouvoient lui fournir du butin; aussi dit-on qu'il en rapporta trois cent soixante-huit millions. Il ne les mit pas comme les généraux ses prédécesseurs dans le trésor public, mais avec une partie il paya ses dettes, et il garda l'autre partie. On ne pouvoit obtenir le triomphe qu'en restant hors de la ville avec ses troupes, ni briguer le consulat qu'en personne, et dans la place publique *César* préféra l'utile à l'honorable. Il renonça au triomphe, et vint briguer le consulat, qu'il obtint à l'aide d'une négociation politique. *Pompée*, par sa réputation, *Crassus* par ses richesses, s'étoient acquis une espèce de droit sur les suffrages; mais ils étoient ennemis; on ne pouvoit guère s'attacher à l'un sans se brouiller avec l'autre. *César* les réconcilia. Il fit plus; en leur prouvant qu'il étoit de leur intérêt de rester perpétuellement unis, il les engagea à signer un traité par lequel ils s'obligeoient à se secourir réciproquement dans toutes les occasions, et à ne rien entreprendre sans leur aveu respectif. Il eut l'adresse de se mettre en tiers dans cette association, qui forma le premier triumvirat.

Les triumvirs, résolus de s'emparer du gouvernement, s'appliquèrent à gagner la multitude. *César* se chargea de proposer une loi agraire avec des modifications qui la rendoient très-équitable, puis-

qu'elle tomboit seulement sur des terres qui appartenoient à la république; elles ne devoient être distribuées qu'aux citoyens pauvres, chargés au moins de trois enfans. *Caton* s'y opposa, non, disoit-il, que la loi telle qu'elle étoit proposée fût sujette à des inconvéniens pour le présent, mais parce qu'elle pouvoit en avoir dans la suite de très-funestes : qu'il y avoit toujours du danger à toucher aux principes de l'administration; qu'enfin quiconque employoit ses richesses à gagner les suffrages de la multitude devenoit suspect à juste titre. Cette inculpation assez directe, et faite publiquement, piqua *César*, qui, comme tous les chefs de parti, n'aimoit pas à être deviné. Dans le premier moment il ordonna à ses licteurs de mener *Caton* en prison; mais, revenu de sa vivacité, il le fit relâcher. Les triumvirs gagnèrent aussi les chevaliers en leur faisant remettre un tiers sur les impositions qu'ils payoient tous les ans à la république.

Ces générosités, qui ne coûtoient rien aux trois collègues, mais dont ils avoient tout l'honneur, leur donnoient un grand crédit. Il devenoit si effrayant pour les vrais républicains, que *Caton*, désespérant de la république, vouloit quitter Rome. « Si vous » pouvez vous passer de Rome, lui dit *Cicéron*, » Rome ne peut se passer de vous. » Ce compliment rendit moins inflexible le rigide sénateur, qui se prêta aux circonstances. L'orateur suivit la même conduite; mais il se fit tort auprès des triumvirs par les plai-

santeries et les sarcasmes qu'il se permettoit au sujet de l'ambition. Ils prirent la chose au sérieux, et résolurent de faire taire et repentir le railleur.

On connoissoit la haine envenimée de *Clodius* contre *Cicéron*, son accusateur dans l'affaire de la bonne déesse. Les triumvirs firent élire tribun le sacrilége profanateur. Avec l'autorité que lui donnoit cette charge, il mortifia l'orateur dans toutes les circonstances où *Cicéron* paroissoit pour la discussion des affaires publiques. Il dressa ses batteries de loin, et quand tout fut bien préparé, il monta à la tribune aux harangues, proposa et fit accepter ce décret: « Que celui qui auroit concouru à la condamnation » d'un citoyen romain, et auroit exécuté la sentence » avant que le peuple l'eût confirmée, seroit regardé » comme criminel, et poursuivi comme tel. » Cette espèce d'anathème tomboit directement sur *Cicéron*, qui, par la simple délégation du sénat, sans attendre l'autorisation du peuple, s'étoit cru, et avoit été réellement en droit de faire mourir dans la prison les chefs du complot de *Catilina*. Frappé comme d'un coup de foudre de l'accusation intentée contre lui en vertu du nouveau décret, *Cicéron* ne montra ni courage ni fermeté. Il quitta son habit ordinaire, laissa croître sa barbe, et s'adressant à ses amis, il les prioit de le défendre. Il ne sut prendre aucun parti. On lui conseilla de suivre *César* dans les Gaules en qualité de lieutenant. Celui-ci, content de tirer le malin orateur de Rome, y consentit. *Cicéron* accepta, et refusa ensuite; ce qui rendit le triumvir plus ardent contre

lui. Même variation à l'égard de *Clodius* lui-même, dont il rechercha et rejeta les bonnes grâces. Enfin *le libérateur, le second fondateur de Rome, le père de la patrie,* persuadé de la mauvaise volonté de ce même peuple qui lui avoit donné ces titres pompeux, fut contraint de se dérober par la fuite à sa fureur. Un décret ordonna que ses biens seroient vendus au profit du trésor public; mais il ne se présenta personne pour les acheter. Sa maison de ville ainsi que sa maison de campagne furent démolies, et les effets qu'elles contenoient réduits en cendres; afin qu'il ne pût en recouvrer même le terrain, les pontifes eurent ordre de le consacrer aux dieux.

Ces malheurs arrivèrent à *Cicéron*, parce que, n'ayant pas ménagé dans ses railleries *Pompée*, son ancien ami, il en fut abandonné. Mais la fuite de l'orateur laissant le champ libre à *Clodius*, celui-ci devint entreprenant, et se fit même craindre de *Pompée*. Il étoit le seul triumvir à Rome. *César* et *Crassus* faisoient la guerre chacun dans une partie des Gaules. Dans la nécessité d'opposer de vigoureux efforts à l'insolence de *Clodius*, *Pompée* résolut de faire rappeler *Cicéron*. Le sénat y consentit volontiers; le peuple ne se montra pas plus difficile. *Clodius* s'y opposa en vain. L'orateur revint dans la ville, « porté, comme il le dit lui-même, sur les » épaules de tous les habitans de Rome. » On leva l'espèce d'anathème lancé sur le terrain de ses maisons. Elles furent rebâties aux frais du trésor public. Son autorité, comme il arrive ordinairement au re-

tour du crédit, devint parmi le peuple plus grande qu'auparavant. Il fit conférer pour cinq ans à *Pompée*, son bienfaiteur, l'utile et honorable commission d'approvisionner Rome de grains, ce qui lui donnoit une puissance suprême sur tous les ports de la Méditerranée.

César étoit jaloux de l'autorité que *Pompée* acquéroit dans Rome, et *Pompée* des victoires de *César* dans les Gaules. *Crassus* tenoit l'équilibre entre ces deux rivaux. Quoiqu'ils ne s'aimassent pas, ils restoient publiquement unis, dans la crainte que *Crassus* ne se joignît à celui des deux qui seroit attaqué par l'autre. Ainsi les triumvirs maintenoient en commun leur pouvoir. Il fut encore augmenté par la dignité consulaire que *Pompée* et *Crassus* crurent important de se faire conférer. *César* voyoit pour lui-même de l'inconvénient dans l'augmentation de crédit que les faisceaux alloient procurer à ses deux collègues; mais il n'y avoit que ce moyen d'éloigner du consulat *Domitius Ahénobarbus*, son ennemi, porté par tout le sénat, et qui déclaroit hautement qu'aussitôt qu'il seroit consul il feroit ôter à *César* le commandement des Gaules. Ce général n'auroit pu sans frémir perdre le fruit qu'il espéroit de ses conquêtes; c'est pourquoi, dans une première conférence que les triumvirs eurent ensemble, ils terminèrent à l'amiable leurs différends, et dans une seconde ils donnèrent à leur pouvoir une solidité à l'abri de toute atteinte.

Ils partagèrent tout l'empire, soit entre eux, soit

entre leurs affidés les plus sûrs. Il fut stipulé que *César* conserveroit les Gaules, que *Pompée* auroit l'Espagne, *Crassus* la Syrie et la Macédoine; que ces gouvernemens ne pourroient être révoqués qu'après cinq ans expirés; que pendant cet espace de temps ils seroient les maîtres de faire toutes les levées qu'ils jugeroient convenables, et d'exiger toutes les contributions et toutes les troupes qu'ils voudroient des rois et des princes alliés de la république. Ils formèrent aussi des gouvernemens moins étendus, revêtus de priviléges moindres et révocables, qu'ils attachèrent à leurs grandes provinces, et qu'ils distribuèrent à leurs partisans. Ces affaires réglées, *Pompée*, au lieu d'aller en Espagne, resta, de l'aveu des autres, à Rome, avec une armée répandue aux environs pour contenir le sénat. *Crassus*, pressé du désir de s'illustrer par une guerre contre les Parthes, partit pour l'Asie, et *César* continua de se couvrir de gloire dans les Gaules.

Il a été lui-même l'historien de ses exploits. On admire dans ses commentaires la rapidité de ses marches, sa hardiesse à affronter des armées prodigieuses de peuples alliés, son adresse à les désunir, ses ressources dans les dangers, son courage dans l'action; et, si on peut se servir de ce terme, son *insatiabilité* de gloire et de butin. C'étoit sans doute cette passion qui rendoit légitime à ses yeux le massacre, le pillage, l'incendie et l'attaque des peuples qui n'avoient jamais connu, ni par conséquent offensé

les Romains. Il en tiroit ces richesses immenses qu'il envoyoit à Rome pour soutenir sa faction, quand il fut brouillé avec *Pompée*.

La première cause de l'affoiblissement de leur amitié fut la mort de Julie, fille de *César* et femme de *Pompée*. Cette princesse, également chère à son mari et à son père, empêcha tant qu'elle vécut qu'il n'y eût entre eux aucune rupture. La seconde cause fut la mort de *Crassus*, qui tenoit la balance entre les deux rivaux. Il périt avec toute son armée dans sa malheureuse expédition contre les Parthes. Ainsi finit le premier triumvirat. Mais les querelles entre les deux rivaux de puissance ne commencèrent pas aussitôt. Ils conservèrent plusieurs années les dehors de l'amitié. *Pompée* se priva lui-même de quelques légions qu'il envoya au secours de *César* dans des temps de détresse; et *César*, quoique très-puissant dans Rome par l'argent que ses amis distribuoient de sa part au peuple, ne s'opposoit pas à l'autorité que *Pompée* y prenoit.

Elle auroit pu, s'il avoit voulu, servir à réprimer la licence horrible dont cette ville, toute livrée à l'intrigue et corrompue par la vénalité, étoit le théâtre. Les meurtres y étoient fréquens. Celui de *Clodius*, ce fameux tribun du peuple, assassiné par *Milon*, excita une émeute dangereuse. La populace, indignée de la mort de son défenseur, dont le sénat éludoit la punition, se jeta avec impétuosité dans la salle d'assemblée, brisa les bancs des sénateurs, et en fit un bûcher, sur lequel elle brûla, comme un holocauste

à la liberté, le corps de son protecteur. *Pompée* avoit assez de forces pour réprimer ces désordres; mais il n'étoit pas fâché de les laisser croître, afin de se rendre nécessaire. En effet, ses amis profitèrent d'un moment où les violences, occasionnées par la discorde générale, étoient portées à leur comble, pour proposer de l'élire dictateur. Le sénat, dont *Pompée* avoit depuis long-temps sollicité et gagné les bonnes grâces, y consentit. *Caton* seul s'y opposa. Il fit sentir le danger de remettre une autorité si étendue et si arbitraire entre les mains d'un homme déjà si puissant; et puisque de deux maux il falloit choisir le moindre, il proposa de le faire seul consul; ce qui du moins ne le dispensoit pas de responsabilité, comme auroit fait la dictature. On lui accorda en même temps une augmentation de troupes, des fonds plus qu'il n'en falloit pour les payer, la continuation de son gouvernement d'Espagne pendant quatre ans, et la permission de le faire occuper par ses lieutenans.

Pompée auroit pu se faire continuer seul dans le consulat, mais il eut la modération apparente de s'associer *Cécilius Métellus*, dont il avoit épousé la fille *Cornélie*. Cette alliance lui donna un grand relief dans le sénat, où *Métellus* jouissoit d'une considération méritée. Il se fit l'année suivante remplacer par *Sulpicius Rufus* et *Claudius Métellus*, celui-ci ennemi déclaré de *César*, et s'en faisant honneur. Quand il fut en charge, il mit en délibération dans l'assemblée du sénat de rappeler le gouverneur des Gaules, quoique le temps de son gouvernement ne

fût pas expiré. La proposition fut rejetée. Elle dut faire prévoir à *César* ce qui arriveroit quand il demanderoit la prolongation de son commandement. En effet, il essuya un refus du sénat. On dit qu'en apprenant cette nouvelle, il porta la main sur la garde de son épée, et s'écria : « Ceci me donnera ce que » *Pompée* me refuse. »

Il ne pouvoit douter que sa disgrâce ne fût l'ouvrage de son ancien collègue. *Pompée* mettait en place tous ceux qu'il savoit contraires au vainqueur des Gaules. Mais il commit la faute inpardonnable de confier des dignités importantes, comme le consulat et le tribunat, à des hommes que l'argent pouvoit tenter, et qui en avoient besoin. Qu'on juge des autres par le seul *Curion*, jeune patricien, doué de grands talens, mais perdu de réputation par ses débauches. Il devoit plus de cent millions. *César* le gagna. Que ce fût en payant toutes ses dettes, ou seulement la plus grande partie, il reste toujours constant qu'un général qui avoit de pareils trésors à sa disposition ne devoit pas succomber. Le consul *Paul Émile*, quoique se faisant acheter assez cher, lui coûta beaucoup moins. D'autres aussi s'enrichirent de l'argent des Gaules, qui couloi à grands flots dans Rome.

Lorsque le temps du gouvernement de *César* expira, *Curion* lui rendit un service important. Il proposa au sénat et au peuple de continuer dans leur commandement les deux généraux d'Asie et des Gaules, ou de les rappeler tous deux. Il appuya sa proposition d'un motif déterminant. « Celui des deux,

» dit-il, qui restera seul armé deviendra le tyran de » Rome; au lieu que le pouvoir de l'un balancera » celui de l'autre, si chacun conserve son emploi. » *Pompée*, contre l'attente de *Curion*, offrit d'abdiquer, et de licencier son armée, si *César* en faisoit autant. Le tribun ne se laissa pas prendre à ce piége; il déclara à *Pompée* que, comme le plus fort, le plus proche, celui dont la puissance devoit être la plus redoutable, c'étoit à lui à commencer. *César*, de son côté, écrivit au sénat, et demanda à être continué dans son gouvernement, comme l'avoit été *Pompée*. Il fit même aussi l'offre, qu'il auroit peut-être été fâché de voir accepter, de se démettre, pourvu que *Pompée* en fît de même. Mais le parti étoit pris. Le sénat lança le fatal décret qui détermina la guerre civile, conçu en ces termes : « Les consuls » en charge, les proconsuls, *Pompée*, les préteurs, » et tous ceux qui ont été consuls, qui sont mainte- » nant à Rome ou dans les environs, pourvoiront par » les moyens les plus efficaces à la sûreté de la ré- » publique. »

Comme si ce décret eût valu toutes les forces du monde, *Pompée*, ayant en tête un ennemi si actif et si redoutable, ne faisoit que très-négligemment des préparatifs de guerre pour s'opposer à ses entreprises. Surpris de tant de lenteur avec tant d'ambition, *Cicéron* lui demanda quelles troupes il comptoit opposer à *César*. « Il me suffit, répondit-il, de frap- » per la terre du pied, et aussitôt il en sortira une » armée. » Il crut qu'il suffisoit de s'assurer des

provinces de la république, en y nommant des gouverneurs à sa dévotion. Il donna la Syrie à *Cécilius Métellus*, son beau-père. *Ahénobarbus* fut chargé de remplacer *César* dans la Gaule; *Caton* eut la Sicile, *Cotta* l'Afrique, *Tubéron* la Sardaigne. Le soin des côtes fut confié à *Bibulus* et à *Cicéron* : enfin le Pont, la Bithynie, Chypre, la Macédoine et les autres provinces, aux partisans de *Pompée*, qui prit le titre de *généralissime de la république*. Mais le généralissime n'étoit pas même en cette occasion général, puisqu'il se contenta du petit nombre de troupes qu'il avoit autour de lui, et qu'il se laissa surprendre, au lieu d'user de la permission qu'il avoit de lever trente mille Romains, et autant d'auxiliaires qu'il le jugeroit nécessaire.

Moins confiant et plus prompt, *César* ne négligeoit aucun des moyens propres à accélérer et à rendre certains ses succès. Il s'assura de son armée par un nouveau serment de fidélité. *Curion* et deux autres tribuns s'étant sauvés de Rome déguisés en esclaves, dans la crainte, disoient-ils, du despotisme de *Pompée*, *César* les présenta dans ce déguisement à son armée. Il enflamma par cette vue ce qu'il avoit de soldats romains du désir de délivrer leur patrie de la tyrannie. Il s'étoit avancé sur les frontières entre son gouvernement des Gaules et l'Italie proprement dite, encore incertain du parti qu'il prendroit. S'il vouloit déclarer la guerre, il lui devenoit nécessaire de se faire un point d'appui. La ville d'Ariminium y étoit très-propre. Il envoie un détachement du côté

du Rubicon, avec ordre au commandant de s'arrêter au bord de la rivière. Dans sa marche, il donne un grand repas à ses principaux officiers, assiste à un combat de gladiateurs : au déclin du jour, il quitte table et spectacle, prie les convives de l'attendre, se jette avec quelques-uns de ses principaux confidens sur un chariot de louage, et arrive à son détachement sur le bord de la rivière. Il vouloit la passer, changeoit de sentiment, avançoit, reculoit : « Si je » ne passe pas le Rubicon, disoit-il à *Pollion*, je » suis perdu. Si je le passe, quels malheurs vont tom- » ber sur Rome ! » Dans cette perplexité, la haine de ses ennemis, leurs efforts pour le faire périr, leur profonde malice, lui reviennent à l'esprit. « Ils le » veulent, s'écrie-t-il, allons où leur fureur nous » pousse, et où les dieux nous appellent. Le sort en » est jeté. » Il traverse la rivière, s'empare d'Ariminium à la pointe du jour, et appelle sa grande armée.

A la nouvelle de cet événement, auquel pourtant on eût dû s'attendre, la frayeur étoit générale à Rome. Les citadins fuyoient à la campagne, et les habitans de la campagne à la ville. Le sénat s'assembloit, délibéroit, et ne décidoit rien. *Pompée* alors n'étoit pas sans alarmes. Il lui étoit fort difficile de réunir en peu de temps ses troupes dispersées dans les provinces. « Frappez donc du pied la terre, lui dit un moqueur, » faites-en sortir les légions que vous avez promises. » *Pompée* auroit pu les trouver dans Rome, mais il ne lui parut pas sûr d'armer le peuple, qu'on savoit dé-

voué à *César*. Il jugea même prudent de s'éloigner de la ville, et afin de paroître toujours comme entouré de la république, il fit publier de la part du sénat que tout magistrat ou sénateur qui refuseroit de le suivre seroit déclaré ennemi de la patrie. Cette proclamation attacha à sa cause tous ceux qui étoient revêtus de quelques charges éminentes. Ils le suivirent à Capoue, où il se retira.

César le poursuivit de si près, qu'il ne lui resta d'autres ressources que de se sauver à Brindes avec le peu de troupes qu'il avoit. Il s'y embarqua pour l'Asie. Son rival se trouva ainsi maître de l'Italie, et marcha à Rome. Il mit tout en œuvre pour y faire rentrer les sénateurs que la frayeur en avoit chassés. Il leur écrivit à tous. Dans ses lettres il les prioit de revenir promptement, afin de l'assister de leurs conseils. La conduite qu'il tenoit à l'égard de ceux qui tomboient entre ses mains étoit bien capable d'inspirer de la confiance à ceux qu'il rappeloit. Il leur donna à tous non-seulement la vie, mais la liberté. *Ahénobarbus*, son ennemi déclaré, avoit ordonné à un de ses esclaves de lui donner une dose de poison. *César* l'avala. Pendant qu'*Ahénobarbus* attendoit sa mort, il apprit la manière généreuse dont *César* en agissoit avec les prisonniers. Le malheureux fut au désespoir de sa précipitation. Mais l'esclave, qui ne lui avoit fait prendre qu'un soporifique, le détrompa, et il put jouir des bienfaits du vainqueur. Celui-ci désiroit surtout de gagner *Cicéron*. Il alla le trouver à sa maison de campagne, et le pressa fortement de re-

venir à Rome, persuadé que son exemple pourroit en attirer beaucoup d'autres. *César* lui déclara qu'il n'avoit d'autre but que de l'employer à un accommodement entre *Pompée* et lui. *Cicéron* mit à son retour à Rome la condition de dire librement son avis sur les affaires. Cette réponse ne plût pas au général. Il quitta l'orateur en l'avertissant amicalement, mais très-sérieusement, de ne rien dire ni de rien faire dans des circonstances si délicates sans y avoir bien pensé.

Arrivé dans Rome, *César* y fut reçu avec acclamation par le peuple. Comme il lui falloit de l'argent, ce général, usant de menaces, prit trois cent mille livres pesant d'or dans le trésor public.

Il cassa ensuite toutes les nominations de gouvernemens faites par *Pompée*, et y subrogea ses créatures, qu'il chargea de commencer la guerre contre celles de *Pompée* sur tous les points de la république. Pour lui, il se réserva la poursuite de son rival. Après ces premiers succès si éclatans, la fortune parut l'avoir tout à coup abandonné. Il eut en Espagne des revers qui furent crus décisifs. Quand on en reçut la nouvelle à Rome, beaucoup de sénateurs qui s'étoient tenus neutres s'empressèrent d'aller joindre *Pompée* en Asie. Mais *César* se tira des dangers dont on croyoit qu'il ne pourroit jamais se dégager, et revint victorieux à Rome. Il se fit élire dictateur. Après avoir gardé onze jours cette dignité, il se nomma lui-même consul. Pendant cette magistrature, il se concilia par sa douceur, sa modéra-

tion et son équité, l'affection, du peuple, et l'estime des patriciens qui lui restoient dévoués.

Le plus grand nombre étoit du côté de *Pompée*. Il en comptoit deux cents présidés par deux anciens consuls. Ils se déclarèrent le seul sénat romain. Ils tenoient leurs séances à Thessalonique, où *Pompée* leur avoit fait bâtir une salle magnifique. Cette affluence de patriciens, parmi lesquels se trouvoient les plus vertueux de la république, fit nommer le parti de *Pompée* le parti de la bonne cause ; à cette opinion avantageuse se joignit la supériorité des forces. Le général asiatique, revenu de son engourdissement, ramassa des troupes nombreuses de terre et de mer, et montra à son tour un front formidable à son adversaire ; mais celui-ci n'en fut pas effrayé, et ne l'en poursuivoit pas moins, quoique avec une armée bien inférieure ; elle fut encore diminuée par un échec considérable qu'il éprouva sur les frontières de la Macédoine. Cet échec lui fut d'autant plus sensible, qu'outre cela des secours qui lui arrivoient par mer furent interceptés. *César*, réduit à un petit nombre de soldats, appréhendant à chaque instant d'être attaqué, si *Pompée* venoit à découvrir sa foiblesse, écrivit lettre sur lettre à *Marc-Antoine*, commandant d'un corps qu'il avoit laissé sur les côtes d'Italie, de l'embarquer et de le lui amener.

N'en recevant aucune nouvelle, il prend le parti désespéré de se déguiser en esclave, de se jeter sur une barque de pêcheur, et d'aller lui-même s'informer du motif des retards, à travers la flotte ennemie, qui

croisoit sur les côtes de Grèce et d'Italie. Un vent violent s'élève, et met la petite embarcation en danger. Le patron pâlit. Le passager qui ne s'étoit pas fait connoître, se découvre, le prend par la main, et lui dit : « Ne crains rien, mon ami, tu portes *César* et sa » fortune. » La tempête augmentant, il est obligé de regagner la terre. Ses soldats, que son départ avoit désolés, l'environnent et lui disent avec une tendresse mêlée d'indignation : « Pourquoi désespérer ? Faut-il » tant de monde pour vaincre avec vous ? »

Quelque confiance que lui inspirât le propos de ces braves gens, il crut prudent de faire des démarches pacifiques auprès de *Pompée*. Il lui fit porter les propositions suivantes : « Qu'ils licencieroient leurs » armées dans l'espace de trois jours, qu'ils renoue- » roient leur ancienne amitié par des sermens so- » lennels, et qu'ils retourneroient en Italie. » C'étoit la seconde fois depuis qu'ils étoient en présence que *César* offroit le caducée de la paix. *Pompée*, fier de ses forces, le repoussa encore. Mais comme les armes sont journalières, *César*, avec sa petite troupe, le bloqua dans son camp. Par un semblable effet des vicissitudes de la fortune, *Pompée* battit son ennemi, et l'auroit entièrement défait, s'il l'avoit poursuivi ; mais il craignit quelque embuscade. Ce qui étoit prudence fut regardé par l'armée de *Pompée* comme un délai politique, fondé sur le désir de perpétuer son commandement.

Il y avoit dans cette armée beaucoup de nobles, jeunes patriciens, qui, au lieu de rester dans leurs

foyers et de les défendre quand *César* les attaqua, s'étoient dispersés de tous côtés, et s'étoient enfin réunis dans le camp de *Pompée*, quand ils crurent y trouver un asile assuré. A la terreur, comme il arrive souvent, succéda l'excès de confiance. Se voyant entourés de nombreux bataillons, ils demandoient à grands cris une action décisive, et inspiroient la même ardeur aux troupes. Dans leur présomptueux délire, ils se croyoient déjà maîtres de tout. Ces ambitieux se distribuoient les faisceaux consulaires et tribunitiens, les chaises curules, la tiare pontificale. Les hommes avides puisoient déjà dans les trésors de *César*. Ils briguoient la confiscation des biens de ses plus riches partisans.

[2959.—39.] Leur téméraire confiance étoit fondée sur la supériorité numérique de leurs forces. L'armée de *Pompée* consistoit en quarante-cinq mille fantassins, sept mille chevaux, et un grand nombre d'archers et de frondeurs, tandis que *César*, avec tous les renforts qui lui étoient survenus, n'avoit que vingt-deux mille hommes de pied et mille chevaux, mais tous vieux soldats, dont *Pompée* lui-même redoutoit la bravoure et la discipline. Il ne cacha pas ce sentiment à ses troupes dans la harangue qu'il leur fit au moment du combat. « C'est, dit-il, votre volonté » qui me détermine, contre mon sentiment, à hasarder » la bataille. Donnez-moi du moins la satisfaction » de voir que je n'ai pas inutilement compté sur votre » valeur. » *César*, au contraire, ne montra que de l'assurance. « Mes amis, dit-il à ses légions, le plus

» difficile est fait. Nous n'aurons plus à combattre
» la faim et le besoin, mais des hommes, et quels
» hommes! les mêmes qui ont quitté l'Italie, parce
» qu'ils n'osoient nous faire tête, après avoir voulu
» nous priver de l'honneur dû à nos victoires. Sou-
» venez-vous de vos promesses. Lorsque vous vous
» êtes engagés à moi, vous avez fait vœu de vaincre
» ou de mourir : Je vous donne aujourd'hui le moyen
» de les accomplir. J'ai fait détruire vos retranche-
» mens, afin qu'il ne vous reste d'autre ressource que
» la victoire, et le camp ennemi pour y loger. »

On remarque que les deux armées, parvenues à la portée du trait, gardèrent pendant quelque temps un morne silence. Quel spectacle en effet plus effrayant et plus capable d'attrister que celui d'hommes unis par le sang et l'amitié près de s'entr'égorger! Les trompettes sonnent. On se charge avec impétuosité. Le combat se soutient avec un succès égal entre les deux infanteries ; mais la cavalerie de *Pompée*, quoique plus nombreuse, plie. Elle étoit en grande partie composée de jeunes patriciens et de chevaliers fugitifs de Rome. On dit que *César* recommanda à ses soldats de les frapper au visage, et que, moins sensibles à la perte de l'honneur qu'à la crainte d'être défigurés par des cicatrices, ils tournèrent le dos. *Pompée*, voyant la défaite de ce corps d'élite sur lequel il comptoit, au lieu de se joindre aux autres combattans, quitte son armée, et marche à pas lents vers son camp comme un homme aliéné et sans résolution. Il se retire dans sa tente sans dire un seul

mot, jusqu'à ce qu'apprenant que l'ennemi, maître du champ de bataille, attaquoit ses retranchemens, il s'écrie : « Quoi! jusque dans mon camp! » Après ces mots, il dépose les marques de sa dignité, se déguise et prend la fuite.

Les cohortes auxquelles *Pompée* avoit confié la garde du camp le défendirent avec courage, ce qui rend sa conduite encore plus blâmable. *César* trouva les pavillons des principaux officiers ornés de tapisseries magnifiques, leurs lits parsemés de fleurs, leurs tables couvertes de mets comme pour un grand festin. On lui présenta la cassette où *Pompée* renfermoit ses lettres. Il les fit toutes brûler sans en lire une seule. « J'aime mieux, dit-il, oublier les crimes que d'être » obligé de les punir. » Il donna la liberté à tous les citoyens romains. Ceux qui se rendirent furent reçus avec affabilité, et traités avec égards. Il marqua beaucoup d'inquiétude pour le jeune *Brutus*, dont il avoit aimé la mère *Servilie*, et qui s'étoit jeté dans le parti ennemi. Quand il le vit paroître après la bataille, implorant sa clémence, il en marqua une joie extrême. La vue des morts, qu'on fait monter à vingt-cinq mille, lui arracha des larmes.

Telle fut la fameuse bataille de Pharsale en Thessalie, qui décida de l'empire du monde. *Pompée* fuyoit, abîmé dans de tristes réflexions. Vainqueur pendant trente-quatre ans, maître de la république, l'univers avoit été soumis à sa puissance, et maintenant il ne savoit où trouver un asile. Il se jette sur un navire, et gagne l'île de Lesbos, où il avoit envoyé

Sextus Pompée, son fils, et sa femme *Cornélie*. Elle n'avoit su dans sa retraite que les avantages de son mari, et elle le croyoit vainqueur. Ses malheurs lui furent annoncés par les larmes d'un esclave que son mari envoya la prévenir de son arrivée. L'entrevue de ces deux époux en présence de tout le peuple fut très-touchante. *Cornélie* tomba évanouie entre ses bras. Il la serra tendrement, et lui donna des espérances qu'il n'avoit pas lui-même. Il la fit monter avec son fils sur son vaisseau. Le résultat de la délibération sur le lieu où l'on se retireroit fut pour l'Égypte. *Ptolémée*, dont *Pompée* avoit remis le père sur le trône, y régnoit. Le fils lui avoit donné des marques de reconnoissance qui sembloient promettre une réception favorable; mais les malheureux ont-ils des amis!

Avant l'arrivée de *Pompée*, son sort avoit été décidé dans le conseil du jeune prince. Quand la galère qui le portoit parut, on envoya au-devant de lui une barque où étoient, avec *Achillas*, général de l'armée égyptienne, deux Romains, *Septimius* et *Salvius*, sans doute pour lui inspirer de la confiance. Ils l'invitèrent à entrer dans la barque, parce que la mer, vers les bords, n'avoit pas assez de fond pour sa galère. Le rivage étoit couvert de soldats, et la flotte égyptienne pavoisée comme pour un combat. Ces préparatifs inspirèrent quelque défiance à *Pompée*. *Cornélie* fondoit en larmes et vouloit le retenir. Il s'arrache de ses bras, et descend dans la barque avec *Philippe*, son affranchi, et *Scénès*, esclave. Un

silence profond y régnoit. *Pompée*, voulant le rompre, dit à *Septimius* : « Ami, n'avons-nous pas » servi ensemble ? » Il répondit brusquement : « Non. » *Pompée* prend un livre et s'amuse à lire. *Cornélie* conduisoit la barque des yeux. Chaque mouvement à terre ou sur la mer étoit pour elle un sujet de crainte ou d'espérance. Quand la barque se trouva près d'aborder, *Cornélie* vit quelques personnes de distinction qui alloient au-devant de lui. Ce cortége la rassura, mais dans le même temps *Philippe*, affranchi de *Pompée*, lui donnant la main pour l'aider à descendre sur le rivage, *Septimius* lui plonge par-derrière son épée dans le corps. *Cornélie* pousse un cri qui fut entendu du rivage ; *Pompée*, ne pouvant ni se défendre ni se sauver, se couvrit le visage de sa robe, et expira sous les coups que *Salvius* et *Achillas* lui portèrent. On lui coupa la tête pour l'embaumer et la présenter à *César*. Son corps fut laissé sur le rivage. *Philippe*, son affranchi, le lava avec les eaux de la mer, l'enveloppa d'une de ses robes, et ayant fait un bûcher de quelques planches pourries, débris d'une barque de pêcheur, il y consuma le corps de son maître. Un vieux Romain qui avoit servi sous *Pompée* aida l'affranchi dans ce triste devoir. *Lentulus*, nouvellement sorti de la charge de consul, survient. Il aperçoit *Philippe*, qu'il connoissoit, auprès du bûcher funèbre. Pénétré de douleur, il s'écrie : « Est-ce là le sort de *Pompée* le » Grand? » Saisi par les gardes de *Ptolémée*, il paie de sa vie ses tristes regrets. Les matelots de la galère

de *Cornélie*, voyant que la flotte d'Égypte s'ébranloit, prirent le large, et la sauvèrent avec le jeune *Pompée*.

Quand la tête de *Pompée* fut présentée à *César*, il détourna les yeux avec horreur. Le souvenir de leur ancienne amitié lui arracha des larmes. Il fit enterrer cette tête avec pompe, exigea de *Ptolémée* la liberté des amis de *Pompée* qu'il avoit fait arrêter, et les reçut avec les marques de la plus sincère amitié. Il écrivit à Rome que le principal avantage qu'il avoit recueilli de ses victoires étoit de sauver chaque jour la vie à quelques citoyens romains qui avoient pris les armes contre lui. On remarque que tous ceux qui avoient eu part à la mort de *Pompée* périrent misérablement : le jeune roi lui-même, *Photin* et *Achillas*, ses deux ministres, et un rhéteur nommé *Théodote*, dont l'avis sanguinaire contre *Pompée* avoit prévalu dans le conseil. Il eut de plus que les autres le sort d'expirer dans des tourmens affreux, en punition de la trahison dont il étoit l'auteur.

La même perfidie qui avoit été si funeste à *Pompée* pensa l'être aussi à *César*. Le jeune monarque et ses conseillers, mécontens de ne pas trouver en lui toute la reconnoissance qu'ils en attendoient pour l'avoir délivré de *Pompée*, l'attaquèrent dans Alexandrie pendant que son armée étoit encore éloignée. Son intrépidité et son sang-froid le tirèrent de plusieurs dangers où tout autre auroit succombé. Avec des qualités héroïques, ce grand homme montra des foiblesses. *Cléopâtre* captiva son cœur ; mais cepen-

dant cette passion ne l'aveugla pas au point de lui faire négliger le soin de ses intérêts politiques et des opérations militaires.

Pendant qu'il couroit de grands risques sur le rivage du Nil, on le combloit d'honneurs, et on lui prodiguoit une autorité sans bornes sur les bords du Tibre. Du consentement unanime de tous les ordres, il fut nommé consul pour cinq ans, dictateur pour un an, chef du collége des tribuns pour toute sa vie, autorisé à faire la guerre et la paix, suivant qu'il le jugeroit à propos. Ces dignités et ces pouvoirs réunis en sa personne le rendoient maître absolu de la république. Ainsi, sans violences ni proscriptions, il eut un pouvoir plus grand que celui dont *Sylla* s'étoit emparé par le bannissement et la mort d'une infinité de citoyens. En attendant qu'il pût en jouir lui-même, il en confia l'exercice à *Marc-Antoine*, qu'il nomma général de la cavalerie, ou lieutenant du dictateur en Italie. Quand il revint après ces exploits, si prompts, qu'il sembloit s'en étonner lui-même lorsqu'il disoit, *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, il signala son retour par divers actes de clémence, à l'égard de ses ennemis. *Cicéron* et beaucoup d'autres en firent l'heureuse épreuve. La réputation de ses bienfaits le précéda à Rome, où il fit une entrée modeste, mais qu'il illustra par de bonnes lois qui y établirent la tranquillité. Sa modération et la sagesse de ses mœurs contrastoient singulièrement avec le luxe et les débauches de *Marc-Antoine*, son lieutenant, qu'il punit par quelques jours de disgrâce.

Il n'entroit pas dans le caractère de *César* de faire sentir son pouvoir à ses amis. Ses ennemis mêmes n'eurent point à se plaindre de ses hauteurs. Il tâchoit de se les concilier par des bienfaits. Le seul *Caton* échappa à son indulgence, et le dictateur en marqua du regret. Cet homme, d'une vertu stoïque, étoit républicain par goût et par conviction. L'autorité d'un seul lui paroissoit, pour ainsi dire, une insulte faite à l'humanité. Après la défaite de Pharsale, où il combattit en lion, il alla susciter des ennemis à *César*, au milieu des bêtes féroces, à travers les sables brûlans de l'Afrique. Désespéré de ne pouvoir y réussir, il se retira à Utique, où il étoit adoré malgré la rigidité de ses principes. Quand *César* approcha de cette ville, *Caton* exhorta lui-même les habitans à recourir à la clémence du vainqueur; mais il défendit qu'on le mît au nombre de ceux qui imploroient sa faveur. Il exigea même qu'on ne prononçât pas son nom. « Je ne veux pas, dit-il, devoir à un tyran » des grâces que je ne peux regarder que comme des » marques de tyrannie. Je mets dans ce rang l'action » de donner la vie, parce qu'elle suppose qu'on a la » puissance de faire mourir. » Il seroit impossible de mettre plus de réflexion, plus de volonté dans le projet funeste de se donner la mort. Il en arrangea les apprêts, savoura avec une espèce de volupté la douceur de disposer de lui-même. Il ne fut pas tué du premier coup, qui n'étoit pas mortel; mais il ne voulut pas être sauvé, et rouvrit lui-même sa plaie. Sa mort causa dans Utique un deuil universel. *César*

dit en l'apprenant : « *Caton*, je t'envie ta mort, » puisque tu m'as envié la gloire de te conserver la » vie. »

Avant cette expédition d'Afrique, la dixième légion, celle que le dictateur croyoit le plus attachée à lui, se révolta, lasse, disoit-elle, de tant de travaux, et redoutant d'être encore traînée à de nouvelles fatigues. Après avoir tué ses deux principaux officiers, de Capoue elle marcha vers Rome enseignes déployées. *César* garnit les portes et les murs, prit toutes les mesures contre la violence, et lui envoya demander ce qu'elle vouloit. « Nous voulons, » répondirent les légionnaires, parler à *César* lui-» même. — Qu'ils viennent, répondit-il, qu'ils se » rendent au champ de Mars, sans autres armes que » leurs épées. » Quand ils furent assemblés, sans égard pour les conseils timides de ses amis, le dictateur alla écouter leurs plaintes. La présence d'un général fameux par tant de victoires leur inspira un tel respect, que les plus hardis d'entre eux n'osèrent porter la parole. Il fut obligé de les encourager. Ils parlèrent alors de leur âge, de leurs blessures, de la longue durée de leur service, puissant motif d'espérer du repos.

Ils s'imaginoient qu'au moment d'une nouvelle guerre le général ne manqueroit pas de leur faire de grands présens pour les engager à le suivre. Aussi leur étonnement est difficile à peindre lorsque, sans témoigner la moindre surprise, il leur dit froidement : « Votre demande est juste. Je vous licencie, il ne tient

» qu'à vous de partir. » Après un moment de silence, remarquant leur consternation, il ajouta : « Je n'ai » pas le dessein néanmoins de vous priver des récom- » penses qui vous sont dues ; vous les aurez quand » j'aurai triomphé du reste de mes ennemis. » A ces mots ils s'écrièrent tous : « Puisque vous avez des- » sein de vous récompenser, nous vous supplions de » nous permettre de mériter ces récompenses par de » nouveaux services. » Mais sans paroître avoir aucun égard à leur demande : « Allez, citoyens, leur » dit-il, retournez à vos maisons. » Ce mot *citoyens* fut pour eux un coup de foudre. Ils s'écrièrent : « Nous sommes soldats, nous voulons vous suivre » en Afrique. » Feignant de dédaigner autant leurs offres qu'il avoit méprisé leurs menaces, le dictateur leur tourne le dos et descend de son tribunal. Ils l'entourent alors, se prosternent à ses pieds, le conjurent de les punir plutôt que de les licencier si honteusement.

Attendri par les marques de repentir qu'ils lui donnèrent, il leur rendit le nom de *soldats*, et les assura qu'ils partageroient la gloire et les avantages de ses victoires. Avec de tels hommes, il n'est pas étonnant qu'un pareil général, après avoir soumis l'Italie, l'Asie et la Grèce, subjugua encore l'Afrique. Il permit de rebâtir Carthage et Corinthe ; et ces deux villes, détruites la même année, sortirent la même année de leurs ruines.

[2959. — 39.] Les partisans de *Pompée* s'étoient rassemblés en Espagne auprès de ses deux fils.

L'aîné, en âge de commander, montroit déjà des talens militaires dignes de son père. *César* ne jugea pas à propos de confier à d'autres une expédition qui devoit mettre le sceau à ses succès. En effet, tout autre que lui n'y auroit pas réussi. Il eut à surmonter des difficultés, il eut à braver des périls supérieurs à tout ce qu'il avoit jamais éprouvé. Ses soldats, même les vieux légionnaires, furent plus d'une fois rebutés. Ses discours et son exemple étoient seuls capables de les ramener aux combats. Il eut surtout besoin de sa présence d'esprit et de toute son intrépidité dans la célèbre bataille de Munda. En une circonstance à peu près pareille, voyant fuir ses soldats, il lui avoit suffi d'arrêter le porte-enseigne qui se laissoit entraîner par la foule. « Jeune homme, lui » dit-il, tournez la tête, c'est de ce côté que sont » les ennemis. » Il tourna, et la légion le suivit. A Munda, le dictateur voyoit ses troupes ébranlées, le désordre s'y mettoit, tout étoit perdu. Il met pied à terre, arrache le bouclier d'un des vétérans, se précipite au milieu des ennemis en criant : « Soldats, » n'avez-vous pas honte de livrer votre général entre » les mains de ces enfans ? Dans d'autres occasions, » disoit-il par la suite, j'ai combattu pour la vic- » toire, mais dans celle-ci j'ai combattu pour la » vie. » Cette action décida du sort du parti de *Pompée*. Toutes les places se rendirent successivement. L'aîné des *Pompée* fut tué en fuyant, digne d'un meilleur sort par ses talens et son amour filial. Le second se cacha si bien, que le vainqueur ne put

le découvrir. Beaucoup de ses ennemis lui furent livrés ou se rendirent, et éprouvèrent également sa clémence. Il revint à Rome après avoir étouffé ce qu'il appeloit la rébellion.

Il avoit déjà triomphé dans cette capitale, après son retour d'Afrique, à quatre jours différens, des Gaulois, de l'Égypte, de Pharnace et de Juba. Ce qu'on raconte de ces pompes triomphales surpasse toute imagination.

La cérémonie fut terminée par un discours au sénat, dont on doit recueillir ces traits. « Je ne renou-
» vellerai pas les massacres de *Sylla* et de *Marius*,
» dont le seul souvenir me fait horreur. J'aurais
» souhaité sauver l'état sans répandre une seule
» goutte de sang, et sans priver Rome d'un seul
» citoyen ; mais cela n'a pas été en mon pouvoir. A
» présent que mes ennemis sont domptés, je laisserai
» là l'épée, et tâcherai uniquement de gagner par de
» bons offices ceux qui continuent de me haïr. » Il ne se servit en effet de son pouvoir que pour rétablir le bon ordre ; il rendit aux magistratures leur dignité, au culte sa majesté, régla le calendrier, bannit le trop grand luxe, et introduisit une réforme salutaire dans les mœurs. Il récompensa par des privilèges et des distinctions les familles de ceux qui avoient été tués dans la guerre civile pour sa cause, rappela ceux qui s'étoient expatriés ; fit plusieurs règlemens utiles pour la justice, qu'il confia aux sénateurs et aux chevaliers de la probité la mieux reconnue ; distribua les charges et les emplois de la république, les gouverne-

mens et les commandemens des armées à ses partisans les plus affectionnés ; mais il se réserva à lui seul l'administration des finances, et se fit créer dictateur perpétuel.

Une puissance si étendue, conférée à un homme pour toute sa vie, quoiqu'elle annonçât la chute de la république, ne fut pas regardée avec peine par le peuple. Il n'en fut pas ainsi du titre de *roi* que le dictateur voulut se faire donner. Il en avoit tout le pouvoir, et même le pouvoir le plus absolu, ce qui est l'essentiel : et c'est une manie inconcevable dans un homme tel que *César* que d'avoir ambitionné un nom qu'il savoit être odieux aux Romains. Ses flatteurs, à la tête desquels se montroit *Marc-Antoine*, lui présentèrent dans une fête publique un diadème enveloppé de fleurs. S'apercevant que cet hommage n'étoit pas regardé favorablement, *César* le repoussa. Le lendemain toutes ses statues se trouvèrent ornées de couronnes. Le peuple murmura : les tribuns les firent enlever ; mais le dictateur les en blâma, et le peuple s'indigna ouvertement de la réprimande : au contraire, il accueillit avec des transports de joie le refus que *César* fit dans une circonstance d'accepter ce titre que des supplians lui donnoient. *Je m'appelle César*, dit-il, *et non pas roi*.

D'un autre côté, quelques efforts que fît le dictateur pour gagner les patriciens, et pour se faire pardonner sa fortune, il ne pouvoit y réussir. En vain il fit rendre aux exilés revenus ce qu'on put recouvrer de leurs biens, ils étoient plus fâchés de

la perte que reconnoissans de la restitution. En vain aussi affectoit-il de partager les dignités et les magistratures entre eux et ses amis, la moindre préférence les choquoit. Ce fut un passe-droit de cette espèce qui donna un chef aux mécontens. *Caius Cassius*, d'ailleurs zélé républicain, devint ennemi personnel de *César*, parce que le dictateur avoit fait donner à son préjudice une préture honorable à *Brutus*; et il eut l'art de rendre son rival préféré le principal instrument de sa vengeance.

On a vu que *César* avoit pour *Brutus* une tendresse de père, et qu'il manifesta publiquement ce sentiment paternel après la bataille de Pharsale. Mais le préteur comptoit parmi ses ancêtres le *Junius Brutus* qui chassa les *Tarquins*; il étoit neveu et gendre de *Caton* d'Utique, trois qualités bien capables de contre-balancer dans son cœur une paternité équivoque. *Cassius*, qui avoit besoin pour le succès de son projet du crédit de *Brutus*, et de la considération dont il jouissoit dans le sénat, l'attaqua par l'enthousiasme républicain, qu'il sut, ou réveiller en lui, ou lui inspirer. Le magistrat trouva plus d'une fois sur son tribunal ces mots tracés : « Tu dors, » *Brutus* ! tu n'es plus le même. » Il sut aussi qu'on avoit écrit au bas de la statue de *Brutus*, son ancêtre : « Plût au ciel que tu fusses encore en vie, ou » que quelqu'un de tes descendans te ressemblât ! » *Cassius*, qui l'étudioit, qui épioit tous ses mouvemens, découvrit que ces reproches indirects faisoient impression. Alors il s'ouvrit à lui, représenta si

pathétiquement la nécessité de se défaire du tyran pour détruire la tyrannie, qu'il rendit *Brutus* aussi ardent que lui-même à chercher des complices.

Porcie, sa femme, digne fille de *Caton*, s'aperçut à l'air rêveur de son mari qu'il étoit occupé de quelque projet important. Elle résolut de savoir d'où provenoit son trouble. « Ne m'avez-vous pas épousée, » lui dit-elle un jour, pour partager votre bonheur » et vos disgrâces? Mais comment puis-je adoucir » vos peines et vos chagrins, si vous ne m'en donnez » pas connoissance? Craignez-vous mon indiscré- » tion? Je suis fille de *Caton* et femme de *Brutus*. A » ces deux titres je pourrois être sûre de garder votre » secret. Mais j'ai voulu m'éprouver moi-même, et » j'ai trouvé que je suis en état de braver la dou- » leur. » En même temps elle découvrit une blessure profonde qu'elle s'étoit faite à la cuisse, afin d'essayer si elle pourroit dans le besoin opposer un silence opiniâtre aux tortures. Cette fermeté détermina *Brutus*, qui lui révéla le plan et les moyens de la conspiration.

Il s'y engagea jusqu'à soixante sénateurs. Plusieurs d'entre eux avoient servi sous *César* dès le commencement des guerres civiles, et lui avoient toujours été très-affectionnés. Comme le complot, semblable à un feu qui couve, jetoit en s'étendant quelques étincelles, il en parvint quelques soupçons à *César*. On voulut les faire tomber sur *Marc-Antoine* et *Dolabella*; mais le dictateur répondit : « Je me défie » bien moins de ces gens gras et bien peignés que de

» ces hommes maigres et pâles comme *Cassius* et » *Brutus*. » Cependant il méprisa les précautions, « parce qu'il vaux mieux mourir, disoit-il, que de » vivre dans des craintes perpétuelles. » Par le même principe, il répondit à des amis qui lui demandoient quel genre de mort est le plus digne d'envie : « La » plus prompte. » Mais quelque prompte qu'elle soit, la recevoir d'une main chère ajoute sans doute à son horreur.

César tenoit toujours à son fatal projet de se faire déclarer roi avant de partir pour une guerre importante qu'il méditoit contre les Parthes. Après avoir vengé sur ces peuples la mort de *Crassus* et des Romains qui avoient péri dans leur pays, il devoit traverser l'Hyrcanie, côtoyer la mer Caspienne jusqu'au mont Caucase, passer en Scythie, se rendre de là en Germanie, de Germanie dans les Gaules, et enfin revenir en Italie après avoir fait le tour de son empire. Seize légions et dix mille chevaux étoient déjà rassemblés pour cette expédition. Mais *Cotta*, garde des livres sibyllins, déclara que, selon les oracles, elle ne pouvoit réussir que sous un roi. Afin de concilier la délicatesse des Romains avec des motifs religieux, *Cotta* devoit demander au sénat que *César* portât le nom de dictateur à Rome, et qu'un décret l'autorisât à ceindre le diadème dans toutes les provinces sujettes à la république. Cette proposition fut fixée aux ides de mars.

Il y eut, dit-on, des présages sinistres qui avertissoient *César* de se tenir en garde. On vit des figures

humaines toutes de feu combattant dans les airs. Une victime que le dictateur offroit se trouva n'avoir point de cœur. Un vent ouvrit brusquement, pendant la nuit, les portes et les fenêtres de la chambre où *César* étoit couché avec *Calpurnie*, sa femme. Elle ne se réveilla pas; mais il lui entendit prononcer des mots mal articulés, entrecoupés de soupirs. Effrayée par des songes inquiétans, elle le conjura de ne point sortir de sa maison pendant ce jour fatal. *Spurina*, célèbre devin, lui avoit conseillé de se garder de ce jour, où il seroit exposé à quelque grand danger. En allant au sénat pour faire rendre le décret qu'il avoit tant à cœur, *César* rencontra *Spurina*, et lui dit en riant : « Eh bien! les ides de mars sont arrivées. » — Oui, répondit le devin, mais elles ne sont point » passées. »

D'un autre côté, les conjurés n'étoient pas sans éprouver de vives alarmes. Leur projet se répandoit. Des gens auxquels ils ne l'avoient pas confié leur en parloient. Ils ne voyoient point un homme aborder le dictateur, ouvrir la bouche, faire un geste sans pâlir d'effroi. Dans ces dispositions, extrême confiance d'un côté, terreur de l'autre, tous les acteurs de cette scène tragique se réunissent dans la salle du sénat. Les conjurés entourent le dictateur sans affectation. Quelques-uns attirent, sous quelque prétexte, hors de la salle, *Marc-Antoine* et ceux qui auroient pu le défendre. On lui présente des requêtes; d'autres s'abaissent en supplians et touchent le bas de sa robe. Un d'eux la relève brusquement autour de son cou,

et lui enveloppe la tête. Il se sent frapper, et se débarrasse avec vigueur. « Perfide *Casca*, que fais-tu » ? s'écrie-t-il ; mais, de quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des épées tirées et des poignards prêts à le percer. Les conjurés étoient si pressés autour de lui, et frappoient avec tant d'acharnement, qu'ils se blessèrent les uns les autres. Le malheureux *César* se débattoit. Mais, remarquant *Brutus* entre ses meurtriers, il dit d'une voix étouffée : « Et toi aussi, mon » cher *Brutus!* » Il s'abandonne, tombe et expire au pied d'une statue de *Pompée*. *Marius* et *Sylla*, tyrans cruels, moururent dans leur lit. *Pompée* et *César*, qui hors des batailles n'avoient jamais versé le sang qu'à regret, moururent assassinés.

Les sénateurs qui n'étoient point prévenus furent si surpris, qu'aucun d'eux ne sortit de sa place, ni pour le défendre, ni pour aider les conjurés. Quand le dictateur eut rendu les derniers soupirs, *Brutus* s'avança au milieu de la salle, et voulut rendre aux pères conscrits raison de sa conduite et l'excuser. Personne ne l'écouta. Tous se précipitèrent vers les portes avec tant de confusion, que plusieurs se blessèrent aux poignards des conjurés, et d'autres furent étouffés dans la foule. En un instant une agitation effrayante trouble la ville. Les artisans ferment leurs ateliers, les marchands leurs boutiques. Le peuple accourt au sénat pour voir le cadavre, et apprendre les circonstances du meurtre. En même temps les conjurés parcouroient les rues d'un air de triomphe, l'épée sanglante à la main, faisant porter par un héraut,

au bout d'une lance, une cape, symbole de la liberté. Plusieurs sénateurs qui n'avoient point été dans le secret de la conspiration se joignirent à eux par ostentation. Ils s'arrêtoient dans les places, et haranguoient le peuple qui alloit çà et là, sans but et sans dessein, d'un air triste et effrayé.

Ainsi son silence même parloit assez éloquemment de cet horrible assassinat. D'abord il montra de l'indignation, et les complices jugèrent prudent de s'assurer du Capitole et de s'y renfermer. Ils en descendirent le lendemain, parlèrent, se crurent un moment écoutés favorablement; mais l'air de tristesse qui succéda aux premiers signes d'approbation les fit remonter à leur forteresse. Il y avoit deux consuls, *Dolabella* et *Antoine*. Le premier, quoique comblé des bienfaits de *César*, se déclara pour les conjurés. Il se crut assez sûr du peuple pour lui proposer d'instituer une fête des ides de mars, pareille à celle qu'on célébroit tous les ans pour la fondation de Rome. Ce projet déplut au point qu'il fut obligé de gagner le Capitole. *Antoine*, l'autre consul, suivit une marche opposée. Il avoit dans le moment couru risque de la vie à cause de son attachement connu pour le dictateur. *Brutus* l'avoit sauvé, *Antoine* s'étoit caché; mais aussitôt qu'il connut les dispositions du peuple, il reparut avec les faisceaux, réunit quelques amis de *César*, et pour première mesure ordonna, comme consul, à *Lépidus*, d'amener une légion qu'il commandoit dans le voisinage, et la fit camper dans le champ de Mars.

L'aurore vit le lendemain les pères conscrits s'as-

sembler. Jamais ils ne s'étoient trouvés dans une conjoncture si délicate. Il s'agissoit de décider si *César* avoit été un magistrat légitime ou un usurpateur, si ceux qui l'avoient tué méritoient d'être récompensés ou punis. Après des débats tels que pouvoit en enfanter une pareille question, *Antoine*, près de voir la mémoire du dictateur condamnée, fit au sénat un raisonnement qui changea la disposition des esprits. *Cicréron* détermina à laisser la question *si César étoit un tyran ou non*, et à ensevelir tous les ressentimens dans une amnistie générale; mais, contre son avis, on inséra dans le décret qu'il ne seroit rien changé à ce que le dictateur avoit ordonné pendant son administration. L'amnistie opéra une réconciliation apparente. *Brutus*, *Cassius* et leurs amis descendirent du Capitole. Les rivaux s'embrassèrent et se traitèrent amicalement entre eux.

Les conjurés gagnèrent à cette espèce d'armistice qu'on ne les appelât plus tyrannicides. Ils furent vus du peuple avec moins d'indignation. Mais *Antoine*, dont l'intérêt n'étoit pas de les laisser jouir tranquillement d'une faveur même passagère, sut réveiller contre eux la haine et la fureur. Il fit lire publiquement le testament de *César*. Les grâces qu'il distribuoit à ceux qui étoient devenus depuis ses assassins provoquèrent l'indignation. Les legs qu'il faisoit au peuple, en lui rappelant amèrement le souvenir de son bienfaiteur, excitèrent les plus vifs regrets. On entendit des sanglots, on vit couler des larmes. *Brutus* calma par un discours adroit l'émotion qui commençoit à

soulever les flots de cette mer orageuse ; mais *Antoine* y excita de nouvelles tempêtes. Sur une estrade parut dans la grande place un petit temple de bois doré, semblable à celui de Vénus. En dedans étoit un lit d'ivoire, dont les rideaux de pourpre, relevés en or, laissoient voir le corps de *César* qu'on avoit embaumé, et à côté la robe qu'il portoit le jour qu'il fut assassiné.

Toute la ville accourut à ce spectacle. *Antoine* monta à la tribune aux harangues. Dans l'oraison funèbre qu'il prononça, il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire impression sur l'esprit des auditeurs. Des victoires du défunt il passa aux honneurs que le sénat lui avoit déférés, surtout le titre de *père de la patrie*. Il vanta ses vertus, son humanité, son courage, son éloquence, sa générosité, rappela au peuple le serment qu'il lui avoit prêté, le serment fait solennellement de le défendre. Par contraste, il déploya la robe ensanglantée ; montra la place des blessures, les compta. En même temps parut l'image même de *César* en cire. On y avoit figuré toutes les plaies, qui paroissoient encore saignantes.

Le peuple, cédant à tant de secousses, ne se contient plus. La place retentit d'imprécations, de menaces et de cris de vengeance. Un des assistans propose de ne plus différer la célébration de ses obsèques. On prend les chaires des magistrats, on en forme un bûcher : quand le petit temple commence à brûler, les vétérans, ses anciens soldats, jettent dans le feu les récompenses militaires qu'ils en avoient

reçues. Plusieurs dames lui font un holocauste de leurs bijoux, des ornemens de leurs enfans, et de ce qu'elles ont sur elles de plus précieux. Quoiqu'on eût placé des gardes, la populace saisit des tisons ardens, et se porte en furie aux maisons des conjurés. Mais elle causa peu de dommages, parce qu'ils avoient rassemblé un grand nombre de domestiques et d'amis auxquels il ne fut pas difficile de repousser une multitude qui n'avoit d'autres armes que son affliction et sa rage. Pour se soustraire à un plus grand danger, *Brutus* et *Cassius* sortirent de la ville, et il ne fut point sûr qu'on n'y porteroit pas le deuil du dictateur.

Le sénat sut très-mauvais gré à *Antoine* de cette scène tragique, et la regarda comme une espèce de trahison après la réconciliation qui avoit suivi l'amnistie. Pour apaiser le mécontentement de la compagnie, le consul proposa de rappeler *Sextus*, ce fils de *Pompée* que *César* n'avoit pu atteindre, et fit en même temps punir ceux qui s'étoient le plus distingués dans le désordre. Mais, en regagnant les bonnes grâces du sénat, il perdit celles du peuple. Soit feinte, soit réalité, les dangers dont il se dit environné lui servirent de prétexte pour demander la permission d'avoir des gardes. Quand cette permission lui eut été accordée, il choisit six mille légionnaires qui avoient servi avec lui sous *César*. Rien alors ne put lui résister dans la ville. Il y nomma les magistrats, distribua les commandemens des armées et les gouvernemens selon les indications qu'il trouva

dans les tablettes du dictateur, que son secrétaire lui livra. Il avoit un frère tribun du peuple, et un autre préteur; il s'attacha *Lucullus*, déjà son ami, en lui procurant la dignité de souverain-pontife, vacante par la mort de *César*, et en mariant au fils du pontife *Antonia* sa fille; de sorte qu'en peu de temps il se trouva revêtu de l'autorité dont avoit joui le dictateur, et comme lui gouverna sans partage.

Mais il lui survint un rival dans la personne d'*Octavien*, petit-neveu de *Jules César*. On avoit donné à ce jeune homme une excellente éducation. Dès l'âge de neuf ans il haranguoit, dit-on, en public, et à dix-sept il fit l'oraison funèbre de sa grand'mère. Il étoit d'une belle figure. Son grand-oncle l'aimoit tendrement. Il l'adopta par son testament. Dans le dessein de lui donner occasion de se distinguer, *César* devoit le conduire à la guerre contre les Parthes; mais, en attendant le départ, le dictateur ne le tenoit pas oisif auprès de lui; il l'avoit envoyé à *Apollonie* pour se perfectionner sous *Apollodore*, fameux rhéteur. *Octavien* étoit dans cette ville lorsqu'il apprit la mort tragique de son grand-oncle. Les uns lui conseilloient de se cacher, les autres de rester du moins où il étoit; mais surtout de ne se pas déclarer son fils adoptif, de peur d'être enveloppé dans sa disgrâce. Lui seul, embrassant un avis contraire, part et arrive à Brundusie, où se trouvoit rassemblée la plus grande partie des troupes préparées par le dictateur pour son expédition d'Orient. Aussitôt qu'elles apprirent l'arrivée du neveu de leur gé-

néral, elles lui offrirent non-seulement leurs services, mais encore toutes les provisions de guerre et de bouche rassemblées dans cette ville pour être transportées en Asie. Il y saisit de plus l'argent destiné au paiement des troupes, et le tribut que les provinces situées au-delà de la mer envoyoient à Rome. En traversant la Campanie, il fut joint par les amis de son oncle, ses parens, ses affranchis, et même ses esclaves. Les vétérans auxquels *César* avoit procuré des terres en Italie vinrent aussi offrir leurs services à ce jeune homme. Quand il ne fut plus qu'à une petite distance de Rome, la plupart des magistrats et des officiers de l'armée sortirent à sa rencontre. Le seul *Antoine* manqua dans cette occasion aux égards d'usage. Il n'envoya même pas un domestique pour le complimenter. On le fit remarquer à *Octavien*. Il répondit modestement : « C'est à moi, qui » ne suis qu'un jeune homme et un simple particulier, » à aller saluer un homme qui est mon aîné, et qui » occupe le poste le plus important de la répu- » blique. »

Octavien n'avoit pas dix-huit ans. On ne peut nier que dans ce début il n'ait été singulièrement protégé de la fortune; mais on doit avouer aussi qu'il se montra bien digne de ses faveurs dans cette occasion; et dans le reste de sa vie il seroit difficile de trouver une fausse démarche à lui reprocher. A peine sorti de l'enfance, il conçut le hardi projet de succéder au dictateur, moins dans ses biens que dans sa puissance; et il marcha imperturbablement à ce but,

sans se laisser effrayer ni retarder par les obstacles. Afin de déguiser son dessein, il ne montra jamais pour mobile de ses actions que la vengeance de son père adoptif, et employa constamment pour remplir ses vues ambitieuses l'amour et la protection du peuple.

Avant d'aller trouver *Antoine*, il fit reconnoître son acte d'adoption devant le préteur, et le fit consacrer par les cérémonies ordinaires. Il se présenta ensuite au consul. Après l'avoir remercié de l'attachement qu'il avoit témoigné à son père, il le pria de l'aider à le venger, et termina son compliment par proposer à *Antoine* de le mettre en état d'acquitter les différens legs que le dictateur avoit faits au peuple et aux soldats, et pour cela de lui remettre l'argent qu'il avoit fait transporter dans sa maison, et même de lui en prêter, parce que les richesses que son père lui avoit laissées en mourant ne seroient pas suffisantes. Le consul, qui démêla parfaitement le but de cette harangue, lui répondit que cet argent, bien moins considérable qu'il ne pensoit, appartenoit à la république ; qu'il avoit déjà été en grande partie distribué aux magistrats, qu'il étoit prêt à lui remettre le reste.

Mais *Octavien* avoit pris son parti. Convaincu qu'*Antoine* ne lui refusoit l'argent que pour l'empêcher d'obtenir la faveur du peuple, il mit en vente toutes les maisons et toutes les terres qui avoient appartenu au dictateur, déclarant qu'il ne vouloit de sa succession que ce qui ne pouvoit pas priver tant

de familles des libéralités qui leur étoient destinées. *Antoine* traversa la vente en faisant réclamer ces fonds, les uns par d'anciens possesseurs, auxquels ils avoient été enlevés dans les guerres civiles, les autres comme autrefois confisqués au fisc, et appartenant à la république. *Octavien*, pour abréger ces longueurs, mit en vente son propre patrimoine, et acquitta sur-le-champ, avec le produit, une partie du legs. Il donna aussi une preuve de fermeté qui lui fit beaucoup d'honneur à l'occasion du privilége accordé par le sénat à *César* de faire placer aux spectacles une chaire dorée et une couronne d'or pour lui, et de continuer cet honneur même après sa mort, afin d'immortaliser sa mémoire. Dans les jeux qui furent donnés, *Octavien* ne manqua pas d'envoyer la chaire et la couronne. L'édile refusa de les faire placer. *Octavien* s'en plaignit à *Antoine*. Le consul répondit froidement : « Je consulterai le » sénat. — Et moi, repartit *Octavien*, pendant » que vous consulterez, je les ferai placer » : et il le fit.

Cette conduite fit connoître à *Antoine* qu'il avoit un adversaire plus dangereux que son âge ne devoit le lui faire craindre. Des amis communs les engagèrent à une réconciliation. Le consul y donna d'autant plus volontiers les mains, qu'il avoit besoin du crédit du jeune héritier de *César* auprès du peuple pour obtenir le gouvernement de la Gaule cisalpine. Ce gouvernement étendoit sa puissance jusqu'aux portes de Rome. C'étoit par là que le dictateur avoit

commencé à envahir l'autorité, et que le consul se proposoit de s'y maintenir. Les deux rivaux, plus réunis par politique que par affection, se brouillèrent de nouveau, se réconcilièrent encore, et enfin en vinrent à une rupture éclatante. Le sénat excitoit sourdement cette mésintelligence, et favorisoit *Octavien*, qu'il croyoit moins redoutable. *Cicéron* l'appuyoit de tout son crédit et de toute son éloquence. *Octavien*, de son côté, sensible en apparence à la préférence que les pères conscrits lui donnoient sur son rival, se montroit disposé à les soutenir de toutes ses forces.

Sans titre, sans diplôme de général, il retenoit des légions sous ses ordres. Le sénat toléroit cet abus, dans l'espérance de l'opposer à *Antoine*, qui, après son consulat, vouloit se mettre en possession de la Gaule cisalpine. *Décimus Brutus*, le meurtrier de *César*, la tenant du dictateur, vouloit la conserver. Il y eut entre les deux compétiteurs des combats sanglans, dans lesquels les consuls *Hirtius* et *Pansa* furent tués. *Brutus* n'échappa que par le secours d'*Octavien*. Ces succès donnèrent à *Brutus* un tel ascendant sur *Antoine*, qu'il le força de quitter le gouvernement qu'il prétendoit garder, et de repasser les Alpes. *Antoine* le fit avec une telle précipitation, qu'il fut obligé de laisser ses provisions et ses bagages.

Son armée, retirée dans les gorges des Alpes, y périssoit de faim et de misère. En vain appeloit-il à son secours *Lépide*, *Plancus*, *Pollion*, tous an-

ciens amis de *César*, armés, et qui combattoient en différens cantons de la république contre les conjurés. *Pollion* répondit qu'il seroit toujours prêt à l'aider, mais qu'il étoit trop loin. *Plancus*, en correspondance secrète avec tous les partis, fit une réponse ambiguë. Celle de *Lépide* fut qu'il ne vouloit point partager l'anathème du sénat qui avoit déclaré *Antoine* ennemi de la patrie; mais aussi que, quelque ordre qu'il pût en recevoir, jamais il n'agiroit contre son ancien ami. *Lépide* étoit le plus près. *Antoine* se tire des rochers des Alpes, et, sans s'annoncer, va avec les débris de son armée camper auprès de celle de *Lépide*. Il lui rend visite en habit de deuil, avec des cheveux en désordre et une longue barbe. Son extérieur touche les légionnaires, qui, sous *César*, avoient souvent été commandés par *Antoine*, et qui l'estimoient. Il voulut augmenter ce commencement d'émotion par une harangue. *Lépide* fit sonner des trompettes afin qu'il ne fût pas entendu. Mais cet artifice, loin de nuire à *Antoine*, ne fit qu'irriter les soldats. D'un commun accord, ils abandonnent *Lépide*, et se donnent à *Antoine*; et même, dans le premier transport, ils offrirent de tuer leur ancien général. *Antoine* le sau[illegible] et lui conserva un commandement dans son armée. Dans le même temps *Octavien* revint à lui, décidé à une réunion sincère par les exhortations du consul *Pansa*, qui, en mourant, lui avoit dévoilé les ruses perfides du sénat, et la résolution prise entre les pères conscrits de perdre les deux rivaux l'un par l'autre.

[2961. — 37.] En effet, la partialité du sénat pour les conjurés étoit marquée. Il les favorisoit dans toutes les occasions. *Octavien* opposa d'abord la ruse à la ruse, et ensuite la force, quand il se trouva en état de le faire. Il s'étoit emparé de l'esprit de *Cicéron* en le flattant et lui faisant croire qu'il ne se conduiroit que par ses conseils. Le vieillard fut parfaitement dupe du jeune homme. Il se prêta au désir que celui-ci montroit d'être consul. Il n'ambitionnoit, disoit-il, cette dignité qu'à condition d'avoir l'orateur romain pour collègue et afin d'apprendre à gouverner sous un si grand maître. La vanité de *Cicéron* ne tint pas contre cet appât. Il eut la foiblesse de présenter ce plan d'administration au sénat, qui s'en moqua; mais il parvint à obtenir pour son protégé une dispense d'âge pour être élu consul quand les circonstances le permettroient. *Octavien* ne tarda pas à les faire naître. Il présenta comme un droit au consulat le service qu'il venoit de rendre à la république en secourant *Brutus* contre *Antoine*. Sur le refus du sénat, comme son père, il passa le Rubicon, vint à Rome, et eut la satisfaction de se voir précédé des faisceaux consulaires à l'âge de vingt ans.

La prépondérance d'*Octavien* en Italie força *Brutus* et *Cassius* de quitter cette contrée. Ils se retirèrent, le premier en Grèce, le second en Asie. Dans ces pays se trouvoient un grand nombre de soldats romains errans depuis la bataille de Pharsale; quelques-uns même étoient réunis en corps, que des con-

jurés fugitifs entretenoient sous les drapeaux. Ces deux principaux chefs les appelèrent auprès d'eux, et en formèrent des armées assez fortes pour assujettir des provinces. Ils trouvèrent des amas d'armes et des magasins de vivres établis par le dictateur pour les expéditions qu'il méditoit. Les questeurs, ouvertement complices, ou partisans secrets des meurtriers de *César*, versèrent dans leurs caisses militaires les tributs payés à la république. Les conjurés donnèrent connoissance de leurs succès au sénat, dont la plus grande partie les secondoit, du moins de ses vœux; mais cette faveur n'empêcha pas *Octavien* de porter aux conspirateurs un coup décisif. Une preuve du pouvoir dont il jouissoit à Rome est qu'il les fit tous citer en jugement, et condamner à un bannissement perpétuel. Leurs biens furent confisqués. Mais comme *Brutus* et *Cassius* étoient à la tête de vingt légions, *Octavien* jugea qu'il ne seroit pas facile de les détruire sans le secours d'*Antoine* et de *Lépide*.

Ces deux chefs en avoient dix-sept sous leur commandement. Le jeune consul, encore réconcilié avec eux par l'entremise de leurs amis, les engagea à passer les Alpes, et à entrer dans la Gaule cisalpine. A leur approche, le sénat alarmé, ignorant l'intelligence d'*Octavien* avec eux, lui ordonna de s'opposer à leur entreprise. Il fut ravi de l'occasion qui s'offroit d'obliger son rival. Avant de sortir de Rome, il chargea *Pœdius*, son collègue et sa créature, d'insinuer au sénat, comme de son propre mouvement, que ce seroit une chose avantageuse à la république

d'annuler le décret qui déclaroit *Antoine* et *Lépide* ennemis de la patrie, afin de ne pas réduire au désespoir de pareils citoyens, particulièrement *Antoine*, qui étoit un grand capitaine. Cette proposition ne fut nullement agréable aux pères conscrits. Cependant, comme ils soupçonnoient qu'elle étoit faite de concert avec *Octavien*, et qu'ils croyoient qu'il seroit peut-être dangereux de la rejeter, ils lui écrivirent pour avoir son avis. Le consul acquiesça volontiers au désir de son collègue; mais, pour tromper le sénat, il marqua dans sa lettre que son armée l'avoit en quelque façon forcé à ce consentement. *Antoine* reconnut cet acte de complaisance en sacrifiant à la cause commune *Décimus Brutus*, cousin du chef de la conspiration, du même nom, qui avoit été son ami. Il s'étoit réfugié chez un seigneur gaulois, auquel il avoit rendu autrefois des services. L'ingrat avertit *Antoine*; celui-ci écrivit au Gaulois de le faire mourir et de lui envoyer sa tête. On remarqua qu'il la considéra d'un œil inquiet. Ce fut le prélude des proscriptions.

Cet affreux arrêt de meurtre et de carnage fut débattu, consenti, juré entre *Octavien*, *Antoine* et *Lépide*, avec une cruauté froide et réfléchie, dont on ne peut assez s'étonner. Ils se réunirent dans une petite île formée par une rivière peu éloignée de Mantoue. Assis sous un pavillon, à la vue de leurs armées, ils y réglèrent les destinées de l'empire, et ils prononcèrent irrévocablement sur le sort d'un grand nombre de malheureux qui avoient le funeste

honneur d'être connus d'eux. Quant à l'empire, ils décidèrent que l'autorité suprême seroit partagée entre eux trois; qu'ils le gouverneroient pendant cinq ans sous le nom de *triumvirs*, et en qualité de réformateurs de la république; qu'*Antoine* auroit les Gaules transalpine et cisalpine, *Lépide* les deux Espagnes, *Octavien* l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne; que l'Italie resteroit quelque temps en commun, ainsi que les provinces orientales qui étoient au pouvoir de *Brutus* et de *Cassius*; qu'*Antoine* et *Octavien* réuniroient sur-le-champ leurs forces, et feroient la guerre à *Brutus* et à *Cassius*; et que *Lépide* resteroit à Rome pour y maintenir l'autorité du triumvirat. Après ces préliminaires, ils avisèrent aux moyens de soutenir cette guerre. Il leur fallut augmenter le nombre de leurs troupes, de leurs richesses, et surtout accroître la terreur. Ils se proposèrent de s'attacher les troupes par un excédant de paie actuelle; la promesse d'une somme qui devoit enrichir proportionnellement chaque soldat et officier à la fin de la guerre; de plus, l'engagement solennel de leur donner des établissemens dans dix-huit des meilleures villes d'Italie, qui seroient abandonnées aux soldats, avec les maisons et les terres qui en dépendoient, et dont on chasseroit les possesseurs. Plusieurs de ces malheureuses villes furent même indiquées et vouées d'avance à la violence et à l'invasion. Quant à l'argent, si le trésor public ne fournissoit pas assez, on devoit le trouver dans la bourse de tous les riches qu'on massacreroit; et enfin

la terreur que répandroient ces assassinats, commis soudainement, sans égard de parenté, d'amitié, d'innocence, empêcheroit la réunion de ceux qui pourroient y mettre obstacle, et assureroit le succès des proscriptions : d'ailleurs récompenses pour ceux, esclaves, fils, épouses, qui apporteroient la tête d'un proscrit, et punition, qui ne seroit jamais moindre que la mort, pour ceux qui en sauveroient quelqu'un.

Avec la même tranquillité barbare, les triumvirs s'abandonnèrent réciproquement amis, parens et ennemis. *Octavien* vouloit sauver *Cicéron*, auquel il avoit des obligations essentielles; mais *Antoine*, déchiré par les philippiques de l'orateur, en exigea le sacrifice. Il fut accordé, à condition qu'*Antoine* abandonneroit *Lucius César*, son oncle maternel, à *Octavien*, et tous deux achetèrent de *Lépide* la mort d'*Émilius Paulus*, son frère, en lui cédant des victimes qui leur étoient plus ou moins chères. Une foule de proscrits grossirent sans beaucoup de discussion leur liste infernale. Les monstres s'embrassèrent ensuite, et allèrent porter à leurs armées ce qu'ils vouloient communiquer de leurs dispositions, c'est à-dire, le traitement avantageux qu'ils avoient arrêté pour les soldats. Le reste fut absolument ignoré, parce que, dans leurs débats les plus animés, qui durèrent trois jours, ils avoient conservé assez de sang-froid pour parler si bas, que personne des escortes qui les environnoient à peu de distance ne les entendit.

Mais leurs résolutions furent bientôt connues par les faits. Dès le soir du troisième jour ils envoyèrent à Rome leur sanguinaire décret. Quels forfaits les ambitieux ne songent-ils point à excuser ! Ces sanguinaires triumvirs prétendirent se justifier ; ils dirent que, si la clémence de *César* ne l'avoit pas porté à épargner des perfides, il n'auroit pas été victime de leur trahison, et qu'eux-mêmes ne se trouveroient pas contraints d'en agir d'une manière qu'ils appeloient *désagréable* envers leurs ennemis. Suivoient l'apologie de leurs sévères dispositions, fondées sur la crainte que trop d'indulgence ne replongeât la ville dans de nouveaux troubles, et enfin une espèce de protocole et de tarif d'assassinats. Ils l'envoyèrent par quelques cohortes de leurs satellites les plus affidés, qui, en arrivant, commencèrent par tuer quatre proscrits dans les rues, et se répandirent en même temps dans les maisons et dans les temples, d'où partirent des cris d'horreur. En un instant la ville fut remplie de confusion. Comme la liste des proscrits n'étoit pas encore rendue publique, chacun craignoit de s'y trouver ; ce qui produisit une consternation générale. Il y en eut qui par désespoir voulurent envelopper toute la ville dans leur malheur. Dans ce dessein, ils mirent le feu à différens quartiers. L'obscurité de la nuit, les flammes qui commençoient à s'élever en plusieurs endroits, les gémissemens des mourans ajoutoient à l'horreur.

Le consul *Pœdius* couroit de tous côtés, tâchoit de rassurer en disant que la quantité des proscrits

n'étoit pas si considérable. En effet, la liste qui parut avec le jour n'en portoit le nombre qu'à dix-sept. Les esprits se remirent donc un peu. Ils trouvèrent ensuite un objet de distraction dans l'entrée des triumvirs, qui se fit à trois jours différens, entourés chacun d'une garde formidable, pendant que leurs armées environnoient la ville. Le premier soin des triumvirs fut de faire confirmer par un décret du peuple l'autorité qu'ils s'étoient donnée. La nuit suivante ils ajoutèrent cent trente personnes à leur première liste de proscrits; peu de jours après, cent cinquante; et enfin la fatale liste se trouva monter à plus de trois cents sénateurs et deux mille chevaliers.

Qu'on se représente, s'il est possible, l'état de cette malheureuse ville. Tout citoyen riche ou soupçonné par les triumvirs de désapprouver leur tyrannie étoit condamné à mort sans miséricorde. Comme c'étoit un crime capital de dérober quelqu'un à leur fureur en lui accordant une retraite, et que la trahison, la dénonciation et le meurtre étoient des vertus libéralement récompensées, plusieurs citoyens furent indiqués ou massacrés par leurs esclaves ou leurs affranchis; d'autres le furent par leurs hôtes ou leurs parens. Il y en eut un grand nombre qui allèrent s'ensevelir dans des forêts et autres lieux inhabités, où ils périrent de misère avec leurs enfans. On ne voyoit partout que sang et que carnage. Les rues étoient couvertes de cadavres; les têtes des plus illustres sénateurs étoient exposées sur la tribune aux

harangues, et leurs corps laissés sans sépulture pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux carnassiers. Plusieurs non inscrits sur la liste des triumvirs périrent victimes de l'avarice, de la haine ou de la méprise. D'autres éprouvèrent le même sort pour avoir caché leurs parens et leurs amis.

Le tableau des proscriptions est varié par des traits de courage, de grandeur d'âme, de fidélité, de piété filiale, d'amour paternel et conjugal, et même par des événemens bizarres qui ne sont pas indignes du pinceau de l'histoire. *Appius*, sénateur, comme un autre *Énée*, porta son père, qui avoit déjà atteint un âge avancé, sur ses épaules jusqu'au bord de la mer, et se sauva avec lui en Sicile. Son action généreuse fut tellement admirée par le peuple, qu'après les proscriptions il fut nommé édile tout d'une voix; et comme *Appius*, ruiné par la confiscation, manquoit d'argent pour fournir à la dépense des spectacles que ces magistrats avoient coutume de donner en entrant en charge, les artisans se firent un honneur de travailler gratuitement aux préparatifs. Le peuple se cotisa pour trouver les sommes nécessaires, et lui rendit douze fois la valeur de ses biens. *Géla* publia que son père s'étoit tué lui-même, et, pour accréditer ce bruit, il employa tout son bien aux obsèques. Des esclaves moururent au milieu des tourmens plutôt que de découvrir les lieux où leurs maîtres s'étoient réfugiés. La femme de *Ligarius*, n'ayant pu sauver son mari décelé par un esclave, alla demander aux triumvirs la mort qu'elle méritoit pour

l'avoir caché. N'ayant pu l'obtenir, elle se laissa mourir de faim. L'épouse d'*Acilius* racheta son mari en abandonnant tous ses bijoux à ses esclaves. Celle du sénateur *Caponius* se détermina, après bien des sollicitations, à un sacrifice plus pénible à l'égard de l'infâme *Antoine*.

Julie, mère d'*Octavien*, retira dans son appartement *Lucius César*, son frère. Quand les assassins vinrent, elle se mit sur la porte et leur dit : « Vous » ne tuerez *Lucius* qu'après avoir commencé par » moi, moi qui ai donné la vie à votre général. » Ils s'arrêtèrent et lui laissèrent le temps d'aller parler à *Antoine*. Il étoit sur son tribunal, recevant les têtes des proscrits, et payant aux meurtriers les récompenses promises ; elle lui dit : « J'ai reçu mon » frère dans ma maison, et je suis résolue de l'y dé- » fendre jusqu'à ce que vous ordonniez de nous faire » mourir tous deux. » Il répondit tranquillement : « Votre conduite est celle d'une bonne sœur et d'une » mauvaise mère » ; et il lui permit de mettre son frère en sûreté. Plusieurs proscrits illustres échappèrent, parce que *Sextus Pompée*, qui étoit en Sicile, instruit à temps, eut soin de faire croiser sur les côtes d'Italie un grand nombre de barques pour recevoir les fugitifs. Quelques-uns trouvèrent moyen d'arriver jusqu'en Macédoine auprès de *Brutus*. Les esclaves d'*Appius* et de *Menénius* se laissèrent tuer sous les habits de leurs maîtres pendant que ceux-ci fuyoient déguisés en esclaves. *Restic* dut son salut à un esclave qu'il avoit, dans un transport de colère, fait

marquer au front d'un fer chaud ; mais il avoit depuis tâché de faire oublier sa rigueur par toute sorte de bontés. L'esclave, moins sensible à l'injure que reconnoissant des bienfaits, conduisit et nourrit son maître dans une caverne. Voyant approcher de sa retraite des soldats qui pouvoient le découvrir, il fondit brusquement sur un pauvre paysan, le tua, et en présenta la tête au chef du détachement, en lui disant : « Me voilà vengé de la marque que mon » maître a imprimée sur mon front. »

Ventidius trompa les assassins en feignant d'en être un lui-même, faisant l'empressé, et cherchant partout avec quelques amis comme pour découvrir des proscrits. Un autre sénateur, las de se tenir toujours caché çà et là, et d'être dans des alarmes continuelles, revint à Rome, ouvrit une petite école dans un endroit écarté, et continua cette profession jusqu'à la fin des proscriptions, sans être découvert. Mais, plus hardi et plus industrieux que tous ceux-là, *Pomponius* prit l'habillement d'un préteur, et partit de grand matin avec ses esclaves déguisés en licteurs. Il voyagea aux dépens du public, annonçant partout qu'il étoit envoyé par les triumvirs pour négocier un traité avec le jeune *Pompée*. Il fut très-bien reçu dans toutes les villes. Plusieurs bandes de soldats et d'assassins le rencontrèrent ; mais aucun d'eux ne pensa à arrêter, ni même à examiner l'ambassadeur des triumvirs, de sorte qu'il gagna la Sicile sans être reconnu. On en compte un petit nombre qui, avec le secours de leurs amis et de leurs esclaves,

tuèrent des soldats envoyés pour les massacrer, et se sauvèrent l'épée à la main.

Cicéron, et *Quintus*, son frère, étoient poursuivis avec acharnement. Celui-ci se tint caché dans sa maison ; les satellites envoyés pour le tuer en étoient sûrs, mais ils ignoroient l'endroit. Après l'avoir inutilement cherché, ils se saisirent de son fils, et le mirent à la torture pour tirer de lui le secret de l'asile de son père. La tendresse filiale du jeune Romain fut plus forte que les tourmens. Cependant, comme la douleur lui arrachoit de temps en temps des gémissemens, *Quintus*, qui n'étoit pas éloigné, ne put les entendre sans une émotion plus cruelle que la mort même. Il ne tint pas contre l'idée de son fils mourant dans les douleurs pour lui sauver la vie. Il vint se présenter lui-même aux bourreaux, les priant de le faire mourir et d'épargner son fils. Les barbares tuèrent l'un et l'autre : le père, parce qu'il étoit proscrit ; le fils, parce qu'il avoit voulu sauver son père. Pendant ce temps, d'autres égorgeurs poursuivoient *Cicéron*. Ils l'atteignirent comme il étoit près de s'embarquer, lui coupèrent la tête et une main, et les apportèrent à *Antoine* comme un présent très-agréable. Le triumvir l'envoya à *Fulvie*, sa femme. Comme les guerres civiles effacent, même dans le sexe, tout sentiment d'humanité, *Fulvie* contempla avec plaisir ce hideux objet ; tira la langue d'entre les lèvres, et perça avec son aiguille de tête cette langue qui avoit prononcé les terribles philippiques contre son mari. *Cicéron* porta la peine

de son indécision entre les partis. Il prit celui d'*Octavien*, mais ne s'y montra pas assez attaché pour en être défendu et soustrait à la proscription. Le triumvir conserva une sorte de respect pour la mémoire de cet orateur. Trouvant un jour un de ses ouvrages entre les mains d'un de ses neveux qui vouloit le cacher à la vue de son oncle, de peur de lui déplaire, *Octavien* le prit, en lut debout une grande partie avec attention, et le rendant à son neveu, il lui dit : « C'étoit un savant homme, mon » fils, et qui aimoit bien son pays. »

Comme si le sang de ce grand homme eût été une expiation générale, en voyant sa tête, *Antoine* s'écria : « Voici le terme des proscriptions. Vivez, Romains, » vous n'avez plus rien à craindre », et les proscriptions cessèrent ; mais la fin des cruautés ne fut pas la fin des vexations. Non contens des confiscations faites sur les biens des proscrits, la nécessité d'amasser les sommes indispensables pour faire la guerre à *Brutus* détermina les triumvirs à attaquer tous les riches indistinctement. Ils accablèrent aussi le peuple de taxes, déguisées sous les dénominations de *dons gratuits* et d'*emprunts*, s'emparèrent de tout l'or et de tout l'argent en espèces qu'ils purent trouver, enlevèrent les ornemens précieux des temples, et les richesses que les étrangers et les citoyens avoient déposées entre les mains des vestales ; mais ces rapines et ces horribles brigandages ne paroissant pas suffire aux dépenses présumées de la guerre, ils dressèrent une liste de quatorze cents des plus riches

dames de Rome, mères, sœurs, filles ou parentes des proscrits ou des suspects, et les taxèrent d'une manière excessive.

En vain ces dames eurent recours aux parentes des triumvirs pour faire modérer cette taxe. Celles-ci furent sourdes aux instances de leurs compagnes, ou ne trouvèrent que des hommes sourds à leurs remontrances. Les premières prirent alors le parti d'aller toutes en corps plaider leur cause devant les magistrats pendant qu'ils seroient sur leur tribunal dans la place. Elles se présentent, se font jour à travers la foule et les satellites qui entouroient les tyrans, et demandent audience. Les triumvirs, étonnés et alarmés, ordonnent à leurs gardes de disperser ces femmes. Le peuple murmure, et force de les entendre. *Hortensia*, fille du célèbre orateur *Hortensius*, porte la parole et dit : « Les femmes infortunées qui » viennent implorer votre justice et votre bonté n'au- » roient jamais osé paroître en ce lieu, si elles n'a- » voient épuisé auparavant tous les moyens que leur » modestie naturelle leur permettoit d'employer. » Quoique cette démarche puisse sembler contraire » aux lois de la retenue prescrite à notre sexe, la » mort de nos pères, de nos enfans, de nos frères, » de nos époux, suffiroit pour nous justifier, surtout » puisqu'elle sert de prétexte aux malheurs dont nous » sommes menacées. Vous prétendez qu'ils vous » avoient offensés ; mais quel mal vous ont fait les » femmes pour les réduire à un état de pauvreté ? » Pourquoi ne pas les proscrire comme les hommes,

» si elles sont aussi coupables qu'eux ? Vous avons-» nous déclarés ennemis de la patrie ? Avons-nous » suborné vos soldats, levé des troupes contre vous, » ou empêché que vous ne parvinssiez aux premiers » honneurs de la république ? Ce n'est pas notre am-» bition qui nous attire le malheur dont nous nous » plaignons. L'empire, les dignités et les honneurs ne » sont point pour nous. De quel droit nous oblige-» roit-on de fournir aux dépenses d'une guerre qui » ne nous intéresse en aucune sorte ? Si dans la » guerre punique nos mères ont assisté la république » réduite alors à de grandes extrémités, elles ne fu-» rent point contraintes à exposer en vente leurs » biens, leurs meubles, ni leurs maisons. Quelques » bagues et quelques joyaux suffirent, et ce fut de » leur propre mouvement, et sans y être forcées, » qu'elles s'en dessaisirent. Quel danger menace au-» jourd'hui la ville ? Si les Gaulois ou les Parthes » campoient sur les bords du Tibre, vous ne nous » trouveriez pas moins zélées que nos mères à con-» tribuer à la défense de notre commune patrie ; » mais nous ne pouvons ni ne voulons prendre » part aux guerres civiles. »

Hortensia fit une comparaison des égards de *Marius* et de *Sylla* pour les dames romaines avec la conduite des triumvirs : comparaison dans laquelle la préférence étoit pour les anciens tyrans contre les nouveaux. Ce parallèle les irrita ; ils ordonnèrent à leurs licteurs d'écarter ces incommodes suppliantes : mais le peuple murmura encore plus haut de cette vio-

lence. Pour l'apaiser, ils réduisirent à quatre cents le nombre de celles qui étoient taxées ; et, pour retrouver ce qu'ils perdoient, ils imposèrent les privilégiés, dont ils avoient respecté jusqu'alors la prérogative, entre autres les prêtres, qu'ils obligèrent de payer sur-le-champ la quinzième partie de leurs biens-fonds et une année entière de leurs revenus.

Ils ne ménagèrent pas plus les droits sacrés du peuple que les propriétés. Sans daigner consulter ni lui ni le sénat, ils nommèrent de leur propre autorité les consuls pour l'année suivante, et des préteurs et des édiles pour plusieurs années. Tout étant réglé dans la ville, *Lépide* y resta afin de maintenir l'ordre établi ; *Octavien* et *Antoine* se partagèrent l'argent et les troupes, et s'embarquèrent chacun de leur côté pour les provinces d'outre-mer, où *Cassius*, *Brutus*, *Sextus*, *Pompée*, et les autres chefs des conjurés soutenoient la guerre. Les deux premiers s'étoient enfuis de Rome sans trésors, sans armes, sans vaisseaux, sans soldats, sans connoître aucune ville sur laquelle ils pussent compter ; et cependant ils se trouvoient à la tête de vingt légions et maîtres de plusieurs grandes provinces.

Ce changement avantageux étoit dû à la haute estime qu'on avoit pour la probité de *Brutus*, et pour la capacité de *Cassius*. Les Athéniens leur érigèrent des statues en face de celles d'*Hermodius* et d'*Aristogiton*, meurtriers de leurs premiers tyrans. *Brutus* se montra toujours doux et humain. Il respectoit le sang romain jusque dans ses ennemis. Il ne se permit

qu'une seule représaille en la personne de *Caius Antonius*. Encore croit-on qu'il ne consentit qu'à le tuât que parce qu'étant prisonnier, il travailloit à corrompre ses gardes et à soulever les légions. *Cassius* donna aussi un exemple de bonté en remettant aux habitans de Tarse une partie d'une forte somme à laquelle ils avoient été imposés pour avoir penché en faveur des triumvirs. Ces malheureux vendirent, afin de s'acquitter, les terres du public, les leurs propres, les ornemens des temples; ce produit ne suffisant pas à la taxe, ils vendirent encore leurs enfans de l'un et l'autre sexe, leurs femmes, leurs vieillards. Ils commençoient à vendre leurs jeunes citoyens en état de porter les armes, lorsque *Cassius*, instruit de cette extrémité, sachant de plus que plusieurs des Tarsiens et Tarsiennes vendus s'étoient tués, préférant la mort à l'esclavage, les dispensa de payer le reste. Il montra moins de désintéressement aux Rhodiens. Après avoir battu leurs flottes et pris leur ville, il fit amener en sa présence dans la place publique cinquante citoyens les plus déclarés contre sa cause, et prononça contre eux une sentence de mort qui fut exécutée sur-le-champ. A ce terrible arrêt succéda l'ordre d'apporter tout l'or et l'argent, sous peine de mort. Dans les temps de faction on ne connoît pas d'autre peine; on ne connoît pas non plus d'autres objets dignes de récompense que la délation et la trahison. Les habitans de Xanthe éprouvèrent un sort encore plus funeste ... que les conjurés ai... puni en eux l'amour de la liberté, l'atta-

chement aux triumvirs, ou la neutralité. Dans les guerres civiles, quiconque n'est pas ami est regardé comme ennemi.

Après plusieurs exploits, *Brutus* et *Cassius* se retirèrent en Macédoine, afin d'opposer la masse de toutes leurs forces à celles qu'*Octavien* et *Antoine* amenoient contre eux. Ils eurent en se revoyant une explication fort animée sur des choses restées secrètes; mais elle finit comme doivent se terminer les les querelles entre amis. Ils fondirent en larmes et se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils avoient moins à craindre la dissension entre eux qu'entre ceux qui les accompagnoient, tous égaux, souvent obstinés dans leurs sentimens, et préférant l'intérêt de leur orgueil et de leur passion à la cause commune. Tous cependant s'accordèrent à aller au-devant des triumvirs, et à les combattre en Europe plutôt que de les laisser pénétrer en Asie.

Brutus et *Cassius* se procurèrent par de savantes manœuvres une position avantageuse sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, près d'une ville nommée Philippes. Ils avoient devant eux une belle plaine, à leur gauche le fleuve Strymon et des marais; à leur droite des montagnes coupées par des défilés dont ils étoient les maîtres, et derrière eux la mer, par laquelle ils pouvoient recevoir toutes leurs provisions. Cette proposition leur permettoit d'attendre dans un camp presque inattaquable que l'armée des triumvirs se fondît d'elle-même dans un pays ruiné, où les vivres ne tardèrent pas à lui man-

quer. Mais l'impatience des officiers et des soldats déconcerta les sages mesures des chefs. La bataille fut décidée. Quoique recommencée à plusieurs reprises et à plusieurs jours différens, elle peut être regardée comme une seule et même bataille. Outre cette continuité d'actions, elle eut encore ceci de remarquable, que les deux armées, partiellement victorieuses et vaincues, prirent réciproquement le camp l'une de l'autre, et que les deux généraux républicains périrent hors du combat d'une mort violente et volontaire.

Ils avoient juré solennellement, avant de livrer bataille, de ne point survivre à leur défaite. Avant d'en venir à cette extrémité, ils avoient sondé réciproquement leurs dispositions. *Brutus*, interrogé par *Cassius* sur ce qu'il se proposoit en cas de défaite, lui répondit : « J'ai blâmé *Caton* de s'être donné la » mort; je trouvois qu'il n'étoit pas permis à un » homme d'abandonner le poste que la Providence » lui avoit assigné, et qu'il devoit supporter avec » courage les maux qu'il plaisoit aux dieux de lui » envoyer; mais ma situation présente m'a fait chan» ger de sentiment ; de sorte que, si nous perdons la » bataille, je ne veux plus m'embarrasser de nou» veaux motifs de guerre, et je suis résolu de me dé» livrer des misères du monde. » *Brutus* se condamnoit lui-même; car que faisoit-il autre chose que d'abandonner le poste que la Providence lui avoit assigné, faute de pouvoir supporter avec courage les maux qu'il plaisoit aux dieux de lui envoyer ? *Cas-*

sius lui répondit en l'embrassant tendrement : « Avec » ces nobles sentimens, marchons hardiment à l'en- » nemi; car, ou nous vaincrons, ou nous ne crain- » drons plus les vainqueurs. »

L'imagination de *Brutus* avoit été frappée et effrayée quelque temps auparavant de la vision d'un spectre, qu'elle créa sans doute. Au milieu d'une nuit tranquille, pendant que tout dormoit autour de lui dans son camp, et que lui seul veilloit selon sa coutume, occupé à écrire des lettres, ou à tracer son plan de campagne, dans lequel se trouvoit sans doute la position avantageuse de Philippes, son pavillon s'ouvre, une figure monstrueuse se présente et le regarde en silence. *Brutus* la considère et lui dit : « Homme ou dieu ! qui es-tu ? et qui t'amène ici ? » Le spectre répondit : « Je suis ton mauvais génie ; tu » me reverras près de la ville de Philippes. — Eh bien ! » je t'y reverrai, repartit *Brutus* sans s'émouvoir. » *Sans s'émouvoir*, disent les historiens; mais cette vision, fille de l'imagination, laissa de profondes traces dans l'esprit de celui qui en avoit été frappé. Le même fantôme se présenta à *Brutus* dans le camp de Philippes, lorsqu'il étoit fort occupé, comme la première fois, de l'importance des circonstances. La nuit même qui précéda la bataille, le spectre parut, ne dit mot, disparut, et donna sans doute lieu à des réflexions peu rassurantes.

Du côté des triumvirs, tout le fardeau de l'action tomba sur *Marc-Antoine*. *Octavien* se retira dans sa tente, sous prétexte qu'il étoit encore affoibli des

suites d'une maladie. Les deux armées étoient égales en nombre, en courage, en discipline : officiers braves et expérimentés, Romains contre Romains, légions contre légions. Celles de *Brutus* chargèrent les premières, enfoncèrent l'aile opposée, et la poursuivirent jusque dans le camp, qu'elles pillèrent. Par ce mouvement, elles découvrirent le corps de *Cassius*, qu'*Antoine* prit en flanc et repoussa aussi jusque dans son camp, dont il s'empara. *Brutus*, chargé des dépouilles de la division du camp d'*Octavien*, qui ne parut pas, revint au secours de *Cassius*. Celui-ci s'étoit retiré sur une hauteur, ignorant le succès de *Brutus*. Voyant un corps de troupes qui s'étendoit dans la plaine, sans pouvoir discerner si elles étoient amies ou ennemies, il envoie à la découverte *Titinius*, un de ses plus fidèles amis. L'escadron de *Titinius* et les premiers cavaliers de *Brutus* se reconnoissent, mettent pied à terre et s'embrassent. *Cassius*, voyant mal de loin, s'imagine au contraire que ses cavaliers arrêtoient *Titinius*. « Hélas ! s'écrie-t-il, pour conserver les restes d'une » misérable vie, j'ai exposé le meilleur de mes amis » à être pris sous mes yeux. » Dans cette funeste prévention, il se retire à l'écart et se tue avec le même poignard, dit-on, dont il s'étoit servi pour tuer *César*.

Comme il expiroit, *Brutus* arrive. Il arrose son corps d'un torrent de larmes en s'écriant : « Voilà le » dernier des Romains. » *Titinius* se reproche d'être resté quelques momens de trop avec la troupe qu'il

alloit découvrir. « C'est mon retardement, dit-il, » qui est cause de sa mort » ; et il se tue sur le corps de son ami. *Antoine*, ne se trouvant pas en état de garder la conquête du camp de *Brutus*, l'abandonne. *Brutus* avoit déjà quitté celui d'*Octavien*. Ainsi chacune des armées rentra dans ses retranchemens. Confirmé dans son malheur par la résolution prise d'abord de laisser fondre l'armée des triumvirs dans leur camp, *Brutus* ne vouloit pas recommencer la bataille ; mais il y fut encore contraint par ses soldats, qui poussèrent leurs instances jusqu'à la mutinerie. *Brutus* enfonça l'aile qui lui étoit opposée, commandée par *Octavien*. Les légions commandées par les officiers de *Cassius* lâchèrent le pied devant celles d'*Antoine*. Sans s'arrêter à les poursuivre, il retourna brusquement sur l'arrière-garde de *Brutus*, qu'il mit en désordre.

A la joie de la victoire il crut un moment joindre le triomphe d'avoir *Brutus* entre ses mains. Un corps de cavalerie thrace lui amena un prisonnier qui se disoit *Brutus*. *Antoine* avance et reconnoît *Lucilius*, lieutenant du général. Il s'étoit livré pour amuser ces étrangers, auxquels *Brutus* étoit inconnu, pendant que le vrai *Brutus* se sauvoit. Il dit à *Antoine* : « Soyez assuré qu'aucun ennemi n'a et n'aura jamais » *Marcus Brutus* en vie. Dieux immortels ! empê- » chez que la fortune ne triomphe jamais à ce point » de la vertu. Je me suis rendu pour le sauver, et me » voilà prêt à éprouver tous les tourmens que vous » jugerez à propos de me faire souffrir, sans vous

» demander grâce ni l'attendre. » *Antoine*, touché de la fidélité de *Lucilius*, dit aux Thraces : « Mes » amis, je vois que vous êtes irrités d'avoir été » trompés par *Lucilius*; mais comptez que vous avez » fait une prise plus précieuse que celle que vous » souhaitiez de faire. Vous cherchiez un ennemi, et » c'est un ami que vous m'amenez. » En achevant ces mots, il embrassa *Lucilius*, et le recommanda aux soins d'un ami commun.

Brutus, profitant du service que *Lucilius* lui avoit rendu, arriva au commencement de la nuit dans un vallon, au pied d'un rocher escarpé, accompagné d'un petit nombre d'officiers. Livré un moment à ses réflexions, il se rappelle avec amertume les amis qu'il a perdus; nomme les uns avec estime, les autres avec attendrissement, et prononce à haute voix un vers d'Euripide, dont le sens est : « Punissez, grand » *Jupiter*, l'auteur de tant de maux ! » Un de ses compagnons d'infortune, craignant que le retard ne devînt funeste, lui dit : « Ne nous arrêtons pas plus » long-temps, fuyons. — Sans doute, reprit *Brutus*, » prenons la fuite ; mais que ce soit avec nos mains, » et non avec nos pieds. Il m'est bien doux, ajouta- » t-il, de voir qu'aucun de mes amis ne m'a manqué! » Je ne plains que ma patrie ; je m'estime bien plus » heureux que ceux qui ont remporté la victoire. Je con- » serverai chez la postérité la gloire qui est la récom- » pense de la vertu, et que la tyrannie et l'injustice » ne sauroient mériter. » En finissant, il pria *Strabon*, Épirote, son fidèle ami, de le débarrasser de la

vie. Celui-ci, ne pouvant gagner sur lui de souiller sa main du sang de son ami, se couvrit les yeux de son bras gauche, et de la droite présenta son épée à *Brutus*. *Brutus* se jeta dessus avec violence, en fut percé de part en part, et expira.

Antoine se rendit à l'endroit où étoit le corps de *Brutus;* il lui donna des larmes, le couvrit d'un manteau de pourpre, et ordonna qu'on lui fît de magnifiques funérailles. *Octavien*, au contraire, montra une joie d'autant plus indécente qu'il n'avoit eu aucune part à la victoire : il fit séparer la tête du corps et l'envoya à Rome. Une tempête accueillit le vaisseau, et elle fut jetée dans la mer. On a loué la sagesse de *Brutus*, la régularité de ses mœurs, son amour pour la justice, qui ne lui permettoit pas de souffrir de désordres et de déprédations, même de la part de ceux dont il avoit besoin. A l'occasion de la mort de *César*, on a mis cette différence entre lui et *Cassius*, que *Brutus* haïssoit la tyrannie, et *Cassius* le tyran. Enfin on a fait l'éloge de la douceur et de l'humanité de *Brutus;* cependant on doit lui reprocher d'avoir ordonné, après la première bataille de Philippe, le massacre d'un grand nombre de prisonniers dont la garde occupoit beaucoup de soldats qui lui étoient nécessaires pour le combat. Aucune nécessité ne peut autoriser une pareille atrocité.

Après la victoire, *Antoine* fit égorger sur le tombeau de son frère *Caïus Antonius*, l'orateur *Hortensius*, qui avoit contribué à sa mort, et *Varron*, sénateur illustre, ennemi personnel du triumvir, et

censeur sévère de sa vie infâme. *Varron* la lui reprocha jusqu'à la mort, et lui prédit, sous le fer du bourreau, que sa vie scandaleuse le conduiroit un jour à une fin tragique. Beaucoup d'illustres patriciens pris dans la bataille se donnèrent la mort plutôt que de s'exposer à la commisération insultante des vainqueurs, ou à leur cruauté. La réputation d'*Octavien* à cet égard étoit si bien établie, qu'aucun prisonnier ne vouloit lui être conduit : tous préféroient d'être présentés à *Antoine*. *Octavien* répondit à un malheureux qui, fidèle à ses opinions religieuses, demandoit pour seule grâce les honneurs de la sépulture : « Les corbeaux en décideront. « Un père le suppliant de pardonner à son fils, et le fils à son père, il leur proposa de combattre l'un contre l'autre, promettant la vie à celui qui ne seroit pas tué, et assista à ce spectacle. Il vit tranquillement le fils enfoncer le fer dans le sein de son père, et l'en retirer pour s'en percer lui-même. On doit mettre au nombre des morts funestes celles de *Porcie*, femme de *Brutus*, qui, privée d'instrumens meurtriers qu'on avoit éloignés d'elle, avala des charbons ardens et s'étouffa.

Des débris des troupes vaincues les triumvirs recueillirent quatorze mille soldats, qu'ils joignirent à leurs armées. Ils distribuèrent à leurs légions tout l'argent qu'ils purent ramasser, et leur en promirent beaucoup davantage. En exécution d'une autre promesse plus ancienne, ils licencièrent les vétérans; mais un grand nombre s'attachèrent à eux comme volontaires. Ils se partagèrent ensuite les opérations qui

restoient encore à faire pour établir solidement leur empire. *Octavien* fut chargé de faire la guerre à *Sextus Pompée*, ainsi qu'à ses partisans, et de mettre les vétérans en possession des terres qui leur avoient été promises en Italie. *Antoine* partit pour l'Asie à la poursuite de plusieurs Romains qui s'y étoient réfugiés, et qui menaçoient de perpétuer ce qu'on commençoit à appeler révolte.

Il passa par la Grèce, où il se plut à donner une bonne idée de son goût pour les sciences et les arts, en récompensant ceux qui les cultivoient. Il en reçut en retour des applaudissemens très-flatteurs. Le génie des Grecs, fertile en inventions, s'épuisoit à varier les réceptions agréables qu'ils lui faisoient. A Éphèse, les femmes vinrent au-devant de lui revêtues des habits qu'elles avoient coutume de porter aux fêtes de *Bacchus*, et les hommes déguisés en femmes et en satyres. La marche se faisoit au son des instrumens; le cortége s'arrêtoit de temps en temps, et alors on chantoit des vers à sa louange, dans lesquels les titres de *Bacchus le gracieux et l'aimable* ne lui étoient pas épargnés. Ils lui convenoient assez, parce qu'il aimoit la bonne chère et qu'il étoit bon convive. Les rois et les princes d'Asie, soumis à l'autorité de la république, vinrent lui rendre hommage. Plusieurs d'entre eux amenoient leurs femmes et leurs filles pour capter sa bienveillance. Les reines se disputoient l'honneur de lui faire de magnifiques présens et de se surpasser l'une l'autre par l'étalage de leurs charmes. Comment un homme né simple ci-

toyen de Rome n'auroit-il pas été enivré de pareilles flatteries? Aussi se conduisit-il en homme qui ne connoît ni frein ni bornes. Il prenoit arbitrairement à l'un pour donner à l'autre; aux riches, pour récompenser ses comédiens et ses bouffons; à une ville opulente ou à une province, pour en reverser les trésors dans celles qu'il avoit ruinées. Les taxes qu'il mit sur les états d'Asie étoient énormes, et ne suffisoient pas encore à son luxe. Si *Antoine* ne s'étoit pas sevré des plaisirs dans le temps qu'il menoit la vie d'un soldat, à plus forte raison se laissa-t-il prendre à leurs charmes, surtout lorsqu'ils lui furent présentés par *Cléopâtre*. Alors commença cette passion qui causa tous ses malheurs.

Pendant qu'il s'oublioit auprès de cette enchanteresse, *Octavien* s'occupoit à régler les affaires d'Italie et à partager entre les vétérans les terres et les villes qui leur avoient été promises. Cette opération étoit très-embarrassante. Les habitans de ces malheureuses villes venoient en foule à Rome. Les femmes, tenant leurs enfans dans leurs bras, faisoient retentir les temples et les places publiques de leurs cris et de leurs lamentations. Leur terrible infortune touchoit le peuple de pitié. Il faut avouer qu'*Octavien* fit ce qu'il put pour satisfaire les vétérans sans en venir au partage. Il emprunta de grosses sommes qu'il leur distribua; mais, ces sommes ne suffisant pas, il fallut se résoudre à la dure extrémité de chasser les habitans des villes et des campagnes dévouées à la désolation, et d'y établir les soldats.

Quelque indifférentes que soient les grandes villes aux maux qui ne les atteignent pas, Rome en fut émue. Comme *Octavien* étoit seul exécuteur de ces violences, elles excitèrent contre lui une grande indignation dans la capitale. *Antoine* y avoit laissé *Fulvie*, sa femme. D'un autre mari elle avoit eu *Claudie*, qu'*Octavien* épousa. Le gendre et la belle-mère se brouillèrent. Il répudia *Claudie*, déclarant sous serment que de sa part il la rendoit vierge. Cette querelle partagea l'Italie en deux factions. Les vétérans qui avoient servi sous *Antoine*, ceux des habitans qui étoient chassés de leurs demeures, leurs parens et amis en grand nombre, prirent le parti de *Fulvie*. Elle se trouva assez forte pour assembler des légions et former un camp à *Préneste*, où on la vit, le casque en tête et l'épée au côté, faire les fonctions de général. En même temps *Lucius*, son beau-frère, lui levoit des troupes du côté des Alpes. *Octavien* ne laissa pas arriver ces renforts; il alla au-devant, et bloqua *Lucius* dans Pérouse. Après une défense désespérée, *Lucius* se rendit. Il croyoit avoir, par sa capitulation, assuré le sort des habitans; mais le triumvir n'en jugea pas ainsi. Contre sa parole donnée, il fit amener devant lui tous ceux qui composoient le conseil de la ville chargés de fers, et les condamna à mort. Quelques-uns de ces infortunés magistrats voulurent se justifier sur la nécessité où ils s'étoient trouvés d'obéir à *Lucius*, plus fort qu'eux dans la ville. *Octavien* leur répondit froidement ces terribles mots, *moriendum est* (il faut

mourir). On les conduisit enchaînés au pied d'un autel dédié à *Jules César*, où ils furent immolés comme autant de victimes dévouées aux mânes du dictateur, le jour même des ides de mars, anniversaire de sa mort, et la ville fut réduite en cendres. En lisant toutes ces sanglantes exécutions, on conviendra que jamais aucun assassinat n'a été aussi cruellement vengé.

Fulvie, trop foible et contre les troupes et contre les ruses du jeune triumvir, fut obligée de fuir. Elle se retira en Macédoine avec quelques-uns de ses partisans; d'autres prirent des routes différentes, selon la sûreté qu'ils se promettoient ou la facilité de la fuite. Parmi ceux qui échappèrent à la poursuite d'*Octavien*, on remarque, comme un des exemples des vicissitudes de la fortune, *Tibère Claude Néron*, qui trouva heureusement un petit vaisseau sur lequel, avec sa femme *Livie* et son fils *Néron*, à peine âgé de deux ans, il se transporta en Sicile. *Pompée* y dominoit. Il auroit pu, s'il avoit voulu, se joindre à *Fulvie*, causer de grands embarras à *Octavien*; mais il se contenta de recueillir les fuyards. Le gendre de *Fulvie* fut encore assez heureux pour qu'elle ne trouvât que froideur dans *Antoine*, son mari, lorsqu'elle lui écrivit contre *Octavien*. Il se détermina cependant à passer en Italie, moins pour la satisfaire que pour s'opposer aux invasions de son collègue. Il la traita même avec tant d'indifférence, lorsqu'il la vit en passant par la Macédoine. qu'elle en mourut de douleur. Comme les deux triumvirs avoient encore

besoin l'un de l'autre, la paix fut bientôt conclue entre eux. Pour la cimenter, *Antoine* épousa *Octavie*, sœur d'*Octavien*. Ils firent un nouveau partage de l'empire, par lequel la Dalmatie, les deux Gaules, l'Espagne et la Sardaigne appartinrent à *Octavien*, et toutes les provinces orientales jusqu'à l'Euphrate, à *Antoine*. Ils laissèrent, comme par pitié, l'Afrique à Lépide, qui ne se faisoit pas redouter, et convinrent de garder l'Italie en commun à eux deux. *Antoine* devoit faire la guerre aux Parthes, *Octavien* à *Pompée*, et pardonner de plus à tous les complices de la guerre de *Pérouse*.

Cette guerre contre *Pompée* devenoit nécessaire, parce que, se réveillant de son assoupissement, il désoloit les côtes d'Italie, interrompoit le commerce, et interceptoit les convois de blé destinés à l'approvisionnement de Rome. La cherté survint, et le peuple se révolta, mais comme les forces de mer des triumvirs ne leur parurent pas suffisantes, ils aimèrent mieux pour cette fois traiter que de combattre. *Pompée* apporta dans cet accommodement non-seulement de la bonne foi, mais de la délicatesse. Il vouloit d'abord que les triumvirs l'associassent à toute leur puissance ; mais à la fin il se contenta de la possession de la Sicile, de la Sardaigne, des îles adjacentes, et du Péloponèse. On lui accorda la dignité de souverain pontife, le droit de briguer le consulat quoique absent, et de faire remplir cette charge par quelqu'un de ses amis ; on lui accorda de plus la restitution des biens de son père, une amnistie pour

tous ceux qui s'étoient rangés sous ses drapeaux, liberté à eux et aux proscrits qui n'auroient point trempé dans la mort de *César* de retourner dans leurs maisons, et la restitution du quart de leurs terres. Il s'engagea de son côté à retirer ses troupes d'Italie, à ne plus permettre de descente sur les côtes, à faire partir au plus tôt pour Rome le blé qu'il avoit retenu, et à nettoyer la mer des pirates.

Ce traité fut envoyé à Rome, déposé entre les mains des vestales, et ratifié par une promesse de mariage entre la fille de *Pompée*, et *Marcellus*, neveu d'*Octavien*, encore enfant. Les contractans se donnèrent des fêtes, et se traitèrent réciproquement. *Pompée* commença. Il reçut sur sa galère *Antoine* et *Octavien*. Pendant qu'ils étoient à table, *Ménas*, son amiral, vint lui dire à l'oreille : « L'occasion » est belle de venger la mort de votre père et de » votre frère, et de vous rendre maître de l'empire » romain. Faites couper le câble, et laissez-moi le » soin du reste. » Toutes les troupes des triumvirs étoient à terre, et la flotte de *Pompée*, en ordre de bataille, environnoit les convives. Le coup étoit sûr, la tentation violente. On dit qu'il hésita ; mais enfin il répondit : « *Ménas* peut avoir cette idée ; » mais le fils du grand *Pompée* ne manquera pas à » sa parole. » Il eut tout l'honneur de ce traité. La générosité qu'il avoit montrée en stipulant les intérêts de tant d'illustres proscrits, et en ménageant leur retour dans leur patrie, fut hautement applaudie, et

le combla de gloire. Du nombre de ceux qui revinrent se trouvèrent *Tibère Néron*, sa femme *Livie* et son jeune fils, qui avoient été contraints de fuir après la guerre de *Pérouse*. *Octavien* devint passionnément amoureux de cette fugitive. Son mari n'osa s'opposer à l'inclination d'un amant si redoutable. Le triumvir répudia sa femme *Scribonie*, et épousa *Livie*, quoiqu'elle fût enceinte. Elle prit et conserva sur cet époux un empire qu'on n'auroit osé prévoir lorsqu'elle alloit chercher en Sicile un asile contre ses fureurs.

Une basse flatterie alluma aussi à Athènes le flambeau d'un hymen plus intéressé que solide. Revenu dans cette ville, *Antoine* y donna un repas splendide aux habitans de quelque distinction, et des jeux auxquels il voulut présider. Il parut dans une procession solennelle avec les attributs de *Bacchus*, dont les Athéniens lui avoient déjà donné le nom, et qu'il aimoit à représenter. Ce peuple, suivant son caractère adulateur, se prosterna devant le nouveau *Bacchus*, et le supplia d'épouser *Minerve*, sa protectrice. « J'y consens, dit le dieu, mais vous lui fournirez une » dot. » Il la porta en même temps à une somme très-considérable. Les flatteurs, bien étonnés, remontrèrent, supplièrent, marchandèrent ; mais il fallut payer la dot entière. Elle fut levée sur les habitans. Ils se vengèrent par des épigrammes. L'époux de la déesse méprisa les vers, et prit l'argent.

Ces épigrammes rouloient sur ses amours avec *Cléopâtre*, dont il alloit reprendre les chaînes pen-

dant qu'il laissoit *Octavie*, égale pour le moins en beauté à la reine d'Égypte, supérieure en mérite et en vertus, languir tristement à Athènes. On connoissoit les désordres d'*Antoine*; ils étoient publics; cependant *Octavie*, modèle à proposer aux femmes liées à des maris infidèles, ne se permit jamais ni plaintes ni murmures : elle tenta tous les efforts imaginables pour entretenir l'union entre les deux beaux-frères. Il survint entre eux une nouvelle querelle, excitée par des prétentions réciproques : quoique enceinte, *Octavie* affronte les dangers de la mer, va trouver son frère, et le conjure, les larmes aux yeux, de se réconcilier. » Ne me rendez pas, dit-elle, la plus infortunée » de toutes les femmes, moi qui en suis la plus heu» reuse. Le peuple romain a les yeux fixés sur moi » à cause des liens qui m'unissent aux deux plus » grands hommes de la terre. Femme de l'un et sœur » de l'autre, si deux hommes qui me sont si chers en » viennent à une rupture, ne serai-je pas également » à plaindre, de quelque côté que penche la vic» toire? » Les larmes d'une sœur tendrement chérie obtinrent d'*Octavien* une entrevue avec *Antoine*. Ils terminèrent leurs différends, et se procurèrent encore pour quelque temps les avantages de la paix.

[2968. — 30.] Une des principales conditions fut qu'*Antoine* céderoit à son collègue une partie de sa flotte pour faire la guerre à *Pompée*, qui, provoqué par des chicanes d'*Octavien*, recommençoit à bloquer les ports d'Italie. La politique maladroite d'*Antoine* lui fit aider son rival à se débarrasser

d'un ennemi dont lui-même quelque jour pourroit avoir besoin. Les événemens variés de cette guerre, les dangers qu'*Octavien* y courut, marquent combien il avoit besoin du secours de son collègue. Il fut aussi secondé par son autre collègue *Lépide* en personne. Aussi inconstante que l'élément sur lequel on combattit pendant presque toute cette guerre, la fortune passa alternativement sous les étendards des deux partis. Deux orages qui se suivirent en peu de jours dispersèrent la flotte d'*Octavien*, et déconcertèrent ses premiers projets. Il fut consolé de cette disgrâce par une victoire d'*Agrippa*, son meilleur amiral. A son tour, le triumvir essuya sur ses vaisseaux une grande défaite, et fut très-heureux de pouvoir se sauver dans son armée de terre, qui se trouva renfermée dans un terrain sans eau et couvert des cendres de l'Etna. Elle y auroit péri, si *Agrippa*, aussi habile à terre que sur mer, ne fût venu à son secours. Après avoir délivré le triumvir, il remonta sur ses vaisseaux. Les circonstances déterminèrent *Octavien* à accepter le défi que proposa *Pompée* de finir la guerre par un combat de trois cents contre trois cents galères. Cette bataille se donna sous les yeux des deux armées rangées sur le rivage, et rendues par une trève spectatrices pacifiques. Le triumvir avoit fui les combats tant qu'il l'avoit pu. Il fut présent à cette action malgré lui, parce que, croyant que ce seroit son armée de terre qui seroit attaquée, il s'étoit réfugié sur sa flotte, que l'amiral de *Pompée* attaqua contre son attente. Il n'osa se dispenser ici de se trouver

à une action qu'il avoit acceptée, et qui devoit être décisive. Si l'on en croit *Antoine*, il n'eut même pas le courage de regarder les deux flottes rangées en bataille. Il se coucha dans sa galère, les yeux élevés vers le ciel, et resta dans cette attitude jusqu'à ce qu'*Agrippa* eût vaincu.

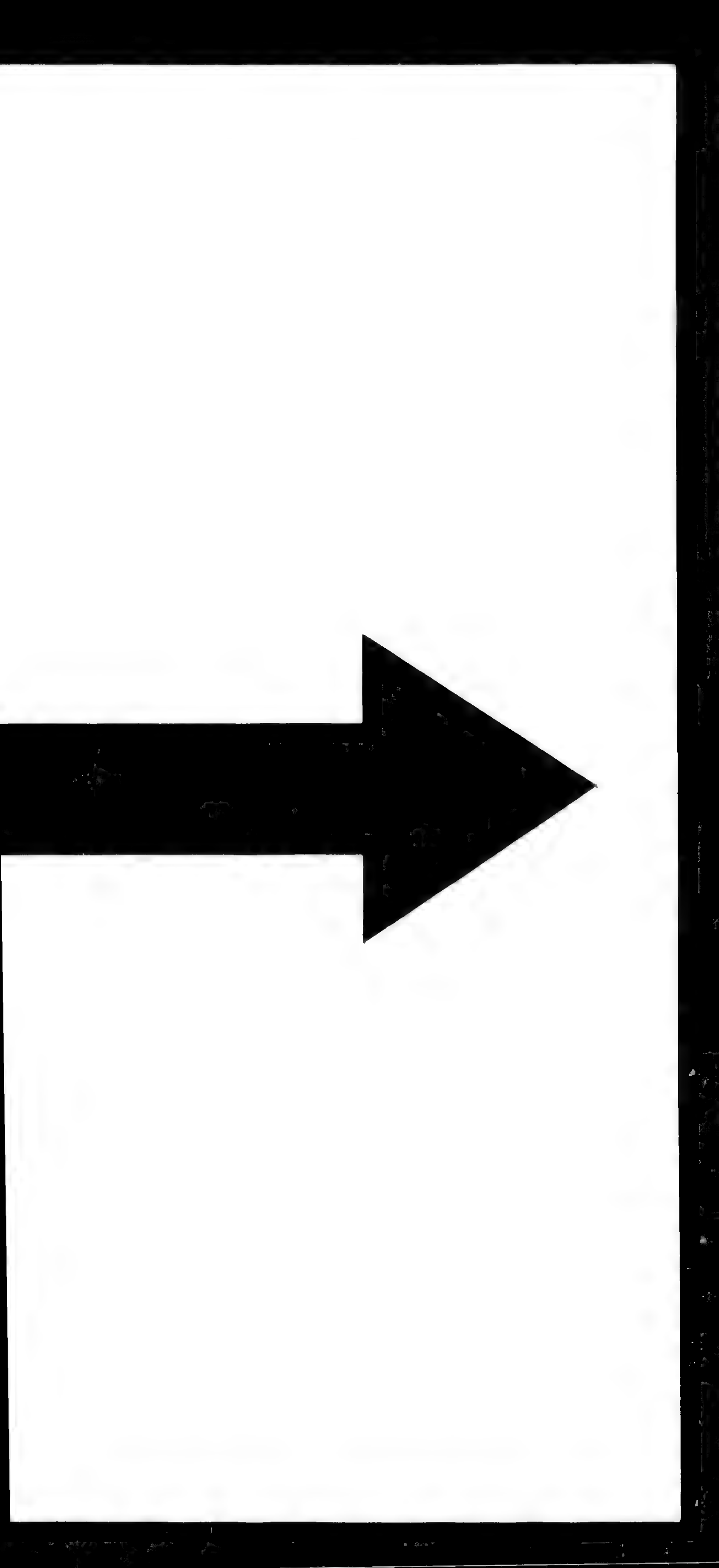
Pompée, au contraire, se conduisit avec la plus grande valeur; mais, après sa défaite, au lieu de se mettre à la tête de son armée de terre, et de tenter le sort d'un second combat, il ne songea qu'à ramasser ses trésors déposés dans une ville voisine, et se sauva dans l'Asie mineure. Il y soutint encore quelque temps la guerre : c'étoit le département d'*Antoine*. Le triumvir lui opposa *Titius*, un de ses lieutenans, qui battit le malheureux général et le fit prisonnier. *Antoine* avoit ordonné qu'on le lui envoyât; mais *Titius*, feignant de mal entendre les ordres, le fit mourir. Ainsi *Antoine* eut le malheur, après avoir aidé son collègue à faire avantageusement la guerre, de mettre encore le sceau à la fortune de ce rival, en le délivrant d'un adversaire dont lui-même auroit pu tirer de grands secours dans les querelles qui les divisèrent de nouveau.

Tout réussissoit à l'heureux *Octavien*. Il grossit ses bataillons, déjà très-nombreux, de ceux de *Pompée*, et y ajouta bientôt ceux de *Lépide*. *Lépide* n'avoit que l'ombre de l'autorité du triumvirat; mais cette ombre même étoit incommode à *Octavien*. Selon son adresse ordinaire d'accuser les autres de l'ambition dont il étoit coupable, il se plaignit de quelques en-

treprises de *Lépide*. Celui-ci prouva facilement que, s'il y avoit invasion de pouvoir, elle étoit du fait d'*Octavien*, et non du sien. On s'aigrit par les propos. Les deux armées campoient à côté l'une de l'autre. Pendant l'intervalle de la discussion, *Octavien* gagne les principaux officiers de [illegible] collègue, et se présente avec une simple escor[illegible]te de *Lépide*, feignant de vouloir s'expliqu[illegible]s les légions abandonnent comme de concert l[illegible]heureux *Lépide*. Il se jette aux pieds de son collègue, et lui demande la vie. Il étoit trop peu redoutable et trop méprisé pour qu'elle ne lui fût pas accordée. Son collègue l'envoya la terminer honteusement en exil, et partagea son petit département avec *Antoine*. Par la réunion de toutes ces forces, *Octavien* se trouva à la tête d'une armée plus puissante qu'aucun général romain n'en eût jamais commandé. Elle consistoit en quarante-cinq légions, vingt-cinq mille chevaux, cent soixante mille fantassins armés à la légère, et six cents vaisseaux de guerre, sans compter un nombre prodigieux de plus petits.

A son retour dans Rome, le sénat en corps alla le recevoir à la porte de la ville, l'accompagna au Capitole, couronné de fleurs, avec la foule du peuple, et le reconduisit dans son palais. Le lendemain on lui décerna tant d'honneurs, qu'il eut honte de les accepter. Il se contenta de l'ovation, et voulut bien permettre qu'on lui érigeât dans la place une statue avec cette inscription : « A *César*, pour avoir réta- » bli la paix par terre et par mer », et qu'on ordon-





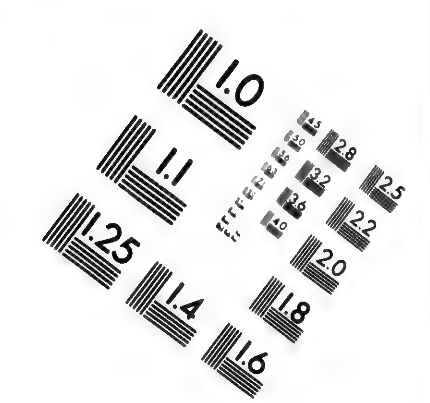
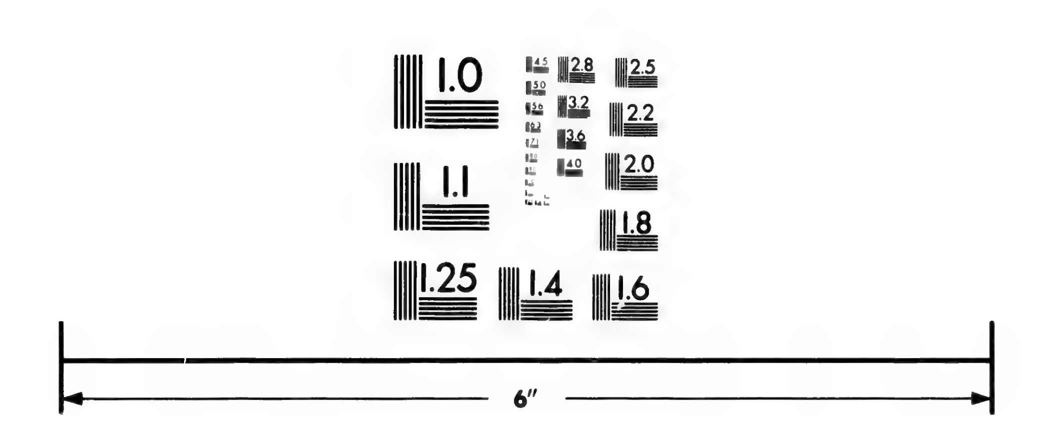


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



1.0 2.8 2.5 3.2 2.2 3.6 4.0 2.0 1.8 1.6

1.1 1.0

nât la célébration d'une fête annuelle le jour de sa victoire sur *Pompée*. Il fit une belle action dont *César* lui avoit donné l'exemple. Toutes les lettres qui s'étoient trouvées dans les papiers de *Pompée*, entre lesquelles s'en trouvoient plusieurs des principaux sénateurs, il les porta sur la place publique, et les jeta au feu sans les lire. Cette générosité plut tellement au peuple, qu'il avoit d'ailleurs gagné par ses largesses, qu'il le nomma sur-le-champ tribun perpétuel. Le sénat ne mit point d'opposition à cette faveur, parce que le triumvir déclara solennellement qu'il abdiqueroit son autorité aussitôt qu'*Antoine* seroit revenu de son expédition contre les Parthes.

Elle se faisoit avec succès par *Ventidius*, qui vengea *Crassus*, abattit les trophées élevés par les Parthes après la bataille de Carrhes, et releva l'honneur des armes romaines. Mais *Antoine* n'avoit aucune part à cette gloire : il s'amollissoit dans les délices auprès de *Cléopâtre*, et filoit pour ainsi dire son ignominie auprès de cette nouvelle *Omphale*. Quand il voulut reprendre la massue, elle fut trop pesante pour ses foibles mains. Entre plusieurs défaites dans lesquelles périt l'élite d'une armée florissante, il eut quelques avantages dont il s'autorisa pour prendre le titre de vainqueur des Parthes. Il se crut aussi arbitre des royaumes, et donna à sa maîtresse, outre l'Égypte dont elle jouissoit, toute la Phénicie, l'île de Cypre, et une partie considérable de l'Arabie et de la Judée.

Le sénat et le peuple romain furent indignés de ces libéralités, et surtout de ce qu'ayant fait *Arta-*

baze, roi d'Arménie, prisonnier par surprise, il en triompha dans Alexandrie, comme s'il eût envié à Rome le privilége d'être seule la ville des triomphes. Toujours aveuglé par sa fatale passion, il ne tarda pas à commettre une nouvelle faute qui redoubla le mécontentement. Alexandrie vit dresser dans sa plus belle place une trône d'argent avec deux siéges d'or : l'un pour *Antoine*, l'autre pour *Cléopâtre*, et deux siéges plus petits pour leurs enfans. Les deux amans y parurent avec les attributs d'*Isis* et d'*Osiris*. Il y proclama plus solennellement *Cléopâtre* reine des pays qui lui avoit déjà donnés, lui associa *Césarion*, le fils qu'elle avoit eu de *César*, partagea aux trois enfans qu'il avoit eus d'elle l'Arménie, la Médie, la Libye, le pays de Cyrène, tous les pays de l'Asie mineure, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Hellespont, la Parthie, et toutes les provinces occidentales depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, lorsque la conquête en seroit faite.

Antoine ne borna pas là ses imprudences. A la sollicitation de *Cléopâtre*, qui craignoit autant les charmes que la vertu d'*Octavie*, il la répudia. La sage Romaine ne se démentit pas dans cette occasion. Son frère lui ordonna de quitter la maison d'un mari qui la traitoit avec tant de mépris ; mais elle le conjura de ne point l'obliger à quitter la maison de celui qu'elle vouloit toujours honorer comme son époux, malgré son inconstance ; elle y resta, s'appliqua à l'éducation, non-seulement de ses enfans, mais de ceux qu'il avoit eus de *Fulvie*. Les personnes que

son indigne époux envoyoit à Rome étoient sûres de sa protection. Elle employoit pour eux tout le crédit qu'elle avoit auprès de son frère, et lorsque, comblant la mesure, *Antoine*, dans sa démence, lui ordonna de quitter sa maison, et envoya même des satellites pour l'en chasser de force, si elle résistoit, elle obéit sans se plaindre, et continua de rendre les mêmes services aux créatures de son mari. Elle supplia même son frère de ne point faire la guerre à *Antoine* pour un affront qui la regardoit elle seule.

En effet, *Octavien*, délivré de *Pompée*, débarrassé de *Lépide*, ne voyoit plus d'obstacle à se rendre seul maître absolu de l'empire que la concurrence d'*Antoine*. Les fautes multipliées de son rival précipitoient celui-ci vers sa ruine, et le triumvir de Rome n'oublioit rien de ce qui pouvoit accélérer la chute de son collègue. L'opinion publique étoit encore de quelque poids. Il la tourna contre *Antoine* en faisant de sa mauvaise conduite des peintures trop vraies, qu'on répandit avec profusion. Les lettres, les plaintes, les reproches se multiplièrent entre les deux beaux-frères. *Octavien* enleva de force le testament qu'*Antoine* avoit déposé entre les mains des vestales. Il y avoit vu en particulier avec dépit qu'*Antoine* déclaroit par ce testament *Césarion* né en légitime mariage de *César* et de *Cléopâtre*; que par conséquent l'intention de l'amant de cette princesse étoit, en reconnoissant la légitimité de ce mariage, de faire passer la succession de *Cesar* à celui qui en étoit issu, et d'en dépouiller lui, *Octavien*, qui

n'étoit que neveu. *Octavien* fit lire en entier ce testament dans le sénat, et insista sur les dispositions qui pouvoient choquer la fierté des Romains : les égards du testateur pour une reine étrangère, les legs de ses biens patrimoniaux aux enfans qu'il avoit eus d'elle, surtout la volonté expresse, qu'en quelque lieu qu'il mourût, ses cendres fussent portées en Égypte, et réunies à celles de *Cléopâtre*. Il fut aussi reproché à *Antoine* d'avoir donné à *Cléopâtre* la fameuse bibliothèque du roi de Pergame, composée de trois cent mille volumes; d'avoir lu des lettres amoureuses sur son tribunal, de s'être levé au milieu d'un plaidoyer important pour suivre l'Égyptienne, de lui avoir marché sur le pied en quittant la table dans une fête solennelle; ce qui avoit été regardé par tous les convives comme un rendez-vous; griefs qui font voir que la dignité des mœurs n'étoit pas encore tout-à-fait oubliée à Rome.

Ces imputations firent tant d'impression, que plusieurs partisans d'*Antoine* l'abandonnèrent, que d'autres allèrent le trouver, et le conjurèrent de réformer sa conduite et d'abandonner *Cléopâtre*. Mais, toujours maîtresse de son esprit comme de son cœur, elle eut le crédit de lui faire rejeter cet avis prudent, et même de l'engager à éloigner ses amis les plus zélés. Au lieu de ramasser ses troupes, et de fondre en Italie, comme on le lui conseilloit, sur son rival qui n'étoit pas encore prêt, il s'amusoit à Athènes et à Samos à des festins et à des fêtes qui faisoient dire aux spectateurs : « Que feront-ils pour célébrer leur

» triomphe après la victoire, puisqu'ils se réjouissent » si fort à l'entrée d'une guerre sanglante ? » Elle fut déclarée par *Octavien*, non à *Antoine*, qui en étoit le principal objet, mais à *Cléopâtre*, afin de montrer encore quelque ménagement pour son collègue. Cette guerre auroit pu durer long-temps entre deux généraux maîtres de tant de pays qu'ils pouvoient se disputer, si tous deux n'eussent souhaité de la finir, l'un par politique, pour ne pas laisser refroidir l'indignation du peuple romain, l'autre par intérêt pour ses plaisirs. Ils se cherchèrent donc avec empressement; et comme ils désiroient de se trouver, ils se rencontrèrent bientôt près du cap d'Actium, au golfe d'Ambracie, vis-à-vis l'Épire, chacun avec une armée de terre et une de mer.

Les meilleurs officiers d'*Antoine* l'exhortoient à combattre sur terre; mais *Cléopâtre*, à qui la mer offroit, en cas de défaite, une retraite plus assurée, l'emporta. Il chargea sa flotte de ce qu'il avoit de meilleures troupes. Un vétéran prêt à s'embarquer lui découvrit sa poitrine et lui dit : « Mon général, » que ne vous fiez-vous à ces blessures et à cette épée, » plutôt qu'à du bois pourri. Laissez la mer aux sol» dats d'Égypte et de Syrie qu'on a nourris sur cet » élément; mais nous autres Romains, donnez-nous » la terre, où nous sommes accoutumés à braver la » mort et à chasser nos ennemis devant nous. » Le général ne répondit rien. Il s'efforçoit de montrer des espérances; mais la défiance perçoit à travers son air d'assurance. « L'âme d'un amant, dit *Plutarque*,

» n'est plus la même qui animoit le corps. » Le malheureux *Antoine* n'éprouva que trop cette vérité. Son cœur, qui ne s'étoit jamais ouvert à la crainte, se pénétra de la frayeur de *Cléopâtre*. Elle fuyoit; il suivit cette reine sans réflexion, sans songer qu'en se mettant à la tête de ses légions, il pouvoit réparer sur terre l'échec qu'il venoit d'éprouver sur mer.

S'il avoit montré quelque énergie, ce qui lui arriva en fuyant prouve qu'il ne lui auroit pas été impossible de rappeler la victoire sous ses étendards. *Octavien* avoit envoyé après lui des vaisseaux légers. *Antoine*, foiblement escorté, se trouvant pressé, ordonne à ses pilotes de les attendre. Ce trait de fermeté fait revirer de bord à toute l'escadre. Un seul vaisseau, commandé par un Lacédémonien, nommé *Euryclès*, continue sa route; *Euryclès* aborde fièrement la galère du Romain et le menace de sa lance. « Qui es-tu, lui crie le triumvir sans se lever de sa » place, où il étoit tristement assis, qui es-tu pour » avoir la hardiesse de me poursuivre ainsi? — Je » suis, répondit le Spartiate, *Euryclès*, fils de *La-* » *charis*, que le bonheur de *César* amène pour venger » la mort de son père. » *Antoine* avoit fait autrefois mourir *Lacharis* pour fait de piraterie. Le Romain ne daigna pas seulement changer d'attitude. Il baissa la tête, et revint à ses rêveries. *Euryclès* passa et alla s'emparer d'un vaisseau dont il préféra la richesse à sa vengeance. Depuis ce moment jusqu'à la funeste catastrophe des deux amans, presque toutes les actions d'*Antoine* portent le caractère de l'im-

prudence, d'une espèce d'aliénation d'esprit, suite d'une passion effrénée, et sont flétries par la stupeur du découragement et une honteuse inertie. En s'ensevelissant dans le tombeau, il se survécut dans sa postérité, qui donna des maîtres à l'empire du monde ; pendant qu'*Octavien*, dont la sombre politique n'avoit pu souffrir à ses côtés un collègue assis sur le trône de l'univers, mourut tout entier, sans enfans héritiers de sa grandeur.

De retour à Rome, il fut honoré de trois triomphes, dont le dernier présenta les deux fils d'*Antoine* et de *Cléopâtre*, et la figure de cette reine piquée au bras par un aspic. Il reçut alors le nom d'*empereur*, non pas dans le sens qu'on lui avoit donné jusque-là, et qui n'étoit qu'un titre d'honneur, mais dans un sens qui emportoit avec lui l'autorité souveraine. Il accepta aussi le nom d'*Auguste*, réservé jusqu'alors aux objets d'un respect religieux. Ensuite il fut question de savoir ce qu'il feroit de son énorme puissance, s'il l'abdiqueroit comme *Sylla*, qui mourut tranquillement dans son lit, ou s'il la garderoit comme *César*, au risque de trouver quelque nouveau *Brutus*. Cette alternative fut discutée en sa présence par ses deux plus chers confidens, *Agrippa*, grand guerrier, et *Mécène*, profond politique. L'opinion de ce dernier, qui fut d'avis de garder l'autorité, prévalut. A dire vrai, cette délibération d'*Octavien*, pour savoir s'il renonceroit à la puissance suprême, ou s'il la conserveroit, n'est pas un fait suffisamment attesté par l'histoire.

Ce fut sans doute par les conseils de *Mécène* qu'*Octavien* fit des règlemens propres à se faire pardonner sa puissance, tels que le partage des provinces entre l'empereur et le sénat. A ce corps, pour lequel il marqua toujours beaucoup de déférence en l'asservissant, il assigna les provinces les plus prochaines, comme les plus agréables par leur tranquillité. Mais en prenant pour lui les plus exposées aux attaques de l'ennemi, son but étoit de concentrer en lui toute la force militaire, puisqu'il n'y avoit de troupes que dans les provinces menacées d'irruption dont il se réservoit le commandement. Il s'appliqua à gagner le peuple et les soldats par des largesses. Les Romains virent avec un grand plaisir la ville s'embellir sous sa domination. Selon son expression, « il l'avoit » trouvée de briques, il la laissa de marbre. » La justice, par ses soins, s'administra avec équité. *Octavien* parut presque toujours fidèle à la sage maxime que *Mécène* lui avoit proposée pour base de son gouvernement en ces termes : « Vous serez heureux » dans vos entreprises, et fameux dans l'histoire après » votre mort, si vous gouvernez les autres comme » vous souhaiteriez d'être gouverné vous-même. » Aussi, lorsque ce prince, plus politique sans doute que sincère, proposa de renoncer à l'autorité et de la remettre au sénat, les pères conscrits, après avoir vécu sous son gouvernement pendant quatre ans, le prièrent de garder la puissance. *Auguste* eut la modestie de ne l'accepter que pour dix ans; mais elle

lui fut redonnée pour dix autres. Ainsi finit la république.

Il en resta cependant toujours le simulacre. Les comices se tinrent comme à l'ordinaire au Champ de Mars. On élisoit les magistrats, mais ils étoient indiqués auparavant par l'empereur. Les mêmes emplois subsistèrent avec leur pompe, leurs ornemens et leur appareil imposant, mais au fond destitués de toute autorité. Cependant le sénat parut si satisfait de ce qu'*Auguste* lui laissoit, qu'il l'honora du titre de *père de la patrie*. Plein d'égards, ce prince soumit presque toujours à la sanction du sénat ses lois sur le gouvernement, le militaire et les mœurs. Il eut attention de n'accepter de la flatterie que les honneurs qui pouvoient lui être utiles. En conséquence, il refusa la dignité de dictateur, dont il n'avoit pas besoin, puisqu'il en possédoit la puissance; mais il reçut le titre de tribun, de tribun perpétuel, qui rendoit sa puissance inviolable, et celui de souverain pontife, qui la rendoit sacrée. Ces titres, tout respectables qu'ils étoient, pourvoyoient moins à sa sûreté que neuf cohortes composées d'à peu près dix mille hommes, qu'on appela depuis *cohortes prétoriennes*. Il les logea dans le voisinage de Rome; lui et ses successeurs leur donnèrent des priviléges qui intéressoient cette garde à la conservation de leur personne. Cependant elle ne garantit pas *Auguste* lui-même de quelques complots secrets.

Il se montra inexorable dans la punition de la pre-

mière conspiration, tramée par *Muréna* et *Cépion*. Ces chefs y entraînèrent quelques sénateurs mécontens de la réforme qui venoit d'être faite dans leur corps. De mille, l'empereur l'avoit réduit à six cents. On prétend qu'*Auguste* fit mourir plusieurs des sénateurs dégradés qui n'avoient pas trempé dans la conjuration, par la raison « qu'un prince doit se défaire de ceux qu'il a offensés » : maxime odieuse, mais qui n'est que trop souvent mise en pratique. Il paroît que son caractère le portoit à la sévérité. *Mécène*, qui le connoissoit, lui fit une fois à ce sujet une dure leçon. Voyant qu'il se disposoit à condamner des criminels avec une rigueur inflexible, et ne pouvant à cause de la foule approcher du tribunal, il lui jeta un billet où *Auguste* lut ces mots : « Descends de ton tribunal, boucher. » *Auguste* se leva sans mot dire, et congédia l'assemblée. La docilité du souverain n'est pas moins admirable que la hardiesse du ministre. Deux autres traits font honneur à son affabilité et à son amour pour la justice. Un simple légionnaire, embarrassé dans un procès, vint le prier de plaider sa cause. L'empereur lui répondit qu'il étoit trop occupé pour plaider lui-même, mais qu'il lui choisiroit un bon orateur. Cette réponse, quoique très-obligeante, ne satisfit pas le soldat. Il dit à son général : « Me suis-je battu pour vous par procureur ? » Approuvant sa franchise, *Auguste* répondit : « Ni moi non plus, je ne plaiderai point pour » vous par procureur. Il tint parole et défendit la cause en personne. Il ne négligeoit aucune occasion

de se rendre utile. En refusant la dictature, il agréa la charge de gouverneur de Rome, et la transmit à *Agrippa*, qui s'acquitta de cette importante fonction fort utilement pour la ville. On doit à *Auguste* le Panthéon, qui subsiste encore, et l'abondance des eaux excellentes dont Rome jouit jusqu'à ce jour.

Tant d'avantages procurés à Rome, tant par *Octavien* lui-même que par ses ministres, lui attirèrent l'estime et l'affection générale; de sorte que, dans une maladie dangereuse dont il fut attaqué, la ville éclata en regrets, en gémissemens, et fit des prières à tous les dieux de l'Olympe. Il faut pourtant distinguer entre la profonde douleur et les basses adulations du sénat. La politique eut sans doute autant de part aux vœux des pères conscrits pour sa convalescence qu'aux précautions proposées pour sa sûreté après la conjuration de *Muréna*. Elles consistoient à ordonner que les sénateurs veilleroient tour à tour jour et nuit à la porte de son appartement. Pendant qu'on délibéroit, *Labra*, homme de beaucoup d'esprit, feignit de dormir, et ronfla même quelques instans; puis, se réveillant comme en sursaut, il dit: « Ne comptez pas beaucoup sur moi pour la garde » de l'empereur, car je suis homme à m'endormir, et » sûrement j'incommoderois beaucoup plus *Auguste* » que je ne pourrois lui être utile. » Cette plaisanterie épargna au sénat un décret au moins ridicule. On date de la maladie d'*Auguste* l'exemption de toute espèce de taxe accordée aux médecins en reconnoissance de la santé qui lui avoit été procurée par l'un

d'entre eux ; comme, à l'occasion du plaisir que lui avoit fait le jeu de deux comédiens, il les exempta de la peine d'être battus de verges sur le théâtre, lorsqu'ils n'auroient pas contenté le public. Il mit aussi des bornes à la fureur des combats de gladiateurs, qui étoit portée à un tel excès, qu'ils combattoient par centaines, de sorte que c'étoit un vrai carnage. On vit des jeunes gens des premières familles, et des femmes même, ne pasrougir de descendre dans l'arène.

Pour arrêter le cours des débauches des jeunes Romains, et les forcer à se marier, *Auguste* mit une taxe sur les célibataires, permit aux patriciens d'épouser des plébéiennes, et même des affranchies, et fit d'autres règlemens utiles aux mœurs. Mais que font les lois sans l'exemple ? Malheureusement *Octavien* n'étoit pas scrupuleux à cet égard. Entre autres désordres, on lui reproche ses habitudes scandaleuses avec *Térentia*, femme de *Mécène*. Il la respecta assez peu, et se respecta assez peu lui-même pour la mener dans les camps sans son mari. Les uns disent que cette conduite refroidit l'amitié du prince et du ministre ; les autres que l'époux débonnaire, loin d'être choqué de ce commerce, s'y prêtoit complaisamment. On rapporte qu'étant un jour à table en tiers avec les amans, il fermoit les yeux pour ne les pas gêner. Un esclave, s'imaginant qu'il dormoit, crut l'occasion favorable pour voler un vase d'or. Il l'emportoit. *Mécène* l'arrête et lui dit : » Coquin, je ne dors pas pour tout le monde. »

Auguste porta la peine du mauvais exemple qu'il

avoit donné à sa cour. *Livie*, sa fille, s'abandonna aux désordres les plus honteux, et fut imitée par une autre *Livie*, fille de la première, qui étoit veuve d'*Agrippa* et femme de *Tibère*. Quand le père fut instruit, peut-être le dernier de l'empire, des débauches de sa fille, il la relégua dans une île presque déserte, d'où il lui fut permis de revenir en Italie; mais son père ne voulut jamais la revoir. Dans l'excès de sa douleur, il eut l'imprudence de dévoiler au sénat les turpitudes de sa fille dans une lettre qui devint publique; faute qu'il n'auroit pas commise, avouoit-il lui-même, s'il avoit eu *Agrippa* et *Mécène* Ces deux hommes lui furent singulièrement attachés. Aussi les combla-t-il de bienfaits, chacun de la manière qui lui convenoit. *Mécène* eut une abondance de richesses qui lui servirent à élever des palais moins somptueux qu'agréables, où il vivoit voluptueusement avec ses amis et les gens de lettres qu'il protégeoit, qu'il enrichissoit, et qui lui ont fait une réputation immortelle. *Agrippa*, selon son génie, fut mis à la tête des armées de terre et de mer, décoré de grandes dignités, chargé d'administrations pénibles et périlleuses. Il éleva des bâtimens somptueux et grava la gloire d'*Auguste* sur le marbre et l'airain, qui l'ont transmis à la postérité. L'empereur lui donna sa fille en mariage. Par politique, ou par reconnaissance, il renvoyoit à son beau-père l'honneur de ses conquêtes et de ses victoires. On remarque qu'il eut la modestie de ne pas vouloir accepter de triomphes, et que cette modération, imitée par les

autres généraux, qui s'aperçurent sans doute qu'elle plaisoit à *Auguste*, rendit plus rare cette éclatante cérémonie.

Ce prince ressentit avec amertume la perte de ces deux amis dans ses chagrins domestiques. Outre la mésintelligence qui régna toujours dans sa famille, il vit successivement disparoître ses deux petits-fils, *Lucius* et *Caius*, enfans d'*Agrippa* et de *Julie*, qu'il avoit adoptés, qu'il regardoit comme les appuis de son trône, et qu'il avoit élevés dans cette espérance. Il en restoit un, nommé *Agrippa Posthumius*, qui mérita dès sa jeunesse, par ses débauches, la disgrâce de son grand-père, et dont *Tibère* n'eut pas de peine à se défaire par la suite. Sur cet heureux *Tibère* se réunirent, non les affections, mais les faveurs d'*Auguste*, par la protection de *Livie*, sa mère, et par l'empire que cette femme adroite sut prendre sur son mari. On croiroit qu'*Auguste* sentit le joug, et le supportoit quelquefois avec impatience, puisqu'il comptoit sa femme et sa fille pour les deux tourmens de sa vie. « Oh! que je serois heureux, disoit- » il, si j'avois vécu sans femme et sans enfans! » Le chagrin qui le rongeoit devoit être bien vif, s'il savoit ce que tout le monde soupçonnoit, que l'impératrice avoit, par le poison, procuré la mort des héritiers naturels de son époux afin de leur substituer son cher *Tibère*.

Il étoit, comme on doit se le rappeler, fils de *Tibère Néron*, son premier mari. *Drusus*, dont elle accoucha après qu'étant enceinte elle eût épousé *Au-*

guste, passoit pour le fils de ce prince. Il est certain que l'empereur avoit pour lui une tendresse paternelle, et qu'il l'associa dans son testament à ses deux petits-fils. Son courage et sa capacité lui firent une grande réputation à la guerre. Les sentimens républicains qu'il montroit assez publiquement lui concilièrent l'affection des Romains. On étoit assez généralement persuadé que, s'il devenoit le maître, il rétabliroit la république. Sa mort, dans laquelle cependant on ne voit rien d'extraordinaire, passa pour n'être pas naturelle, et fut regardée comme une calamité publique. Il s'en falloit bien que *Tibère* méritât les mêmes sentimens. Sa vie, dès son enfance, fut enveloppée de ténèbres; il marchoit par des routes obliques et tortueuses, mettant tout son mérite à n'être pas deviné. Rarement on met tant d'art à se cacher, quand on ne veut faire que le bien. Se défiant de tout le monde, tout le monde se défioit de lui. Aussi, malgré son adresse, essuya-t-il plusieurs disgrâces. On le vit, après avoir commandé les armées, banni de la cour de son beau-père, aller mener une vie obscure à Rhodes : rappelé ensuite, et mis pour ainsi dire sur les marches du trône par l'adoption, à condition d'adopter lui-même *Germanicus*, fils de son frère *Drusus*, et *Agrippa Posthumius*.

L'état chancelant de la famille d'*Auguste* faisoit naître des réflexions, et les réflexions des projets. Le parti républicain, qui n'étoit pas anéanti, conçut des espérances, et enfanta la conjuration de *Cinna*, petit-fils de *Pompée*. Plusieurs personnes du premier

rang s'y trouvèrent engagées. L'empereur en fut averti. Cette découverte le jeta dans une grande perplexité. Devoit-il encore répandre des flots de sang? Étoit-il sage d'accorder le pardon aux conspirateurs? Cette alternative fit la matière d'une conversation animée qu'il eut avec *Livie*, son épouse. On donne à l'impératrice l'honneur d'avoir déterminé son époux à la clémence. Quand il eut pris ce parti, il appela *Cinna* dans son cabinet, lui nomma tous ses complices, lui prouva qu'il étoit instruit du temps, du lieu, des circonstances convenues entre les conjurés. La foudre tombées auprès de *Cinna* ne l'aurait pas plus épouvanté. Mais son étonnement fut à son comble quand *Auguste*, après avoir rappelé à sa mémoire tous les bienfaits dont il l'avoit comblé, lui-dit : « Je vous pardonne, *Cinna*, et, pour l'amour de » vous, à tous ceux que vous avez engagés dans le » complot ; et pour vous prouver que je ne conserve » aucune inimitié, je vous nomme consul pour l'année » prochaine. » Cette conduite généreuse fit une si profonde impression sur l'esprit de *Cinna*, qu'il resta toute sa vie attaché aux intérêts d'*Auguste* et de sa famille.

Le temple de Janus fut fermé deux fois sous son règne, c'est-à-dire que deux fois l'univers alors connu se trouva en paix. Elle coûta cher aux peuples tourmentés par la république, et qui ne trouvèrent pas plus de repos sous les empereurs : témoins les malheureux Espagnols de la Biscaye et de l'Astùrie, forcés par *Octavien* lui-même, après la bataille d'Actium, à détruire leur pays, pour mettre un espace

imperviable entre eux et l'esclavage dont le vainqueur les menaçoit. Il réduisit par ses lieutenans la Galatie et la Pisidie en provinces romaines; inquiéta les Arabes; fit poser les armes à *Candace*, reine d'Éthiopie; vit à ses pieds, dans Rome, les ambassadeurs de Tiridate et de Phraate; celui-ci, trop heureux d'obtenir sa protection en renvoyant le reste des aigles romaines et les drapeaux perdus par *Crassus*. *Auguste* posa la couronne d'*Arménie* sur la tête de *Tigrane*, petit-fils de *Tigrane I*; envoya, sous les étendards d'*Agrippa*, la terreur chez les Germains, et, sous ceux de *Drusus*, le carnage aux habitans du Bosphore. Lui-même porta ce fléau chez les Gaulois et les Liguriens. Aucune guerre ne se renouvela plus souvent sous son règne que celle des Germains. Après *Agrippa*, *Drusus* y porta les armes; à *Drusus* succéda *Tibère*. Il obtint des avantages qui lui méritèrent le triomphe. Ce prince, secondé par *Germanicus*, marcha contre les Dalmates et les Pannoniens, revint contre les Germains, qui se vengèrent de leurs défaites sur *Varus*. Rarement les Romains ont essuyé une perte aussi considérable que sous ce général. Il se laissa bloquer dans des bois et des marais. A peine de son armée, qui étoit nombreuse, échappa-t-il quelques cavaliers pour aller porter la nouvelle de son désastre. Les officiers se tuèrent les uns les autres afin de ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Le général lui-même se perça de son épée, et la tête de *Varus* fut envoyée par bravade à l'empereur. Jamais il ne ressentit autant de chagrin d'aucun

malheur que de celui-ci. On l'entendit plus d'une fois s'écrier dans sa douleur : « *Varus*, rends-moi » mes légions. »

Cinquante-six ans de règne depuis son premier consulat, quarante-trois depuis la journée d'Actium, soixante-quinze d'âge, et surtout l'affaiblissement de sa santé, avertissoient *Auguste* que sa fin approchoit. Il fit donner par le sénat un décret conçu en ces termes : « A la réquisition du peuple de Rome, nous » accordons à *Caius César Tibérius* la même autorité » sur les provinces et sur toutes les armées de l'em- » pire romain, dont *Auguste* jouissoit et jouit en- » core, et que nous prions les dieux de lui conserver » encore long-temps. » Si *Tibère* dut cette association à l'empire aux sollicitations de sa mère *Livie*, on ne peut disconvenir aussi que ses talens politiques et militaires la méritoient; et puisque l'état d'infirmité forçoit *Auguste* de prendre un collègue, il ne pouvoit en trouver d'autre dans sa famille. Son petit-fils, *Agrippa Posthumius*, étoit toujours relégué dans l'île de Planésie. La tendresse de son grand-père pensa l'en retirer. Il alla voir, en très-grand secret, ce jeune infortuné. Ils versèrent l'un et l'autre des larmes, et on prétend que la crainte qu'il ne fût rappelé détermina l'impératrice à hâter la mort de son époux.

Mais qu'est-il besoin de poison pour détruire un corps usé par l'âge, les travaux et la débauche? car *Octavien* n'a pas été exempt de ce dernier défaut, la honte des vieillards immoraux, corrompus dès la jeu-

nesse. Il se sentit défaillir, et l'intermittence de cette lampe près de s'éteindre donna à l'impératrice le temps de faire prévenir *Tibère*, qui avoit été renvoyé en Germanie. On ne sait s'il revint assez tôt pour voir son bienfaiteur. Il est seulement certain que la liberté de l'approcher fut quelques jours interdite aux plus intimes amis de l'empereur, sous prétexte d'une tranquillité nécessaire, d'où l'on a conjecturé que sa mort fut cachée jusqu'à l'arrivée de *Tibère*, ou du moins jusqu'à ce qu'il eût concerté ses mesures.

La première action du successeur d'*Auguste* fut l'assassinat d'*Agrippa*, qu'il envoya tuer dans son île de Planésie. Le tribun chargé de ce crime vint dire publiquement à *Tibère* que ses ordres étoient exécutés. Celui-ci, qui auroit voulu qu'on crût que c'étoit *Auguste* lui-même qui avoit ordonné qu'on égorgeât *Agrippa* au premier bruit de sa mort répondit: « Je » ne vous ai rien commandé, vous en répondrez au » sénat. » *Crispus*, son confident, qui avoit donné l'ordre de sa part, effrayé du risque d'être obligé de charger l'empereur, ou de se condamner lui-même, s'adressa à *Livie*. Il lui fit comprendre qu'il seroit très-imprudent de divulguer les secrets du palais, les avis des ministres, ou les services de la soldatesque. « *Tibère*, ajouta-t-il, doit bien se garder d'affoiblir » l'autorité en rendant compte de tout au sénat. Le » despotisme est de nature à ne pouvoir résider que » dans la personne d'un seul. » L'avis fut goûté, et on ne parla plus du meurtre d'*Agrippa*.

Les deux consuls prêtèrent les premiers le serment

de fidélité à *Tibère*, et reçurent en son nom et au nom du sénat celui de la milice et du peuple. Il affecta de commencer toutes les fonctions publiques par le ministère des consuls, comme si l'ancienne république eût toujours subsisté, ou comme s'il eût été incertain s'il devoit accepter l'empire. L'édit par lequel il convoqua le sénat étoit court et conçu en termes modestes. Il y disoit qu'il n'usoit de ce droit qu'en vertu du pouvoir de tribun, dont *Auguste* l'avoit revêtu. Cet humble langage ne l'avoit pas empêché, dès qu'*Auguste* fut mort, de donner le mot aux cohortes prétoriennes d'aller au sénat environné de gardes, et d'écrire aux armées pour leur annoncer son avénement à l'empire. Son but étoit de s'assurer avant tout de la fidélité des troupes répandues en différentes provinces. Il craignoit qu'elles ne se déclarassent pour *Germanicus*, son neveu, qui commandoit alors une grande armée en Allemagne.

Quand les pères conscrits lui offrirent l'autorité souveraine, il feignit de la refuser, quoiqu'il s'en fût déjà emparé. Il commença un fastidieux discours sur la grandeur de l'empire romain, et sur son incapacité. Plusieurs sénateurs se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent les larmes aux yeux de prendre les rênes du gouvernement, que lui seul étoit capable de tenir. « Il m'est impossible, répondit-il, de gouverner le » tout; mais je me chargerai de la partie qu'on voudra » m'assigner. — Nommez-la, dit brusquement *Gal-* » *lus*. » *Tibère*, pris au mot, sentit sa faute; il resta

un moment interdit, et repartit : « La bienséance » ne me permet ni de choisir, ni de rejeter rien, » puisque j'aimerois mieux être dispensé de tout. »

Il étoit ému. *Gallus* s'en aperçut, et crut l'apaiser par une protestation qu'il n'avoit point eu, par sa proposition, dessein de diviser l'empire, mais au contraire de prouver, par la difficulté de le partager, qu'il étoit indivisible. Ce raisonnement alambiqué ne fit point honneur à *Gallus*, et ne satisfit pas *Tibère*, qui se vengea dans la suite de tous ceux qui avoient trop démêlé ses finesses. Il pardonna plutôt à ceux qui lui parlèrent franchement. L'un lui dit : « Il en est qui » exécutent avec lenteur ce qu'ils promettent promp- » tement; mais vous promettez lentement ce que vous » avez déjà exécuté. » Un autre dit : « Acceptez » l'empire, ou déclarez nettement que vous n'en vou- » lez pas. » *Tibère* termina enfin cette comédie en disant : « J'accepte l'empire, et je le garderai jusqu'à » ce que vous jugiez vous-mêmes, pères conscrits, » qu'il sera temps que je me repose dans ma vieil- » lesse. » Il avoit alors cinquante-six ans. Un de ses premiers soins fut de priver *Julie*, son épouse, de la modique pension que son père lui avoit laissée. Elle mourut réellement de misère. Il fit aussi périr quelques-uns de ses amans, que le père, malgré son indignation, avoit épargnés. La clémence d'*Auguste*, dans ses derniers temps, fit dire : « Qu'il auroit été à » souhaiter qu'il ne fût jamais né, ou qu'il eût été » immortel. » A sa mort les regrets prévalurent, et

les républicains eux-mêmes, consternés par les premières actions de son successeur, pleurèrent sincèrement celui qui les avoit asservis.

Tibère demanda au sénat pour *Germanicus*, son neveu, la puissance proconsulaire. On croit que par cette dignité il avoit dessein de s'attacher ce prince, que ses grandes qualités et son caractère aimable rendoient l'idole du peuple et des soldats. *Drusus*, son fils, ne possédoit pas à un même degré les qualités propres à captiver les cœurs et se concilier l'estime.

Deux révoltes arrivées au commencement du règne de *Tibère* mirent à l'épreuve les talens de ces deux princes. La première, de trois légions en Pannonie, fut excitée par un simple soldat, nommé *Percennius*, autrefois chef d'histrions et discoureur insolent. L'espèce d'éloquence qu'il avoit acquise dans sa première profession lui servit à débaucher peu à peu ses camarades. Dans ses entretiens nocturnes il leur prêchoit l'insubordination, l'égalité avec leurs chefs, attraits toujours puissans pour la multitude; et dans le pouvoir, qu'il leur conseilloit d'usurper, il leur faisoit envisager les richesses et le repos, juste récompense de leurs travaux.

Le mal s'accrut par la négligence e *Blesus*, leur général. Aux propos insolens succédèrent des violences contre les tribuns qui vouloient ramener les soldats à leur devoir. Des châtimens imprudemment employés par *Blésus* ne font qu'irriter les esprits et augmenter le désordre. Les soldats courent en foule à la prison. Ils forcent les portes; les fers des cri-

minels sont rompus, et désormais les rebelles font cause commune avec les scélérats coupables de crimes capitaux. Un autre simple soldat, *Vibulénus*, met la vie du général en danger. Il s'élève sur les épaules de ses camarades en face du tribunal. De cette espèce de tribune il s'écrie : « Vous venez de rendre la » respiration et le jour à des mourans ; mais qui ren» dra la vie à mon frère ? Il venoit, envoyé par » l'armée de Germanie, se concerter avec vous sur » nos intérêts communs ; *Blésus* l'a fait égorger la » nuit dernière par les gladiateurs qu'il tient auprès » de sa personne, et qu'il arme pour massacrer les » soldats. Réponds, *Blésus*; où as-tu jeté son corps? » Rends-le moi. Les ennemis ne refusent pas la sé» pulture. » Cette insolente apostrophe alloit avoir pour *Blésus* les suites les plus funestes, lorsqu'un homme encore sensible à la justice put se faire entendre, et prouva que l'impudent *Vibulénus* n'avoit jamais eu de frère.

La calomnie tomba, mais le calomniateur ne fut pas puni, et la révolte n'en continua pas moins. Elle étoit à son comble, quand *Drusus* arriva avec une escorte de gens d'élite, une grande partie de la cavalerie prétorienne, et les plus braves des Germains qui composoient la garde de l'empereur, ainsi qu'un conseil de personnes prudentes, d'anciens militaires estimés des soldats, pour diriger le jeune prince dans cette occasion délicate. Mais que pouvoient la force et la sagesse contre trois légions bien armées et emportées par une espèce de vertige ? Elles reçurent le

fils de l'empereur avec un air équivoque. Elles s'étudioient à montrer de la tristesse ; mais leurs visages annonçoient plutôt de la mutinerie. Elles s'assurèrent des portes, mirent en faction des corps de troupes. Le reste vint se placer devant le tribunal.

Après avoir eu beaucoup de peine à obtenir du silence, *Drusus* leur lit une lettre de l'empereur qui leur demandoit quel étoit le sujet de leurs plaintes. Il leur disoit que, quand il le sauroit, il le communiqueroit au sénat et leur feroit rendre justice. « Quoi ! » s'écrient-ils tous, consulte-t-on quand il faut nous » battre de verges, nous déchirer de coups, ou nous » mener à l'ennemi ? Et quand il faut nous distribuer » des récompenses, ce sont toujours des avis à de- » mander ? » La fureur s'empare de cette soldatesque ; ils poussent des hurlemens, courent en insensés dans le camp, frappent indistinctement les officiers, ceux même qu'ils avoient jusqu'alors le plus respectés. Le jour se passe dans ce tumulte, et la nuit faisoit craindre de plus grands excès, lorsque la lune, dans un ciel clair et serein, s'obscurcit et refuse sa lumière. Cette éclipse, dont les soldats ignoroient la cause, les frappe de terreur. Ils la regardent comme un châtiment des dieux. *Drusus* et son conseil profitent du premier moment de consternation : ils font saisir et décapiter les deux chefs, *Percennius* et *Vibulenus*. Les autres principaux auteurs de la révolte furent massacrés par les soldats eux-mêmes. On n'eut pas de peine à séparer les trois légions l'une de l'autre. Elles furent envoyées dans des quartiers éloignés, où il fut aisé

d'extirper ce qui pouvoit rester encore en elles de germe de rébellion. *Drusus* alla lui-même informer *Tibère* du succès de sa commission, succès qu'il ne dut qu'à un simple hasard.

Aux objets de plaintes qui avoient causé ou prétexté la révolte des légions de Pannonie, savoir la dureté du service, et le refus ou délai de récompenses, se joignoient dans les armées de Germanie un esprit d'ambition, une prétention déjà assez manifeste de disposer de l'empire. Elles sentoient leur force. Divisées en deux corps nombreux sur le Haut et le Bas-Rhin, chacune avoit un général, mais subordonnés l'un et l'autre à *Germanicus*, petit-neveu d'*Auguste*, adopté par *Tibère*. L'opinion s'étoit répandue que ce jeune prince se verroit volontiers porter sur le trône : c'est pourquoi les deux armées n'eurent aucune crainte quand elles apprirent que des Gaules, où il levoit les tributs, il venoit pour réprimer la révolte, qui commença chez elles, comme toutes les autres, par le relâchement de la discipline, l'oisiveté des camps, et les discours des raisonneurs.

Arrivé à l'armée du Bas-Rhin commandée par *Cécina*, *Germanicus* trouve les légions en pleine rébellion ; mais surtout les vétérans, autrefois modèles d'obéissance, paroissoient les plus aigris. Ils parloient de leurs trente années de service, conjuroient le prince de soulager leurs fatigues, de leur accorder une retraite à l'abri de la misère ; et afin qu'il ne pût pas alléguer l'impossibilité de les satisfaire, ils le pressent d'accepter l'empire, et lui dé-

clarent qu'ils sont prêts à le soutenir. A cette proposition, le prince se jette en bas de son tribunal, comme si elle l'eût rendu complice de la révolte, et veut sortir du camp. Les soldats s'y opposent les armes à la main, et le menacent de le tuer, s'il ne remonte. Il tire son épée, et s'écrie : « Je mourrai » plutôt que de trahir mon devoir. » Déjà il en tournoit la pointe contre sa poitrine; les uns le retiennent, les autres lui crient de frapper. Dans ce tumulte, ses amis l'enlèvent et l'emportent dans sa tente.

Moyennant des lettres supposées de *Tibère*, qui adoucissoient la honte d'une condescendance déshonorante, *Germanicus* accorda aux légions une partie de ce qu'elles demandoient. Il fut obligé, pour les satisfaire, de vider sa propre bourse, et d'épuiser celle de ses amis. Elles se laissèrent ensuite docilement conduire par *Cécina* dans leurs quartiers d'hiver.

L'épidémie de la révolte se répandoit. Des légions en garnison vers la Frise se soulevèrent; peu s'en fallut qu'elles ne massacrassent *Mennius*, leur commandant, qui avoit voulu les contenir. Il se sauva; mais il fut découvert dans sa retraite. Tiré violemment de son asile par ces furieux, il leur arrache l'étendard, le tourne vers le camp. « Ce n'est pas » moi, s'écrie-t-il, que vous trahissez, c'est *Germanicus*, votre général; c'est *Tibère*, votre empereur. » Il ajoute d'une voix ferme : « Quiconque » s'écartera de la marche sera traité comme déser-

» teur. » La rage dans le cœur, ils se laissent ramener tous au quartier, voulant désobéir, et ne l'osant pas.

Après avoir pacifié par ses largesses l'armée du Bas-Rhin, *Germanicus* se rendit à celle du Haut-Rhin, commandée par *Caius Silius*. Il avoit avec lui *Agrippine*, sa femme, alors enceinte, un jeune enfant, et beaucoup de dames de la première distinction, épouses des principaux officiers de l'armée. La révolte parut, après les premiers éclaircissemens, portée à un point de fureur qui ne permettoit pas d'y exposer des personnes si chères. Toutes refusoient d'abandonner leurs époux. *Agrippine* s'attachoit à *Germanicus*. A travers ses sanglots, on entendoit percer ces mots : « Je descends du divin » *Auguste*, j'ai hérité de sa constance, je serai » intrépide dans le danger. » Cependant il fallut se séparer. Les adieux touchans de tant de personnes arrachées des bras l'une de l'autre attirèrent un grand nombre de soldats. Le spectacle de la femme de leur général fuyant l'armée de son époux, portant dans ses bras un enfant en bas âge, suivie des femmes de ses amis, éplorées comme elle, toucha les légions.

Germanicus profite de ce moment de sensibilité, il leur parle, les prie, leur fait des reproches. Ils s'ébranlent, reconnoissent leur tort, demandent grâce, qu'*Agrippine* revienne, qu'on leur rende leur nourrisson, qu'on ne leur enlève pas ces enfans conçus et nés dans leur camp; ils demandent surtout qu'on ne leur fasse pas l'affront de donner ces enfans en otage

aux Gaulois, chez lesquels ils alloient se retirer. *Germanicus* leur fait entendre que le pardon est entre leurs mains. Aussitôt ils courent saisir les factieux, et les traînent chargés de chaînes devant *Pétronius*, lieutenant de la première légion. Les légionnaires étoient assemblés l'épée à la main. Un tribun leur montroit l'accusé placé au haut du tribunal : si on le proclamoit coupable, on le précipitoit, et il étoit aussitôt massacré. Il sembloit au soldat, en faisant couler le sang de ces malheureux, qu'il effaçoit son propre crime. Comme les plaintes contre les centurions avoient été vives et paroissoient fondées, *Germanicus* fit la revue de ces officiers. Chacun d'eux, cité l'un après l'autre, déclaroit son nom, son pays, ses années de service, ses actions mémorables, les distinctions qu'il avoit obtenues. Ceux dont les talens et l'intégrité obtenoient le suffrage public furent conservés dans leurs emplois, ou promus à des grades plus élevés. On cassa ceux qui étoient convaincus d'avarice, de cruauté, ou d'autres vices.

Quelques-unes des légions du Bas-Rhin, apaisées par l'argent de *Germanicus*, conservèrent dans leurs corps des principes de révolte qu'elles firent éclater. *Cécina* en donna avis à *Germanicus*. Celui-ci répondit qu'il partoit avec les légions purifiées par la punition des traîtres, et qu'il extermineroit cette horde de rebelles. *Cécina* montra cette terrible lettre aux officiers chargés des aigles et des drapeaux, et aux soldats les plus zélés pour leur devoir, et leur dit : « Il y va de votre vie. En temps de paix, on

» discute les affaires, on décide suivant le mérite;
» mais la guerre immole l'innocent avec le coupable.»
Ces officiers sondent ceux qu'ils jugeoient propres à entrer dans leurs vues. De l'aveu de *Cécina*, ils conviennent qu'ils fondront l'épée à la main sur les plus scélérats et les plus factieux, et qu'ils ne feront grâce à aucun. On avoit mangé la veille aux mêmes tables, on avoit passé la nuit ensemble, on avoit occupé la même tente, et à l'aube du jour des clameurs se font entendre. On se lance des traits, on se charge à coups d'épée. Le sang coule. Aucun officier ne paroît pour mettre un frein à la fureur des soldats : tous les proscrits sont égorgés. *Germanicus*, en arrivant, est témoin de cet affreux spectacle. « Hélas! dit-il, ce n'est pas un remède, c'est » une boucherie! » Après ces exemples, bien imprudent est l'homme qui compte sur la protection d'une multitude qu'il a fait révolter.

On blâma *Tibère* de n'être pas allé lui-même apaiser les légions, comme avoient fait *César* et *Auguste* en pareilles circonstances. Il feignit d'en avoir le dessein, fit travailler à ses équipages, préparer des vaisseaux, choisit ceux qui devoient l'accompagner, et tantôt prétextant la rigueur de la saison, tantôt des affaires, il trompa d'abord les politiques, ensuite la ville, et fort long-temps les provinces; mais il crut plus sage de confier cette commission à ses deux fils que de compromettre la majesté impériale. Si les mutins résistoient à *Germanicus* ou à *Drusus*, *Tibère* étoit encore en mesure de les adoucir ou de

les dompter; mais lorsqu'ils auroient méprisé l'empereur en personne, quelle ressource y substituer?

A peine la sédition étoit calmée, que le soldat, dans la fureur qui l'agitoit encore, est saisi du désir de voler à l'ennemi. C'est l'unique moyen d'expier tant de meurtres. Ses mains sacriléges ont été trempées dans le sang de ses frères; il n'apaisera leurs mânes qu'en recevant d'honorables blessures. *Germanicus* seconde cette ardeur; il jette un pont sur le Rhin, attaque les Germains, que la connoissance de la révolte retenoit dans la sécurité, et en fait un grand carnage. Plusieurs peuples se réunirent en vain pour lui fermer la retraite; il échappa à leurs piéges et à leurs efforts. Cette expédition fut conduite avec tant de sagesse et de valeur, qu'elle fit voler jusqu'à Rome la gloire du général, et causa beaucoup de jalousie à *Tibère*.

Il étoit d'autant plus inexcusable de se laisser ronger par cette passion, qu'il jouissoit alors d'une réputation personnelle assez bien méritée. Il faisoit paroître une grande aversion pour les honneurs extraordinaires, marqués par des statues qu'on prétendoit lui élever. S'il en souffroit dans les temples, ce n'étoit que comme ornemens : il ne vouloit pas qu'on les plaçât avec celles des dieux. Il rejetoit les titres trop pompeux et les flatteries, toléroit au contraire les railleries et les écrits piquans. « Dans » une ville libre, disoit-il, les pensées et les langues » des habitans doivent aussi être libres. » Le sénat ayant demandé la permission de rechercher les au-

teurs de quelques satires contre lui, et de leur faire leur procès, il répondit : « Nous n'avons pas le loisir » de nous amuser à de pareilles bagatelles. Si vous » ouvrez une fois la porte à ces sortes d'informa- » tions, vous n'aurez plus autre chose à faire ; car » sous ce prétexte chacun se vengera de ses en- » nemis, en les dénonçant comme auteurs de li- » belles. »

Dans le sénat, il souffroit d'être contredit, parloit respectueusement de tous les sénateurs, se levoit devant les consuls au théâtre, leur faisoit place dans les rues. Il se montroit fréquemment aux tribunaux, pour rappeler aux juges la sainteté de leurs fonctions. Le luxe des meubles et des repas trouva en lui un censeur sévère. Il donnoit lui-même l'exemple de la frugalité. Il chassa de la ville de jeunes patriciens et des femmes de qualité dont les mœurs ne répondoient pas à la naissance. La police domestique lui parut mériter son attention, comme un moyen d'arrêter les désordres dans leur principe. Il fit revivre à ce sujet une loi qui autorisoit les parens à punir leurs filles, même mariées, lorsque, par leur mauvaise conduite, elles déshonoroient leurs familles ; il fut si sévère à cet égard, qu'il défendit même les baisers qui, suivant l'usage, se donnoient pour se saluer réciproquement. Il marquoit une louable répugnance à charger le peuple de nouveaux impôts. « Un bon berger, di- » soit-il, doit tondre ses brebis, et non les écorcher. » Ainsi se comporta *Tibère* jusqu'à ce que sa puissance fût affermie.

ROME EMPIRE.

Tibère. Caligula. Claude. Néron. Galba-Othon-Vitellius. Vespasien. Titus. Domitien. Nerva. Trajan. Adrien. Antonin-le-Pieux. Marc Aurelle. Commode. Pertinax. Sévère.

Germanicus faisoit toujours la guerre en Germanie. Il se trouvoit en tête un adversaire digne de lui dans la personne d'*Arminius*, qui avoit causé la défaite de *Varus* en l'entraînant dans les forêts marécageuses où périt ce général romain. *Germanicus* se proposa, comme une action propre à l'illustrer, la vengeance de son prédécesseur. Il pénétra dans les mêmes forêts, où il détruisit les trophées déshonorans pour les Romains, ramassa les ossemens épars, tristes restes des légions, et leur donna la sépulture avec toutes les cérémonies consacrées par la religion. Dans un des combats qu'il fallut livrer pour arriver à ce camp funèbre, il fit prisonnière la femme d'*Arminius*, fille d'un roi très-attaché aux Romains. Elle avoit épousé ce prince malgré son père, et avec lui ses sentimens contre les dévastateurs de son pays. Son malheur, quand elle parut devant le vainqueur, ne lui arracha pas une larme. Sans s'abaisser à demander grâce, elle croisoit les bras sur sa poitrine, et regardoit son sein, moins occupée, à ce qu'il paroissoit, de son sort, que de celui de l'enfant dont elle étoit enceinte, et qui alloit naître dans l'escla-

vage. Ce spectacle dut toucher *Germanicus*. Il se rappela en ce moment la tendre *Agrippine*, qu'il avoit vue fuir dans le même état.

Cette princesse vivoit dans les camps, et partageoit avec lui principalement sa sollicitude pour les soldats. Elle visitoit les malades et les blessés, s'entretenoit familièrement avec eux, leur distribuoit des habits, de l'argent et toute sorte de secours. « Tant » de soins ne sont pas sans des vues secrètes, disoit » au prince ombrageux *Séjan*, le plus intime favori » de Tibère. »

On remarque que *Tibère* se montra plus méchant à mesure que *Séjan*, son ministre, prit plus d'empire sur lui. A travers quelques actions estimables, comme de la bienfaisance pour le peuple, des gratifications aux troupes, des générosités à des sénateurs pauvres, on apercevoit un fonds de caractère sombre et haineux qui lui attira des railleries. Il commença à ne les plus prendre avec insouciance comme autrefois. L'empereur fit revivre la loi de *lèse-majesté*. Dans le temps de la république, elle avoit lieu seulement « lorsqu'un citoyen donnoit atteinte à la majesté du » peuple romain, en livrant une armée, en soule» vant le peuple, en administrant mal la répu» blique. » On punissoit les actions, jamais les paroles. *Auguste*, le premier, étendit cette loi, qui emportoit peine de mort, aux auteurs des libelles diffamatoires. Elle avoit été donnée pour réprimer l'impudence de *Cassius Sévérus*, qui s'étoit permis de flétrir par des satires des hommes et des femmes

du premier rang. *Tibère*, piqué de certains vers et autres écrits anonymes répandus dans le public contre son orgueil, sa cruauté et sa mésintelligence avec sa mère, jugea à propos de renouveler cette terrible loi. On vit alors commencer les délations, mettre en justice des chevaliers, des sénateurs pour avoir mal parlé de l'empereur. Un sénateur fut traduit devant le tribunal pour avoir profané une statue d'*Auguste* en la mettant en vente avec ses meubles. Les juges étoient embarrassés; ils firent demander à *Tibère* s'il falloit rendre des jugemens en vertu de cette loi. Il répondit sèchement : « On doit observer » toutes les lois. »

Ce n'étoit pas un prince avec lequel on pût se permettre la moindre plaisanterie. Il n'avoit pas encore payé les legs faits par *Auguste* au peuple romain. Un plaisant, voyant passer un convoi funèbre, s'approche du cercueil, fait semblant de parler à l'oreille du mort, puis lui dit tout haut : « Souvenez-vous » aussi d'informer *Auguste* que les legs qu'il a faits » au peuple romain ne sont pas encore payés. » L'empereur, instruit de cette raillerie, fait venir le mauvais plaisant, lui paie sa part du legs, et ordonne qu'on le mette à mort sur-le-champ. « Qu'il » aille, dit-il, trouver *Auguste*, il lui donnera lui-» même des nouvelles plus fraîches que celles qu'il » lui a fait porter par le mort. » Peu de jours après il paya tous les legs au peuple.

Le goût effréné pour les spectacles, cause ou suite de la corruption des mœurs, éclatoit chez les Ro-

mains avec une espèce de fureur. La ville se divisoit en partis qui protégeoient tel ou tel acteur. On en venoit quelquefois aux mains, et on changeoit le théâtre en champ de bataille. Des officiers, des soldats, chargés de la police, avoient été blessés et tués dans ces occasions. C'étoit la rivalité des acteurs eux-mêmes qui donnoit lieu à ces querelles sanglantes. Pour les contenir, il fut agité dans le sénat si on abrogeroit la loi d'*Auguste* qui exemptoit les comédiens de la peine d'être battus de verges. Par considération pour *Tibère*, qui montroit du scrupule à enfreindre les ordonnances de son predécesseur, l'exemption accordée par *Auguste* ne fut pas révoquée; mais on fit des règlemens qui seront jugés sévères par les personnes dont les habitudes s'écartent peu de celles qu'on proscrivit. Il fut défendu aux sénateurs d'entrer chez les pantomimes, et aux chevaliers romains de leur faire cortége dans les rues. Il ne leur fut plus permis de jouer ailleurs que sur le théâtre public. On voulut par à réprimer l'empressement des Romains les plus distingués à faire leur cour aux comédiens pour en obtenir des spectacles particuliers. Les choses en étoient venues au point que les nobles visitoient assidument les acteurs, les accompagnoient partout, vivoient avec eux : bassesse de conduite qui les faisoit appeler les *esclaves pantomimes*. Enfin on diminua le salaire des comédiens. Ce décret fut porté, dit-on, « afin d'humilier leur orgueil et de » réprimer l'insolence que les honneurs et les ri- » chesses ne manquent pas de produire dans les

» gens de cette espèce. » Il y eut aussi des règles de bienséance prescrites aux spectateurs sous des peines graves.

Quoique nourrissant au fond du cœur la haine contre *Germanicus*, *Tibère* lui fit donner par le sénat le titre d'empereur, et confirma les grâces qu'il avoit accordées aux soldats. Ces marques d'approbation encouragèrent le général à de nouvelles entreprises en Germanie. Il entama cette province par les côtes maritimes. *Arminius* se présenta encore pour la défendre, se battit en désespéré, mais eut de nouveau la douleur de voir le grand nombre céder à la discipline. *Germanicus* courut aussi de grands dangers. Le flux et le reflux de l'Océan, dont la Méditerranée n'avoit pu lui donner qu'une très-foible idée, causa au jeune prince la plus vive surprise. La mer, orageuse sur ces côtes, se souleva comme pour défendre le pays qu'elle entouroit. Une tempête assaillit la flotte, forte de mille vaisseaux. On fut obligé de jeter à la mer chevaux, bêtes de somme, bagages, armes même, pour soulager les vaisseaux. Les uns furent engloutis, les autres furent jetés sur des îles inhabitées, où les soldats n'eurent, pendant plusieurs jours, de nourriture que les corps des chevaux poussés par les vagues sur le rivage. A force de peines et de soins, *Germanicus* rallia ses troupes, et les ramena victorieuses, mais diminuées, harassées, dénuées d'armes et d'habits. Cependant des succès si chèrement achetés excitèrent encore la jalousie de *Tibère*. Il craignoit la réputation qu'ils donnoient à ce prince.

Son rappel à Rome fut décidé. Il fallut obéir à un souverain dont les insinuations étoient des ordres, comme la disgrâce dont il frappoit quelqu'un étoit un arrêt de mort.

Libon, un de ses proches parens, en fit la triste expérience. C'étoit un jeune homme fort riche, plus étourdi que méchant, donnant dans les rêveries des devins et des astrologues. Ils flattèrent sa vanité en lui persuadant qu'arrière-petit-fils du grand *Pompée*, né d'une famille si illustre, il pourroit aussi-bien que le fils de *Tibère Néron* occuper le trône impérial. Ils lui firent voir sa future grandeur dans les prophéties qu'ils forgèrent, dans les oracles de ses ancêtres, dont ils lui faisoient apparoître les ombres qu'ils évoquoient. Tout en le séduisant, ils étoient ses délateurs, et venoient instruire *Tibère* de toute sa conduite. Il auroit pu sauver *Libon* en arrêtant ses égaremens; mais il aima mieux les savoir et le perdre. Des sénateurs se chargèrent du personnage odieux d'accusateurs, et furent assez peu délicats pour partager les biens de *Libon* quand il fut condamné. *Tibère* leur conféra sans formalité les magistratures qu'ils désiroient, en récompense de leur complaisance: argent et honneurs, moyens infaillibles de multiplier de pareils monstres : à cette occasion, les astrologues, mathématiciens et magiciens, furent chassés d'Italie.

Un simple esclave, nommé *Clémens*, donna vers ce temps des inquiétudes à l'empereur : il avoit été attaché au service de *Posthumus Agrippa*. A la nouvelle de la mort d'*Auguste*, il s'embarqua pour l'île

de Planasie, dans le dessein de sauver son maître et de le mettre sur le trône. La lenteur du bateau qu'il fut obligé de prendre fit qu'il arriva trop tard. Comme il ressembloit beaucoup à *Agrippa*, il prit pour lui-même la résolution qu'il avoit formée pour le prince, inventa une fable vraisemblable de l'évasion de *Posthumus*, lorsque ce jeune prince avoit été poursuivi par les assassins, se fit passer pour son maître, le persuada à beaucoup de personnes de la première distinction, qui, par politique sans doute, aimoient à se laisser séduire, dans l'espoir de se débarrasser de *Tibère*, de quelque manière que ce fût. Elles aidèrent cet aventurier de leurs conseils et de leur argent. Le parti grossissoit. *Tibère*, craignant l'éclat, chargea les assassins mêmes du véritable *Agrippa* de le défaire du faux. Ces satellites firent plus qu'il n'espéroit; ils le surprirent et l'amenèrent en vie à l'empereur, qui lui demanda : « Comment es-tu de- » venu *Agrippa*?—Comme tu es devenu empereur, » répondit l'audacieux *Clémens*. » *Tibère* le fit tuer secrètement, et il n'en fut plus parlé.

Le peuple s'occupoit alors du triomphe de *Germanicus*, qui fut de la plus grande magnificence. Outre les captifs, les dépouilles et la femme d'*Arminius* tenant son fils dans ses bras, on y vit les représentations des montagnes, des fleuves et des combats. La beauté frappante du vainqueur, ses trois fils, *Néron*, *Drusus*, *Caius*, et ses deux filles, *Agrippine* et *Drusille*, dont le char étoit rempli, rendoient le spectacle encore plus intéressant. Pour qu'il ne manquât rien

à la solennité, *Tibère* fit distribuer de l'argent au peuple et aux soldats au nom de *Germanicus*. Tant de démonstrations d'amitié inspiroient une frayeur secrète à bien des gens. On se rappeloit avec inquiétude que la faveur du peuple pour *Drusus*, son père, n'avoit pas eu d'heureuses suites; que *Marcellus*, son oncle, les délices de Rome, avoit été enlevé à la fleur de son âge; et que tout ce que les Romains aimoient sembloit être destiné à avoir une existence courte et malheureuse.

Cette triste fatalité ne se réalisa que trop. Après son triomphe, *Germanicus* partit pour l'Asie. Ce commandement promettoit plus d'honneurs qu'il ne faisoit envisager de travaux. Il ne s'agissoit que de parcourir ces riches et belles contrées pour distribuer des grâces, donner à un prince des provinces, ceindre la tête de l'autre du bandeau royal, créer des priviléges, ou rétablir les anciens, proclamer la paix et semer l'abondance. *Germanicus* répandit ses bienfaits avec des grâces qui leur donnoient un nouveau prix. *Tibère* avoit détaché de ce gouvernement la Syrie, qu'il donna à *Calpurnius Pison*, d'une des plus illustres familles de Rome, et époux de *Plancine*, qui ne cédoit à son mari ni en noblesse ni en fierté, propres par conséquent l'un et l'autre à être opposés à *Germanicus* et à *Agrippine* pour restreindre l'autorité qu'ils voudroient prendre et balancer les prérogatives du rang. On croit qu'en effet *Tibère* eut ce dessein dans le choix du gouverneur de Syrie. Si telle fut son intention, *Pison* et sa femme y répon-

dirent parfaitement. L'un gagnoit les troupes par argent et par caresses, et toléroit le relâchement de la discipline, la fainéantise dans les camps, la licence dans les villes, les courses et le libertinage dans les campagnes. Il blâmoit ouvertement le général, n'en parloit qu'avec dédain et mépris. Sa femme affectoit en toute occasion au moins l'égalité avec *Agrippine*. Ces procédés furent poussés à un tel excès, qu'on crut assez généralement que les coupables avoient des ordres secrets de *Tibère*.

La patience de *Germanicus* donna un air de probabilité à ces coupçons, d'autant plus qu'on ne pouvoit douter que ce prince ne fût sensible aux attaques des deux époux. Il tomba malade, et de ce moment il se crut empoisonné. Il guérit cependant; mais une nouvelle rechute le mit dans un plus grand danger, qu'il augmenta encore par la ferme persuasion où il étoit qu'il étoit empoisonné. Il ne s'en cacha pas, le certifia à ses amis, et les supplia de le venger. « Portez, dit-il, mes plaintes au sénat, réclamez la » justice des lois. Montrez au peuple romain la petite-» fille d'*Auguste*, la veuve de *Germanicus*. Pré-» sentez-lui nos six enfans. Si on feint des ordres » criminels, le public ne le croira pas. On ne par-» donnera pas à ceux qui s'en prévaudroient. » Ces derniers mots prouvent ue le mourant n'étoit pas sans soupçon; il craignoit que ses ennemis ne pussent s'excuser sur des ordres, et être protégés.

Ce qu'il avoit prévu arriva en partie. Mais on doit dire auparavant que jamais deuil ne fut plus sincère,

mieux exprimé, plus universel que celui qu'excita la mort de ce prince. Il l'avoit prédit et s'en étoit expliqué en ces termes, qui désignent toujours en quelque façon *Tibère*, et indiquent les coupables. « Ceux que » mes espérances, les liens du sang, ou la jalousie » même ont pu rendre attentifs à mon sort, verse- » ront des pleurs sur un prince autrefois comblé de » gloire, échappé de tant de combats pour succomber » sous les intrigues d'une femme. Les étrangers même » pleureront *Germanicus*. » Les ennemis, ceux qu'il avoit vaincus, donnèrent à sa mémoire des témoignages de douleur et d'estime. Partout on éleva à sa gloire des monumens arrosés des larmes de ceux qui les érigeoient. *Agrippine*, rapportant les cendres de son époux renfermées dans une urne funéraire, trouva les chemins couverts de la foule immense d'un peuple attendri. Les chants lugubres des funérailles furent plusieurs fois interrompus par un silence et des sanglots plus expressifs que les plus pompeux éloges. Cette veuve désolée, livrée dans la retraite à l'éducation de ses enfans, se déroba aux regards du public, docile sans doute aux avis de son mari, qu'on croit lui avoir donné pour dernier conseil de se défier de *Tibère*.

On ne la vit paroître ni en personne ni en son nom dans le procès qui fut intenté à *Pison*, et à *Plancine*, sa femme. Outre la joie indécente qu'ils avoient montrée pendant la maladie de *Germanicus* et à sa mort, *Germanicus* lui-même les accusoit par ses dernières paroles adressées à ses amis, et qui avoient été pu-

bliques. « Quand ma mort seroit naturelle, disoit-il, » j'aurois sujet de me plaindre des dieux mêmes, » dont l'arrêt prématuré m'enlèveroit, dans la force » de l'âge, à mes parens, à mes enfans, à ma patrie; » mais, puisque je péris par la perfidie de *Pison* et de » *Plancine*, c'est à vos cœurs que je confie mes der- » nières prières; dites à mon père et à mon frère » quels chagrins dévorans, combien de noirs artifices » ont terminé mes tristes jours par une mort encore » plus déplorable. » Après une pareille dénonciation, il ne fut pas possible à un père, quoique simplement adoptif, de ne pas permettre que les personnes notées fussent mises en justice. Mais l'accusation de poison manqua tout à coup. Une fameuse empoisonneuse, confidente de *Plancine*, très-capable de fournir les lumières dont on avoit besoin, fut trouvée morte dans son lit pendant qu'on la transportoit à Rome.

Il fallut donc borner l'accusation contre *Pison* à la séduction des soldats, à l'affectation de décrier *Germanicus*, de s'élever contre ses ordres, et de chercher à faire naître toutes les occasions de le chagriner. Ce dernier grief étoit commun à *Pison* et à sa femme. Mais *Livie*, mère de l'empereur, intime amie de *Plancine*, trouva moyen de la faire décharger de toute accusation. Quand *Pison* vit qu'il alloit porter tout le poids du procès, il désespéra de sa cause. On soupçonne néanmoins qu'il eut dessein de présenter dans sa justification des ordres secrets qu'il avoit eus pour règle de sa conduite. Soit qu'on le craignît, ou que lui-même aimât mieux se délivrer

tout d'un coup d'un procès déshonorant, on le trouva, la veille du jugement, percé d'une épée tombée à côté de lui, laissant dans l'incertitude s'il s'étoit tué lui-même, ou si on l'avoit tué de peur qu'il ne parlât. *Tibère* se déclara par la suite protecteur de sa famille, et ne voulut pas que sa mémoire fût flétrie, protection vraiment extraordinaire après un tel crime. En même temps il ordonna par édit que le deuil importun de *Germanicus* cessât, et fût remplacé par des fêtes. Avec tant de divinités, il ne manquoit pas à Rome de solennités. La fête de la mère des dieux survint à propos pour faire diversion aux regrets publics.

Dans le même temps les rites égyptiens furent prohibés, et les prêtres bannis pour le crime d'un d'entre eux. Une dame de condition, nommée *Pauline*, trop dévote à Anubis, se laissa persuader de passer la nuit dans un temple du dieu qui la désiroit. Elle s'y rendit du consentement de son mari, aussi crédule que sa femme. Mais au lieu du dieu, elle se trouva, sans le savoir, avec *Mundus*, jeune chevalier romain, qui lui avoit offert inutilement une somme considérable pour répondre à sa passion. Il gagna avec la même somme le ministre du temple, qui lui procura la satisfaction qu'il souhaitoit. Il eut l'imprudence de s'en vanter à *Pauline* elle-même. Désespérée de la tromperie, elle en fit part à son mari. Celui-ci s'en plaignit à l'empereur, qui fit mettre en croix l'infâme ministre et chassa tous les autres. Il bannit aussi les Juifs pour la fraude de quelques-uns qui, ayant fait

une prosélyte opulente, avoient retenu un riche présent qu'elle envoyoit par leurs mains au temple de Jérusalem.

Tibère étoit rigide censeur des mœurs. Il exila une patricienne qui s'étoit fait inscrire au nombre des prostituées afin de s'abandonner plus librement à ses passions sous la protection de la police. Une femme adultère fut punie par le bannissement, avec son complaisant mari. La loi Poppéa contre les célibataires étoit un prétexte de vexations, parce qu'elle prononçoit des amendes que les percepteurs du fisc tournoient à leur profit. L'empereur la modéra, et réprima l'abus des concussions. On ne peut lui reprocher d'avoir foulé les particuliers ou les peuples en général; au contraire, il se montroit généreux, surtout dans les occasions importantes. Ainsi un terrible tremblement de terre ayant ébranlé une partie de l'Asie, il envoya des sommes considérables aux villes ruinées, et soulagea tant qu'il put par ses libéralités ces malheureuses provinces.

Sous prétexte de santé, et d'avoir besoin de respirer l'air de la Campanie, l'empereur commença à y faire de fréquens voyages. Ses retours à Rome étoient presque tous marqués par des espèces d'assassinats juridiques; c'est-à-dire qu'il immoloit les victimes de sa haine ou de sa jalousie avec le glaive de la loi, que lui présentoient et que lui aiguisoient les dénonciateurs, encouragés secrètement par les ordres de l'empereur. On peut juger à quoi tenoit la vie d'un homme par le supplice de *Calpurnius*, accusé de

porter un poignard lorsqu'il alloit au sénat, et d'avoir chez lui du poison ; par la mort de *Crémutius Cordus*, condamné pour avoir fait des annales dans lesquelles *Brutus* et *Cassius* étoient nommés *les derniers des Romains*; par celle de *Lataius*, coupable d'avoir fait d'avance un éloge funèbre de *Drusus*, qui n'étoit que malade ; mais son vrai crime étoit un poëme très-attendrissant, fait dans le temps sur la mort de *Germanicus*. Le miséricordieux *Tibère* vouloit, disoit-il, lui faire grâce, et se plaignoit au sénat de son exécution précipitée; mais il fut indulgent pour sauver *Catus*, coupable de calomnies insignes, pendant qu'au contraire il laissoit partir pour l'exil ou monter à l'échafaud les accusés qui tenoient aux plus illustres familles, pour peu surtout qu'ils fussent liés d'amitié avec *Agrippine*. Deux proscrits, relégués dans des îles désertes et sans eau, virent cependant fixer par lui le lieu de leur bannissement dans d'autres îles qui n'étoient guère plus habitées, mais qui du moins étoient pourvues d'une source. « Puisque le sénat leur laisse la vie, » dit-il, il ne faut pas leur ôter le moyen de la » conserver. » Ainsi, par une feinte pitié, il se moquoit des sénateurs qu'il savoit bien n'être cruels que par complaisance. « Ah! les lâches, disoit il, quand » il se trouvoit entre ses familiers! les lâches! qui » courent au-devant de la servitude. » Le tyran savoit bien comment on abat les courages, de quelle manière on propage la terreur, et que tel qui affronteroit des bataillons tremble à la vue des scélérats

fauteurs de calomnies, et qui cherchent à connoître les pensées les plus secrètes.

On vit devant le sénat avili un fils accuser *Vibius Sévérus*, son père, ancien proconsul d'Espagne, condamné, à la vérité, pour malversation, au bannissement dans l'île d'Amorgue, mais qui ne devoit pas s'attendre à voir combler ses malheurs par l'imputation du crime de lèse-majesté. Le vieillard, arraché de son exil, défiguré, presque nu, étoit chargé de fers. Le jeune homme, richement paré, tout à la fois dénonciateur et témoin, soutenoit que son père avoit conspiré contre le prince et tenté de soulever les Gaules par ses émissaires. « Où sont les com» plices? disoit l'infortuné, auquel on n'en présentoit » qu'un seul. Sans doute je n'aurois pas entrepris, » moi second, de tuer le prince et de bouleverser » l'empire? » L'accusateur, déconcerté, nomma des sénateurs, entre autres *Lentulus*, dont la probité étoit si bien reconnue, que *Tibère* lui-même rougit de l'accusation. « Je ne mériterois pas de vivre, » dit-il, si j'étois haï de *Lentulus*. » Le père fut renvoyé dans son exil, et le fils dénaturé ne fut point puni. Quel que fût le résultat de leur accusation, les délateurs, non-seulement ne subissoient aucun châtiment, mais encore étoient sûrs d'avoir des récompenses.

Sans la connoissance qu'on avoit de la prédilection de *Tibère* pour ces scélérats, et sans la crainte d'être abandonné à leur fureur, il se seroit trouvé vraisemblablement des personnes qui auroient pu lui

inspirer la moindre inquiétude sur les entreprises que *Séjan* méditoit contre sa famille ; et dans ces sortes d'affaires, du soupçon à la découverte il n'y a pas loin ; mais ce favori, qui étoit en même temps son ministre, possédoit trop sa confiance pour qu'on osât donner la moindre alarme sur son compte. Ce fut donc avec la plus grande sécurité que le perfide ministre arrangea ses noires machinations. On ne peut douter qu'il n'ait eu dessein de s'asseoir sur le trône malgré tant d'héritiers dont ce trône étoit environné. Les enfans de *Germanicus*, *Drusus* qui en avoit deux lui-même, ne lui parurent pas des obstacles insurmontables. *Tibère*, abjurant toute défiance pour celui qui en méritoit le plus, avoit accordé à *Séjan* un pouvoir illimité sur ses gardes prétoriennes. Par les largesses, les complaisances, les officiers, les créatures qu'il eut la liberté d'y introduire, il en fit un corps absolument dévoué à ses volontés.

Pour se débarrasser de *Drusus*, investi d'une puissance supérieure à la siennne, il falloit moins de force que de ruse. Les méchans se devinent. *Séjan* trouva un complice zélé dans l'épouse du prince, l'impudique *Liville*, fille de l'impudique *Livie*. L'adultère les conduisit à l'empoisonnement. Sa femme administra à son mari une potion dont l'effet étoit peu différent de la marche d'une maladie ordinaire. Il mourut pleuré des Romains, quoiqu'il eût beaucoup de défauts, principalement de la férocité dans le caractère. Mais ses vices étoient moins re-

doutables que la profonde dissimulation de son père. *Tibère* vint au sénat, et, au milieu des sanglots qu'arrachoit aux sénateurs la circonstance, il prononça d'un ton ferme et soutenu une harangue hypocrite, dans laquelle il désigna les fils de *Germanicus* comme l'unique ressource de l'état.

Il ordonna qu'on les fît entrer, et, les présentant par la main, il adressa aux assistans ces paroles: « J'avois remis ces deux orphelins à leur oncle: je le » conjurai de les chérir à l'égal des siens, de les élever, de les rendre dignes de lui et de la postérité. » Aujourd'hui que *Drusus* m'est enlevé, c'est à vous, » pères conscrits, que j'adresse mes prières en présence des dieux de la patrie. Adoptez, gouvernez » les petits-fils du divin *Auguste*, les descendans de » tant de héros. Remplissez à leur égard votre devoir » et le mien. *Néron* et *Drusus*, voici présentement » vos pères. » Cette espèce d'adoption indiquoit à *Séjan* les victimes qu'il devoit frapper; mais elles étoient sous la garde d'une mère vigilante. Le perfide, n'osant espérer de la surprendre, résolut de la perdre avec eux dans l'esprit de l'empereur, et par ce moyen de les exterminer tous ensemble.

Auparavant il tenta de se donner un droit à la souveraine puissance par son mariage avec *Liville*, qu'il osa demander à *Tibère*. Il s'en falloit bien qu'il fût de naissance à pouvoir espérer un pareil honneur. Il n'étoit que fils de chevalier de famille sénatoriale par sa mère, et peu illustré par ses alliances. Il crut que la faveur du prince suppléoit à tout.

Tibère néanmoins ne lui accorda pas sa demande ; mais il prit la peine de motiver son refus dans une longue lettre, qu'il terminoit en lui présentant l'espérance d'autres grâces. *Séjan* dut s'estimer heureux de ce qu'une pareille prière ne donnât aucun ombrage à l'empereur. Il paroît même que le favori n'en acquit que plus d'empire sur son esprit ; et il s'en servit, de concert avec *Liville*, pour rendre *Agrippine* et ses enfans suspects d'ambitionner le pouvoir souverain, crime impardonnable aux yeux de *Tibère*.

A force de calomnies et de craintes suggérées, *Séjan* vint à bout de brouiller l'oncle et la nièce. Celle-ci se plaignoit des vexations directes et indirectes qu'on lui faisoit éprouver : il suffisoit qu'on lui fût attaché pour être tourmenté. Ses amis, disoit-elle, étoient traînés en justice, et condamnés sans autre crime que leur dévouement à elle et à ses enfans. Tout devenoit suspect à la veuve de *Germanicus* de la part de l'empereur. A sa table, elle n'osoit manger, parce qu'on l'avertissoit sourdement de craindre le poison. Cette frayeur étoit remarquée par *Tibère*, qu'on en prévenoit aussi, et qui s'indignoit de pareils soupçons. De cet état violent naissoient des épanchemens de confidence, des explosions de menaces, qui étoient rapportées et envenimées.

[An de J. C. 26.] Quand *Séjan* et sa cabale eurent éloigné ces esprits, il s'appliqua à empêcher qu'ils ne se rapprochassent, comme il auroit pu arriver, par des entrevues et des explications. Il persuada à *Tibère* de quitter Rome sans retour. Des raisons assez puissantes

le portoient à cet éloignement : les vérités désagréables qu'il entendoit quelquefois jusque dans le sénat, la crainte de quelque attentat, plus possible dans une grande ville, au milieu d'une populace immense, que dans quelque lieu bien circonscrit et facile à garder. A cela se joignoit le désir de n'être plus gêné dans ses volontés atroces par les égards qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour *Livie Auguste*, sa mère, à laquelle il devoit le trône. On ajoute qu'il rougissoit de l'état où son corps fut réduit dans sa vieillesse : une longue stature maigre et voûtée, un front dégarni de cheveux, un visage couvert de pustules et parsemé d'emplâtres. Il alla cacher cette laide figure dans la petite île de Caprée, près du cap Sorento, où il s'entoura du cortége de la débauche la plus abominable.

Il fut aisé à *Séjan*, tenant *Tibère* dans cette retraite, de consommer la perte d'*Agrippine* et de ses enfans, pour lesquels personne ne plaidoit. *Tibère* n'eut pas honte de les accuser lui-même par lettre auprès du sénat, c'est-à-dire, de livrer sa nièce et ses petits-neveux à un sort funeste ; car il savoit bien que la décision de ce lâche tribunal ne pouvoit être qu'un arrêt de proscription. Ce que nous connoissons de l'accusation ne consiste qu'en propos vagues, ainsi qu'en conjectures d'avoir eu dessein de se soustraire à la domination de leur oncle, et d'envahir l'empire. Sur ces imputations, les enfans furent séparés de leur mère. Elle, reléguée dans la petite île Pandataire, essuya tant de mauvais traitemens du centurion qui la gardoit, et reçut tant de coups sur la

tête, qu'elle en perdit un œil. *Drusus*, son second fils, fut gardé prisonnier dans un coin du palais. *Néron*, l'aîné, jeune prince de grande espérance, enfermé dans l'île de Ponce, y mourut, les uns disent de misère, les autres de frayeur à la vue du bourreau qui entroit dans son appartement avec des instrumens de supplice, comme s'il étoit envoyé pour donner la torture; ceci n'arriva qu'après la mort de l'impératrice *Livie*. Elle paya, à quatre-vingt-cinq ans, à la nature un tribut tardif, mais qui fut encore trop précipité, puisqu'on croit que, par l'ascendant qu'elle avoit conservé sur son fils, elle mettoit un frein à sa cruauté. En effet, après sa mort, il se livra sans mesure à tous les excès que lui suggéroit son caractère sombre et féroce.

On est étonné que *Séjan*, devant connoître ce caractère ombrageux, se soit laissé décerner les honneurs extraordinaires que le sénat lui prodigua. Il fut ordonné que le jour de la naissance du ministre seroit annuellement célébré; qu'on lui dresseroit des statues dans tous les quartiers de la ville; qu'il seroit offert des sacrifices pour sa conservation. Son nom fut ajouté à celui de *Tibère* dans les inscriptions, et on prorogea pour cinq ans le consulat qu'il exerçoit en commun avec l'empereur. Tant de grandeur attiroit dans son palais la foule des premiers personnages de Rome, qui venoient lui faire la cour, et qui en son absence la faisoient à ses favoris et à ses esclaves. Ce colosse s'élevoit sous les yeux de *Tibère*, qui l'étayoit de toute son autorité dans le temps même

qu'instruit de toutes ses menées par *Antonia*, veuve de son frère *Drusus*, il s'apprêtoit à l'abattre. Elle fut obligée, tant étoient grandes les précautions de *Séjan*, de faire passer sa lettre par des voies détournées, parce que ceux qui entouroient l'empereur étoient autant d'espions aux gages du ministre; de sorte que *Tibère* se trouvoit retenu dans une espèce de captivité. Les cohortes prétoriennes, dont la plupart des officiers devoient leur poste au favori, étoient plus dans ses intérêts que dans ceux de l'empereur. On pouvoit en dire autant du sénat. A ne juger que par ce qui frappoit les yeux, on auroit cru l'un seulement prince de la petite île, et l'autre souverain de Rome; mais cette souveraineté commençoit à chanceler, parce qu'on s'apercevoit que *Tibère* lui retiroit insensiblement son appui, et quand il frappa le dernier coup, il étoit presque sûr qu'il feroit crouler l'édifice.

Cependant, comme les sacrificateurs couronnoient leurs victimes, *Tibère* continuoit d'accumuler de nouveaux honneurs sur la tête de celui qu'il alloit immoler. Il lui manquoit encore la puissance tribunitienne. L'empereur le flatte de l'espérance de cette dignité, et, sous prétexte de réaliser sa promesse, il fait partir de Caprée *Sertorius Macron*, qui n'entre à Rome qu'à la chute du jour pour n'être pas vu. Il va descendre chez le consul *Régulus*, qui n'étoit pas ami de *Séjan*, et concerte avec lui les mesures qu'il s'agissoit de prendre. Le consul assemble le sénat dès le matin. *Séjan*

est surpris de voir *Macron* sans lettres de *Tibère* pour lui. *Macron* lui dit à l'oreille qu'il en apporte qu'il va présenter aux pères conscrits, par lesquelles l'empereur les prie de lui conférer la charge de tribun. Le ministre, ravi de cette nouvelle, prend sa place. *Macron* présente la lettre au consul, et sort. Pendant la lecture, il va se faire reconnoître commandant de la garde prétorienne, lui distribue une gratification, change le détachement qui avoit amené *Séjan* au sénat, et en fait garder la porte par un autre, sous le commandement d'un officier qui étoit dans le secret.

La lettre étoit d'une longueur excessive, composée avec un artifice singulier. *Tibère* s'étendoit d'abord en propos vagues, puis disoit un mot contre *Séjan*, se jetoit sur une autre matière, revenoit à *Séjan*, ainsi de suite à plusieurs reprises. Chaque fois il enchérissoit sur la dureté des expressions précédentes. Tout le monde restoit en suspens. *Séjan* épouvanté ne proféroit pas une parole. Son front pâlissoit. A chaque phrase de la lettre dirigée contre lui, par un mouvement presque imperceptible, les sénateurs voisins s'éloignoient. Arrive l'article effrayant de la lettre où l'empereur ordonnoit de condamner à mort deux sénateurs, ses intimes amis, instruits de tous ses complots. Un autre ordre plus effrayant encore étoit de s'assurer de sa personne. Sur-le-champ les tribuns et les préteurs quittent leurs siéges, se placent à ses côtés pour l'empêcher de se sauver et d'exciter des troubles. La salle du sénat, qui ne résonnoit aupa-

ravant que de ses louanges, retentit d'imprécations contre sa personne. Le consul le conduit lui-même en prison, accompagné de tous les magistrats.

Ils eurent beaucoup de peine à le garantir de la fureur du peuple. Confus et humilié, il vouloit se cacher le visage d'un pan de sa robe; les gardes le forcèrent de se laisser voir. Le peuple renversa et mit en pièces ses statues. Le même jour, le sénat se rassembla et le condamna à mort. Il fut exécuté sur-le-champ. Son corps, abandonné à la populace, lui servit de jouet pendant trois jours, ainsi que les corps de tous ses amis, qu'on massacra sans distinction d'âge ni de sexe, jusqu'à ses enfans, qui furent condamnés juridiquement: son fils, à peine sorti de l'adolescence, sa fille, si jeune encore, qu'étant menée au supplice, elle demandoit à grands cris ce qu'elle avoit fait, qu'elle ne le feroit plus, qu'on la châtiât comme les enfans de son âge. Après lui avoir fait éprouver les derniers outrages dans les prisons, afin qu'elle ne mourût pas vierge, le bourreau lui trancha la tête. Ainsi les triumvirs, ayant condamné un enfant à mort, l'avoient, avant l'exécution, fait revêtir de la robe virile, pour paroître ne pas transgresser la loi qui défendoit de faire mourir un enfant.

Pendant que, par ses ordres sanguinaires, il remplissoit la ville de carnage et de terreur, *Tibère* n'étoit pas sans frayeur dans son île. Il passoit la plus grande partie de son temps sur le sommet d'un rocher escarpé, afin d'être averti par les signaux convenus de ce qui se faisoit. Si les affaires n'avoient pas tourné

à son avantage, il tenoit des vaisseaux tout prêts sur lesquels il auroit été chercher un autre asile. Mais il ne jouit pas sans mélange de la joie de ses succès. *Apicata*, femme de *Séjan*, que celui-ci avoit répudiée lorsqu'il voulut épouser *Liville*, voyant entre les corps exposés à la vue du public ceux de ses enfans, ne put survivre à sa douleur ; mais, avant de se tuer, elle fit remettre à *Tibère*, qu'elle vouloit tourmenter, un mémoire qui lui révéloit l'affreux secret de l'empoisonnement de *Drusus*, les moyens et les complices.

Un fils, un complot contre sa propre personne à venger, réveillèrent en lui des soucis cuisans, et firent déborder, pour ainsi dire, tout autour de lui la cruauté dont cette âme atroce étoit pleine. *Liville* fut condamnée à mourir de faim. Il s'appliqua à rechercher non-seulement les complices, mais tous ceux qui avoient eu des liaisons avec eux. Il se es faisoit amener dans son île, comme un tigre dans sa caverne, pour arracher lui-même les aveux par les tourmens et jouir de leur douleur. Un d'eux s'étant tué, il s'écria dans une espèce de désespoir : « *Carnius* m'est » échappé. » Il répondit à un de ses prisonniers qui le prioit d'abréger son supplice par la mort : « Nous » ne sommes pas encore assez bons amis pour cela. » Aux coupables, à leurs amis succédèrent les simples protégés ; ensuite les délateurs ordinaires, pour n'avoir pas bien fait leur devoir en cette occasion, et les indifférens même. On raconte à ce sujet qu'un habitant de Rhodes, qu'il aimoit singulièrement, étant arrivé sur son invitation dans cette fâcheuse circonstance,

Tibère, quand on lui annonça cette nouvelle, occupé de la seule idée de criminels et de supplices, ordonna qu'on lui donnât la question, comme à tous ceux qu'on amenoit. Lorsqu'il reconnut sa méprise, il se débarrassa des reproches en faisant tuer son ami. Pour abréger, il en faisoit quelquefois précipiter dans la mer du haut d'un promontoire. Au bas se trouvoient des hommes chargés de tuer à coups d'aviron ceux qui tentoient de se sauver à la nage, et lui-même présidoit à ce spectacle.

Il auroit manqué un trait à la barbarie de *Tibère*, si, en tuant ceux qu'il haïssoit, il n'avoit tâché de les déshonorer. Ainsi, en forçant par ses mauvais traitemens la malheureuse *Agrippine* à finir une vie qui lui étoit à charge, le monstre publia qu'elle s'étoit laissé mourir de faim, de regret d'avoir perdu son amant, vieillard respectable, qu'il fit languir trois ans en prison. Dans la lettre où il annonça au sénat la mort de cette princesse, il vanta sa clémence de ce qu'il ne l'avoit pas fait étrangler et jeter aux Gémonies. Le sénat lui en fit ses remercîmens. L'infortunée veuve de *Germanicus* avoit été précédée au tombeau par son fils *Drusus*. Pendant neuf années, ce malheureux prince avoit écarté de lui la mort par divers moyens, quelquefois réduit à mettre dans sa bouche de la bourre de son lit pour tromper sa faim. *Tibère* fit lire en plein sénat le journal de ses actions. Il en résultoit qu'on avoit eu l'inhumanité d'entourer son petit-fils de gens chargés d'épier son visage, ses murmures, et jusqu'à ses soupirs. Il apprenoit au

public ce qu'il avoit lu lui-même avec plaisir dans les lettres de ses espions, que tel jour, un tel centurion avoit réprimé les plaintes du prince par des expressions cruelles ; que tel autre jour un autre l'avoit intimidé par les menaces ; qu'un troisième enfin l'avoit frappé ; que l'enfant dénaturé s'étoit permis ces imprécations contre son aïeul : « Meurtrier de ta belle-» fille, du fils de ton père, de tes petits-fils et de » toute ta famille, puisse tomber sur toi la vengeance » due à notre nom, à nos ancêtres et à la postérité ! » *Tibère* l'appeloit, en finissant sa lettre, *fils ingrat, impudique ennemi de l'état*. Les sénateurs feignoient d'êtres révoltés du crime du jeune prince ; mais au fond ils étoient indignés de l'impudence de l'empereur, autrefois si secret et si réservé, et qui s'étoit par degrés enhardi jusqu'à entr'ouvrir à leurs yeux les murs du cachot de son petit-fils, et le montrer sous la verge d'un centurion, meurtri de coups par des esclaves, expirant de faim, et demandant inutilement de quoi prolonger sa misérable existence.

Un seul fils de *Germanicus*, *Caligula*, dont nous avons parlé, échappa à la rage de l'empereur, mérita même ses bonnes grâces, peut-être parce que, sous un extérieur doux et modeste qu'il tenoit de son père, il cachoit, comme son grand-père adoptif, des inclinations cruelles et sauvages. Il vivoit sous ses yeux à Caprée, dissimulé jusqu'à ne pas laisser échapper un soupir, ne pas changer de visage lorsqu'il sut la mort de sa mère et de son frère, quoiqu'on employât toutes sortes d'artifices pour lui ar-

racher quelque marque de ressentiment. Il faisoit son unique étude du caractère de *Tibère*. Il imitoit ses regards, ses expressions, et jusqu'à sa manière de s'habiller; de sorte que, quand il fut parvenu au trône, on disoit de lui « que jamais il n'y avoit eu » de meilleur esclave, ni de plus mauvais maître. » L'aïeul avoit bien pénétré le caractère de son petit-fils, lorsqu'il disoit en parlant de ses dispositions testamentaires : « Je laisse au peuple romain un ser- » pent pour le dévorer, et un Phaéton pour embraser » la terre. » Il lui dit à lui-même, à l'occasion de quelques plaisanteries qu'il se permettoit sur *Sylla* : « Vous aurez tous ses défauts, et pas une de ses ver- » tus. » Enfin, en embrassant le jeune *Tibère*, fils de son cher *Drusus*, auquel il avoit voulu léguer l'empire, mais dont il ne put, à cause de sa jeunesse, faire que le collègue de *Caligula*, il regarda celui-ci d'un œil farouche, et lui dit : « Vous le tuerez, mais » un autre vous tuera. »

Pendant qu'il étoit agité par ces tristes pressentimens, soixante et dix-neuf ans et une maladie de langueur lui faisoient prévoir une mort prochaine. Il étoit sorti de Caprée, et promenoit son squelette partout où il croyoit qu'un air plus sain et des distractions renouvelées sans cesse pouvoient réparer ses forces et écarter ses fâcheuses réflexions. Cette espèce d'agonie fut trop courte, si elle étoit accompagnée de douleurs aiguës et de remords déchirans, et l'on peut supposer que devant ses yeux près de se fermer passoient successivement les ombres mena-

çantes de tous ceux qu'il avoit immolés à sa vengeance et à ses soupçons. Ce fut presque le seul cortége qui l'accompagna au tombeau. Il montroit le sceptre à son successeur; mais il le retenoit : et lorsqu'il étoit près de tomber de sa main défaillante, peu s'en fallut que *Caligula* ne fût mis hors d'état de le ramasser : car le vieil empereur, s'étant aperçu que *Macron* faisoit sa cour à son futur successeur, lui dit avec le ton du dépit : « Il paroît que vous abandonnez le » soleil couchant pour adorer le soleil levant. » Cette observation pouvoit causer la perte de l'héritier présomptif, ainsi que du préfet du prétoire.

On ignoroit l'état exact du malade. Il étoit même dangereux de vouloir s'en assurer : son médecin fut obligé d'user de ruse. Il prétexta un voyage, et lui prenant la main, comme pour la baiser, il lui tâta le pouls, et reconnut que *Tibère* n'avoit pas longtemps à vivre. Il en donna la certitude à *Caligula*. Mais l'empereur luttoit avec courage contre la mort. On le voyoit ramasser toutes ses forces, tantôt pour donner une audience, vêtu et paré comme en pleine santé, tantôt pour assister à un repas et partager la joie des convives. Il tomboit en foiblesse, et se relevoit plus vigoureux. Tant d'alternatives inquiétoient et fatiguoient l'attente. Enfin on vient dire à *Caligula* que *Tibère* ne voit ni ne respire plus. Tous les courtisans se rangent autour du nouvel empereur; mais pendant qu'il reçoit leurs félicitations, un esclave accourt, et annouce que le mourant a recouvré la vue et la parole. *Macron* entre dans sa chambre,

et étouffe pour ainsi dire sous le poids des vêtemens dont il le charge. Le moribond résistoit. On dit que *Caligula* lui-même lui couvrit la tête d'un oreiller, et le pressa sur la bouche jusqu'à ce qu'il fût expiré : mort trop douce pour un pareil tyran. Si jamais on concevoit le bizarre projet de faire une galerie des monstres couronnés qui ont effrayé la terre, qu'une toile noire remplisse le cadre destiné à son portrait, et qu'il soit oublié.

[37.] Le règne de *Caligula* est partagé en deux époques, l'une qui dura seulement quelques mois, pendant laquelle il montra de bonnes intentions, et fit des actions louables; l'autre contient la vie d'un forcené, dont l'existence étonne encore moins que la patience de ceux qui l'ont souffert. Son avénement au trône causa une joie excessive. Plus de cent soixante mille victimes dans l'étendue de l'empire tombèrent sous la hache des sacrificateurs, et accompagnèrent les vœux qu'on fit pour sa prospérité. Il alla dans les îles de Pandataire et de Ponce recueillir les cendres de sa mère et de son frère : il décora ses trois sœurs, *Agrippine*, *Drusille* et *Liville*, de tous les honneurs qu'il put imaginer, comme de leur accorder les priviléges de vestales, quoiqu'elles n'en fussent rien moins que dignes. On voulut dès ce temps lui faire craindre une conspiration contre sa vie. « Je » n'appréhende rien, dit-il; je n'ai rien fait pour » m'attirer la haine de personne, et je n'ajoute au- » cune foi aux délateurs. » Sa conduite sage à l'égard du peuple, auquel il donna l'assurance de sa subsis-

tance et d'une bonne police, les seuls biens qui lui soient strictement dus; à l'égard des proscrits, auxquels il rendit leurs biens; à l'égard des prisonniers, dont il fit tomber les chaînes, lui mérita du sénat des distinctions flatteuses. Il fut statué que tous les ans son image, gravée sur un bouclier d'or, seroit portée au Capitole par le collége des prêtres; que les sénateurs suivroient la procession avec les enfans des patriciens de l'un et de l'autre sexe, chantant des hymnes à son honneur, et que ce jour seroit fêté avec la même solennité que celui de la fondation de Rome.

Qu'auroit-on pu faire de plus après un règne glorieux? Devoit-on regarder tout ce qui se passoit autrement que comme des espérances? Malheureusement on y fut cruellement trompé. *Caligula* tomba malade; la consternation se répandit dans la ville et dans tout l'empire; mais combien redoubla-t-elle lorsqu'on vit ce malheureux empereur ne sortir des voiles funèbres desquels il avoit été un moment enveloppé que pour montrer tous les vices opposés à ses premières vertus! Dans sa jeunesse, il avoit éprouvé des attaques d'épilepsie. Ceux qui l'approchoient apercevoient quelquefois en lui des absences d'esprit. On a présumé que la maladie affecta son esprit et acheva de le déranger. Les fous ont une passion dominante : la sienne fut la cruauté, dont les intervalles étoient le ridicule et l'absurdité.

Dès sa convalescence, *Caligula* prend les titres fastueux de *fils des camps*, *père des armées*, *très-gracieux*, *très-puissant César*. Le jeune *Tibère*,

désigné par le testament du vieux pour être son collègue, étoit, disoit-il, son fils adoptif. Sa vie lui étoit aussi chère que la sienne propre ; au moment de ces protestations il lui envoie l'ordre de se tuer de sa propre main. Le malheureux enfant étoit d'un caractère doux. Jamais il n'avoit assisté à des exécutions, ni même à des combats de gladiateurs. Il présente docilement sa gorge à l'officier le plus proche, ensuite à tous les autres, les prie les yeux baignés de larmes d'exécuter l'ordre cruel dont ils sont chargés. Sur leur refus, il tire son épée : « Montrez-moi, dit-il, du moins comment je dois » m'y prendre pour me tuer d'un seul coup. » Ils ont cette barbare complaisance. Il tombe en palpitant, et les vils esclaves vont annoncer à leur maître que ses ordres sont exécutés.

Si l'on pouvoit approuver la cruauté, on diroit qu'elle fut justement employée à l'égard de bas flatteurs qui s'étoient engagés à combattre comme gladiateurs aux jeux qu'on donnoit pour la guérison de *Caligula*. Il les força d'accomplir leur vœu. Un plébéien distingué avoit fait serment de donner sa vie en échange de celle du prince, si les dieux lui rendoient la santé : *Caligula* le livra aux ministres des sacrifices. Ils l'ornèrent à la manière des victimes, le promenèrent dans toute la ville, et finirent son triomphe par le précipiter du haut de la Roche Tarpéienne. Comme tout est croyable de la part d'un fou, on peut, sans craindre de déroger à la vérité de l'histoire, rapporter les faits suivans : *Caligula*,

ne trouvant pas, lorsqu'il venoit au spectacle, les criminels destinés à combattre contre les bêtes, faisoit quelquefois jeter dans l'arène ceux qui se trouvoient présens, leur faisoit couper la langue, afin qu'ils ne pussent réclamer, les faisoit ranger sur une ligne de malheureux prisonniers de guerre, et faisoit condamner, depuis tel chauve jusqu'à tel chauve indistinctement, *à calvo ad calvum*, en les indiquant du doigt, à avoir la tête tranchée. Il exerçoit la même injustice à l'égard de vieillards et d'infirmes hors d'état de gagner leur vie. « Autant de services, disoit-il, » que je rends à la société en la délivrant de misé» rables qui lui sont à charge. »

A plus forte raison croira-t-on qu'il ne ménageoit pas ceux qui osoient le blâmer et lui faire des remontrances. Pour ce seul crime il condamna à la mort *Canus Julius*. « Je vous remercie, » lui dit tranquillement le Romain. Les dix jours qui, selon le décret du sénat, devoient s'écouler entre la condamnation et l'exécution, le condamné les passa dans ses exercices ordinaires. Le centurion le trouva jouant aux échecs quand il vint l'avertir pour aller au supplice. *Canus* se lève comme pour une chose indifférente, embrasse ses amis. « Dans peu, leur » dit-il, je saurai si l'âme est immortelle. Je ferai » particulièrement attention à la manière dont elle se » sépare du corps, et je reviendrai, si je puis, vous » dire quel est son état. »

Caligula aimoit à faire souffrir ses victimes, et qu'elles se sentissent mourir, ainsi qu'il s'exprimoit.

Ayant un jour les deux consuls à sa table, il se mit à éclater de rire. « Vous êtes surpris, leur dit-il ; c'est » que je songe que je n'ai qu'à faire un signe pour » qu'on vous coupe la gorge à tous les deux. » A une femme qu'il aimoit, il dit en la flattant : « Je » ferai tomber cette belle tête quand il m'en prendra » fantaisie. » Enfin, voyant le peuple romain rassemblé dans la place, il fit ce souhait atroce : « Plût » aux dieux que cette multitude n'eût qu'une tête, » afin d'avoir le plaisir de l'abattre d'un seul coup ! » Au défaut de ce plaisir, il se donnoit, quand il jetoit de l'argent au peuple, celui d'y mêler des poignards, pour mettre sous la main des malheureux qui se disputoient leur proie de quoi s'égorger entre eux. Il en périt plus de trois cents en un jour.

C'étoit sérieusement qu'il se croyoit d'une nature différente des autres hommes. D'après cela il se faisoit bâtir des temples et dresser des autels où il s'offroit lui-même des sacrifices. Dans une de ces cérémonies, il lui parut plaisant, au lieu de frapper la victime, de détourner le coup, et de l'assener sur le prêtre qui étoit auprès de lui. Mais s'il ravaloit les hommes au-dessous de lui, il en rapprochoit les bêtes. Il combla son cheval *Incitatus* de tous les honneurs qu'il put imaginer : un palais superbe, des gardes, un intendant, un secrétaire. Il alloit le faire consul quand il mourut.

A ces infamies l'histoire joint des ridicules, mêlés cependant d'atrocités telles qu'on doit en attendre

d'un pareil insensé. Il bâtit un pont sur la mer, composé de vaisseaux, depuis Baies jusqu'à Pouzolles, construit aux deux bouts des palais, y passe en triomphe à la clarté d'une infinité de flambeaux qui illuminoient toute la baie, et pour compléter le divertissement, fait pousser par ses troupes dans la mer une multitude de spectateurs, qu'on assomme à coups de rames quand ils veulent gagner la terre. Il lui prend ensuite envie d'aller soumettre les Germains et les Bataves, et se fait porter à cette expédition en litière, sur les épaules des soldats, à travers les Alpes jusqu'au Rhin. Il étoit accompagné de baladins, de farceurs et de courtisannes. On adoucissoit et l'on arrosoit le chemin devant lui. Arrivé à son armée au-delà du Rhin, la réforme qu'il y fait, c'est de renvoyer les vieux officiers, sous prétexte qu'ils ne sont plus propres à supporter les travaux de la guerre, et de casser les plus braves soldats. Aussi, à la moindre alarme, la terreur se met dans cette armée. Elle fuit, et l'empereur trouvant le pont embarrassé par les bagages, se fait passer de main en main au-delà du fleuve. Cependant, pour ne pas quitter ce pays sans quelque apparence de victoire, il envoie de l'autre côté du fleuve un détachement qui se cache dans le bois. A la tête de ses meilleures légions, *Caligula* va le surprendre. On feint de combattre, l'ennemi plie, et l'empereur revient couronné de lauriers. Le même courage le porte sur les côtes de l'Océan, en face de l'Angleterre. Il fait dresser les

machines ; on sonne la charge ; les troupes se répandent sur le rivage, et y ramassent des coquillages, dépouilles glorieuses de la mer et des îles.

On ne sait si ce fut à l'occasion de ses exploits, que *Caligula* voulut immortaliser, qu'il ordonna un combat d'éloquence en grec et en latin dans des jeux qu'il fit célébrer à Lyon. Les conditions, dont l'exécution ne seroit peut-être pas inutile de nos jours, étoient que les vaincus récompensassent leurs vainqueurs. Ceux dont on jugeoit les ouvrages absolument mauvais, on les condamnoit à les effacer avec leur langue, s'ils ne préféroient d'être fouettés comme de mauvais écoliers, ou d'être plongés dans le Rhône, mais retirés ensuite. Le sénat, toujours servile, envoya à l'empereur des députations pour le féliciter de ses victoires ; l'empereur ne fut pas content de leurs harangues. Comme ils le prioient très-respectueusement de revenir à Rome, il répondit : « J'y » retournerai sans doute, et j'y porterai ceci avec » moi », en montrant son épée. Chacun alors craignit pour soi. Les lâches pères conscrits, dociles au simple vœu manifesté par le tyran, de voir mettre un sénateur en pièces, se jetèrent sur *Scribonius Proculus*, homme vénérable qu'il leur indiquoit, le tuèrent à coups de canif, et jetèrent son corps sanglant à la populace. Il destinoit un sort à peu près pareil à beaucoup d'autres. On en trouva après sa mort deux listes intitulées, l'une l'*épée*, l'autre le *poignard*; apparemment du nom de l'instrument dont il devoit

se servir pour se défaire des personnes inscrites. On trouva aussi une caisse de poisons.

En vingt-neuf ans de vie, dont quatre d'empire, *Caligula* avoit beaucoup trop vécu et régné. *Cassius Chéréa* en débarrassa les Romains, et fut mal récompensé de ce service. C'étoit un excellent officier, brave et intrépide; mais comme il avoit un son de voix efféminé, l'empereur se faisoit un plaisir de le mortifier, comme s'il l'eût cru lâche et sans cœur. Il ne lui donnoit jamais le mot du guet que ce ne fût une injure, tantôt une parole obscène, tantôt le nom de quelque prostituée. Si d'ailleurs il y avoit une commission désagréable ou odieuse, *Chéréa* étoit sûr de s'en voir chargé. Ce qui lui arriva à cet égard est un fait unique dans l'histoire.

Une fameuse comédienne, nommée *Quintilie*, accoutumée à recevoir chez elle bonne compagnie, fut accusée d'avoir souffert qu'un certain *Propédius*, espèce de philosophe épicurien, connu pour ne pas se gêner plus dans ses discours que dans ses actions, parlât mal du prince à sa table. Interrogée à ce sujet, elle répond qu'elle n'a rien entendu. Elle persiste, quoique menacée de la question et condamnée. *Chéréa* avoit déjà formé le projet de se venger des affronts continuels que lui faisoit l'empereur. Son complot étoit ourdi, et *Quintilie* le savoit. Par hasard ou par malice, l'empereur le nomme pour présider à la torture. Rien de plus embarrassant que la position où il se trouvoit. Faire souffrir à *Quintilie* les tourmens

dans toute leur rigueur, c'étoit risquer de lui arracher l'aveu de la conspiration; la ménager, c'étoit s'exposer lui-même. Cette femme courageuse trouve moyen de l'assurer de sa fermeté. Elle tient parole, soutient la torture sans se permettre un mot à la charge de *Propédius* et des conspirateurs, quoique mise en tel état, que *Caligula* lui-même en fut touché, et lui fit donner une somme d'argent pour la dédommager. C'est la seule fois que l'histoire lui reconnoît quelque compassion.

Sorti de cette scène affreuse, *Chéréa* rassemble ses complices et presse l'exécution. Les circonstances la contrarièrent souvent; mais les délais n'ébranlèrent aucun des conjurés, quoiqu'en grand nombre. Ils surprirent le tyran avec quelques jeunes danseurs qu'il avoit fait venir d'Asie, et le tuèrent de trente coups, tant ils craignoient de le manquer. Le premier fut porté par *Chérea*, et celui qui le fit expirer le fut par *Arquila*. Tous s'acharnèrent sur le corps de l'empereur et le mirent en pièces.

[40.] Après l'exemple de *Claude*, il n'y a personne qui doive désespérer de la fortune : elle fit tous les frais de son élévation. Il étoit, à la vérité, petit-fils de *Marc-Antoine* et d'*Octavie*, sœur d'*Auguste*, par son père *Drusus*; petit-fils de *Livia Augusta*, frère de *Germanicus*, neveu de *Tibère*, et oncle de *Caligula*, mais si disgracié de la nature, que sa mère *Antonia* disoit « que c'étoit un monstre à figure hu- » maine, que la nature n'avoit fait qu'ébaucher. » Quand elle vouloit reprocher à quelqu'un sa stupidité,

» Vous êtes, lui disoit-elle, aussi bête que mon fils » *Claude.* » Quand *Auguste* vouloit lui donner un nom obligeant, il l'appeloit *ce pauvre enfant.* Toute sa famille le regardoit comme stupide, et il dut à cette réputation l'exception que fit *Caligula* en sa faveur, lorsqu'il se défit du reste de ses parens. Cette imbécillité fut augmentée par l'éducation qu'il reçut. Livré à des domestiques grossiers qui le maltraitoient, rebuté, méprisé; le jouet, malgré sa naissance, de tous ceux qui l'approchoient : de ces rebus et des cruautés qu'il voyoit souvent autour de lui, il contracta une timidité insurmontable. Tout l'inquiétoit, le moindre bruit l'effrayoit.

Au moment de l'assassinat de *Caligula*, *Claude* étoit dans le palais. Le tumulte que cet événement occasionna lui fit chercher une retraite : il se cacha derrière une tapisserie : de là il entendoit les cris de ceux que les gardes de l'empereur, accourus trop tard, massacroient indistinctement, ou conjurés qui n'avoient pas pris assez promptement la fuite, ou curieux pour savoir ce qui étoit arrivé, et jouir du spectacle d'un tyran qui n'étoit plus à craindre. *Claude* vit à travers le voile passer des têtes que les soldats forcenés de rage promenoient dans les appartemens. Lorsque le bruit commençoit à cesser, un prétorien, nommé *Gratus*, errant dans le palais, pour voir s'il n'y avoit rien à piller, aperçoit des pieds sous la tapisserie, la tire et découvre *Claude*. Le prince se jette à ses pieds et lui demande la vie. Le soldat le relève, le salue empereur, le fait reconnoître par ses

camarades. Ils le placent dans une litière, et le portent eux-mêmes au camp sur leurs épaules. Le peuple, qui le voyoit passer, croyoit qu'ils alloient le tuer, déploroit son sort, et les prioit de ne point faire de mal à un homme qui n'en avoit jamais fait à personne.

Pendant ce temps les sénateurs s'étoient assemblés : ils délibéroient. La plus grande partie opinoit à ressaisir l'empire. Ils donnèrent le commandement de la ville à *Chéréa*, qui s'étoit d'abord caché pour éviter la première furie du peuple ; mais ce peuple cessa d'être furieux ; il n'en regretta pas moins l'empereur massacré. Il lui faisoit tant de largesses ! il le nourrissoit à rien faire ; il lui donnoit tant de beaux spectacles ! Pouvoit-il en espérer autant du sénat ? D'ailleurs, s'il avoit été cruel, ce n'étoit qu'à l'égard des grands. Que leur importoit à eux plébéiens ? Trop éloignés du trône, ils ne pouvoient redouter les caprices du souverain. C'étoit aussi le raisonnement des soldats, qui se répandoient dans la ville, et qui commençoient à faire cause commune avec les citoyens. Cette réunion d'opinions alarme les pères conscrits. Ils prient *Agrippa*, roi de Judée, qui avoit été très-lié avec *Caligula*, d'aller trouver *Claude*, et de l'engager à renoncer à l'empire. Ce monarque, auquel un foible empereur convenoit bien mieux qu'un sénat difficile à mener, exhorta au contraire le prince à profiter de sa bonne fortune, et lui donna l'idée de s'attacher les prétoriens par une distribution d'argent : expédient qui causa par la suite tous les maux de l'empire.

Agrippa revint trouver les sénateurs, et leur dit que l'armée étoit gagnée, que le peuple s'entendoit avec elle, qu'il ne les croyoit pas en état de soutenir leur résolution. En même temps il se fit un rassemblement autour du lieu de l'assemblée ; des cris demandoient un empereur. Les pères conscrits ne délibérèrent plus, ils se précipitèrent vers le camp ; c'étoit à qui arriveroit le premier pour donner des preuves de soumission. Quelques-uns des moins diligens essuyèrent des mauvais traitemens de la populace, et *Claude* fut unanimement proclamé empereur. Ceux qui le conseilloient jugèrent qu'il importoit à la sûreté des princes que l'assassinat de son prédécesseur ne restât pas impuni. Ainsi, quoiqu'on approuvât intérieurement l'action de *Chéréa*, il fut condamné et exécuté ; mais le peuple, qui avoit demandé sa mort, jeta des fleurs sur son tombeau, et on ne poursuivit point les autres conjurés, quoique très-connus.

Claude avoit cinquante ans. Malgré la mauvaise éducation qu'il avoit reçue, il avoit acquis quelque goût pour les arts et les sciences. Il s'exprimoit assez bien, et pensoit juste, quand on ne troubloit pas son jugement par la crainte et par de trop fortes instances. Ce caractère trembleur le rendit propre à être gouverné par les femmes et par ses favoris, qui furent le fléau de son règne. L'extérieur est quelque chose dans un prince. Malheureusement le sien n'avoit rien qui prévînt en sa faveur ; quoique grand, il avoit un air maladroit et décontenancé. Sa voix étoit basse, sa

prononciation embarrassée, son regard incertain, et sa physionomie désagréable. Néanmoins il se fit d'abord aimer par sa bonté et sa douceur. On étoit si peu accoutumé à ces qualités ! L'estime n'alloit pas de pair, surtout lorsqu'il s'asseyoit sur un tribunal. Il jugeoit mal, et cependant il aimoit à juger. *Claude* abrogea la loi du crime de lèse-majesté, défendit qu'on l'appelât dieu, entreprit des travaux utiles, tels que la construction d'un port à l'embouchure du Tibre, des dessèchemens de marais. Il rappela d'exil ses deux cousines *Agrippine* et *Julie*, et termina par ses lieutenans une guerre heureuse en Mauritanie. Une loi qu'il publia fit croire qu'il y auroit de l'honneur à servir sous lui; elle défendoit à ceux auxquels il conféroit des gouvernemens de provinces de l'en remercier dans le sénat selon la coutume.

Ici finit *Claude* et commence *Messaline*, sa femme, dont le nom est devenu une injure. *Possidès*, l'eunuque, maître de l'intérieur du palais; *Calliste*, dépositaire des requêtes qu'on présentoit; *Narcisse*, secrétaire; *Pallas*, administrateur des finances : tels furent, sous *Claude*, les véritables empereurs de Rome. *Messaline* fit le premier essai de sa puissance sur *Julie*, cousine de son mari, et sur *Sénèque* le philosophe. Elle les fit bannir au loin; parce qu'elle craignoit auprès de son foible époux les agrémens de l'une et la sagesse de l'autre. Le second essai se fit contre *Silanus*, son beau-frère. Elle en devient amoureuse. Il rejette avec horreur ses propositions. En conséquence de mesures concertées, *Narcisse* entre

épouvanté dans la chambre de *Claude*, le réveille en sursaut, lui raconte qu'il vient de voir en songe *Silanus* un poignard à la main, égorgeant l'empereur. *Messaline*, qui étoit à ses côtés, affirme que depuis plusieurs nuits elle est agitée du même songe. Au même instant, on vient avertir que *Silanus* est à la porte du palais, et veut entrer à toute force. Il avoit été prévenu d'y venir, parce que l'empereur le demandoit. Celui-ci, sans autre examen, ordonne qu'on le défasse de ce traître; *Silanus* est massacré. *Claude* fait part de cette belle action au sénat, et décerne à son affranchi des remercîmens publics par le soin qu'il prenoit de sa santé, même en songe.

Mais le risque d'être assujetti à un prince foible parut à quelques sénateurs aussi fâcheux que d'obéir à un prince cruel. Ils engagèrent *Camille*, gouverneur de Dalmatie, qui étoit à la tête d'une bonne armée, à se révolter. Malheureusement ses légions, après l'avoir un moment appuyé, l'abandonnèrent et le tuèrent. Le procès de ses complices s'instruisit en plein sénat; *Claude* y assistoit. *Arrie*, femme de *Pœtus*, un des conjurés, est célèbre par son courage. Voyant son mari peu empressé à se donner la mort, elle s'arma d'un poignard, le plongea dans son sein, et le présentant à son mari, lui dit : « Cela ne fait point de mal, mon cher *Pœtus*. » (*Pœte, non dolet!*) » L'empereur, contre la coutume établie, rendit aux parens les biens des proscrits.

Il faut distinguer entre *Claude* maître de lui-

même, et *Claude* séduit, effrayé et troublé. On doit au premier le pardon accordé à *Othon*, qui avoit puni les légions coupables de la mort de *Camille*, leur général; et non-seulement il lui pardonna, mais, touché de sa noble fermeté, il dit : « Puissent mes » enfans lui ressembler un jour! » On doit à *Claude* entouré d'hommes sages et honnêtes sa bonne conduite dans la guerre qu'il porta lui-même chez les Bretons, l'accueil qu'il fit aux officiers habiles, les récompenses données aux soldats, la clémence qu'il fit paroître pour les vaincus, l'indulgence qu'il montra à l'égard de *Gallus*, frère utérin de *Tibère Posthume*, qui, en cette qualité, avoit formé un complot pour s'emparer du trône. *Claude* se contenta de l'exiler. On lui doit, lorsqu'il fut bien conseillé, des lois sages, des règlemens louables pour les mœurs; mais sa bonhomie lui faisoit apporter peu d'exactitude dans la pratique. Il renvoya sans châtiment un jeune homme souillé de plusieurs vices, parce que son père en rendoit bon témoignage.

A *Claude* esclave de l'impudique *Messaline* et de ses cruels affranchis on doit la mort des deux *Julies*. La première, sœur de *Caligula*, déjà victime, par son exil, de la jalousie de l'épouse; la seconde, à la vérité bien digne de son sort, par sa complicité dans l'empoisonnement de *Drusus*, son mari; mais étoit-ce à *Messaline* à la faire punir? Elle qui empoisonna *Vinicius* pour s'être refusé à sa passion, qui fit trancher la tête à *Popéius*, parce qu'il avoit trop de talent et qu'il pouvoit captiver son mari; qui ré-

duisit *Poppée*, sa rivale, à se tuer, et qui fit périr *Valérius Asiaticus* pour avoir les superbes jardins de *Lucullus*, dont il étoit possesseur? Cette *Poppée* étoit sa rivale, non auprès de son mari, mais auprès d'un fameux pantomime nommé *Mnester*. Celui-ci, croyant trop dangereux de se familiariser avec l'impératrice, dont le commerce découvert pourroit lui attirer de grands malheurs, donnoit la préférence à *Poppée*, femme de *Scipion*. *Messaline* eut l'impudence de se plaindre à l'empereur du peu de complaisance de *Mnester*, se le fit donner pour esclave, avec injonction d'obéir à tout ce qu'elle lui ordonneroit. Mais comme il pouvoit s'échapper avec *Poppée*, elle fit tant effrayer cette malheureuse par la crainte des tourmens qu'elle lui préparoit, que *Poppée* se donna la mort.

Pour *Valérius*, condamné contre toutes les règles, non en plein sénat, comme l'exigeoit sa qualité d'ancien consul, mais dans l'appartement de l'empereur, il émut ce prince, arracha des larmes à *Messaline* elle-même, mais n'en fut pas moins, par la calomnie et les faux témoins, victime de la cupidité de l'impératrice. On lui laissa pour toute grâce le choix du genre de mort. Les courtisans l'exhortoient à se laisser mourir de faim, prétendant que c'étoit une mort fort douce. Il les remercie de leur conseil, n'omet aucun de ses exercices, prend le bain, soupe gaîment, visite son bûcher, lui fait changer de place, de peur que la flamme n'endommageât les arbres voisins, se fait ouvrir les veines, et conserve sa tran-

quillité jusqu'au dernier soupir. Toutes ces horreurs se commettoient sous le nom de *Claude*. On savoit si bien égarer son esprit, aliéner son bon sens, qu'il oublioit souvent ce qu'il avoit commandé. On le vit marquer sa surprise de ne pas voir comme à l'ordinaire à sa table des personnes tuées la veille par son ordre. Alors il témoignoit par des sanglots sa douleur et ses regrets.

Narcisse, *Calliste* et *Pallas* se prêtoient à toutes les volontés de *Messaline*, dont ils connoissoient l'empire sur son époux. Mais les crimes ont leur terme : l'impératrice se permettoit de tels excès de débordement, qu'en ne les révélant et ne les arrêtant pas, ils risquoient d'en porter la peine avec elle. Ils employèrent tout ce qu'ils avoient de moyens capables de l'engager à garder quelque modération dans les démonstrations de sa passion pour *Silius*, son amant favori, le plus bel homme de la capitale. Mais comme si la publicité eût ajouté à ses plaisirs, elle sembloit prendre à tâche d'en instruire toute la ville. *Silius*, réfléchissant sur sa situation, représente à *Messaline* qu'ils en font trop pour s'imaginer pouvoir éviter la mort quand le prince sera instruit de leur conduite, ce qui ne doit pas tarder ; qu'il ne leur est possible de prévenir le danger que par une résolution désespérée ; qu'il a des amis sur lesquels il peut compter ; qu'il faut qu'il l'épouse ; et qu'il adoptera son fils *Britannicus*.

Cette proposition, d'une hardiesse incroyable et sans exemple, est approuvée par *Messaline*. Elle

attend que son mari parte pour Ostie, où une solennité l'appeloit, et célèbre ses noces avec toute la pompe ordinaire, en présence du sénat, de l'ordre des chevaliers, de tout le peuple et des soldats. On prétend qu'elle avoit prévenu l'empereur sur ce mariage, et lui avoit fait signer le contrat, comme si elle ne se déterminoit à cette cérémonie que pour détourner sur un autre certaines calamités dont celui qui étoit son mari étoit menacé. Cet éclat effrayant consterna toute la maison de l'empereur. *Narcisse* surtout, plus exposé qu'un autre à ses reproches, parce qu'il étoit son principal confident, vouloit l'en instruire, et ne savoit comment s'y prendre. Après avoir bien médité, il en charge deux courtisannes en grande faveur auprès du prince. L'une se met à genoux, et lui dit que *Messaline* vient d'épouser *Silius*; l'autre confirme cette nouvelle, et réclame le témoignage de *Narcisse*. On l'appelle; il convient de la vérité du rapport, demande humblement pardon de ne l'avoir pas annoncé plus tôt, ajoute qu'il n'y a pas de temps à perdre, et que, si *Claude* n'use de la plus grande diligence, le nouvel époux de *Messaline* va se rendre maître de Rome. *Claude* tremble; il assemble son conseil. La frayeur lui troubloit l'imagination. « Suis-je encore empereur ? disoit-il. » *Silius* l'est-il ? » Mais on lui dicte des mesures dont la première est de le faire revenir brusquement à Rome.

Pendant cette délibération, *Messaline*, plus dissolue que jamais, persuadée que personne n'auroit la

hardiesse d'instruire l'empereur de ses impudiques amours, se livroit à toutes sortes de plaisirs. C'étoit le temps des vendanges. Elle en donna une représentation dans laquelle *Silius* paroissoit en *Bacchus*. Elle, un thyrse à la main, les cheveux épars, au milieu de femmes vêtues de peaux de tigres, imitoit les Bacchantes par ses danses. Au plus fort de leur folle joie, la nouvelle se répand que *Claude* est instruit de ce qui se passe, et qu'il arrive. L'effroi général succède à la gaîté. On se disperse. Chacun s'évade de son côté. *Messaline*, après quelques tristes réflexions, se décide hardiment à aller au-devant de son époux, à se montrer à ses yeux : moyen qui lui avoit si souvent réussi, surtout en se faisant précéder par *Britannicus* et *Octavie*, auxquels elle ordonne d'aller se jeter au cou de leur père.

Il avançoit, accompagné dans sa voiture par des personnes du choix de *Narcisse*. Intéressé à ne point laisser son entreprise imparfaite, le ministre s'y étoit placé lui-même. Pendant la route, *Claude*, agité de pensées diverses, disoit en soupirant : « Quelle » femme !........ elle que j'ai tant aimée ! » Ceux qui l'accompagnoient répondoient comme par écho : « Quel crime !....... quel forfait ! » Et l'on se taisoit. *Messaline*, dans son trouble, n'avoit pu trouver qu'un tombereau. Du plus loin qu'elle aperçoit son mari, elle s'écrie, et le supplie d'écouter la mère de *Britannicus* et d'*Octavie*. *Narcisse* crie plus et occupe les oreilles de l'époux du récit des débauches de sa femme. Lorsqu'il veut la regarder, l'af-

franchi lui met devant les yeux un mémoire où sont racontés tous ses désordres ; quand les enfans arrivent, il les fait retirer.

Descendu au palais, il fait remarquer à *Claude* les préparatifs faits pour l'infâme cérémonie ; que les ameublemens des *Drusus*, des *Germanicus*, des *Néron* y ont été prostitués. Il le mène ensuite au camp des prétoriens, comme s'il avoit besoin d'y être pour sa sûreté. De là, feignant d'être jaloux de l'honneur de son maître, il envoie massacrer, sans forme de procès, non-seulement *Silius*, mais encore tous les amans de l'impudique, convaincus ou soupçonnés. Il n'y eut de traduit en justice que *Mnester*. Ce malheureux pantomime fut condamné sur ce principe : « que dans un crime de cette importance on » n'examine pas s'il a été commis de gré ou de » force. »

Il restoit *Messaline*, à laquelle *Claude*, dans une espèce de stupeur, ne paroissoit même pas songer. Il buvoit, mangeoit, faisoit ses exercices ordinaires sans s'informer d'elle. Il lui échappoit seulement quelquefois des soupirs. On lui entendoit prononcer *la malheureuse ! Narcisse*, craignant quelque retour de tendresse, prend sur lui d'ordonner au tribun de garde, comme de la part de l'empereur, d'aller la faire mourir. Il lui adjoint un affranchi nommé *Évode*, pour s'assurer de l'exécution. Celui-ci le précède de quelques momens, et annonce à l'impératrice son triste sort. Auprès d'elle étoit *Lépida*, sa mère, brouillée avec elle pendant sa fortune et ses

crimes, mais que le malheur avoit rappelée auprès de sa fille. *Lépida* lui dit fermement : « N'attendez pas » qu'un bourreau porte la main sur vous. Votre vie » est passée. Il n'est plus question que de mourir » sans honte. » Pendant qu'elle délibéroit arrive le le tribun, qui se place devant elle, la regarde fixement et se tait. Ce silence énergique lui en dit plus que tous les discours. Elle prend le poignard, l'approche de sa gorge......., de sa poitrine. Le tribun termine ses irrésolutions en la perçant de part en part. Elle tombe dans ces mêmes jardins de *Valérius* qu'elle avoit acquis par un crime.

On vient annoncer à *Claude* qu'elle est morte. Il étoit à table. Il ne s'informe seulement pas de la manière, se fait verser à boire et continue son repas. Les jours suivans il ne donna pas le moindre signe de haine, de satisfaction, de colère, de tristesse, ou d'aucun sentiment naturel, quoiqu'il vît ses enfans pleurer la fin tragique de leur mère. Le sénat justifia cet oubli en faisant ôter de tous les monumens les statues et le nom de *Messaline*. *Claude* déclara qu'il ne vouloit plus songer au mariage ; et en effet il n'y avoit pas été heureux. On le força de renoncer à sa première inclination pour *Émilia Lépida*, petite-fille d'*Auguste*, à laquelle il étoit fiancé, parce que ses parens tombèrent en disgrâce. Une maladie lui enleva *Livia Camilla* le jour même fixé pour ses noces. Il répudia *Argatanista*, surprise avec un affranchi, et presque convaincue d'homicide. *Pesina*, de mœurs irréprochables, mais hautaine et acariâtre,

lui fit trop payer sa vertu. Malgré son extrême complaisance, il ne put vivre qu'un an avec elle. Enfin, un excès opposé lui fit souffrir sans regret qu'on le débarrassât de *Messaline*. Il avoit donc été assez trompé par l'hymen pour ne plus s'y fier ; mais son mauvais sort le rejeta dans les bras d'une nouvelle épouse.

Elle se nommoit *Agrippine*, fille de *Germanicus*, et peu digne de la vertueuse *Agrippine*, sa mère. *Tibère* la donna en mariage à *Domitius Ahénobarbus*, dont elle eut un fils connu depuis sous le nom de *Néron*. Après la mort de son époux, elle mérita par ses galanteries l'animadversion de *Calicula* lui-même, qui l'exila. Rappelée par *Claude*, elle épousa *Passiénus*, homme très-riche, et le fit assassiner pour jouir de son bien, qu'il lui avoit laissé par testament. Pendant les dernières années de *Messaline*, ses assiduités auprès de *Claude*, son oncle, causèrent beaucoup d'ombrage à l'épouse. Celle-ci avoit dessein de se défaire de cette nièce importune, lorsqu'elle périt elle-même. *Agrippine* avoit accoutumé le vieil empereur à ses complaisances. Il ne fut question que de les multiplier pour s'établir tout-à-fait auprès de lui en qualité d'épouse.

Il lui en manquoit le titre. L'acquisition souffroit des difficultés, parce qu'il n'y avoit pas d'exemple à Rome qu'un oncle eût épousé la fille de son frère. Le scrupuleux *Claude* craignoit qu'un inceste n'attirât des fléaux sur l'empire. On calma ses inquiétudes en lui faisant promettre qu'il feroit tout ce que le sénat

prescriroit; puis on lui fit ordonner par le sénat d'épouser *Agrippine*. Avant son mariage, elle avoit eu le crédit de faire éloigner de *Claude* un jeune homme nommé *Silanus*, auquel il destinoit *Octavie*, sa fille, et dont la future belle-mère craignoit le mérite. Elle lui supposa un commerce criminel avec sa sœur *Julia Silana*, qui avoit été mariée. Elle l'engagea à déshonorer celui qui devoit être son gendre. Le jeune homme se tua de désespoir.

Agrippine, placée sur le trône, marcha avec un faste inconnu aux autres impératrices. Elle disposoit de tout, se mêloit de toutes les affaires, jusqu'à siéger près de l'empereur dans le sénat et sur les tribunaux. Connoissant la foiblesse de son époux, et sa facilité à se laisser séduire, elle ne l'abandonnoit point d'un pas. Malheur à toute femme soupçonnée de lui plaire, même involontairement. *Calpurnie* fut exilée pour avoir été trouvée belle. *Paulina*, plus dangereuse, parce qu'elle avoit été aimée autrefois, fut accusée de sorcellerie, exilée et tuée dans son exil. Afin de tâcher d'effacer l'odieux de ces exécutions, et de se donner une réputation de régularité, l'impératrice fit rappeler le philosophe *Sénèque*. Cependant elle ne réussit pas à aveugler le public sur ses liaisons avec *Pallas*. Cet affranchi lui servit beaucoup à déterminer l'empereur à fiancer sa fille *Octavie* avec *Néron*, son fils, à faire prendre à *Néron* la robe virile avant l'âge, à le marier et à l'adopter. Toutes ces grâces furent demandées à *Claude* par le sénat, gagné, avili au point de n'avoir de volontés

que celles que lui dictoient une femme et des affranchis, tous plongés dans la bassesse de la servitude.

Comment n'auroient-ils pas été tout-puissans? L'empereur prescrivit par un décret de regarder comme ordonné par lui-même ce que commanderoient ses intendans; ainsi appeloit-il ses affranchis. Excepté les faisceaux consulaires, le sénat leur prodiguoit toutes les dignités. Il donna les honneurs de la prêtrise à *Pallas*, et un descendant des *Scipions* proposa de remercier cet affranchi, qui se disoit d'une antique noblesse, de ce qu'il vouloit bien s'abaisser jusqu'à être compté entre les ministres du prince. *Carcisse* jouoit un rôle moins éclatant, mais aussi important auprès de *Claude*. Il paroît qu'il n'étoit pas inaccessible à la séduction des richesses, et que les concussionnaires ne perdoient point à lui faire part de leurs déprédations. Son impudence dans l'affaire des Bithyniens est remarquable. Ils avoient envoyé des ambassadeurs se plaindre des extorsions et des rapines de *Julius Cilo*, leur gouverneur. Ils prioient qu'on les délivrât de ce cruel oppresseur. L'empereur, n'ayant pas bien compris leur harangue, en demanda l'explication à *Narcisse*, et pourquoi ils étoient venus. « Le but de leur voyage, répondit » l'impudent affranchi, est de vous témoigner leur » reconnoissance de la bonté que vous avez eue de » leur donner pour gouverneur un homme aussi in- » tègre et aussi désintéressé que *Cilo*.—Qu'on lui » continue donc encore le gouvernement pour deux

» ans, repartit le prince. » Dans l'espace de ces deux ans, l'affamé gouverneur acheva de dévorer ce qu'il n'avoit fait qu'entamer jusqu'alors.

Claude, durant son règne, eut quelques guerres opiniâtres à soutenir. On compte entre les principales celle de la Bretagne, qui fut conduite avec succès par *Ostorius*. Il fit prisonnier, ou plutôt une reine perfide lui livra en trahison *Caractacus*, roi, et le meilleur capitaine de ce pays. Amené à Rome, il parut sans se déconcerter devant le trône de l'empereur. *Claude* lui accorda la liberté, ainsi qu'à sa femme et à ses enfans. On le conduisit dans la ville, dont on lui faisoit admirer la magnificence. Interrogé sur ce qu'il en pensoit, il répondit : « Je suis » étonné que des hommes qui possèdent des palais » si superbes les quittent pour enlever aux Bretons » leurs misérables cabanes. »

Caractacus, débarrassé de ses fers, après avoir remercié l'empereur, alla rendre ses hommages à l'impératrice. Cette princesse s'étoit donné le droit de participer à tous les honneurs de l'empire. Elle contribua par son goût et ses conseils à embellir Rome. Afin de porter son nom chez les étrangers, elle établit une colonie de vétérans dans Cologne, où elle étoit née, et lui donna son nom. Lorsque *Claude* procura aux Romains le magnifique spectacle d'un combat naval sur le lac Fucin, qu'il avoit tenté de dessécher, elle y parut avec tout l'appareil de la majesté, décorée d'un habit guerrier à la tête des troupes. Elle se montroit ainsi quelquefois aux gardes préto-

riennes dans leur camp. Cette armée avoit eu jusqu'alors deux chefs, apparemment afin de diviser l'autorité, et que l'un pût surveiller l'autre. *Agrippine,* sous des prétextes spécieux, persuada à *Claude* de n'en mettre qu'un. Ce fut, sur sa recommandation, *Burrhus Afranius,* avantageusement connu par ses talens militaires, et incapable de manquer de reconnoissance à celle qui lui procuroit ce grade important.

Elle étoit au comble de la grandeur et de la puissance par le crédit que lui donnoit le mariage de *Néron,* son fils, avec *Octavie,* et par l'estime que procuroient au jeune prince ses belles qualités, estime qui rejaillissoit sur la mère. *Néron* s'étudioit à rendre service à tous ceux qui réclamoient sa protection, et plaidoit avec chaleur la cause des opprimés. *Agrippine* se complaisoit dans son fils; mais elle en étoit jalouse. La persuasion que *Lépida,* sa belle-sœur, cherchoit à prendre quelque empire sur l'esprit de son neveu, coûta la vie à la tante. Enjouée et complaisante, cette princesse gagnoit le jeune prince par ses caresses, tandis qu'*Agrippine,* toujours mère avec lui, l'intimidoit par sa hauteur. Elle lui souhaitoit l'empire, et cependant ne pouvoit souffrir qu'il commandât. *Agrippine* se servit, pour perdre sa belle-sœur, de l'accusation de sortilége, de conjurations magiques contre la vie de l'empereur, crime auquel *Claude* croyoit facilement. On dit qu'elle força son fils à se rendre accusateur contre sa tante qu'il aimoit. Elle eut recours à la même imputation de sortilége,

afin de se procurer par la mort de *Statilius* la possession de ses beaux jardins que cette femme criminelle convoitoit.

Il paroît que *Narcisse* ne conservoit plus le même crédit auprès d'*Agrippine*, puisqu'il fit vainement tous ses efforts pour sauver *Lépida*. Soit par lui, soit par d'autres, *Claude* fut instruit de la conduite et des vices de son épouse. On l'entendit dire : « Je suis » destiné à être malheureux dans mes mariages, et à » punir des adultères. » Ce dernier mot étoit effrayant pour une femme dont les mœurs n'étoient rien moins qu'irréprochables. Son ambition fut aussi alarmée par l'empressement de *Claude* à faire prendre la robe virile à son fils *Britannicus*. « C'est mon amitié pour » vous, dit-il à son fils en l'embrassant tendrement, » c'est le désir de voir le peuple romain gouverné » par un véritable *César* qui me dictent ce souhait. » C'étoit présager à *Néron* un collègue, peut-être un maître. *Agrippine* ne vouloit ni de l'un ni de l'autre. Elle crut être délivrée de ses craintes par une maladie qui survint à l'empereur. Pendant quelques jours elle espéra que la mort l'en débarrasseroit avant qu'il ne pût faire des dispositions contraires à ses vues. Mais, pour plus grande sûreté, elle lui fit donner un poison qui devoit le rendre tout-à-fait imbécille, et enfin un plus violent qui l'emporta à l'âge de soixante-quatorze ans, après treize ans de règne.

Quoique tout eût été prévu de longue main, sa mort fut cachée jusqu'à ce qu'on eût pris les dernières mesures. Alors les portes du palais s'ouvrent,

Néron, accompagné de *Burrhus*, chef des gardes prétoriennes, s'avance vers la cohorte en faction, suivant l'usage, est accueilli avec des acclamations par ordre de *Burrhus*, et placé dans une litière. On dit que quelques soldats hésitèrent, regardant autour d'eux avec inquiétude, et demandant *Britannicus*. Mais, comme ce jeune prince étoit retenu dans le palais, qu'ils ne virent leur demande secondée de personne, ils suivirent la foule. *Néron*, transporté au camp, harangua, promit une gratification, et fut déclaré empereur.

Placé sur le trône à l'âge de quatorze ans, il ne fut plusieurs jours que spectateur des vengeances d'*Agrippine*, sa mère. Elle força *Narcisse*, qui auroit voulu malgré elle sauver *Lépida*, de se donner la mort, dans la crainte de la torture; ses richesses surpassoient celles de *Crésus* et des rois de Perse. *Julianus*, pour avoir été un moment jugé digne de l'empire sans y avoir aspiré, fut empoisonné. Elle fit mettre à mort, sous différens prétextes, d'autres personnes qui lui déplaisoient, et elle auroit poussé plus loin ses cruautés, si *Burrhus* et *Sénèque*, gouverneurs de *Néron*, n'eussent engagé leur élève à les arrêter. Ces deux hommes s'étudioient à l'envi à en faire un grand prince. Ils eurent lieu de se louer d'abord de leurs soins. Le jeune empereur montroit des vertus que le sénat récompensa par des honneurs et des louanges outrées, auxquelles il eut quelquefois la modestie de se soustraire. Sa mère, au contraire, pleine d'ambition, affectoit le faste de la domination,

et, pour la puissance comme pour le rang, l'égalité avec son fils.

Il fut obligé de la réprimer quelquefois, de l'aveu et même par le conseil de ses deux gouverneurs. Elle s'en plaignit et s'échappa en reproches, accompagnés de menaces qui donnèrent lieu à une accusation juridique. Le jeune empereur étoit d'avis de terminer cette espèce de procès en lui faisant donner la mort; mais *Burrhus* obtint qu'elle seroit jugée. Elle fut déclarée innocente, et rentra en grâce. Mais auparavant elle avoit essuyé tous les chagrins capables de mortifier son orgueil; chassée du palais, abandonnée par tous les courtisans, sans gardes d'honneur, et surtout privée de *Pallas*, son cher favori. Quand il prit congé de *Néron*, le voyant suivi d'une foule de peuple, le jeune empereur dit assez plaisamment : *Pallas* va abdiquer la puissance souveraine.

Les inclinations perverses qu'il commençoit à montrer, la difficulté de s'y opposer ouvertement, engagèrent ses deux gouverneurs à lui souffrir une inclination pour une affranchie nommée *Acté*, au préjudice d'*Octavie*, sa jeune épouse. On suppose qu'ils crurent plus prudent de laisser diriger l'impétuosité de sa passion vers une personne peu importante que d'exposer les femmes des plus illustres maisons de Rome. Quelques auteurs les soupçonnent d'avoir eu cette complaisance pour ne pas perdre tout-à-fait un empire que commençoient à prendre sur leur élève *Othon* et d'autres favoris, avec lesquels les deux gouverneurs luttoient de crédit. Mais, quel qu'ait été leur

motif, l'action étant criminelle, il ne peut les justifier. Il auroit été plus honorable pour eux de quitter une cour où germoit déjà la corruption, mère de tous les vices.

Néron s'adonnoit au crime avec un sang-froid et une effronterie rares à son âge. Après avoir ravi l'empire au jeune *Britannicus*, il lui ôta la vie. Le poison fut administré sous ses yeux, à sa table. *Agrippine*, qui ignoroit le projet, ainsi que les assistans, pâlirent de l'effet. *Néron* seul vit sans altération et sans trouble le jeune homme en proie aux plus vives douleurs se débattre et tomber entre les bras des convives. Il traita son état d'attaque d'épilepsie. Mais l'épileptique en mourut. Si les contraires ne s'allioient pas souvent, croiroit-on que le même homme, quelque temps auparavant, lorsqu'on lui présentoit à signer la sentence de mort de deux brigands, répondit : « Je » voudrois ne pas savoir écrire ? » Il fit aussi quelques actes équitables, des lois sages, des libéralités aux citoyens de Rome, grands et petits ; il enjoignit l'ordre de faire afficher les règlemens relatifs aux impôts, afin que chacun sût ce qu'il devoit payer. Il fit également défendre aux gouverneurs de provinces de donner des spectacles, disant qu'ils servoient seulement à fermer la bouche au peuple qui en fait tous les frais. Il permit aussi de prendre à partie les anciens délateurs. Un des plus infâmes, nommé *Suilius*, poursuivi avec ardeur par *Sénèque*, lui imputa en récrimination un commerce scandaleux avec *Julie*, fille de *Germanicus*, dont il avoit partagé la disgrâce

sous *Claude*; de chasser, pour ainsi dire, aux testamens et aux successions; de remplir l'Italie et les provinces de ses usures, d'avoir ramassé en quatre ans plus de sept millions d'or. Vrais ou faux, ces reproches firent un grand tort à la réputation du philosophe. On remarqua dans ce temps un phénomène, un prodige : *Saturninus*, très-riche, très-estimé, mourut gouverneur de Rome à quatre-vingt-treize ans, de mort naturelle.

Le peu de lois utiles qui parurent dans les premières années du jeune empereur lui firent beaucoup d'honneur. Voilà ce qu'on appelle les belles années de *Néron*. On en compte quatre ou cinq, encore leur gloire fut-elle flétrie par ses mœurs. On le voyoit dès lors courir de nuit les rues, déguisé en esclave, avec ses compagnons de débauche, qui pilloient les boutiques, frappoient les passans et commettoient mille autres insolences, apprentissage honteux de désordres plus funestes qui suivirent. L'amour ne put réformer ni régler la conduite de l'empereur, parce qu'il lui fut inspiré par des personnes incapables de lui donner de la dignité, entre autres par la fameuse *Poppée* : elle étoit fille de celle que *Messaline* avoit fait mourir par jalousie. Plus belle qu'aucune femme de son temps, *Poppée* les surpassoit par la douceur de son entretien, par son esprit, et par une modestie apparente; mais sa lasciveté étoit sans bornes, et elle ne tenoit aucun compte de sa réputation.

Othon, favori de *Néron*, la débaucha et l'enleva à *Crispinus*, son époux. *Néron* l'envia à *Othon*;

mais après s'être prêtée à ses désirs, redevenue fidèle à *Othon*, qu'elle disoit son mari, elle prétendoit mettre des bornes à sa complaisance. Etoit-ce pour se débarrasser d'*Othon*, qui en effet reçut comme un exil honnête le gouvernement du Portugal, dans lequel il se comporta avec quelque honneur : « Supportant mieux, dit *Tacite*, l'occupation que l'oisiveté. » Deux personnes contrarioient *Poppée* dans le dessein où elle étoit de se mettre la couronne impériale sur la tête, *Agrippine* et *Octavie*. La vanité de la première ne lui auroit pas laissé voir sans résistance le trône de son fils partagé par une prostituée. Ce fut alors que *Néron* donna une libre carrière à ses passions effrénées; il ne connut plus de bornes. *Sénèque*, par ses complaisances criminelles, ne fit qu'aigrir le mal au lieu de le guérir. *Burrhus* lui-même n'est pas plus à l'abri des justes reproches que le philosophe hypocrite, qui cependant dans ses ouvrages a composé un si bel éloge de la vertu.

Au mépris que marquoit un tel oubli du respect filial *Poppée* sut ajouter chez *Néron* le ressentiment. Bien persuadée qu'*Agrippine* ne souffriroit jamais qu'il répudiât *Octavie*, elle crut ne pouvoir mieux faire que de l'irriter contre sa mère. Personne ne parloit pour l'impératrice, parce que, fière et hautaine, on étoit bien aise de la voir abaissée, et qu'on ne croyoit pas que la colère d'un fils contre sa mère pût être portée jusqu'à l'horrible excès de s'en défaire.

Mais cette résolution étoit prise. Il ne s'agissoit plus que de la manière. Le poison? elle qui l'avoit

employé s'en défioit. Le poignard? que diroient le peuple et les soldats? Pendant qu'on étoit dans l'embarras du choix, un affranchi nommé *Anicète*, général des galères, vint offrir son infernale industrie, savoir, un vaisseau construit avec tant d'art, qu'il s'ouvriroit à volonté en pleine mer, sans qu'on pût deviner la cause de son naufrage : ce moyen est adopté. *Néron* invite sa mère à une fête auprès de Baies : elle y va avec quelque inquiétude; mais l'accueil gracieux, l'air serein de son fils à son arrivée la rassurent. Après avoir passé une journée de plaisir ensemble, il lui propose d'aller par mer, de l'autre côté du détroit, à une maison de plaisance qui étoit destinée à son séjour. Une galère superbement ornée se présente; *Néron* accompagne sa mère au rivage, lui baise les yeux, la presse entre ses bras, l'accable de caresses feintes ou véritables; car un monstre même, dans un pareil moment, peut être pressé par des remords affreux.

Agrippine part : la mer étoit calme, le ciel clair et sans nuages, comme si, rapportent les historiens, les dieux eussent voulu ôter à *Néron* toute excuse de son parricide en empêchant qu'on ne pût l'attribuer aux vents et aux flots. Le vaisseau n'étoit pas encore fort éloigné du rivage, lorsqu'au signal donné le plancher de la chambre où étoit *Agrippine*, chargé de plomb, tombe et écrase un homme à côté d'elle. Une cloison soutient le plancher sur l'impératrice ainsi que sur *Acéronia*, une de ses femmes, et les garantit. En même temps le vaisseau se rompt; mais les

matelots qui n'étoient pas du complot, empêchent qu'il ne soit totalement submergé. Au lieu d'être engloutie, *Agrippine*, soutenue par ses vêtemens, reste sur la mer. *Acéronia*, dans l'espoir d'être secourue plus promptement, se nomme comme étant l'impératrice, elle est assommée à coups d'aviron. *Agrippine*, légèrement blessée d'un coup porté au hasard, se sauve à la faveur de son silence, et de quelques nacelles venues promptement du bord.

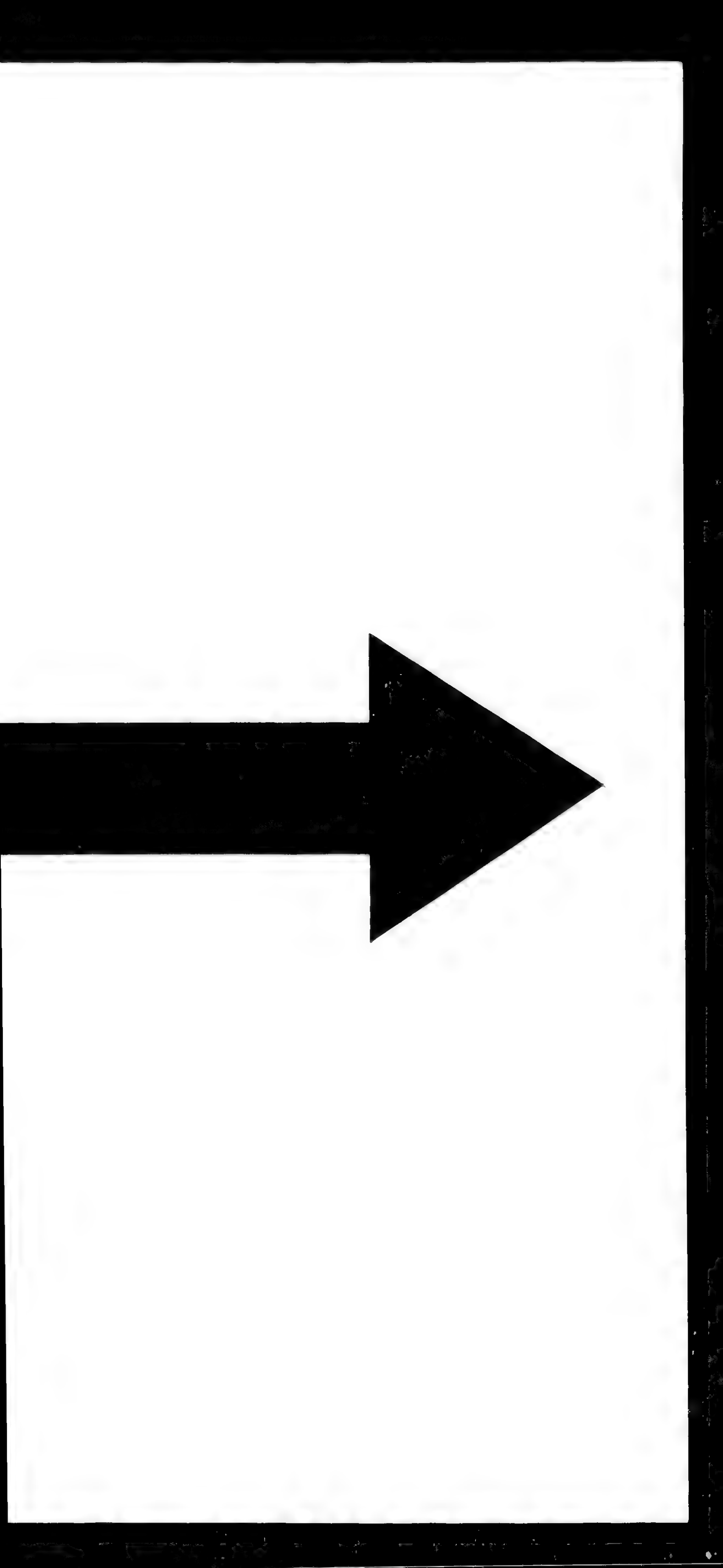
Portée dans sa maison, elle repasse dans son esprit toutes les circonstances de cet événement. Des caresses si subites de son fils après tant de froideur, une lettre, la plus obligeante qu'il lui eût jamais écrite, la chute du plancher, le vaisseau rompu si près du bord sans écueil ni orage, sa blessure, la mort d'*Acéronia*, tout lui persuade que c'est à sa vie qu'on en vouloit. Elle croit cependant prudent de dissimuler : elle envoie à son fils un messager pour le rassurer, disoit-elle, sur le danger de sa blessure, et le tranquilliser. Il étoit en effet dans un grand trouble, mais un trouble que ces nouvelles n'étoient pas capables d'apaiser. Quand il apprit que le coup étoit manqué, le désespoir s'empara de lui. Il croyoit déjà voir sa mère informer le peuple, le sénat et l'armée de son assassinat. « Que faut-il faire? » s'écrioit-il. *Burrhus* et *Sénèque*, qu'on soupçonna, non sans raison, d'avoir été instruits du complot, étoient, présens. L'empereur voulut envoyer le premier tuer sa mère. « *Anicète* a commencé, répondit *Burrhus*, » qu'il achève. »

Le scélérat accepte la commission avec empressement. Il prend une troupe de satellites, marins, hommes féroces et impitoyables, arrive à la maison d'*Agrippine*, l'investit et entre dans sa chambre pendant qu'elle s'inquiétoit du retard de son messager, dont elle tiroit mauvais augure. [illegible]ant les assassins, elle leur crie : « Si mon [illegible] envoie pour » savoir de mes nouvelles, al[illegible]e que je me » porte bien ; au reste, je ne crois [illegible]'il vous ait » ordonné un parricide. » Pour toute réponse un d'eux lui décharge un coup de bâton sur la tête, un autre tire son épée. Elle lui dit en montrant son ventre : « C'est lui qui a produit un monstre tel que » *Néron*, c'est lui qu'il faut frapper. » Elle est aussitôt percée de plusieurs coups et expire. Ainsi fut accompli le désir qu'elle avoit manifesté lorsque des devins qu'elle consultoit sur le sort de son fils lui répondirent qu'il seroit empereur, mais qu'il la tueroit. « Qu'il me tue, répondit-elle, pourvu qu'il » règne. »

Si les remords déchirans, si la facilité de se deshonorer par des infamies, celle de se rendre détestable par les cruautés, sont des châtimens ménagés aux grands coupables par la Providence, nul homme n'a jamais été plus puni que *Néron* ne le fut de son parricide. L'image de son crime le suivoit partout ; des furies vengeresses sembloient attachées à ses pas. Son anxiété étoit quelquefois inexprimable. Pour calmer ses affreuses angoisses, il eut recours à des magiciens. Il les pria d'évoquer par leurs sacrifices les



[redacted]



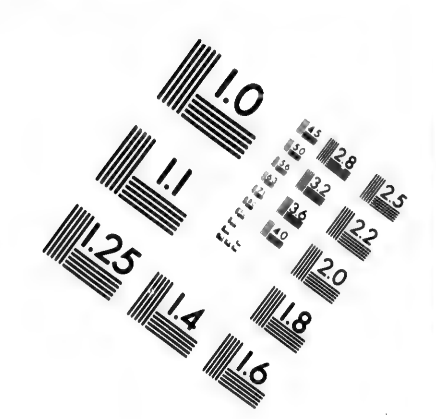
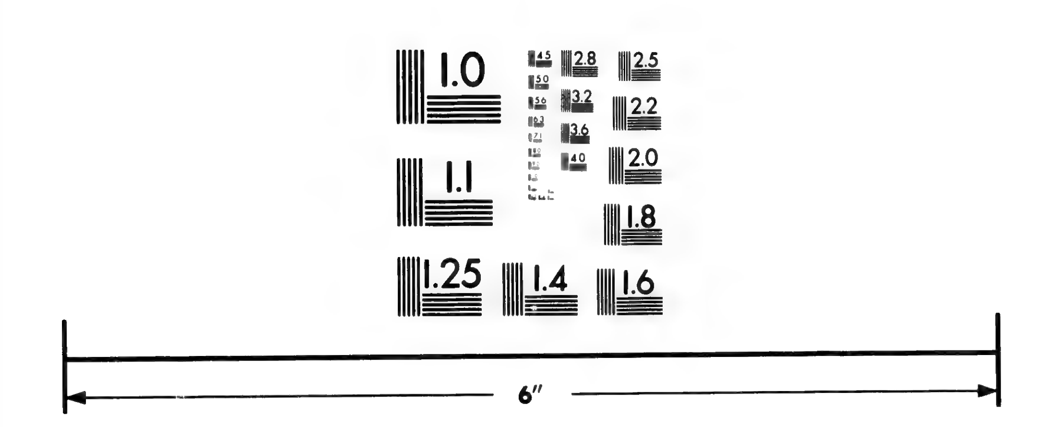
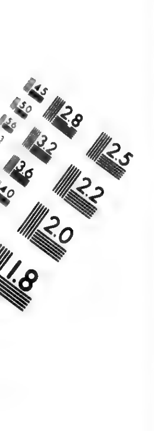


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8

mânes de sa mère, afin de les apaiser; mais l'enfer même rejeta ses offrandes et se refusa à ses vœux. Il reçut après son forfait les complimens de ses gardes d'avoir échappé aux embûches qu'il disoit que sa mère lui avoit tendues. *Burrhus* étoit à leur tête. Il lui vint des félicitations du sénat, auquel il écrivit que sa mère avoit voulu le faire assassiner; qu'elle avoit formé des desseins contre la tranquillité de l'empire; qu'elle haïssoit le sénat, les soldats et le peuple; qu'enfin sa mort étoit un bonheur public. Cette lettre étoit de la façon de *Sénèque*. Les sénateurs ordonnèrent des processions publiques en actions de grâces aux dieux, et mirent le jour de la naissance d'*Agrippine* au nombre des jours malheureux. Tel étoit alors le sénat romain. Le seul *Thraséa Pétus* sortit de la salle, indigné, au hasard d'encourir la haine du tyran.

Il sembloit qu'il y eût une ligue formée pour le perdre, en lui applaudissant dans ses plus extravagantes passions. Aussi n'y mit-il aucun frein : on le vit paroître comme un baladin sur le théâtre, y chanter, danser, jouer de la lyre, conduire les chars dans le cirque, forcer les spectateurs de l'entendre et de lui donner la préférence sur les autres acteurs. La ville de Naples fut plus qu'une autre favorisée du dangereux honneur de lui plaire. Il se rendoit au théâtre dès le matin, et y restoit jusqu'au soir. A peine se donnoit-il le temps de manger : ce qu'il faisoit en public, après avoir averti les spectateurs qu'au sortir de table il leur chanteroit un air encore plus

touchant. Un jour, pendant qu'il chantoit, un tremblement de terre ébranla le théâtre; mais il ne voulut ni quitter, ni laisser sortir personne que sa chanson ne fût finie; et aussitôt que l'amphithéâtre fut vide, il s'écroula.

Pour diminuer sa propre honte, il tâcha de faire imiter son exemple par l'ancienne noblesse, que sa pauvreté rendoit capable de toutes les bassesses. Il en fit des gladiateurs : les femmes ne rougirent pas de lutter dans l'arène. Plus de retenue : tout le monde fut admis, sans aucune distinction d'âge, de condition ni de sexe, à se charger de cet opprobre. Un sénateur pouvoit sans reproche faire le métier d'un bouffon grec ou latin avec des gestes et des contenances déshonnêtes. Les dames même de la plus haute naissance s'y montroient dans des postures lascives. Autour des endroits destinés à ces spectacles se trouvoient des boutiques garnies de tout ce que le luxe et la mollesse peuvent désirer, des cabarets et des lieux de débauche.

Mais rien n'approche en ce genre de la fête que lui donna sur le lac d'Agrippa *Tigellin*, qui, par la crapule, l'avarice et la cruauté, avoit su gagner les bonnes grâces de l'empereur. *Néron* y parut sur un vaisseau tout brillant d'or et d'ivoire, dont les manœuvres étoient dirigées par les plus beaux jeunes gens, dont le degré de corruption marquoit les rangs près de sa personne. Il donna les spectacles les plus scandaleux. Ses débauches passèrent toute imagination. On craindroit de souiller le papier, si l'on dé-

crivoit toutes les infamies dont il se couvrit. C'est dans Suétone qu'il faut aller examiner ces images d'une volupté dégoûtante : le devoir d'un historien doit se borner à indiquer seulement les excès de ce genre auxquels peuvent se livrer de tels scélérats. Le ciel permit que cet empereur s'abandonnât à tant de désordres pour mettre le comble à tous ses forfaits. Rien n'étonne de la part d'un parricide.

Il étoit alors marié à *Poppée*. Non contente d'avoir chassé *Octavie* du trône et du lit de l'empereur, elle voulut la faire disparoître de dessus la terre. Des calomniateurs suscités l'accusèrent d'un commerce criminel avec un joueur de flûte. Ses femmes, appliquées à la question, soutinrent l'innocence de leur maîtresse : elle n'en fut pas moins exilée, et, après qu'on lui eût coupé les veines, étouffée par la vapeur d'un bain chaud, à l'âge de vingt-deux ans : princesse infortunée, qui reçut cette récompense de l'empire qu'elle avoit apporté pour dot à *Néron*. Jamais elle n'eut un moment de bonheur dans sa vie.

Quelque complaisans que se montrassent les deux gouverneurs *Burrhus* et *Sénèque*, leur seule présence, apparemment espèce de reproche, gênoit l'empereur. Le premier, dont un de nos tragiques a fait un homme à sentimens héroïques, fut empoisonné. *Sénèque*, dont les ouvrages stoïques contrastent merveilleusement avec son indulgence pour les excès de son élève, *Sénèque*, l'apologiste d'un parricide, après avoir été méchamment enveloppé dans une conjuration dont il se justifia, succomba dans une seconde accusation,

et, forcé de se faire ouvrir les veines, mourut dans son bain. *Néron* eut la bonté de faire refermer celles de *Plancine*, épouse du philosophe, qui avoit imité son mari. Il lui en resta une pâleur qui attesta toute sa vie son amour.

Poppée elle-même, *Poppée* si ardemment aimée, devenue importune par ses représentations, n'échappa point à la brutalité de son mari. Elle lui faisoit des remontrances sur quelques excès; il s'en irrita, et la frappa du pied dans le ventre. Elle étoit enceinte; elle en mourut. On remarque en ce barbare une férocité froide et réfléchie qui ajoute à la cruauté. Quand on lui présenta la tête d'un nommé *Rubellius*, qu'il venoit de faire assassiner, il la contempla avec complaisance, et dit en riant : « Je ne savois pas que » *Rubellius* eût un si long nez. » Dans une circonstance à peu près pareille, *Agrippine* regarda curieusement la tête livide d'une de ses rivales, lui ouvrit la bouche, et examina ses dents, qui avoient apparemment quelque chose de particulier. Quels monstres que ces personnages !

Aux cruautés exercées sur des particuliers se joignent des exécutions qui frappent la multitude. Selon une ancienne loi, tous les esclaves qui se trouvoient dans la maison d'un maître assassiné devoient être mis à mort. On en comptoit quatre cents chez *Pédanius*, tué étant gouverneur de Rome. Ce nombre excita la pitié du peuple. Il demanda grâce pour tant d'innocens. *Néron* ne crut pas que le sang d'un seul noble fût trop expié par le vil sang de tant d'autres, et les fit

inhumainement massacrer. On l'accuse d'avoir été l'auteur du fameux incendie de Rome qui, de quatorze quartiers, en détruisit trois entièrement, et causa un grand dommage à sept des plus beaux ; de sorte qu'il n'en resta que quatre entiers. L'incendie dura neuf jours, avec une confusion et un défaut de secours qui firent juger que, si *Néron* n'en étoit pas l'auteur, du moins il se plaisoit à jouir de cet horrible spectacle. En le contemplant du haut de son palais, il déclama un poëme sur l'embrasement de Troie, revêtu des mêmes habits qu'il portoit en chantant sur le théâtre. On dit qu'il auroit voulu voir brûler Rome totalement, afin de bâtir à sa place une ville à laquelle il auroit donné son nom. Sur les décombres fumans de l'emplacement le plus maltraité par les flammes il éleva le plus vaste et le plus magnifique des palais, où se trouvoient, outre les plus beaux ornemens de l'architecture et les plus riches ameublemens, les jardins du goût le plus exquis, jusqu'à des lacs et des forêts.

Le spectacle de ce terrible embrasement, les cris des vieillards, des femmes et des enfans, le désespoir de ceux qui voyoient périr leurs biens, le tumulte de ceux qui emportoient les leurs, qui, pensant se sauver, étoient précédés, environnés par la flamme, et périssoient écrasés sous les débris ; ce spectacle horrible n'approche pas encore, pour l'inhumanité, de celui que *Néron* donna au peuple dans ses jardins, et dont les chrétiens furent les malheureux acteurs. Afin de détourner de dessus lui le soupçon très-accrédité qu'il

étoit l'auteur de l'incendie, il en accusa les chrétiens, déjà fort multipliés dans la capitale. Il leur fit souffrir des tourmens raffinés : les uns, couverts de peaux de bêtes sauvages, étoient livrés aux chiens qui les dévoroient; d'autres, attachés à une croix, attendoient une mort lente dans des douleurs aiguës; d'autres enfin, enduits de matières combustibles, fixés à des poteaux, ou jetés dans des feux que leur graisse alimentoit, éclairoient les divertissemens du monstre, qui, en habit de cocher, parcouroit ses allées sur son char. Mais ni ces atrocités qu'il vouloit faire regarder comme une punition de l'incendie, ni quelques marques de bonté qu'il donna au peuple après l'embrasement ne purent faire tomber l'opinion qu'il en étoit l'auteur.

Enfin l'impatience des Romains, portée à son comble, produisit une conspiration. Des sénateurs, des chevaliers, des soldats, et même des femmes y entrèrent. Elle se forma sans doute par le mécontentement général, sans qu'on en sache positivement l'auteur. *Caius Pison* passa pour en avoir été le chef. Il montroit des vertus que son goût pour le luxe et la dépense a rendues suspectes, et on l'a cru moins excité par la gloire de venger ses concitoyens et de les défaire d'un affreux tyran que par le désir d'obtenir l'empire. Presqu'à sa naissance, la conspiration pensa être découverte par l'imprudence d'une femme affranchie, nommée *Épicharis*, dont la conduite n'étoit rien moins que réglée. Elle fut employée, ou s'employa d'elle-même à gagner des complices parmi les troupes.

Indiscrètement elle s'ouvrit à un tribun qui la décela ; mais elle nia avec tant de fermeté, qu'on ne put la convaincre : cependant *Néron* la fit garder en prison.

Une légère inattention, une précaution minutieuse dévoila tout le complot. Un des conjurés, nommé *Scévinus*, s'étoit réservé l'honneur de porter le premier coup. En examinant son poignard, il le trouva mal affilé, et taché d'un peu de rouille. Il le donna à *Milicus*, son affranchi de confiance, pour le faire remettre en meilleur état. En même temps il se fit préparer du linge, comme pour bander des plaies et arrêter le sang. Il donna aussi un grand festin à ses amis, où il parut d'un air rêveur, et après lequel il récompensa quelques-uns de ses esclaves, et en affranchit d'autres. Ces circonstances donnèrent à penser à *Milicus*. Il avertit l'empereur, qui dans ces préparatifs vit tout d'un coup un complot contre sa vie. Il s'assura de *Scévinus*, qui se défendit très-bien d'abord ; mais la femme de l'affranchi indiqua des conférences, des colloques secrets dont la connoissance fit arrêter plusieurs personnes. Elles se contredirent dans l'interrogatoire. Pressés par l'appareil des tortures, l'un déclare ses meilleurs amis, l'autre jusqu'à sa propre mère.

C'étoit le moment de faire parler *Épicharis*. On la tira de sa prison. Elle fut appliquée à une question cruelle; mais elle soutint toujours qu'elle étoit innocente, et n'accusa personne. Comme on la ramenoit à une nouvelle torture, dans une chaise, parce qu'elle ne pouvoit marcher, elle fit un nœud coulant du linge

qui lui couvroit la gorge, l'attacha dans sa chaise, et s'étrangla. Mais les hommes montrèrent moins de constance qu'une femme. Les aveux se multiplièrent, et avec eux les tourmens pour en arracher d'autres. Une chose qu'on a déjà vue, mais qui étonnera toujours, c'est que les complices eux-mêmes furent souvent chargés de l'odieuse commission de présider aux tortures ; qu'ils s'en acquittèrent avec toute la rigueur de gens innocens, et que les torturés ne les déclarèrent pas, quoiqu'ils les connussent pour complices. *Néron* assistoit à ces horribles scènes. Son attention empêchoit que les chefs des bourreaux n'apportassent quelque adoucissement aux tourmens. Dans un de ces interrogatoires, un des juges interrogateurs, se voyant près d'être accusé, fit le geste de vouloir tuer le tyran ; un complice l'en détourna par un signe, lui faisant entendre qu'il n'étoit pas encore temps. La plupart montrèrent en mourant plus de fermeté qu'il n'en auroit fallu pour exécuter leur dessein.

Pison se fit couper les veines ; *Latéranus*, consul désigné, répondit dans les termes les plus méprisans à *Épaphrodite*, qui avoit l'ordre de l'interroger, et eut la générosité de ne rien reprocher au tribun, son complice, chargé de lui couper la tête. Blessé du premier coup, il se remit lui-même dans l'attitude convenable pour être décapité. *Subrius*, chef d'une cohorte prétorienne, interrogé par *Néron* pourquoi il avoit violé son serment de fidélité, lui répondit : « J'ai été fidèle » tant que tu l'as mérité ; mais je ne t'ai pu souffrir » lorsque tu es devenu parricide, cocher, bouffon,

» incendiaire. » Cette réponse courageuse accabla *Néron*. *Sulpicius Asper*, auquel il demandoit pourquoi il avoit conspiré contre lui, lui dit : « Parce » que je ne connoissois pas d'autre remède à tes crimes. » Les talens, loin d'être une sauvegarde, attiroient une attention dangereuse. Le poëte *Lucain* périt victime de la jalousie, plutôt que convaincu; *Pétrone* se donna, avant de mourir, le plaisir de composer une satire dont on regarde la licence comme un mémorial des infamies de *Néron*, qu'il crut parlà vouer au mépris de la postérité. Ne fût-on coupable que de lui déplaire, le tyran ne pardonnoit pas, et aimoit à effrayer ceux mêmes qu'il croyoit innocens. Il envoya exécuter le consul *Vestinus*, qui donnoit un grand repas, et ne se doutoit seulement pas qu'on pensât à lui, parce qu'il n'avoit pas trempé dans la conspiration; mais *Néron* le haïssoit. Il fit garder pendant la nuit les convives dans les angoisses de l'incertitude. « Ils ont bien payé, dit-il, en les en» voyant délivrer, ils ont bien payé l'honneur de » dîner chez un consul. »

Les enfans des conjurés ne furent point épargnés. *Néron* chassa les uns de Rome, fit emprisonner ou mourir de faim les autres avec leurs précepteurs et leurs domestiques. Des familles entières furent exterminées à la fois. Pendant ces exécutions et ces meurtres, les temples retentissoient d'actions de grâces et de chants d'allégresse. Celui-ci, privé d'un fils ou d'un frère, celui-là d'un parent ou d'un ami, ornoient leur maison comme dans une réjouissance publique.

Les sénateurs affectoient une joie proportionnée à la tristesse qu'ils étoient obligés de renfermer, décernoient des offrandes aux dieux, particulièrement au Soleil qui avoit découvert la conjuration, de peur, comme on l'avoit projeté, que le meurtre ne fût commis dans son temple ; et le poignard qui devoit y être employé fut consacré au Capitole. Comment le tyran n'auroit-il point pris ces apparences pour des témoignages sincères de joie en voyant les uns venir lui baiser les mains, les autres embrasser ses genoux ? Il fit grâce à très-peu, et donna de grandes récompenses aux dénonciateurs et aux bourreaux. Délivré d'inquiétude, il reprit la harpe et les habits de comédien, et parut sur la scène, se soumettant à toutes les lois du théâtre; savoir, de ne point se reposer, ni s'essuyer avec l'habit qu'il portoit; de ne cracher ni de moucher pendant toute l'action. Enfin, mettant un genou en terre et saluant l'assemblée, il attendoit la sentence des juges avec la contenance d'un homme qui la craint; mais il n'auroit pas été sûr de paroître même indifférent. Des espions répandus dans l'amphithéâtre examinoient les contenances. *Vespasien*, pour s'être endormi après avoir veillé la nuit à son poste, courut risque de la vie.

L'historien *Tacite* termine ses récits lugubres, ses hideux tableaux par deux scènes attendrissantes; la première, d'une famille mourante ensemble : *Lucius Vétus*, sa belle-mère *Sertia*, et *Pollatia*, sa fille. *Néron* n'avoit contre *Lucius* d'autre grief que d'être pour lui sur la terre un reproche vivant de la mort de

Rubellius, son gendre, condamné injustement. Il fit accuser le beau-père avec autant d'injustice. *Pollatia* alla se jeter aux pieds du tyran ; et ne pouvant obtenir grâce, elle revint annoncer courageusement à son père qu'il falloit mourir. Tous trois s'enfermèrent dans la même chambre, se firent porter dans le bain et couper les veines du même fer. Là, le père, en contemplant sa fille, la mère ses enfans, chacun souhaita d'être frappé le premier de la mort qui s'avançoit. Selon les lois de la nature, la plus âgée expira avant les deux autres, puis le père, puis la fille ; le vil sénat les déclara coupables de haute trahison.

L'autre scène est le procès de *Thraséa*, ce sénateur intrépide qui n'avoit pas voulu applaudir à la mort d'*Agrippine*, ni offrir de sacrifices pour la conservation de la divine voix de l'empereur. Tels furent les principaux chefs d'accusation contre lui. Les vrais griefs contre *Soranus*, cité en jugement, étoient d'avoir, étant gouverneur de *Pergame*, empêché *Acratus*, affranchi de *Néron*, d'emporter les statues et les tableaux de cette ville. Enfin on imputoit à grand crime à *Servilie*, fille de *Soranus*, d'avoir consulté des magiciens. Pour ces scélératesses, l'empereur ordonna de les condamner tous à mort, mais de leur laisser le choix du supplice. Les prétendus coupables furent introduits à l'audience, entre deux rangs de soldats, entourés de délateurs, chargés d'apprendre aux sénateurs leur crime. *Thraséa* se fit ouvrir les veines.

Néron quitta Rome pour quelque temps. Il en

donna le gouvernement à *Hélius*, affranchi, auquel il associa *Polyclète*, autre affranchi, avec une puissance si absolue, qu'ils étoient les maîtres de bannir, de faire mourir jusqu'à des sénateurs, sans en informer l'empereur. Pour lui, il alla promener ses caprices et sa folie dans la Grèce. Les Grecs, disoit-il, étoient bien meilleurs connoisseurs que les Romains. Ils admiroient sa céleste voix : aussi ne leur épargnoit-il pas le plaisir de l'entendre. Il les tenoit des jours entiers au théâtre ; ils auroient été bien ingrats de ne pas l'écouter après la peine qu'il prenoit pour conserver cette belle voix. Il ne se couchoit jamais que sur le dos, avec une plaque de plomb sur l'estomac, usoit fréquemment de purgatifs, s'abstenoit de tous les fruits et autres mets qui auroient pu la gâter. De peur de s'échapper en parlant en public, et de faire tort à son admirable organe, il créa un emploi dont le possesseur étoit chargé de l'avertir quand il ne se ménageoit pas assez, et de lui mettre un linge sur la bouche, s'il arrivoit que, transporté par quelque passion, il n'eût pas égard à ses remontrances. Cette charge est unique dans l'histoire.

L'empereur remporta le prix dans les jeux olympiques et autres jeux de la Grèce. Il se faisoit donner de riches couronnes ; de sorte qu'on n'en étoit pas quitte pour le plaisir de l'entendre. Amateur des ouvrages de l'art, il enleva de toutes les villes les tableaux, les statues et les autres curiosités qu'il trouvoit de son goût. Ces raretés, chargées sur plusieurs vaisseaux, périrent dans une affreuse tempête qu'il essuya

en retournant à Rome. Il y fut rappelé dans la crainte d'un soulèvement que les extorsions des gouverneurs alloient faire éclater. *Hélius* courut l'avertir du danger et le prier de venir calmer et punir les Romains. « Ils m'envient donc, dit-il en soupirant, » la gloire dont je me couvre en Grèce ! » Il arriva assez à temps pour prévenir l'effet d'une conspiration dont on ignore les détails.

On est étonné de la stupeur d'une ville telle que Rome, grande, opulente, où, malgré les proscriptions, se voyoient encore des familles distinguées, des hommes d'un grand mérite, un sénat nombreux, les magistrats de l'ancien gouvernement, consuls, tribuns, censeurs, édiles, préteurs, et autres qui faisoient la force et l'ornement de la république; des colléges de prêtres chargés de la majesté du culte, des écoles pour l'enseignement, l'ordre des chevaliers, hommes capables de réfléchir et d'agir; et, entre les riches et la populace, cette classe d'hommes industrieux qui ont besoin de la paix, et qu'on croit, par leur nombre, capables de la maintenir quand elle existe, ou de la rétablir quand elle est troublée.

Cependant cette ville, courbée sous un sceptre de fer ensanglanté, étoit, depuis *Auguste*, esclave de la tyrannie, ou le jouet de la folie de ses empereurs et de leurs ministres. On cherche la cause de cet avilissement, et on la trouve dans la politique qui présida à la métamorphose de la république. *Auguste* conserva l'extérieur des autorités; mais il en confondit, en changea, en restreignit les pouvoirs. L'approba-

tion, l'encouragement donnés aux délations, les supplices qui les suivirent, jetèrent la frayeur dans toutes les âmes, étouffèrent toutes les voix qui auroient pu réclamer. Les tribunaux, le sénat lui-même ne furent plus les interprètes de la justice, mais les organes de la volonté de celui qui avoit à sa disposition les calomniateurs et les bourreaux. Le peuple vit avec une indifférence stupide plonger les grands dans les cachots, répandre leur sang, dépouiller ses temples, convertir en monnoie les objets de son culte, parce qu'on lui donnoit des fêtes, qu'on l'amusoit par des spectacles, et surtout qu'on avoit soin qu'il ne manquât pas de vivres.

Si quelquefois, irrité des injustices criantes faites à des personnes qu'il estimoit, il se montroit disposé à la révolte, près de là étoit le camp formidable des cohortes prétoriennes, au palais une garde nombreuse, dans tous les quartiers des détachemens de ces farouches soldats, troupe composée de toutes nations, sans parens, sans propriété, et qui ne connoissoit que celui qui la payoit. Les prétoriens, tirés ou des auxiliaires, ou des peuples subjugués, accoutumés à la licence des camps, trouvoient une société analogue à leur caractère dans la populace de Rome, dont ils se renforçoient au besoin : même brutalité de mœurs, même dénûment de propriétés, même dévouement à celui qui pouvoit lâcher la bride à leur cupidité. La crainte du pillage dont on étoit sans cesse menacé sous l'épée des cohortes, et le poignard de la basse populace, contenoient la classe industrieuse, et la ren-

doient docile à toutes les volontés des tyrans. Ainsi une ville pleine d'hommes capables, chacun en particulier, de résister à l'oppression, se laissoit soulever, agiter, calmer comme la plus petite cité.

Les ordres arbitraires des empereurs, envoyés dans les provinces, sous les formes anciennes de *sénatus-consultes*, de *décrets du peuple*, étoient reçus avec respect, et l'on s'empressoit d'y obéir; parce qu'on ignoroit au loin les violences employées pour leur donner cette sanction. De plus, les familles des gouverneurs étoient retenues à Rome comme des otages. Pour peu qu'ils voulussent montrer d'opposition, eux et leurs principaux officiers, tous Romains, devoient trembler pour des gages si chers. C'est ce qui empêcha pendant tant d'années que le trône de ces princes, barbares ou insensés, ne fût attaqué, et ce qui rendit les efforts contre *Néron* assez lents pour qu'il eût pu les arrêter, s'il avoit eu la moindre énergie et le moindre courage.

Les premiers coups portés contre ce prince partirent de la Gaule celtique, dont *Julius Vindex* étoit gouverneur. Il descendoit des rois d'Aquitaine. Son origine lui rendoit plus insupportable le joug tyrannique sous lequel gémissoient les Gaulois accablés d'impôts. Il rassembla cent mille Gaulois et envoya publiquement proposer à *Galba*, gouverneur d'une partie de l'Espagne, dont il connoissoit apparemment les intentions secrètes, de se joindre à lui, avec promesse de le reconnoître pour empereur. Dans le même temps, le gouverneur d'Aquitaine demanda à *Galba*

du secours contre *Vindex*. Embarrassé entre deux propositions si opposées, *Galba* assemble ses amis. Ils lui conseilloient, avant de se déclarer, de sonder les dispositions de la capitale; mais *Titus Vinius*, tribun de la seule légion qu'il y eût dans la province, se lève et dit : « A quoi bon délibérer? c'est déjà un » crime capital que d'agiter si nous continuerons » d'être fidèles à *Néron*. Il n'y a point de milieu; » vous devez ou entrer dans l'idée de *Vindex*, ou » marcher dans l'instant contre un homme qui aime » mieux voir *Galba* sur le trône que *Néron*. » Ce raisonnement détermina *Galba*. Il convoque une assemblée générale des Espagnols; et, monté sur une tribune entourée des images de plusieurs personnes illustres que le tyran avoit fait inhumainement massacrer, il fait un discours véhément, dans lequel il lui reprochoit tous ses crimes. *Galba*, en finissant, protesta à la nombreuse assemblée, qui le saluoit empereur et auguste qu'il ne vouloit prendre le commandement que comme lieutenant du sénat et du peuple.

Mais, pendant qu'il délibéroit, *Vindex* étoit poursuivi par *Virginius*, gouverneur de la haute Allemagne. On croit que les chefs étoient assez d'accord à s'unir contre *Néron*. Mais les deux armées se battirent malgré les deux généraux. *Vindex* fut vaincu et se tua. L'armée victorieuse offrit l'empire à son général. Il le refusa, déclarant qu'il ne souffriroit pas qu'aucun exerçât la souveraine puissance qu'elle ne lui eût été conférée par le sénat, auquel seul ce droit

appartenoit. Cette résolution embarrassa *Galba*, dont les affaires étoient réduites, par la défaite de *Vindex*, à une crise alarmante; mais *Néron* l'ignoroit.

Il étoit à Naples, son séjour favori, lorsqu'il apprit la révolte de *Vindex*. Elle ne l'inquiéta pas beaucoup. Il fut seulement très-piqué de ce que le gouverneur de la Gaule l'appeloit dans son manifeste, *pauvre joueur de harpe*. « C'est bien à lui, disoit-il, de juger de » ma capacité dans un art qu'il n'a jamais appris et » qui m'a coûté tant de peines. » Pour réfuter l'odieuse calomnie des rebelles, il se mit à pincer de la harpe plus fréquemment que jamais. Il étudioit l'attention des auditeurs, et s'interrompoit de temps en temps pour leur demander s'ils avoient jamais connu quelqu'un qui l'égalât. Cependant, comme les nouvelles devenoient plus fâcheuses, il revint à Rome. Il y apprit la révolte de *Galba*. Elle lui causa non pas de la frayeur, mais de la rage. Il vouloit envoyer dans toutes les provinces des assassins pour y tuer les gouverneurs, les généraux d'armée, tous les bannis, dans la crainte qu'ils ne se déclarassent pour les révoltés; faire couper la gorge à tous les Gaulois qui étoient dans Rome, comme complices de leurs compatriotes, empoisonner tout le sénat dans un festin, mettre le feu à la ville, et lâcher en même temps toutes les bêtes féroces qu'on gardoit pour les spectacles publics, afin d'empêcher les habitans d'éteindre les flammes.

Après ces violentes marques de désespoir, ne pouvant exécuter d'aussi abominables projets, *Néron*

songea à lever des troupes. Personne ne se présenta volontairement. Il voulut forcer : on s'enfuit et l'on se cacha. Ce n'étoit plus le temps d'enrôler, comme il lui étoit quelquefois arrivé, les baladins et les histrions; l'affaire devenoit trop sérieuse; ni d'armer non plus ses concubines et les courtisannes de Rome, dont il s'étoit fait une compagnie de gardes dans des temps calmes. L'orage grondoit tout autour de lui; l'explosion en fut accélérée par un contre-temps qui souleva la ville. La famine se faisoit sentir. On annonce qu'il est arrivé un vaisseau d'Égypte, d'où venoit ordinairement le remède à ce mal. Le peuple y court, croyant le trouver plein de blé, et il le trouve chargé de sable pour les gladiateurs et les lutteurs. La fureur s'empare des esprits. La populace s'assemble tumultuairement, brise les statues de l'empereur, déchire ses images, pille les maisons de ses favoris, et commet une infinité de désordres.

Dans ces circonstances il apprend la révolte des légions de la haute Allemagne, et l'offre de l'empire faite à *Virginius*. Il en est consterné, se munit de poison, et prend la résolution assez sage de s'enfuir en Égypte; mais il en remet l'exécution au lendemain. Pendant la nuit, *Nymphidius*, son plus cher favori après *Tigellin*, forme le dessein de s'emparer du trône. Il étoit né d'une affranchie qui suivoit la cour. A ce titre il se disoit fils de *Caligula*, parce qu'il avoit la taille et l'air furieux de ce prince, et la passion pour les débauches dont il s'étoit souillé. Il étoit, avec *Tigellin*, commandant des gardes prétoriennes. Pen-

dant que *Néron* dormoit, il fait dire aux gardes que l'empereur s'est sauvé. Comme ils avoient de l'estime pour *Galba*, ils le font proclamer, comptant se substituer ensuite à sa place.

Néron se réveille, apprend la désertion de ses gardes, fait appeler ses amis : personne ne vient. Il sort de son palais, va lui-même à leur porte : on ne répond point. Il revient; tout avoit disparu de son appartement, meubles, tentures, jusqu'à son lit, et même la boîte qui contenoit le poison. Il mande un gladiateur pour le tuer. Celui-ci refuse. « Quoi! dit-il, » suis-je assez malheureux pour n'avoir ni amis ni en- » nemis! » *Phaon*, un de ses amis, lui offre de le cacher dans sa maison de campagne. Il se met en chemin, accompagné de quatre personnes, monté sur un mauvais cheval, revêtu d'un habit usé, et se cachant le visage. En passant le long du camp des gardes prétoriennes, il entendit les imprécations des soldats contre lui. Il faisoit un orage affreux : le tonnerre, la pluie, les éclairs, un tremblement de terre même, rendoient sa fuite encore plus pénible. Le linge qui couvroit son visage tombe, il est reconnu. Dans la crainte d'être arrêté, il se glisse à travers les épines et les broussailles jusqu'à la porte de la maison, qui est ouverte après quelque retard.

Là, il apprend que le sénat l'a condamné à être mis à mort *selon la coutume des ancêtres*. « Qu'est-ce » que la coutume des ancêtres? demande-t-il. — C'est, » répond-on, d'être dépouillé, attaché par la tête à » un poteau, et battu de verges jusqu'à la mort. »

Il sentoit qu'une mort prompte étoit préférable ; mais il n'avoit pas le courage de se la donner. Il auroit voulu qu'un de ses serviteurs lui montrât l'exemple pour l'enhardir. Aucun ne se trouva disposé à ce sacrifice. Il tire un poignard, l'approche de sa gorge. » Quel habile homme, dit-il, le monde va perdre ! » Ce fut une de ces dernières paroles. *Épaphrodite*, son affranchi, lui rendit d'un seul coup le service qu'il demandoit.

[69.] Le sénat ratifia la proclamation que *Nymphidius* avoit provoquée, et envoya des députés à *Galba*. Sans doute les pères conscrits, entourés des gardes prétoriennes, et sous leur puissance, n'osèrent reprendre l'autorité qu'ils avoient possédée, ni rétablir la république. Ils se flattoient de jouir d'un sort plus heureux, et de voir renaître les beaux jours de l'empire sous un homme d'un caractère doux, bon général, et qui avoit fait preuve de modération, ne voulant accepter le sceptre que du consentement du sénat ; mais *Galba* se laissa gouverner par trois favoris dont les mauvais conseils lui firent commettre des fautes qui abrégèrent son règne et sa vie. Le premier étoit *Vinius Célius*, qui par sa fermeté l'avoit déterminé à accepter l'empire lorsqu'il délibéroit sur les offres de *Vindex*. Il ne voulut pas avoir inspiré cette résolution en vain. Orgueilleux et hautain, il étoit toujours pour les partis de rigueur. Le second, *Cornélius Lacon*, peu courageux et insolent, fait capitaine des gardes prétoriennes malgré ses défauts, ne pouvoit dissimuler sa jalousie contre ceux qui

avoient quelque mérite. Enfin, *Icélus*, esclave affranchi, le plus avide des hommes, ne songeoit qu'à amasser des trésors. En sept mois, il devint plus riche que ne l'avoient été les plus avares ministres de *Néron* en quatorze ans.

Galba avoit plus de soixante et dix ans lorsqu'il fut appelé au trône. On lui trouvoit dans la physionomie quelque chose d'heureux qu'*Auguste* remarqua. Étant un jour allé le saluer avec quelques jeunes gens de son âge, *Auguste* le distingua, lui mit sa main sur la tête, et lui dit : « Et toi, mon fils, tu goû» teras de l'empire. » Exact pour la discipline et la justice, un peu sévère, il se conduisit dans le commandement des armées et le gouvernement des provinces d'une manière qui lui mérita l'estime publique. A la mort de *Caligula*, il fut sollicité de prendre l'empire. Il se refusa à ces offres, aida même *Claude* à monter sur le trône, et seroit peut-être resté fidèle à *Néron*, si ce prince, à l'instigation des collecteurs d'impôts, mécontens de n'être pas aidés par le gouverneur dans leurs exactions comme ils le désiroient, n'eût marqué le dessein de s'en défaire.

Le nouvel empereur prit son chemin par les Gaules, accompagné d'une garde espagnole et de ses trois confidens. *Virginius* vint au-devant de lui. Moins reconnoissant de ce que le gouverneur de la haute Allemagne venoit de refuser l'empire que les soldats lui offroient, que piqué de ce qu'il n'avoit pas voulu le reconnoître avant le choix du sénat, *Galba* le reçut froidement, ce qui déplut à ses légions. Pendant

qu'il avançoit lentement, porté en litière à cause de son grand âge. les prétoriens faisoient à Rome justice de *Nymphidius*, qui leur avoua que, sous le nom de *Galba*, il travailloit pour lui-même. Il eut l'audace d'aller jusque dans leur camp proposer d'acheter leurs suffrages par des promesses exorbitantes; mais il fut tué. Plusieurs personnes, même consulaires, s'étoient attachées à sa fortune; *Galba* envoya ordre à Rome de les condamner. Il marqua sa route par des exécutions sanglantes, quelques-unes justes, d'autres qui paroissoient provoquées par ses ministres pressés de profiter d'un règne qui ne pouvoit être long. On leur reprochoit de mettre tout en vente, charges, provinces, revenus publics et la justice; de faire mourir les innocens, de sauver les coupables; de sorte que l'arrivée d'un prince auparavant si estimé étoit redoutée à Rome.

Il fit rendre compte aux ministres de *Néron*, conduite qui fut généralement approuvée; et leur punition lui attira des louanges; mais on fut fâché de ne pas voir dans ce nombre *Tigellin* ni *Halotus*, chargés de la haine publique. Le peuple demanda à grands cris leur châtiment, et ne put l'obtenir, parce qu'ils avoient partagé leurs rapines avec les favoris de l'empereur. Le prince réprimanda même par un édit le peuple de son trop grand empressement pour cette espèce de vengeance. Mais il fut moins indulgent à l'égard des histrions, comédiens, courtisannes, et autres que *Néron* avoit comblés de faveurs. Il compta avec eux,

leur fit rendre les neuf dixièmes de ce qu'ils avoient reçu, lesquels rentrèrent dans les coffres de l'état.

Les prétoriens lui demandèrent la gratification que *Nymphidius* leur avoit promise en son nom. Il répondit sèchement : « Je choisis mes soldats, je ne les » achète pas. » Une très-grande rigueur exercée à l'égard d'un corps de marins qui avoient enfreint les règles de la discipline exaspéra les esprits de la soldatesque. Le meurtre de *Macer*, commandant en Afrique, celui de *Capiton*, dans la basse Allemagne, dont le crime n'étoit pas démontré, et dont on attribua la mort à l'avidité ou à la jalousie des ministres, firent trembler les hommes de quelque distinction. Le peuple se plaignoit de n'avoir plus ni fêtes, ni spectacles, ni distributions, et d'être réduit à travailler ; de sorte qu'un mécontèntement sourd, qui n'attendoit que le moment d'éclater, agitoit déjà tous les esprits.

Dans ces circonstances *Galba* apprend que les légions de la haute Allemagne se sont révoltées. A la place de *Virginius*, qu'elles estimoient, il leur avoit donné un commandant incapable. Cette espèce de mépris, joint à ce qu'elles se persuadoient que *Galba* ne leur pardonneroit jamais d'avoir offert l'empire à *Virginius*, leur fit prendre la résolution de demander un autre empereur. Ce nouvel embarras amena à son point de maturité le projet que le vieux *Galba* méditoit, c'est-à-dire d'adopter un successeur. La connoissance de cette résolution remplit la cour d'in-

trigues. Deux sujets principaux fixoient l'attention : *Othon*, l'ancien mari de *Poppée*, et *Dolabella*, proche parent de l'empereur. Le premier paroissoit chéri de *Galba*, qui le combloit de faveurs. Il avoit pour lui le suffrage des courtisans de *Néron*, flattés de l'espoir de voir renaître les plaisirs sous son règne, celui des soldats dont il étoit estimé, et la protection de *Vinius*, qui comptoit, comme il n'étoit point marié, l'unir à sa fille. *Lacon*, l'autre ministre, désiroit *Dolabella*, qui avoit pour lui le mérite de paroître enclin à se laisser gouverner.

Mais, pendant que l'intrigue jouoit son rôle, le vieillard, uniquement occupé du bien public, fixoit son choix sur *Pison Lucianus*. Celui-ci étoit âgé de trente et un ans, généralement estimé pour sa modestie et sa conduite obligeante envers tout le monde. On remarquoit dans ses mœurs la sévérité des anciens Romains et des vertus que *Galba* observoit depuis long-temps, et qui lui avoient fait prendre la résolution de l'instituer son héritier, même avant qu'il ne parvînt à l'empire. En le nommant son successeur il lui fit un discours plein de sens et de tendresse. « C'est, lui dit-il, par un motif d'amour » pour ma patrie et de respect pour la vertu que » je te donne à l'empire. Si la république eût pu se » passer d'un maître, j'aurois commencé par m'é- » loigner; mais, en l'état où elle est, je ne puis faire » davantage pour elle que de choisir un bon succes- » seur, ni toi que de te montrer digne de l'être. » Il lui donna ensuite les conseils les plus sages sur la conduite

qu'il devoit tenir à l'égard des courtisans : « Quand » tu conserverois ta vertu, ceux qui approcheront » de toi perdront la leur. Leur flatterie prendra la » place de la vérité, et l'intérêt celle de l'affection » dont il est le poison. Nos courtisans parlent moins » à nous qu'à notre fortune. » Il lui mit devant les yeux le sort de *Néron*. « Ce n'est pas *Vindex* qui » l'a dépossédé avec une province désarmée, ni moi » avec une légion ; c'est sa cruauté et ses débauches » qui l'ont rendu le premier exemple d'un prince con- » damné par ses sujets. » Il finit par ces mots remarquables : « Apprends que la méthode la plus » sûre pour régner est de considérer ce que l'on ap- » prouve et ce que l'on condamne dans d'autres » princes. Ce n'est pas ici comme parmi les autres » nations, où un seul commande et tout le reste obéit. » Tu auras à gouverner des hommes qui ne peuvent » souffrir ni la liberté ni la servitude. »

Othon s'étoit flatté d'être associé à l'empire. Se voyant déchu de son espérance, perdu de dettes, il n'avoit plus de ressources que dans le renversement de l'état. Ses esclaves et ses affranchis, bercés depuis quelque temps de l'espoir de cette fortune, l'engagèrent à ne point s'abandonner dans cette circonstance. Un d'entre eux lui amène deux hommes qu'il présente comme propres à commencer une révolution. L'un étoit un simple soldat des gardes, nommé *Véturius*, l'autre *Barbius*, bas officier, chargé de recevoir la parole du tribun par écrit, et de la porter dans les tentes. *Othon* les examine, les juge propres

à quelque grande entreprise, les comble de présens, leur en promet de plus grands encore, les charge d'argent et les envoie dans le camp, bien instruits et désirant beaucoup de réussir.

Ils tiennent à chacun un langage convenable ; aux Allemands ils parlent de la préférence accordée aux Espagnols, aux marins, de la cruelle exécution de leurs camarades, décimés pour quelque insubordination. Ils répandent largement l'argent et les promesses. Les esprits s'ébranlent ; quand ces agens se croient à peu près sûrs d'être secondés, ils avertissent *Othon*. Il se laisse entraîner ; mais il ne trouve que vingt-quatre soldats au poste d'où l'explosion devoit se faire. Effrayé de ce petit nombre, il veut fuir. Ils le retiennent. Vingt autres le joignent ; ils le mènent au camp, le proclament. Le nom d'*Othon* passe de bouche en bouche, et retentit bientôt jusque dans la ville, qui étoit pleine de soldats. *Galba* avoit été averti ; mais, ne pouvant imaginer un pareil désordre, il ne prend que de foibles mesures, envoie *Pison* aux prétoriens de garde, s'y présente, les harangue. Ils montrent de la volonté ; mais la foule les entraîne. *Galba* les suit.

Pendant qu'ils marchent au camp, le bruit se répand qu'*Othon* a été tué. On prétend que ce bruit fut propagé afin de donner de la sécurité au vieillard. Il avance vers les tentes. A peine est-il entré, qu'il est renversé dans la foule, percé d'un coup d'épée, et qu'il expire. Le plus grand embarras d'*Othon* fut

alors d'empêcher le pillage. Il n'y avoit point de quartier dans la ville qui ne fût plein de soldats ne respirant que le vol et le carnage. Il les contient à force de prières et de promesses ; il lâcha seulement la bride à quelques-uns des plus féroces, dont ses émissaires dirigèrent la cruauté contre ceux dont il croyoit avoir le plus à craindre. *Vinius* lui-même fut tué dans cette confusion. *Tigellin*, qui avoit échappé à la justice de *Galba*, reçut d'*Othon* l'ordre de se tuer, et l'exécuta au milieu de ses courtisannes, après bien des regrets et des embrassemens. *Othon* ne se crut empereur que quand on lui apporta la tête de *Pison*. On a dit de *Galba* qu'il auroit été jugé capable de régner, s'il n'étoit jamais monté sur le trône.

[69.] Après le premier tumulte inséparable des changemens dans un empire, *Othon* se plaça sur le trône avec toute la tranquillité d'un homme qui auroit pris possession d'un légitime héritage, porté en triomphe par ses soldats, félicité par le peuple, et applaudi par le sénat. Mais dès-lors il se trouva un rival en tête. On avoit caché à *Galba* la révolte de *Vitellius*. L'empereur en auroit été d'autant plus étonné, qu'il le croyoit moins propre que tout autre à une entreprise importante. En lui donnant, à son avénement au trône, le commandement de la basse Allemagne, *Galba* déclara ouvertement qu'il n'étoit déterminé ni par l'estime, ni par l'opinion avantageuse de son habileté, mais parce qu'il croyoit que les grands mangeurs n'étoient pas à craindre, et que l'Allema-

gne lui paroissoit un pays tout-à-fait propre à engraisser un homme de l'appétit de *Vitellius*.

Ce dernier fut tiré de l'engourdissement de la table par un chef de légion nommé *Valens*, mécontent de *Galba*, et qui l'excita à profiter de l'attachement des soldats. Il l'avoit gagné par des actes de justice et de bonté. Un autre commandant de légion, appelé *Cécina*, fit déclarer en sa faveur l'armée de la haute Allemagne, déjà aigrie contre *Galba*, et *Vitellius* se trouva empereur sans presque s'en être mêlé. Comme dans toutes les révolutions il faut du sang, dans celle-ci *Vitellius* accorda aux instances des soldats la mort de diverses personnes, et en déroba quelques autres à leur fureur en les faisant emprisonner. Il fit avec ses deux généraux son plan de guerre qui devoit tomber sur l'Italie. *Valens*, avec quarante mille hommes de l'armée de la basse Allemagne, convint de passer les Alpes par le chemin nommé depuis le Grand-Saint-Bernard, et *Cécina*, avec trente mille de la haute Allemagne, par le Mont-Cenis. Ces troupes étoient la fleur des armées romaines. Du nord de l'empire elles marchèrent dans les Gaules à travers des flots de sang, jetant partout la terreur, forçant tous les individus à suivre leurs étendards; et elles trouvèrent en descendant les Alpes, par un bonheur qui accompagna toujours *Vitellius*, qu'un corps de cavalerie, révolté à leur exemple, leur assuroit les plaines qu'arrose le Pô, et le passage de ce fleuve.

Othon, de son côté, ne restoit pas oisif. Ses

mœurs douces et faciles le faisoient aimer. Sans donner dans les excès de *Néron*, son goût pour les plaisirs ramena quelque gaîté dans Rome. On remarque que, fidèle à ses premiers attachemens, il éleva en dignité ceux des amis de sa jeunesse qui le méritoient, et qu'il releva les statues de *Poppée*, son épouse, renversées après la mort de son meurtrier. Il avoit pour lui tout le midi de l'empire et presque toute l'Italie. Avec ces secours, il ne lui fut pas difficile de lever une armée formidable. Il se mit à la tête et alla au-devant des ennemis. *Vitellius* suivoit de loin ses généraux avec un corps de réserve considérable. Les deux rivaux s'écrivirent des lettres polies, se proposèrent ensuite réciproquement de céder l'empire avec des dédommagemens et des récompenses, après cela de le partager; enfin ils s'envoyèrent des injures, des menaces et des assassins.

Les jalousies, les haines, les intérêts personnels, alimens des factions, donnèrent à chacun d'eux des partisans dans celle de son adversaire. La division se remarquoit surtout à Rome. Cette ville étoit travaillée d'une manie inquiète qu'un rien tournoit en frénésie. Le tribun *Crispinius*, chargé d'armer une cohorte qui venoit d'Ostie, par précaution, fait ouvrir les magasins et charger les chariots au commencement de la nuit. Le moment, l'aspect des armes, donnent des soupçons aux soldats. Tout à coup ils sont saisis de fureur, accusent leurs chefs de mauvais desseins. Les séditieux commencent par tuer le tribun, montent à cheval l'épée à la main, marchent au palais de l'em-

pereur, qui traitoit ce soir-là un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, parmi lesquelles il y avoit quatre-vingts sénateurs. Les convives, ne sachant s'ils devoient fuir ou demeurer, si c'étoit une trahison ou une émeute, jetoient les yeux sur *Othon*, qui de son côté n'étoit pas moins alarmé qu'eux. Il dépêche les chefs de cohortes prétoriennes pour apaiser le tumulte, et congédie la compagnie. Chacun s'enfuit et se cache où il peut. Les furieux entrent dans la salle du festin, demandent à voir l'empereur. Il monte sur un siége, leur parle, les conjure, et à force de prières et de larmes les détermine à retourner au camp.

Le lendemain, comme dans une ville prise, les maisons étoient fermées, et le peuple étoit triste. On rencontroit peu de gens dans les rues, et les soldats baissoient la tête plutôt de honte que de repentir. Les chefs des cohortes les haranguèrent séparément, par compagnie, en termes plus ou moins doux, selon la diversité des humeurs; mais leur éloquence seroit restée inutile, si elle n'avoit été appuyée par la promesse d'une forte gratification à chaque soldat. *Othon* vint au camp. Les soldats, changés par l'appât de l'argent, l'entourèrent, et demandèrent d'eux-mêmes la punition des coupables. L'empereur se fit un mérite d'une indulgence dont il auroit peut-être été dangereux de ne pas écouter les conseils; il n'en punit que deux.

Quoique le calme fût rétabli dans la ville, ce qui venoit d'arriver faisoit craindre le retour des proscrip-

tions de *Sylla* et d'*Auguste*. D'un côté, il falloit plaire à *Othon*; de l'autre, ne point désobliger *Vitellius*, qui avoit un puissant parti. Les soldats étoient répandus partout; ils entroient déguisés dans les maisons, et s'informoient sous main de l'état des hommes qui jouissoient de quelque noblesse et de quelque opulence. On soupçonnoit avec raison qu'il y avoit parmi eux des soldats de l'armée de *Vitellius*, venus pour reconnoître les hommes de leur parti. Tout le monde étoit en alarme; on se croyoit à peine en sûreté en famille et dans l'intérieur de sa maison. Mais c'étoit en public que la frayeur faisoit redoubler de précaution. Là, chacun composoit son visage et sa contenance selon les événemens; attentif à ne point témoigner de froideur ou d'appréhension dans les bonnes ou mauvaises nouvelles. Dans le sénat surtout il étoit difficile de garder le tempérament nécessaire pour ne pas faire paroître trop de liberté ou de retenue. Les sénateurs, sans donner aucun décret contre *Vitellius*, se contentoient de parler de lui en termes mêlés de quelques injures, mais qui n'avoient rien de fort odieux. Les plus prudens avoient même soin de ne prononcer ces injures que lorsque plusieurs personnes parloient à la fois, afin de n'être point entendus, et de pouvoir se vanter de leur hardiesse quand le besoin de le faire arriveroit.

Ces dispositions équivoques inquiétoient *Othon*. Il confina *Dolabella* dans la ville d'Aquin, et le fit garder à vue, non qu'il eût rien à lui reprocher; mais son nom illustre, et le tort d'être proche parent de

Galba, lui donnoient de l'ombrage. Il mena avec lui à l'armée la plupart des magistrats et des personnages consulaires, sans leur donner aucune charge, et sous le prétexte de l'accompagner. Parmi eux se trouvoit *Lucius*, frère de *Vitellius*, sur le même pied que tous les autres, et n'étant vu ni plus favorablement ni moins défavorablement que tout le reste. *Vitellius* avoit à Rome sa mère, sa femme et ses enfans. *Othon* eut pour eux tous les égards possibles, et en partant les recommanda à ses amis.

L'état de Rome étoit alarmant. Les principaux membres du sénat se trouvoient affoiblis par l'âge, ou abâtardis par une longue paix. La noblesse, devenue paresseuse, avoit perdu le goût de la profession des armes. Les chevaliers, sans expérience, paroissoient d'autant plus craintifs qu'ils travailloient davantage à cacher leurs craintes. Quelques-uns, lâches dans le cœur, affectoient de paroître braves en brillant par l'éclat de leur armure, ou en montant des chevaux vifs et superbes; d'autres s'étourdissoient en se livrant à la bonne chère et au plaisir. La multitude ignorante se repaissoit de vaines espérances. Les débiteurs trouvoient leur sûreté dans le trouble et la confusion; mais tout le monde éprouva bientôt les maux de la guerre par la cherté des vivres et la disette de l'argent, qui étoit employé pour nourrir et payer les armées.

Après plusieurs marches et contre-marches, elles se trouvèrent en présence près du village de Bédriac, entre Crémone et Vérone. L'armée de *Vitellius*, com-

mandée par *Valens* et *Cécina*, avoit le plus grand intérêt de combattre, parce qu'elle commençoit à manquer de vivres, et qu'elle ne pouvoit en tirer des pays qu'elle laissoit derrière elle et qu'elle avoit ruinés. Au contraire, celle d'*Othon* abondoit en provisions de toute espèce. Il possédoit l'Italie, Rome surtout, qui, outre les vivres, lui fournissoit de l'or, plus puissant que l'épée dans les guerres civiles. On ne sait pourquoi, avec tous ces avantages, *Othon* s'obstina à précipiter la bataille contre l'opinion de ses meilleurs généraux. Encore moins devinera-t-on les raisons qu'il eut de s'éloigner du lieu de l'action. Chose remarquable, ce combat, qui devoit décider du sort de deux empereurs, se livra sans que l'un des deux compétiteurs y assistât.

Il n'en fut pas moins vif et sanglant. Les nouvelles levées se montrèrent aussi braves que les vieux corps, et se battirent avec la même valeur. Cependant les troupes d'*Othon* plièrent après une résistance opiniâtre, et se retirèrent dans leur camp, aussi incertaines si elles s'y défendroient que les vainqueurs s'ils attaqueroient. Cette irrésolution amena des pourparlers, dont le résultat fut la reddition des troupes d'*Othon*. Elles levèrent leur camp, et les deux armées s'étant réunies, les vainqueurs embrassèrent les vaincus en pleurant. Tous ensemble, avec une joie mêlée de tristesse, maudissoient les guerres civiles. L'un pansoit les plaies de son frère, l'autre celles de son parent. Il n'y en eut presque aucun qui ne pleurât quelque ami tué dans cette funeste

journée. On rendit indistinctement les mêmes honneurs funèbres aux chefs des deux partis. Tous se soumirent à *Vitellius* et lui prêtèrent serment de fidélité.

Othon attendoit l'événement à quelques lieues de Bédriac. Aussitôt qu'il le sut, il déclara la résolution qu'il avoit prise de s'ôter la vie. Il l'auroit perdue avec plus de gloire à la tête de son armée, qu'il auroit d'ailleurs encouragée, et peut-être menée à la victoire. Mais, s'il étoit mort sur le champ de bataille, on auroit ignoré ses sentimens qui font honneur à sa mémoire. Toutes les troupes échappées au combat ne s'étoient pas renfermées dans le camp. Plusieurs légions, capables de former une bonne armée, vinrent joindre leur empereur dans sa retraite. Les premiers soldats qui surent sa résolution de mourir crurent qu'elle étoit l'effet du désespoir. Ils se réunirent pour l'engager à vivre, en lui promettant une fidélité inviolable; pour assurer ce serment, deux se tuèrent en sa présence. « Que ceci, dit l'un d'eux en se frappant, te soit, ô *César*, une preuve de notre attachement! Il n'y en a pas un seul parmi nous qui ne soit disposé à en faire autant pour ton service. » — « Oh! s'écria le sensible *Othon*, des hommes si braves et si affectionnés ne seront plus exposés pour l'amour de moi à de nouveaux dangers. »

Son capitaine des gardes le supplia de ne point abandonner tant de braves gens. « Il y a plus de grandeur d'âme, lui dit-il, à soutenir des calamités

» qu'à s'y soustraire par la mort. » Mais *Othon* avoit fait le sacrifice de sa vie à la tranquillité publique. Il s'en expliqua à ses soldats, dont les prières et les larmes l'attendrissoient. Il les assembla, et leur dit : « Ce jour, mes compagnons, qui me donne de » si sensibles preuves de votre affection, me paroît » préférable à celui où vous m'avez salué empereur. » Je vous conjure donc de ne me pas refuser la satis- » faction de donner ma vie ponr conserver celle de » tant de braves gens. Que ce soit par ce trait que la » postérité juge d'*Othon! Vitellius* retrouvera son » frère, ses enfans et sa femme. Soyez persuadés » que c'est volontairement que je préfère le tombeau » au trône, parce que tout le bien que je ferois à la » république par des guerres ne pourroit jamais éga- » ler l'avantage que lui procurera l'exécution de mon » dessein. Il n'y a que ma mort qui puisse être le » sceau d'une paix durable, et garantir l'Italie d'une » seconde journée aussi funeste que celle-ci. »

Ces paroles dites, il conjure ceux qui étoient autour de lui de se hâter d'aller trouver le vainqueur. Il prie les vieillards de le faire; il l'ordonne aux jeunes gens; il étend ses soins jusqu'à faire préparer des chariots et des bateaux à ceux qui devoient partir; il distribue son argent et ses bijoux, brûle toutes les lettres et tous les mémoires qui pouvoient compromettre quelqu'un. Il écrit deux lettres, l'une à sa sœur, l'autre à *Messaline*, autrefois mariée à *Néron*, et qu'il avoit dessein d'épouser. Il lui recommande ses cendres. Une espèce de révolte s'éleva dans le

camp; il alla l'apaiser, rentra tranquillement, but un verre d'eau fraîche, se fit apporter deux poignards, les essaya, en mit un sous le chevet de son lit, et le lendemain on le trouva mort d'un seul coup. Sa mort ne fut pas plus tôt connue, que les soldats jetèrent des cris de douleur. On lui fit à la hâte des funérailles comme il l'avoit recommandé, de peur qu'on ne lui coupât la tête pour en faire un trophée. Les officiers des gardes portèrent en pleurant son corps au bûcher; les soldats s'approchoient pour lui baiser les mains et sa plaie. Plusieurs se tuèrent auprès du bûcher, et dans le camp même de Bédriac on lui dressa un monument simple, sans autre épitaphe que ces mots : *A la mémoire de Marc-Othon*. Il n'avoit que trente-sept ans, et il ne régna que trois mois.

Si *Vitellius* n'avoit pas été secondé par des généraux habiles et des hommes qui avoient intérêt de le soutenir, son règne n'auroit peut-être pas été plus long que celui d'*Othon*. Le sénat, après la mort de celui-ci, reconnut aussitôt le gouverneur de la basse Allemagne, et lui envoya une ambassade. Il décerna aussi des actions de grâces à ces légions germaniques qui après la victoire se permettoient les plus grands excès, pilloient les temples, et, d'intelligence avec les brigands que fournissent toujours les pays bien peuplés, voloient les maisons des riches, qu'elles s'étoient fait désigner. Les généraux *Cécina* et *Valens* laissèrent leur armée au milieu de l'Italie, où, sous des chefs indulgens, elles vécurent comme en pays conquis, et eux-mêmes se retirèrent à Lyon. Ils

y présentèrent les généraux vaincus à *Vitellius*, qui ne les traita pas avec la générosité qu'*Othon* auroit certainement eue. Il ne fit grâce qu'à un petit nombre, et fit mourir l'infortuné *Dolabella*, victime de sa naissance et de son mérite. Pendant sa route, *Vitellius* justifioit l'observation de *Galba* sur la gourmandise de son rival. Les chemins des deux mers étoient continuellement couverts par des pourvoyeurs occupés à lui apporter ce que tous les pays produisoient de plus délicat. Les villes qu'il traversoit se ruinoient en festins, le meilleur moyen qu'elles eussent de faire leur cour au nouveau prince.

Les troupes qui avoient vaincu pour lui, et celles qui lui avoient tenu tête, ayant réuni leurs drapeaux, formèrent un corps formidable très-embarrassant à conduire. Tantôt en mésintelligence, tantôt malheureusement trop d'accord, elles faisoient craindre autant leur union que leur division. On sépara les légions les plus difficiles à conduire. Les unes furent envoyées sur les frontières de l'empire; toujours en état de guerre avec les peuples voisins; les autres dans les villes opulentes, pour les dompter par le repos. L'empereur en licencia beaucoup, tant de nouvelles levées que de vétérans, qui, se trouvant sans demeure fixe, devinrent errans et vagabonds.

De Crémone, où il passoit, *Vitellius* s'étoit transporté sur le camp de Bédriac, qui quarante jours auparavant avoit servi de théâtre à la victoire de ses généraux. Une campagne souillée de sang, des membres déchirés infectant l'air d'exhalaisons insuppor-

tables, offroient un spectacle hideux peu propre à tenter la curiosité. Ceux qui entouroient *Vitellius* voulurent l'engager à s'éloigner de cet horrible et dégoûtant théâtre de la guerre civile. « L'odeur d'un » ennemi mort est bonne, répondit-il, mais celle » d'un citoyen mort est encore meilleure. » Ainsi amis et ennemis avoient autant à craindre les uns que les autres d'un homme incapable de tout autre soin que de celui de ses plaisirs.

On voyoit déjà à sa suite des bandes d'eunuques et de comédiens, et d'autres infamies de la cour de *Néron*, l'objet perpétuel de son admiration. Il y joignoit la gloutonnerie la plus excessive dont on ait jamais entendu parler. *Vitellius* faisoit régulièrement trois, souvent quatre, quelquefois jusqu'à cinq repas par jour : grâce à la facilité de rendre ce qu'il avoit dans l'estomac quand il le jugeoit à propos. Tous les festins où il se trouvoit coûtoient des sommes prodigieuses, souvent à la charge de ses amis chez lesquels il s'invitoit sans façon, mais qui ne pouvoient pas le traiter de même. On parle d'un repas donné par un de ses courtisans, qui fit couvrir, dit-on, la table de deux mille plats de poisson, et de sept mille de différens oiseaux qui coûtoient prodigieusement. Il se fit servir un jour un bassin de foies, de cervelles, de langues, de têtes de toutes sortes de poissons, et d'oiseaux d'un prix excessif. Sa folle prodigalité lui fit dépenser en quatre mois, en bonne chère, plus de cent vingt millions; et s'il eût régné plus long-

temps, toutes les richesses de l'empire n'auroient pas suffi pour fournir sa table.

Englouti dans la fange de sa honteuse gourmandise, il abandonnoit les affaires à un conseil composé d'affranchis et d'autres ministres, devenus aussi puissans sous lui que l'avoient été ceux de *Claude*. Il leur savoit gré de lui dérober la connoissance des événemens qui pouvoient empoisonner ses plaisirs. Cependant il lui fallut enfin savoir que *Vespasien* s'étoit révolté. Envoyé avec trois légions et un bon corps d'auxiliaires pour soumettre les Juifs, ce général venoit de finir cette expédition. La gloire qui lui en revint fixa sur lui les regards de l'Orient. *Mucien*, gouverneur de Syrie, avoit à sa disposition quatre légions bien aguerries : *Alexandre*, préfet d'Egypte, en commandoit deux; celles du Pont, de la Mœsie, de la Cappadoce et d'autres provinces du Midi, paroissoient disposés à se révolter, se croyant aussi dignes que celles du Nord de donner un maître à l'empire. L'esprit conciliateur de *Titus*, fils de *Vespasien*, réunit tous les chefs. Malgré des espérances si flatteuses, *Vespasien* hésitoit à prendre le sceptre qui se présentoit pour ainsi dire de lui-même; il trembloit sur les suites d'une première démarche. « Car, disoit-il, dans des querelles particulières, » la retraite peut toujours servir d'asile ; mais » quand on ose aspirer à l'empire, il faut régner ou » périr. »

Quand *Vespasien* eut pris sa résolution, il s'ap-

pliqua avec ardeur à tout ce qui pouvoit la faire réussir. Il fixa son séjour à Bérythe en Phénicie, y appela ses plus zélés partisans, militaires et autres, dont il composa un conseil. On y décida de faire des levées, de rappeler les vétérans, de forger des armes, de battre monnoie, et de conclure des traités avec les rois de Parthie et d'Arménie, pour assurer les frontières, d'où on rappeloit les légions. La foule que les affaires attiroient donnoit à la maison de *Vespasien* un air de cour impériale. On y fit le plan de campagne ; savoir, que *Vespasien* resteroit en Egypte, le centre des provinces affidées, d'où il enverroit des secours à *Mucien*, chargé d'avancer avec méthode vers l'Italie, qu'on affameroit d'avance, en lui coupant par mer la ressource des blés d'Alexandrie.

Mais une famine ne parut pas le moyen le plus sûr ni le plus expéditif à *Primus*, commandant des légions de Mœsie. Né à Toulouse, dépouillé par *Néron* de sa dignité de sénateur pour avoir forgé un testament, méprisé par *Galba*, oublié par *Othon*, négligé par *Vitellius*, aussitôt qu'il vit éclater des troubles, il se mit sur la scène. C'étoit un de ces hommes nés pour les révolutions ; hardi de la langue et de la main, vrai boute-feu de guerre civile, homme avide, rapace, mais libéral ; pernicieux dans la paix et très-utile en temps de guerre. Il soutint dans un conseil tenu presqu'à la vue de l'Italie que le retard ne pouvoit qu'être utile à l'ennemi. « L'air, » les délices de Rome, dit-il, ont rendu une partie

» des soldats de *Vitellius* malades, d'autres languis-
» sans. Différez de les attaquer, le courage leur re-
» viendra avec les forces. En attendant, où trouve-
» rons-nous des vivres et de l'argent ? Pénétrons en
» Italie. Ce que j'ose conseiller, je suis prêt à l'exé-
» cuter. » Son opinion prévalut.

Sans attendre *Mucien*, nommé pour entrer en Italie quand il en seroit temps, *Primus* marche à la tête d'un corps de troupes choisies, s'empare de plusieurs villes, animant ses soldats par le pillage et les générosités, donnant largement même du sien, dans la confiance de reprendre plus largement encore. Pendant ces exploits, *Vitellius* étoit servi comme il méritoit de l'être. Ses troupes énervées avançoient négligemment vers l'ennemi. Ses meilleurs capitaines, *Cécina* et *Valens*, songeoient à le trahir; lorsqu'ils auroient dû combattre *Primus*, dont toutes les forces n'étoient point arrivées, ils s'amusèrent à ouvrir avec lui des correspondances, pendant lesquelles plusieurs légions le joignirent. Les armées s'essayèrent. Près de Crémone, il y eut un combat de cavalerie, dont le succès fut dû à la valeur de *Primus*. Ses soldats fuyoient en désordre. Il les arrête, se porte partout où il y a du danger et de l'espérance, perce de son javelot un officier qui fuyoit avec son drapeau, l'arrache de ses mains, et le tourne vers l'ennemi. Son intrépidité rétablit le combat. Les Vitelliens s'ébranlent à leur tour. *Primus* les chasse devant lui, et les poursuit jusque sous les murailles de la ville.

La nuit l'empêcha de pousser plus loin sa victoire ce jour-là. Mais le lendemain il en vint à une bataille générale ; un fils y tua son père, et le reconnut en le dépouillant, lorsqu'il rendoit les derniers soupirs. La défaite des Vitelliens fut suivie de la prise de Crémone, emportée d'assaut, pillée avec la dernière inhumanité, et réduite en cendres. Ce ne fut point la faute de *Primus*. Il fit tout ce qu'il put pour retenir le soldat. Mais, dans les guerres civiles, les chefs, peu obéis, courent quelquefois plus de dangers de la part de leurs troupes que de celles des ennemis. *Cécina* l'avoit éprouvé. Ses soldats le chargèrent de chaînes avant la bataille de Crémone. A la prise de cette ville, il tomba entre les mains de *Primus*, qui le traita favorablement, par égard pour leurs projets d'accommodement. *Valens*, l'autre général de *Vitellius*, s'embarqua dans le dessein d'aller soulever la Gaule et de s'y élever un trône. Il fut fait prisonnier et mis à mort.

L'empereur dissimuloit en public l'état fâcheux de ses affaires. Il auroit voulu pouvoir se le cacher à lui-même. A chaque mauvaise nouvelle, il étoit saisi de frayeur, et ne manquoit pas de s'enivrer. Mauvais politique, encore plus capitaine, son embarras étoit extrême, tant sur les plans d'opération qu'on lui donnoit pour la guerre, que sur les différentes propositions qu'on lui faisoit pour la finir. Une armée considérable placée auprès des Apennins, et bien capable d'en fermer le passage à l'ennemi, le demandoit avec instance. Il y alla, la vit, et, effrayé de

l'appareil militaire, peut-être de quelque frugalité qu'il seroit obligé d'y pratiquer, il revint promptement à Rome.

Le malheureux s'y vit assiégé de négociations. A peine trouvoit-il le temps de faire deux ou trois repas. *Primus*, *Mucien*, *Varus*, l'amiral d'une flotte, tous les généraux de *Vespasien*, vouloient avoir chacun l'honneur d'engager *Vitellius* à céder l'empire. Il auroit, lui disoit-on, une retraite assurée, et de l'argent pour y satisfaire son appétit, s'il vouloit mettre bas les armes et abdiquer l'empire. Ces offres étoient tentantes. Il en traita avec *Sabinus*, gouverneur de Rome, frère de *Vespasien*, en cette en cette qualité, plus en état que les autres de faire ratifier ses promesses; mais lorsque *Vitellius* se présenta dans la place publique pour faire sa renonciation, ses amis, plus officieux peut-être pour eux que pour lui, engagèrent le peuple à ne pas la recevoir.

Plusieurs sénateurs, croyant l'affaire consommée, s'étoient déjà rangés autour de *Sabinus*. Dans la crainte de retomber au pouvoir de *Vitellius*, ils engagèrent le frère de *Vespasien* à demander l'exécution du traité. Par leur conseil, *Sabinus* se retire dans le Capitole. Les soldats de *Vitellius* l'assiégent dans cette forteresse. Il s'y défend valeureusement. Les portiques étant forcés, il se retire dans l'intérieur, et s'y barricade avec les statues des dieux et tout ce qu'il peut trouver pour appuyer les portes. Les Vitelliens irrités y jettent des torches ardentes. Les flammes enveloppent l'édifice; et ce monument si cher aux Romains,

le plus bel ornement de leur ville, est consumé. *Domitien* le jeune, fils de *Vespasien*, se sauva en habit de prêtre. *Sabinus*, son oncle, fut pris et massacré, quelque effort que fît *Vitellius* pour le sauver.

Primus, apprenant cette nouvelle, marche promptement sur Rome. Les Vitelliens l'attendirent de pied ferme. On combattit aux portes, ensuite dans les rues. Le peuple, comme s'il eût assisté à un spectacle, applaudissoit tantôt aux uns, tantôt aux autres. Lorsqu'un soldat avoit la lâcheté de s'enfuir ou de se cacher dans quelque maison, ce peuple demandoit à grands cris que le fuyard en fût tiré et mis à mort. La face de Rome étoit en même temps affreuse et ridicule. On voyoit d'un côté le luxe et la débauche, de l'autre le meurtre et le sang. C'étoit un abrégé de toutes sortes de cruautés et de dissolutions. Une moitié de la ville sembloit être folle, et l'autre furieuse. Les soldats de *Primus* eurent enfin l'avantage. Ils poursuivirent les gardes prétoriennes jusque dans leur camp. Les plus braves y firent une courageuse résistance; mais, accablés par le nombre, ils moururent tous le visage tourné vers l'ennemi.

Vitellius, pendant qu'on se battoit pour lui, s'enferma dans une litière, se fit porter au palais de sa femme, d'où il se proposoit d'aller à Terracine, où son frère, nommé aussi *Vitellius*, avoit rassemblé une armée. C'étoit bien le parti le plus sage; mais la frayeur, dont le propre est de troubler l'esprit, le fit revenir à son palais. En y rentrant, il ne trouva plus

qu'une vaste solitude. Jusqu'à ses moindres officiers, tous évitoi[illegible]t sa rencontre. Il essaie d'entrer dans quelque appartement ; mais, les trouvant tous fermés, las d'errer aussi honteusement, il va se cacher derrière un lit, chez le portier du palais. On le découvre. Il demande à être gardé jusqu'à l'arrivée de *Vespasien*, sous prétexte de choses importantes à lui communiquer ; mais, sourds à ses supplications, les soldats l'emmènent le bras liés derrière le dos, les habits déchirés, une corde au cou, sans que personne montre pour lui la moindre compassion. Au contraire, la populace, toujours insolente et ennemie des malheureux, cette populace qui l'avoit prié quelques jours auparavant de garder l'empire, se moque de sa misère et l'insulte par toutes sortes d'outrages. Ceux qui le conduisoient portent l'inhumanité jusqu'à lui piquer le menton de leurs épées, afin qu'il tienne la tête droite, et qu'il voie ses statues renversées. On le traîne ainsi jusqu'à la voie, où on l'égorge comme un pourceau engraissé.

L'armée de *Terracine* vint trop tard à son secours. *Vitellius*, qui la commandoit, fut tué. La mort des deux frères termina la guerre sans donner la paix ; car les vainqueurs continuoient à poursuivre leurs ennemis, et les tuoient partout où ils les rencontroient, jusqu'au pied des autels. Ils forçoient même les maisons des particuliers et les pilloient, sous prétexte qu'il y avoit quelques Vitelliens de cachés. Le sénat s'assembla : il nomma césar le jeune *Domi-*

tien, qui étoit à Rome, comme s'il eût été le représentant de son père, et décerna à *Vespasien* absent tous les titres et priviléges accordés jusqu'alors à son prédécesseur. *Titus*, son fils aîné, lui fut associé dans la dignité consulaire.

[70.] *Vespasien* particulier, et *Vespasien* empereur, sont deux hommes très-différens. On remarque dans le particulier, parmi quelques faits louables, beaucoup d'actions dignes de blâme; dans l'empereur, presque toutes les vertus, et un seul vice assez honteux, l'amour de l'argent. Son grand-père étoit de Riéti, dans le pays des Sabins, et collecteur d'impôts. Son père exerça la même profession. Il étoit si modéré, si juste, que les contribuables lui élevèrent une statue avec cette inscription : *A l'honnête péager*. Il s'enrichit par l'usure, ce qui ne déshonoroit pas alors. Le jeune *Vespasien*, nommé sénateur par *Caligula* dans le temps que cette dignité devint commune, ensuite tribun militaire, questeur dans les provinces, édile et préteur à Rome, se distingua sous *Claude* dans la guerre d'Angleterre, fut consul, gouverneur d'Afrique, et y épousa une esclave qui lui donna deux fils, *Titus* et *Domitien*.

Très-estimable prince, s'il eût franchi tous ces grades par les seuls moyens honnêtes! Mais il brigua la faveur des empereurs et de leurs favoris par les plus basses flatteries, entre autres, la faveur de *Caligula*, dont il se montra adulateur servile. Il se déclara avec affectation admirateur et ami outré de ce monstre, le remercia en plein sénat de l'honneur qu'il

lui avoit fait de l'inviter à sa table. L'infâme *Narcisse* étoit son protecteur, ce qui n'honore pas le protégé. Il se conduisit très-mal dans son gouvernement d'Afrique, et s'y attira la haine des peuples. Cependant il ne s'enrichit pas. Revenu à Rome, il ne rougit pas de chercher des moyens déshonnêtes pour subsister, comme de se mêler parmi les courtisans des ministres, et de vendre son crédit à prix d'argent. Deux fois cependant, malgré sa vigilance de courtisan, il se laissa aller au sommeil au son de la lyre de *Néron*, et deux fois il pensa expier par la mort cet assoupissement impolitique.

Devenu empereur, il s'appliqua entièrement à rendre à l'empire son ancienne grandeur. Il respectoit les lois et les faisoit respecter, veilloit au bien général et particulier, prévenoit l'oppression et la punissoit, encourageoit la vertu, paroissant n'avoir d'autre but que de mériter et d'obtenir l'affection de son peuple. Il rétablit la discipline dans les camps, réprima la licence du soldat dans les villes. Les troupes même qui l'avoient aidé à conquérir l'empire n'échappoient point à sa sévérité, quand elles se rendoient coupables à l'égard des citoyens. La mollesse et les airs efféminés lui déplaisoient tellement dans les gens de guerre, qu'il cassa des officiers pour ce seul défaut. Le sénat n'eut jamais qu'à se louer de ses égards. Il assistoit aux délibérations sans s'attribuer aucune prépondérance dans la décision. « Prononcez hardiment votre opinion, disoit-il » aux sénateurs ; je ne vous ai pas convoqués pour

» approuver aveuglément mes idées, mais pour re-» cevoir vos conseils et les suivre. »

Vespasien corrigea les abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la justice, chassa les mauvais juges, et abrégea les procès. On plaidoit devant lui; son tribunal étoit public. Ses sentences obtenoient ordinairement l'applaudissement général. Les désastres de Rome causés par les bouleversemens et les incendies attirèrent sa sollicitude. Il pourvut à la reconstruction des maisons particulières, des temples, des édifices publics et du Capitole. Il rechercha à grands frais les fastes et les lois de Rome, autrefois gravées sur des tables d'airain, et ensevelies sous les décombres, et autant qu'il put il répara les pertes. Affable à l'égard de tout le monde, il rendoit libre l'accès de son palais, dont les portes étoient toujours ouvertes. On le vit verser des larmes sur les grands criminels que sa justice l'empêchoit de soustraire au supplice. Il méprisa les titres, n'accepta qu'avec modestie, et quand il l'eut bien mérité, celui de *père de la patrie*. Par une suite de la même vertu, il se moquoit des généalogistes qui vouloient lui donner une origine illustre. *Démétrius*, philosophe cynique, osa lui dire des injures en public; *Vespasien* se contenta de lui répondre: « Vous êtes un vrai cyni-» que. » On vouloit lui inspirer quelque ombrage contre un homme qu'on lui présentoit comme aspirant à l'empire; il le nomma sur-le-champ au consulat, et dit en souriant: « Quand il sera revêtu de la puis-

» sance souveraine, j'espère qu'il se souviendra de » ce trait d'amitié. » Enfin, ayant à se plaindre d'un homme qui abusoit un peu du droit que lui donnoient à la reconnoissance de l'empereur les services qu'il lui avoit rendus, il en fit des plaintes à un ami commun; et comme s'il se repentoit de s'être permis quelque ressentiment, quoique juste, il termina sa confidence par ces mots: « Cependant je ne suis moi-» même qu'un homme, et par conséquent peu exempt » de blâme. »

On a accusé *Vespasien* d'un amour immodéré pour l'argent, d'avoir renouvelé des impôts abolis, d'en avoir établi de nouveaux, même sur l'urine. *Titus*, son fils, lui en fit des reproches. Le père les prit en plaisantant, lui porta au nez une pièce d'argent, et lui dit: « Mon fils, l'odeur de l'argent est bonne, » de quelque part qu'il vienne. » Il badina de même avec les députés d'une ville qui lui annonçoient que leur sénat lui avoit décerné une statue qui devoit coûter une grande somme. L'empereur tendit la main, et leur dit: « En voilà la base, vous n'avez qu'à y » mettre l'argent de votre statue. » S'il n'avoit manifesté son goût pour l'argent que dans des circonstances semblables, à tort seroit-il inculpé; mais on dit qu'il donnoit les plus belles intendances à ceux qu'il trouvoit les plus habiles à piller, dans l'intention de profiter de leur rapacité. « Ce sont, disoit-il, » des éponges qu'on mouille quand elles sont sèches, » et qu'on presse quand elles sont bien imbibées. »

On ne peut l'excuser, s'il est vrai qu'il ait partagé avec ses ministres, et même avec ses domestiques, les profits de sa protection.

Il est vrai qu'il trouva l'empire très-obéré. On lui doit cette justice, qu'il fit toujours un usage noble et généreux de ses revenus. Les ouvrages publics qu'il entreprit furent superbes, ses présens nombreux, les fêtes qu'il donna magnifiques. Il secouroit un grand nombre de sénateurs pauvres. Par ses soins, plusieurs villes détruites par des incendies ou des tremblemens de terre sortirent plus brillantes de leurs ruines. Il répara les chemins publics et les aquéducs, protégea les arts et les sciences, donna le premier des pensions aux professeurs d'éloquence grecque et latine à Rome. Il y attira par ses bienfaits les plus fameux poëtes et les plus habiles ouvriers. Un de ceux-ci, excellent mécanicien, s'étant offert de transporter de lourds fardeaux à peu de frais par des machines de son invention, l'empereur paya noblement cette découverte, mais ne voulut pas s'en servir. « Il faut, dit-il donner à vivre au petit peuple. »

Deux exploits militaires ont illustré les premières années du règne de *Vespasien* : la défaite des Bataves révoltés sous la conduite de *Civilis*, et la prise de Jérusalem. *Civilis*, né prince gaulois, et formé dans les camps romains, avoit appris d'eux la politique et l'art de la guerre. La première lui servit à mettre la division entre les légions, et la seconde à les battre. Il en vint jusqu'à établir dans les Gaules un empire, qui ne dura point, par le défaut de con-

cert entre les villes alliées, et par le désir jaloux d'être chacune le siége de cet empire. Elles se séparèrent, et firent avec les Romains des paix particulières, qui laissèrent à ces conquérans la prépondérance dans les Gaules. *Civilis* fit aussi la sienne, aussi avantageuse que le permettoient les circonstances. La même mésintelligence perdit les Juifs attaqués par *Titus* sous les ordres de *Vespasien*. Le père et le fils triomphèrent ensemble de cette nation dans Rome.

Il étoit temps qu'il se rendît dans cette ville, où se trouvoient trois hommes peu faits pour céder l'un à l'autre, *Mucien*, *Primus* et *Domitien*. *Mucien* y étoit arrivé le lendemain de la mort de *Vitellius*, muni d'un pouvoir sans bornes, que l'empereur, qui lui devoit la souveraine puissance, lui confia lorsque ce général partit pour l'Italie. On sait les services que *Primus* avoit rendus à *Vespasien*. La reconnoissance qu'il en attendoit ne lui laissoit pas souffrir volontiers quelqu'un au-dessus de lui pendant l'absence de l'empereur. Quant au jeune *Domitien*, stimulé par ses courtisans, il regardoit comme usurpé sur lui tout ce que les autres s'attribuoient d'autorité. L'empereur arriva. Ces puissans subalternes s'éclipsèrent devant lui. Il s'associa *Titus*, son fils aîné, bien digne de cet honneur.

Excepté quelques guerres au loin sur les frontières, le règne de *Vespasien* fut assez pacifique. On remarque, entre autres guerres, celle de Bretagne, conduite par *Julius Agricola*, général célèbre. Il

fut appelé à ce commandement par la voix publique, qui ne se trompe pas toujours, et dirige quelquefois le choix de ceux qui gouvernent. *Vespasien* se fit un plaisir d'y déférer. *Agricola* soumit les Bretons encore plus par ses vertus que par ses armes. Ils lui dûrent le bienfait d'une justice exacte, d'une administration sage, utile au peuple, répressive des violences et des exactions. Ils lui dûrent aussi l'exemple d'une maison bien réglée, dans laquelle on n'apercevoit ni domination d'affranchis, ni insolence de valets. « Police quelquefois aussi difficile, dit *Tacite*, » que de gouverner une province. »

On ne reconnoît pas la clémence ordinaire de *Vespasien* dans la conduite qu'il tint à l'égard de *Sabinus*, qui, né Gaulois, de la ville de Langres, avoit pris, du temps de *Vitellius*, le titre d'empereur dans les Gaules. *Sabinus* fut défait, se réfugia dans une de ses maisons de campagne, et y mit le feu, pour faire croire qu'il avoit péri dans les flammes. Pendant qu'elle brûloit, il se cacha dans un souterrain, préparé exprès, avec deux affranchis dont il étoit sûr. *Sabinus* laissa faire ses funérailles par *Eponine*, sa femme, dont il étoit tendrement aimé, sans l'avertir de son évasion, afin que sa douleur sans art en imposât davantage sur la persuasion de sa mort. Il la fit ensuite instruire par un de ses affranchis qu'il vivoit, et l'informa de l'endroit où il étoit caché. Selon les instructions qui lui étoient données, elle sut contenir sa joie. *Eponine* pleuroit *Sabinus* le jour en public, et alloit passer une partie de la nuit avec lui. Elle

s'enhardit, sous différens prétextes, jusqu'à y passer des semaines entières. Ce mystère dura neuf ans, pendant lesquels elle devint mère de deux enfans, qui naquirent et furent élevés dans le souterrain. Ses absences, devenues plus fréquentes, excitèrent la curiosité; on la suivit : *Sabinus* fut découvert et mené à Rome avec sa femme. Elle se jeta aux pieds de l'empereur, tâcha d'émouvoir sa pitié par ses supplications et ses larmes. *Vespasien* ne put s'empêcher de pleurer à la vue d'un spectacle si touchant; mais ce mouvement de pitié ne l'empêcha pas de la condamner à mort avec son mari. Personne ne sût les motifs d'une sévérité qui parut peu nécessaire, et qui imprime une tache à la mémoire de *Vespasien*.

Malgré les bonnes qualités de cet empereur, il se forma contre lui une conspiration dont les auteurs furent punis. Un certain *Helvidius Priscus*, républicain outré, s'attacha aussi à le provoquer par des déclamations véhémentes, et même des invectives. Il poussa l'audace jusqu'à célébrer en public le jour de la naissance de *Brutus* et de *Cassius*, et à exhorter le peuple à marcher sur leurs traces. *Vespasien* ne le punit que par l'exil; mais, du lieu même de son bannissement, *Helvidius* s'acharna à répandre de nouvelles invectives contre l'empereur. Le sénat le condamna à mort. *Vespasien* contre-manda les bourreaux; mais, prévoyant son indulgence, on avoit pris des mesures, et l'arrêt fut exécuté.

Vespasien mourut à l'âge de soixante et dix ans, dans la dixième année de son règne. Pendant sa der-

nière maladie il ne laissoit pas d'expédier les affaires et de donner des audiences. Sentant un jour qu'il s'évanouissoit, il dit : « Si je ne me trompe, je vais » devenir dieu. » Plaisanterie remarquable dans un homme qui avoit voulu passer pour faire des miracles ; car, étant à Alexandrie, lorsqu'il monta sur le trône, il souffrit qu'on lui présentât des malades pour les guérir ; et il laissa divulguer qu'il avoit rendu la vue à un aveugle. Près de rendre le dernier soupir, on lui entendit dire : « Il faut qu'un empereur meure » debout » ; et comme il faisoit effort pour se lever, il mourut entre les bras de ceux qui le soutenoient. Il fut universellement regretté.

Des neuf empereurs qui avoient gouverné Rome, il fut le seul qui mourut de mort naturelle. *César* avoit été assassiné ; on présume que la mort d'*Auguste* fut hâtée par *Livie ; Tibère* fut étouffé par *Macron*, son favori ; *Caligula* fut tué par les officiers de ses gardes ; *Claude* fut empoisonné par sa femme *Agrippine ; Néron* se poignarda lui-même ; *Galba* fut assassiné par ses soldats ; *Othon* se donna la mort de ses propres mains ; *Vitellius* fut exécuté comme un criminel ordinaire ; *Vespasien*, le premier, mourut dans son lit, et eut son fils pour successeur. *Titus* lui fit des obsèques magnifiques. La passion des spectacles étoit si forte à Rome, qu'ils faisoient partie des pompes funèbres. On y peignoit le génie et les actions du défunt. Aux funérailles de *Vespasien*, le comédien qui le représentoit demandoit à ses intendans combien coûteroit sa pompe fu-

nèbre : ils lui répondoient telle somme. « Donnez-
» moi cet argent, disoit-il, et jetez-moi dans le
» Tibre, si vous voulez. »

[79.] *Titus* a été appelé *les délices du genre humain*. *Les dieux*, selon l'expression d'un poëte, *ne firent que le montrer à la terre*. Deux traits suffiroient pour le faire connoître. Il ne pouvoit se résoudre à renvoyer quelqu'un mécontent, ou du moins sans espérance, dût-il être hors d'état d'accomplir tout ce que son bon cœur lui dictoit de promettre. « Il ne
» faut pas, disoit-il, que personne sorte triste d'avec
» un prince. » Il se rappela un soir qu'il n'avoit rien donné ce jour-là. « Mes amis, s'écria-t-il, j'ai perdu
» un jour. » On connoît ses talens militaires. Il en fit preuve surtout en Judée. Semblable à son père *Vespasien*, il ne promettoit pas, avant de monter sur le trône, toutes les vertus qu'il y montra, principalement l'empire sur ses passions, qu'il sut enchaîner à ses devoirs. Il en coûta à son cœur pour se détacher de *Bérénice*, sœur d'*Agrippa*, roi d'Iturée; mais, instruit des vœux du peuple romain, il sacrifia sa tendresse à la majesté de son rang, et la renvoya à son frère. On ne vit pas non plus dans ses mœurs quelques vices qui avoient terni sa jeunesse.

Il montra pour *Domitien*, son frère, une affection dont celui-ci se rendoit indigne par sa basse jalousie, et réconcilia quelquefois ce frère ingrat avec son père. Aucun prince ne gouverna jamais avec plus de sagesse, de modération et de bonté. Sans en être prié, il con-

firma tous les priviléges des villes, et abolit la loi de lèse-majesté. On la faisoit quelquefois valoir contre ceux qui parloient mal des empereurs défunts. « Puis-
» que mes prédécesseurs sont dieux, disoit *Titus*,
» c'est à eux à punir les outrages qu'on leur fait.
» Quant à moi, s'ils me noircissent à tort, ils sont
» à plaindre : si c'est avec raison, il y auroit une
» injustice criante de les punir pour avoir dit la vé-
» rité. » Il porta la clémence jusqu'à pardonner à deux conspirateurs convaincus et condamnés. Il les fit venir en sa présence. « Quittez, leur dit-il, un
» dessein si inutile. La souveraineté dépend d'une
» puissance supérieure à celle des hommes. Vos ef-
» forts ne la changeront pas. » Il soupçonna que la mère de l'un d'eux, éloignée de Rome, pourroit être très-inquiète du sort de son fils; il lui envoya un courrier pour la rassurer.

Les malheurs publics donnèrent occasion à *Titus* d'exercer sa bienfaisance. La Campanie souffrit beaucoup par des tremblemens de terre; le mont Vésuve vomit des feux, lancés dans tous les environs, ainsi que des pierres et des cendres qui couvrirent entièrement Herculanum et Pompéia; d'autres villes furent endommagées; une grande famine se fit sentir à Rome; elle fut suivie de la peste : *Titus*, au lieu de mettre des impôts, au lieu de recevoir les dons auxquels l'empire entier voulut se taxer, aima mieux vendre ses bijoux et les ornemens de son palais, tant pour faire reconstruire les édifices publics que pour fournir à ses malheureux peuples, avec une tendresse

vraiment paternelle, tous les soulagemens qu'il put leur procurer. Il ne goûta que deux ans le plaisir d'être utile au monde entier, et mourut à quarante-un ans, ne regrettant de l'empire que le pouvoir de faire des heureux; et tournant, dit-on, un œil de compassion sur ses sujets, qui alloient tomber sous l'empire de *Domitien*, son frère.

[81.] *Domitien* empereur ne démentit point *Domitien* césar, qui s'étoit plongé dans les plus infâmes débauches dès sa jeunesse. Dans l'intervalle qu'il attendit son père à Rome, revêtu presque de la toute-puissance, il avoit commis des excès de cruauté qui faisoient craindre son règne. On fut agréablement trompé dans les premiers temps: il s'attacha à gagner l'affection du peuple par une conduite digne d'un grand prince. Il fit des lois sages, refusa les successions qu'on lui appliquoit au préjudice des héritiers, se montra non-seulement exempt d'avarice, mais libéral; répara les édifices publics, orna magnifiquement le Capitole, employa des sommes considérables à faire copier des manuscrits pour regarnir les bibliothèques endommagées dans le dernier incendie; il surveilla la justice et les mœurs; enfin, ce qui devoit inspirer de la défiance, il outra les vertus. Pour se donner un air de douceur et d'éloignement de toute cruauté, il défendit de sacrifier ni bœuf, ni autre animal; mais il fit assassiner *Sabinus*, son proche parent, parceque le crieur public, au lieu de le proclamer consul, l'avoit par mégarde proclamé empereur. Ce meurtre le démasqua.

Dans le dessein de paroître occupé des affaires de l'empire, *Domitien* s'enfermoit tous les jours à une heure marquée; mais il s'amusoit à attraper des mouches et à les percer avec un poinçon; d'où vient le mot plaisant de son chambellan à qui on demandoit s'il n'y avoit personne avec l'empereur; il répondit : « Pas même une mouche. » Il auroit aussi voulu se faire regarder comme un prince guerrier, quoiqu'il n'eût aucun talent pour la guerre. Aussi son père, qui le connoissoit, lui refusa tout commandement militaire. Devenu empereur, il auroit eu un beau champ de lauriers à moissonner, s'il eût voulu partager ceux q[illegible]*ricola* continuoit de cueillir en Angleterre.

Ce général étoit parvenu à l'extrémité de l'île. Il ne lui restoit plus pour l'avoir entièrement subjuguée que de soumettre les Calédoniens, peuple situé sur la côte, vis-à-vis l'Irlande. Ils avoient pour chef *Galgacus*, aussi éloquent que brave. Dans son discours à ses soldats, au moment de livrer une bataille décisive contre les Romains, il leur fit bien voir qu'il ne connoissoit que trop ces ambitieux conquérans. « Nous sommes, leur dit-il, placés à l'extrémité de » l'île, comme dans un sanctuaire, n'ayant pas même » la vue souillée de la servitude des Gaules. C'est ici » le bout du monde et la dernière retraite de la liberté. Jusqu'à ce jour nous avons été inconnus à » la renommée, maintenant nous voilà découverts. » D'un côté sont les ennemis, de l'autre l'Océan. Nous » ne pouvons pas nous garantir par la fuite; n'espé-

» rons pas de nous sauver par la soumission. Les » Romains, continua-t-il, sont les brigands de toutes » les terres et les pirates de toutes les mers. »

La harangue d'*Agricola* à ses troupes fut moins véhémente ; mais, mieux servi par la discipline de ses légions que *Galgacus* par la valeur de ses Calédoniens, il fit un horrible carnage des insulaires. Les malheureux, vaincus par l'art malgré leur courage, poussoient des hurlemens de desespoir : les uns traînoient leurs blessés ; les autres rappeloient ceux qui s'étoient perdus. Dans leur déroute, ceux-ci brûloient leurs maisons avant de les quitter, ceux-là abandonnoient les premières retraites pour en chercher de plus sûres. Quelques-uns s'assemblent pour se consulter, et s'inspirent mutuellement quelque espérance. Plusieurs sentent réveiller leur courage à la vue de leurs femmes et de leurs enfans. D'autres, furieux dans leur désespoir, les tuent pour les dérober à l'insolence des vainqueurs. Les coureurs envoyés à la poursuite voyoient fumer de loin les maisons et ne rencontroient personne. On n'entendoit aucun bruit dans les vallées : c'étoit partout un vaste silence. *Agricola*, voyant qu'ils ne se rallioient nulle part, ramena son armée dans le centre de l'île, qu'il travailloit à civiliser.

Étoit-ce pour le bonheur de ces sauvages, auparavant contens de leur sort, qu'il tâchoit de faire adopter les mœurs, les coutumes et jusqu'aux habits des Romains ? Si on juge du motif par l'effet, on dira qu'*Agricola* chercha à les amollir par les délices et

les superfluités. Il les aida à bâtir des maisons, à construire des temples, des places publiques et d'autres lieux d'assemblée. Il faisoit enseigner les belles-lettres aux enfans des principaux insulaires. Bientôt ils prirent les vices de leurs maîtres, s'accoutumèrent aux bains, aux promenades sous les portiques, à l'oisiveté des villes, et commencèrent à nommer, comme l'observe *Tacite*, politesse et civilité ce qui faisoit partie de leur servitude.

Domitien, jaloux de la gloire d'*Agricola*, le rappela. Il le reçut très-froidement. Pour ne pas lui porter ombrage, le conquérant de l'Angleterre se condamna à une vie très-retirée. Il ne tarda pas à tomber malade. Par l'attention qu'eut l'empereur de l'envoyer visiter presqu'à chaque heure, et de s'informer soigneusement de la santé d'un homme qu'il négligeoit si fort auparavant, on conjectura qu'*Agricola* mourut empoisonné.

Il y eut une révolte en Afrique. Elle fut apaisée par la défaite entière des rebelles. La guerre contre les Daces fut terminée aussi heureusement. *Domitien* se porta lui-même sur la frontière; mais il ne vit l'ennemi que de loin. A la manière des ignorans présomptueux, il refusa d'accorder à *Décébale*, leur chef, des conditions raisonnables; mais quand ses généraux eurent été vaincus, il passa d'une extrémité à l'autre, et se soumit honteusement à un tribut. Il envoya au sénat une fausse lettre de *Décébale*, par laquelle au contraire ce prince se reconnoissoit vaincu et subissoit lui-même la honte du tribut. A l'aide de cet im-

pudent mensonge, *Domitien* triompha effrontément des Daces dans Rome.

Personne n'y fut trompé ; mais personne n'osa réclamer. On craignoit même de se communiquer en secret ses pensées. L'empereur avoit renouvelé la loi de lèse-majesté, abolie par son frère, dont il s'étudia toujours à décrier la conduite et le gouvernement. A l'aide de ces moyens tyranniques, il se défaisoit des grands, auxquels il sembloit avoir juré une haine mortelle. Un homme d'une haute naissance étoit-il populaire, il briguoit l'affection du peuple, et menaçoit d'une guerre civile. Menoit-il une vie retirée, il vouloit se faire un nom en affectant de fuir le monde. Ses mœurs étoient-elles exemptes de blâme, c'étoit un nouveau *Brutus* qui par sa conduite censuroit tacitement celle de l'empereur. Si un homme étoit stupide et ignorant, il méditoit sous ces apparences quelque dessein sanguinaire. Si un autre étoit actif et spirituel, aucun doute que ce ne fût un esprit remuant. Tout citoyen riche l'étoit trop pour un sujet, et il suffisoit d'être pauvre pour être capable d'entreprises désespérées. Ainsi les lieux d'exil et les prisons se remplissoient par les soupçons et les calomnies, et se vidoient par les bourreaux.

Les chrétiens, réglés dans leurs mœurs, menant une vie retirée, unis entre eux comme des frères, et faisant mystère de leurs rites et de leurs cérémonies, ne pouvoient manquer d'attirer l'attention d'un tyran aussi ombrageux. Aussi *Domitien* les persécuta-t-il dans tout l'empire. Sa cruauté se déchaîna surtout

contre ceux d'un rang distingué. On en compte de sa famille même. Rien en ce genre ne doit étonner d'un homme qui se faisoit appeler *seigneur et dieu*, ériger des autels, et qui faisoit immoler des victimes à ses statues. Ses barbaries étoient entremêlées de magnifiques spectacles, de fêtes splendides, qu'il donnoit au peuple. Il avança les jeux séculaires, qui n'auroient dû avoir lieu qu'après cent ans révolus de l'empire, et inventa les jeux capitolins créés pour célébrer ses vertus. Ils furent établis à condition de se renouveler tous les cinq ans, ce qui eut lieu, en excluant néanmoins la turpitude de leur origine, et ils formèrent une époque.

On raconte de ce prince une facétie qui ne pouvoit être guère inventée que par un homme de son caractère. Il invite à souper les principaux des sénateurs et des chevaliers. De la porte du palais ils sont conduits dans une chambre tendue de noir, où tout représentoit la mort. A la sombre lueur de quelques lampes, ils aperçoivent autant de cercueils qu'ils étoient de personnes, et le nom de chacun d'eux écrit dessus en gros caractères. Après quelque attente passée dans une inquiétude mortelle, les portes de la salle s'ouvrent tout à coup. Des hommes nus, dont le corps étoit noirci, tenant une épée d'une main, un flambeau de l'autre, se répandent dans la salle, dansent autour d'eux en les menaçant, et quand leur frayeur est à son comble, un messager du gracieux empereur vient leur annoncer qu'ils peuvent se retirer. On ne dit pas s'il se donna le plaisir de ce spec-

tacle ; mais on conjecture qu'il n'étoit pas homme à s'en priver.

Domitien vouloit peut-être faire sentir aux autres les frayeurs qu'il éprouvoit lui-même. Tout lui portoit ombrage. Sans cesse il se croyoit environné d'assassins. Il fit incruster dans la galerie dans laquelle il avoit coutume de se promener une pierre qui réfléchissoit les objets, afin de voir ceux qui auroient pu le surprendre par-derrière. Beaucoup d'autres précautions marquent ses alarmes. Il s'étoit fixé à lui-même, on ne sait pourquoi, un jour auquel il devoit craindre davantage, et jusqu'à l'heure qui devoit lui être funeste. Cependant il n'y avoit point de dessein prémédité contre lui ; un simple hasard causa sa mort.

Un enfant qu'il avoit dans sa chambre pour se divertir à le faire causer voit, pendant que l'empereur s'endort, passer un papier sous le chevet de son lit. Il le prend et l'emporte pour jouer. L'impératrice *Domitie*, sa femme, rencontre l'enfant, lui tire des mains le papier, le lit, et est étonnée de voir que c'est une liste de proscrits, à la tête desquels elle se trouve. Les personnes menacées, ayant été assemblées, reconnoissent ne pouvoir échapper que par la mort du tyran. Elle est aussitôt résolue. Il n'y avoit pas à différer, parce que l'empereur auroit pu s'apercevoir de la perte de son papier. Un affranchi nommé Étienne, intendant de l'impératrice, fort et robuste, se charge du coup. Il est introduit dans la chambre sous quelque prétexte, et présente à *Domitien* un papier.

Pendant qu'il le lit avec attention, *Etienne* le frappe d'un poignard dans le ventre. Il se débat. Les autres conjurés entrent et l'achèvent. Aussi promptement ses statues dans la ville sont renversées, ses images foulées aux pieds; son nom est effacé de tous les monumens magnifiques qu'il avoit fait construire. On ne laissa subsister que ce qui ne pouvoit pas diminuer l'opprobre de sa mémoire. Il vécut quarante-quatre ans, dont il régna quinze, et il fut le dernier des empereurs qu'on a nommés *les douze Césars*, entre lesquels, à la honte de l'humanité, on n'en trouve que deux bons, *Vespasien* et *Titus*, les seuls aussi qui soient morts naturellement.

Sous *Domitien* parut un homme extraordinaire : *Apollonius*, de la ville de Tyane en Cappadoce. A quatorze ans il apprit la métempsycose et les autres dogmes de la philosophie pythagoricienne. A seize ans il en professoit les pratiques gênantes, s'abstenant de vin, de la chair d'animaux, ne portant point de souliers, laissant croître ses cheveux, et ne s'habillant que de toile, pour ne rien tirer des animaux. Il apprit dans un temple d'*Esculape* à connoître les maladies et à les guérir. Fier de sa vertu, il censuroit aigrement les vices des hommes; il n'a cependant pu échapper aux soupçons les plus injurieux pour les mœurs. Un grand nombre de ses disciples l'accompagnèrent dans ses courses en Éthiopie, en Égypte, dans la Grèce, chez les brachmanes des Indes, et les mages de la Perse. Il se vantoit de savoir les langues de toutes ces nations. En passant

par Babylone, il apprit des Chaldéens à expliquer les oracles que les oiseaux rendoient par leurs chants. Ainsi ce sage couroit le monde pour se charger des folies particulières à chaque pays.

Apollonius se mêloit d'autre chose que de philosophie. Les intrigues de la cour ne lui paroissoient pas indignes de l'occuper. Il eut connoissance de la conjuration contre *Néron* et *Domitien*, et enhardit les complices. *Vespasien* le consulta. *Apollonius* lui fit des prédictions. On lui attribue des miracles, par exemple d'avoir disparu de devant *Domitien*, dont il craignoit la colère; d'avoir ressuscité une fille: cependant, disent les auteurs, on croit qu'elle n'étoit pas tout-à-fait morte. Mais le plus célèbre de ses prodiges est la révélation du meurtre de *Domitien*, qu'on rapporte ainsi: Le prophète haranguoit une nombreuse assemblée à Éphèse. Tout à coup il baisse la voix comme saisi de crainte. Cependant il continue son discours, quoique foiblement, paroissant attentif à quelque autre chose. A la fin il cesse de parler, fixe les yeux en terre, et après un instant s'écrie: « Courage, brave *Étienne*, courage, frappe » le tyran. » Tout le monde reste immobile de surprise. *Apollonius* reprend la parole. « Réjouissez- » vous, dit-il, car le tyran est mort. Il vient d'ex- » pirer dans le moment. » En examinant les circonstances et les dates, il se trouva que ces paroles furent prononcées le jour même et à l'heure que *Domitien* fut frappé par *Étienne*.

En jugeant *Apollonius* par ses mœurs, ses intri-

gues et sa vanité; en examinant les mémoires de sa vie, d'après le caractère de celui qui en a recueilli les faits, *Damis*, très-crédule, très-dévoué à son maître; en réfléchissant sur la contexture de l'histoire entière par *Philostrate*, qui l'a rédigée long-temps après l'événement, dans l'intention marquée de faire de son héros un homme merveilleux; en observant enfin les erreurs des dates, les fausses descriptions et les fautes de toute espèce dont cet ouvrage est rempli, on ne peut s'empêcher de reconnoître que c'est un tissu de fables et de mensonges qui n'a pu obtenir et n'obtiendra jamais d'autorité qu'auprès de ceux qui voudroient rendre incertaines les vérités les plus saintes, en rapprochant d'elles les prestiges du mensonge.

Aussitôt que la nouvelle de la mort de *Domitien* fut divulguée, le sénat, le peuple, l'armée nommèrent *Nerva*. On croit que les conjurés s'étoient assurés d'avance de son consentement. En l'embrassant dans le sénat, *Antoninus*, son ancien ami, lui dit qu'il se réjouissoit moins de son avénement au trône qu'il ne félicitoit l'empire dont il alloit faire le bonheur. Il lui adressa cette prédiction remarquable, vérifiée par d'autres princes, que son élévation alloit l'exposer à la haine de ses amis et de ses ennemis; « mais surtout, dit-il, des premiers, qui ne man- » queront pas de vous haïr dès que vous leur refu- » serez une seule des grâces qu'ils vous deman- » deront. »

[96.] *Nerva* avoit passé par les charges de préteur et de consul. Il cultivoit les belles-lettres, et il se distingua par son talent dans la poésie. Revêtu de la puissance souveraine, il unit la liberté et le pouvoir absolu. Sous son gouvernement, les Romains goûtèrent les douceurs de l'une sans éprouver les inconvéniens de l'autre. Il commença par décharger de leurs fers les prisonniers d'état, et rappeler les exilés; en même temps il punit les délateurs plus sévèrement encore que *Titus*, qui les abhorroit; défendit par le même édit d'intenter à personne accusation du crime de lèse-majesté. Les chrétiens jouirent sous lui de quelque répit. Il s'engagea par serment de ne faire mourir aucun sénateur, et tint parole. Par son ordre, les propriétaires vinrent reprendre dans le palais les effets qui leur avoient été enlevés lors de leur emprisonnement ou de leur exil. Il diminua les impôts, défendit qu'on lui érigeât des statues d'or et d'argent, et retrancha toutes les dépenses superflues.

On fait honneur à sa générosité de ce qui a pu être un acte de sa politique. Il acheta de ses propres deniers des terres qu'il destina à être partagées entre les pauvres de Rome. Des historiens ont cru que ce fut un moyen employé pour décharger la capitale de la populace que son oisiveté rendoit toujours redoutable. Pour ces acquisitions, il vendit une partie considérable de sa vaisselle d'or et d'argent, de ses ameublemens, et jusqu'à ses maisons et ses jardins, qu'il convertit en terres qu'on pouvoit partager. Dans

ces marchés il ne se montroit pas difficile sur le prix. Il vouloit que vendeurs et acheteurs profitassent également avec lui.

Un particulier trouva dans sa maison un grand trésor. Il en avertit l'empereur et lui demanda ses ordres à cet égard. « Usez-en », lui répond le prince. Cet homme, craignant la recherche des officiers du fisc, représenta que ce trésor étoit trop considérable pour un homme de sa sorte. « Eh bien, répondit en-» core le prince, abusez-en. » On n'a reproché à ce bon empereur qu'un peu trop d'indulgence pour les méchans. Il eut la complaisance d'admettre à sa table *Véiento*, à la vérité ancien consul, mais qui s'étoit rendu odieux sous *Domitien* par ses délations. Dans le repas où se trouvoit le personnage consulaire, la conversation tomba sur un autre fameux délateur, nommé *Catulle*, contemporain du même empereur. « Que feroit maintenant *Catulle*, dit *Nerva*, s'il vi-» voit encore? » Un convive, nommé *Mauricus*, prit brusquement la parole, et dit : « Je sais bien ce » qu'il feroit, il seroit à table avec nous. »

Malgré la bonté de ce prince, et peut-être à cause de sa bonté, les gardes prétoriennes excitèrent des troubles dans la ville. Sous prétexte de venger la mort de *Domitien*, ils allèrent assiéger *Nerva* dans son palais, et lui demandèrent à grands cris le supplice de ceux qui avoient massacré l'empereur. Il moutra dans cette occasion beaucoup de fermeté, tendit le cou à la soldatesque furieuse, et protesta qu'il périroit plutôt que de livrer ceux qui lui avoient procuré

l'empire; mais il fut forcé de les abandonner, et même de donner des marques d'approbation à leurs assassins. Cette violence lui fit prendre le parti de se nommer un collègue dont la vigueur pût le garantir de pareils excès, et l'aider à supporter le fardeau de l'empire. Quoiqu'il eût des parens, il fit tomber son choix sur *Trajan*, l'homme le plus capable que l'on connût. *Nerva* mourut quelque temps après. Les regrets ne furent pas aussi vifs dans quelques provinces qu'à Rome, parce que les gouverneurs se prévaloient de sa bonté pour fouler les peuples; tant il est difficile de faire le bien. Il vécut soixante-dix ans, et ne régna que seize mois.

Lorsque *Trajan* prit les rênes de l'empire, il avoit quarante-deux ans, âge également éloigné de la témérité de la jeunesse et de l'indolence de la vieillesse. Il naquit en Espagne, d'une famille plus ancienne qu'illustre. Il s'éleva par tous les grades militaires jusqu'à celui de général, et il commandoit les légions d'Allemagne lorsque *Nerva* l'associa au trône. Il apprit presqu'en même temps son adoption et la mort de son bienfaiteur. Sa femme, *Pompéia Plotina*, étoit digne de lui. En montant les degrés du palais à Rome, elle se retourna vers le peuple, et dit à haute voix : « J'espère sortir d'ici comme j'y entre. » En effet, sa conduite fut toujours irréprochable.

[89.] *Trajan* avoit le corps robuste et endurci à la fatigue, l'air noble et les manières engageantes. Élevé dès l'enfance dans les camps, il avoit peu d'instruction; mais il favorisoit les savans, et excitoit

les autres à acquérir ce qui lui manquoit à lui-même. Il fut sans contredit le plus grand capitaine de son siècle, et comparable aux plus illustres généraux de l'antiquité. Vigilant et infatigable, il marchoit à pied à la tête de ses troupes, même étant empereur; il traversoit ainsi de vastes pays avec ses armées sans se servir de char ni de cheval. Dans ses habits et sa nourriture il y avoit peu de différence entre lui et ses soldats. Il faisoit avec eux les exercices militaires, les secouroit quand ils étoient malades, ne rentroit dans sa tente que lorsqu'il avoit visité celles des autres, et se reposoit toujours le dernier. Il connoissoit tous les vieux soldats, les appeloit par leurs noms, savoit toutes leurs belles actions, ne manquoit pas de les louer, mais les maintenoit aussi dans la discipline.

En montant sur le trône il déclara publiquement qu'il ne se croyoit pas moins obligé à l'observation des lois que le dernier du peuple. Les autres empereurs avoient tenu le même langage; mais ce que *Trajan* avoit promis d'être, il le fut. Il sembloit ne garder le rang suprême que pour prévenir l'anarchie. Dans cette vue, il diminua sa propre autorité et les prérogatives de sa dignité toutes les fois qu'elles se trouvèrent en opposition avec les intérêts du peuple. Convaincu que l'orgueil ne pouvoit concilier à un prince ni affection ni estime, que la condescendance s'allie très-bien avec la dignité il vivoit avec son peuple, non comme un monarque avec ses sujets, mais comme un père avec ses enfans. Son palais étoit ouvert aux personnes de tout rang. Il écoutoit avec

patience, corrigeoit avec douceur, et vouloit, comme *Titus*, qu'on ne sortît pas mécontent de sa présence. Dans la vie privée comme dans les affaires publiques, il étoit exempt de tout artifice, et regardoit les finesses et les ruses en affaires comme de fausses apparences de capacité et de sagesse. Jamais sous son règne personne ne fut condamné pour des soupçons, fussent-ils les plus graves. « Il vaut mieux, » disoit-il, que mille criminels échappent que d'a- » voir à se reprocher la mort d'un seul innocent. » On a remarqué, comme l'élan d'une âme pure et franche, cette parole au préfet du prétoire en lui donnant l'épée qui étoit la marque de sa dignité : « Servez-vous-en pour moi, si je fais mon devoir ; » contre moi, si je ne le fais pas. »

En lui cherchant des vices, les historiens ne lui ont trouvé que des défauts ; par exemple, d'avoir trop aimé la table, de s'être fié au vin, de s'être laissé aller à la paresse en faisant écrire la plupart de ses lettres par un secrétaire. Il se prêtoit volontiers au plaisir ; mais ce goût ne lui fit jamais négliger les affaires publiques. On a reproché avec plus de justice à un homme si doux d'avoir permis que les chrétiens fussent persécutés. S'il avoit souffert seulement qu'on offrît des sacrifices à ses statues, que le peuple jurât par sa vie et son éternité, on pourroit lui pardonner, comme ayant permis un usage établi sous ses prédécesseurs ; mais on a peine à l'excuser d'une vanité excessive, s'il a écouté en plein sénat les louanges que lui donna *Pline*

en face, dans un panégyrique qui dura plusieurs heures. Comment soutenir si long-temps un éloge direct ? On souhaite pour l'honneur de *Trajan* que le panégyriste ait adressé la parole à la statue qui étoit présente, et non à la personne même du prince. Le sénat lui donna le surnom de *très-bon*, qui se trouve inscrit sur les médailles et sur les nombreux bâtimens que cet empereur fit rétablir ou construire. Cette affectation lui a fait donner le surnom de *Pariétaire*, nom d'une plante qui s'attache aux murailles.

Trajan a eu un favori, ou plutôt un ministre, nommé *Licinius Suranus*, qui lui étoit d'une grande ressource dans l'administration des affaires. C'étoit lui qui avoit déterminé *Nerva* à l'adopter. L'empereur le payoit de ce service par une entière confiance, qui inspiroit une grande jalousie aux courtisans. Ils fatiguoient l'empereur de calomnies contre *Suranus*, et lui attribuoient même le noir dessein de le faire assassiner. Fatigué d'entendre ces imputations, *Trajan* va souper chez son ministre, sans avoir été invité, renvoie ses gens, appelle le chirurgien de *Suranus*, pour qu'il lui applique quelque remède aux yeux, se fait raser par son barbier, se baigne, se met à table sans la moindre défiance. Le lendemain il dit à ceux qui avoient coutume de lui parler contre *Suranus* : « S'il avoit eu dessein de me » tuer, il l'auroit fait hier. »

L'esprit guerrier se réveilla dans les légions romaines sous *Trajan*. Il les conduisit lui-même contre

les Daces, et triompha deux fois de *Décébale*, qui avoit imposé un tribut à *Domitien*. La même ardeur de gloire le transporta en Asie, où il subjugua des peuples dont le nom même avoit été jusque-là inconnu à Rome. Il se fit un point d'honneur de parcourir les pays qu'avoit soumis *Alexandre*, et même de porter ses conquêtes au-delà. Comme le vainqueur de l'Asie, il conçut de grands projets. S'il ne bâtit pas de villes, il en répara beaucoup. Les tremblemens de terre, qui furent fréquens sous son règne, ne lui donnèrent que trop d'occasions d'exercer son goût pour les bâtimens. L'Euphrate se seroit vu joint au Tigre par un canal, si l'on n'avoit fait craindre à l'empereur que l'un des fleuves, supérieur à l'autre, ne se précipitât avec une rapidité qu'on n'auroit pu contenir, et ne fît qu'une mer d'un vaste pays.

Quoique depuis le commencement de ses exploits guerriers il n'habitât Rome et l'Italie que par intervalles, même assez courts, il ne s'en appliqua pas moins à l'embellissement de cette partie de son empire. Il fit construire à travers plusieurs pays barbares un chemin large et commode, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux Gaules. Le dieu du Danube, dit un poëte, honteux de voir ses eaux captives entre les piles d'un pont, se cacha dans ses roseaux. *Trajan* fonda même plusieurs bibliothèques, éleva un théâtre dans le Champ-de-Mars, agrandit le cirque, fit jaillir des eaux saines et limpides dans les carrefours, et aplanit sur un terrain montueux cette place superbe qui a porté son nom, dont la colone trajane,

monument de goût et de magnificence, fait regretter les autres ornemens.

Les cendres de *Trajan* furent placées sous cette colonne. Quelques historiens prétendent qu'elles étoient contenues dans une pomme d'or que tenoit une statue placée sur ce monument. *Trajan* fut emporté en peu de jours par un flux de ventre, à Sélinonte en Cilicie, âgé de soixante ans, après un règne de dix-neuf ans et demi. Par un revers de fortune dont le chagrin ne contribua pas peu à sa mort, presque toutes ses conquêtes d'Asie, dont il croyoit s'être formé une couronne de gloire immortelle, avoient déjà échappé de ses mains, pendant qu'au contraire le christianisme, qu'il vouloit détruire, triomphoit et s'est conservé.

[117.] On n'est pas certain des vues de *Trajan* à l'égard d'un successeur. Des auteurs disent qu'il eut dessein de désigner au sénat dix personnes de celles qu'il croyoit les plus dignes de l'empire, afin que cette compagnie en choisît un; d'autres croient qu'il hésita entre trois hommes, l'un très-habile jurisconsulte, le second bon général, le troisième honoré de son estime particulière pour ses vertus. Quoi qu'il en soit, il passa pour constant qu'au moment de sa mort il adopta *Adrien*, Espagnol comme lui, fils de son cousin-germain, époux de *Julie Sabine*, sa petite-nièce. Ce mariage avoit été contracté par l'entremise de l'impératrice *Plotine*, qui aimoit beaucoup *Adrien*. *Trajan* y donna moins son approbation que son consentement. Jamais il n'accorda aucune marque de considération aux deux époux, dont l'hymen fut plu-

tôt l'effet de la politique que de l'inclination, comme il parut par la manière froide dont ils vécurent ensemble, aussi éloignés l'un que l'autre de la tendresse conjugale.

Si l'on en croit quelques bruits qui coururent sourdement, *Plotine* cacha quelques jours la mort de son mari. Pendant ce temps, d'intelligence avec *Tatien*, Espagnol, autrefois tuteur d'*Adrien*, qui la seconda dans sa ruse, elle fit revenir ce prince, alors absent à quelque distance, et mettre dans le lit de *Trajan* un homme qui, contrefaisant la voix mourante de l'empereur, adopta *Adrien*. S'il n'y a point de flatterie dans les historiens contemporains, *Adrien* a été un vrai prodige : sa mémoire, toujours prête à le servir exactement, lui présentoit sans confusion les noms non-seulement de ses soldats présens sous les drapeaux, mais de ceux qui avoient servi sous lui, quoique licenciés depuis long-temps. Il prenoit un livre, le lisoit, et dès-lors le savoit par cœur. Exercé dans presque toutes les sciences, il étoit le plus éloquent, le plus grand poëte de son temps. Il savoit peindre, graver, chanter, jouer de tous les instrumens avec une supériorité qui étonnoit les plus grands maîtres. Cultivant avec succès la philosophie et les mathématiques, il s'appliqua encore à la médecine et à la connoissance des propriétés des herbes et des métaux. Il dictoit en même temps à plusieurs secrétaires, et régloit dans la même audience, avec plusieurs ministres, des affaires importantes.

Adrien honora les savans et les gens de lettres

d'une protection particulière. Il mettoit au rang de ses plaisirs celui de défier le talent des poëtes en leur ordonnant des vers impromptu. Délicat sur la langue, il aimoit à faire triompher ses remarques. Un jour il censura une expression que *Favorinus* s'étoit permise. Le grammairien auroit pu la défendre par des autorités. Ses amis s'étonnèrent qu'il ne l'eût pas fait. Il répondit : « Pensez-vous que je veuille dis» puter de savoir avec un homme qui a trente légions » à ses ordres ? »

On attribue les inconséquences de la conduite d'*Adrien* dans le commencement de son règne à l'influence de deux ministres différens de caractère. *Tatien*, son tuteur, Espagnol dur et sévère, lui conseilla des actes de cruauté, entre autres, de se défaire de quelques sénateurs seulement suspects, et il se permit ces actes. *Similis*, homme doux et conciliant, honoré de l'estime de *Trajan*, ne donnoit à son successeur que des conseils de paix et d'indulgence qu'il suivit souvent. Il faut dire à l'honneur d'*Adrien* qu'il disgracia *Tatien*, et qu'il eut même dessein de le punir plus rigoureusement. Quant à *Similis*, il se retira de lui-même, à l'âge de soixante et dix ans, en vécut encore sept, et fit graver sur son tombeau : *J'ai été soixante et dix-sept ans sur la terre, et j'en ai vécu sept.*

Affable envers tout le monde, familier avec ses amis, *Adrien* visitoit, dans leur maladie, jusqu'à ses affranchis. Il ne se vengea d'aucun de ceux qu'il avoit eus pour ennemis avant de monter sur le trône.

En ayant rencontré un, il lui dit : « Vous voilà » sauvé. » Cependant il ajoutoit trop de foi aux délateurs. Plusieurs de ses courtisans furent victimes de cette coupable crédulité. Sa faveur n'étoit pas sûre. Il étoit libéral et magnifique. Exact observateur de la discipline militaire, il en donnoit le premier l'exemple. A l'armée, il vivoit comme un soldat, marchoit à pied et la tête nue, s'habillant sur le sommet des Alpes glacées comme dans les déserts brûlans de l'Afrique. On a célébré son intégrité dans l'exercice de la justice, et son respect pour le sénat. Jamais il n'entreprenoit rien sans l'avis des sénateurs ; il assistoit régulièrement aux assemblées quand il étoit à Rome ou dans les environs, se rendoit chez les consuls, quand il vouloit leur parler, et ne souffroit pas qu'on appelât à lui de leurs sentences. Cette conduite estimable a été ternie par une indiscrète curiosité dans les affaires d'autrui, par la débauche crapuleuse, et par la fureur de la superstition. *Adrien* abandonna les conquêtes de *Trajan* ; par là il se délivra d'un grand fardeau. Il auroit même désiré se débarrasser, par des cessions, de la guerre que les Daces et d'autres peuples entretenoient sur les frontières. Mais on lui remontra que ces nations, avançant toujours, le forceroient d'avoir perpétuellement les armes à la main, et qu'il valoit mieux tenir ces barbares loin des frontières. Il goûta ces raisons ; mais il ne repoussa pas ces nations au loin, et resta sur la défensive. Cette tranquillité qu'il se procura lui donna la facilité de satisfaire son

goût pour les voyages. Il disoit que « semblable au » soleil qui éclaire toutes les régions de la terre, » sans se borner à quelques-unes, un empereur doit » visiter toutes les provinces de son empire, afin de » n'être pas obligé d'en croire les rapports de ceux » qui les gouvernent. » *Adrien* peut avoir eu ce motif très-louable ; mais, en voyant l'ardeur qu'il mit dans ses courses et leur continuité, on peut croire, sans lui refuser le motif d'utilité, qu'il fut puissamment entraîné par la curiosité. Et qui ne se laisseroit pas entraîner par ce sentiment, pouvant voyager en empereur, maître d'aller surprendre la nature dans les lieux les plus difficiles où elle cache ses mystères, admirer ses beautés, et de se faire déployer toutes les magnificences des arts ? Mais un grand, à travers l'éclat de son cortége, ne voit pas les hommes, ne connoît pas dans les villes, comme le voyageur isolé, la paix obscure de la médiocrité, ni l'innocence et la gaîté des chaumières. Ainsi tout est compensé.

En dix-sept ans de voyages, *Adrien* parcourut les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne, la Germanie, la Mauritanie, l'Afrique, la Libye, la Sicile, l'Achaïe, la Macédoine, l'Égypte, la Palestine, l'Arabie, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Cappadoce, la Syrie, la Phrygie, l'Asie, la Bithynie, la Thrace, la Mœsie et la Dalmatie. Dans les Gaules, il visita les principales forteresses romaines, laissant partout des traces de sa générosité. Il resta quelque temps dans la Germanie, où se trouvoit l'élite des troupes de l'empire,

pour y rétablir la discipline. Puisque les Calédoniens ne jugeoient pas à propos de se soumettre aux lois romaines, il prit du moins des mesures pour qu'ils n'inquiétassent pas les Bretons qui les adoptoient. Il contint les barbares dans leur pays par une forte muraille dont on voit encore des vestiges. De plus beaux monumens marquèrent son retour et quelque séjour dans les Gaules, tels qu'un magnifique palais pour *Plotine*, veuve de *Trajan*, à Nîmes ; dans la même ville les arènes, et dans le voisinage le pont du Gard.

A Tarragone en Espagne, il rebâtit le temple d'*Auguste*, fondé par *Tibère*, et enrichit sa patrie de grands priviléges. De Rome il passa en Sicile et en Grèce, orna beaucoup de villes de temples, de places publiques, et d'autres édifices ; revint à Rome célébrer les funérailles de *Plotine*, qui furent magnifiques, y bâtit un temple à Vénus, et un à la fortune de Rome. Il rechercha sur ces deux ouvrages l'approbation d'*Apollodore*, l'architecte de la place Trajane, qu'il auroit dû consulter auparavant. Moins complaisant pour cet empereur que le grammairien dont nous avons parlé, l'architecte trouva les voûtes trop basses et les statues trop hautes. « Quand il plaira, dit-il, aux déesses » de se lever et de sortir, elles ne le pourront pas. » Il paya de sa vie cette plaisanterie.

En passant d'une province à l'autre, *Adrien* ne négligeoit pas ce que la nature pouvoit offrir d'agréable ou d'effrayant, les beaux sites, les aspects rians, le lever majestueux du soleil vu du haut des monta-

gnes, les détonnations de la foudre, le calme d'une mer perfide, l'horreur des tempêtes. Les caractères et les usages n'échappoient pas non plus à son œil observateur. Il remarque, dans une lettre à son beau-frère, qu'à Alexandrie tout le monde, même les aveugles, avoit un métier. « Les païens, lui dit-il, les chrétiens, les samaritains, les juifs (il auroit pu dire tous les hommes) *n'adorent qu'un même dieu, leur intérêt.* » Il embellit, dota, enrichit le musée d'Alexandrie, superbe établissement des *Ptolémées*, fondé dans leur palais, où étoient magnifiquement logés et entretenus les hommes de lettres partagés en plusieurs compagnies, selon la secte ou la science qu'ils professoient. On lui doit *l'édit perpétuel*, vaste recueil de toutes les lois publiées par les préteurs. Il se proposoit d'établir un code uniforme dans l'empire.

Etant en Egypte, *Adrien* perdit *Antinoüs*, jeune homme d'une grande beauté, dont il pleura amèrement la mort. Les fêtes qu'il institua en son honneur, les temples qu'il lui dédia marquent avec quelle effronterie, dans des siècles éclairés, on se souille quelquefois d'infâmes passions. Non-seulement l'empereur passa par Athènes, mais il y revint, déposa dans cette ville le faste impérial, et se plut à y paroître en habit d'archonte, comme un simple magistrat. Il décora cette ville de magnifiques édifices, et fit des libéralités au peuple.

C'est à peu près dans le temps qu'il étoit occupé de ces soins que ses généraux portoient la désolation dans la Judée. Les habitans s'étoient révoltés sous la

conduite d'un Juif nommé *Barcochébas*, qui se donnoit pour le Messie. L'imposteur rassembla une foule immense qui ne se laissa pas égorger impunément. La guerre dura trois ans ; elle fut d'abord très-funeste aux Romains. Ils remportèrent enfin une victoire complète. Les vainqueurs prirent et rasèrent cinquante villes et châteaux considérables, neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs, et massacrèrent plus de cinq cent mille hommes. Le nombre de ceux qui périrent par la famine et par les flammes ne peut être apprécié. Presque tous les Juifs qui survécurent aux désastres de leur patrie furent vendus dans les foires au même prix que les chevaux. Ceux qu'on ne put vendre, transportés en Égypte, y moururent de faim, ou sous les coups d'un peuple qui les avoit en exécration. Il leur fut défendu sous peine de la vie d'entrer dans Jérusalem, et d'habiter même des endroits d'où ils pussent la voir. *Adrien* changea l'état de cette ville de manière qu'on peut dire que ce n'étoit plus la même. Il lui donna une autre enceinte, mit dehors ce qui étoit dedans, et lui ôta jusqu'à son nom de *Jérusalem*, pour lui donner celui d'*Ælia Capitolina*, qu'elle porta long-temps. Sur la principale porte il fit placer un pourceau, animal abhorré des Juifs, pour les éloigner ; mais cela ne les a pas empêchés d'aller, aussitôt qu'ils le purent, pleurer sur les ruines de leur ancienne patrie.

Cette guerre, ainsi qu'une autre contre les Alains, qui furent vaincus, sont les seules un peu remarquables qui aient troublé le règne d'*Adrien*. Une maladie

l'engagea à se choisir un successeur. Il adopta *Commodus Vérus*; mais il lui survécut. Ce prince avoit des connoissances et fit la figure d'un souverain, mais étoit d'une constitution délicate, qu'il affoiblit encore par les excès de la débauche. Il passoit les jours et les nuits avec des prostituées. Sa femme demandoit du moins la préférence; mais il lui répondit: « Le » nom d'épouse est un nom d'honneur, et non point » de plaisir. » Après sa mort, *Adrien* adopta *Antonin*, sous la condition qu'il adopteroit lui-même *Vérus*, fils du défunt, et un autre *Vérus*, qui fut depuis *Marc-Aurèle*. *Adrien* avoit vécu avec *Sabine*, sa femme, de manière à n'avoir pas d'enfans. Elle-même se vantoit d'avoir éloigné ses embrassemens. » Il n'en pourroit, disoit-elle naïvement, naître qu'un » monstre. » Quand elle fut morte, il la plaça dans le ciel, où il l'aimoit mieux que sur la terre. Il lui restoit son beau-frère *Salvien*, âgé de quatre-vingt-dix ans, et un petit-fils de *Salvien*, âgé de dix-huit ans. L'empereur les fit mourir l'un et l'autre pour une conspiration vraie ou prétendue. Le contraste des âges, et l'impuissance qui en résultoit, rendirent d'autant plus horribles ces deux meurtres. *Salvien*, en mourant, prit le ciel à témoin de son innocence, et souhaita qu'*Adrien*, en punition de son injustice, désirât la mort et ne l'obtînt pas.

L'imprécation fut exaucée: il fut attaqué d'une maladie dont l'ennui et les douleurs lui parurent insupportables. Il s'entoura de charlatans, eut recours à la magie, sans éprouver aucun soulagement. Son humeur

s'en aigrit, il condamna à mort plusieurs sénateurs. *Antonin* en fit sauver ou cacher quelques-uns. L'empereur voulut se faire tuer par un esclave, et se plonger lui-même un fer dans le sein. On lui arracha le poignard, et il fut condamné à vivre encore quelque temps, malgré ses vœux pour la mort. Il l'obtint enfin, à soixante-deux ans, après vingt-un de règne. S'il croyoit à l'immortalité de l'âme, comme on peut le conjecturer par quelques vers qu'il a laissés, après ses débauches et ses cruautés, il ne dut pas mourir sans inquiétude sur l'avenir. Un pareil bâtisseur ne devoit pas oublier son tombeau. Il s'en fit construire un, appelé *le Môle d'Adrien*, ressemblant moins à un tombeau qu'à une forteresse; aussi en a-t-il servi, et il en sert encore sous le nom de *Château St.-Ange*. Le pont du Tibre est pareillement son ouvrage. Il alluma aussi une persécution contre les chrétiens; mais les apologies victorieuses qui lui furent présentées l'éteignirent pour un moment. Il eut même, suivant un auteur, dessein d'élever un temple à Jésus-Christ, et de le mettre au rang des dieux. Les oracles consultés répondirent: « Si l'empereur permet que le » dieu des chrétiens ait des temples, ceux des autres » dieux deviendront déserts. » Cette menace ou cette prédiction fit renoncer au projet.

[138.] *Antonin-le-Pieux*, ainsi nommé pour son attachement à sa religion, et son respect envers *Adrien*, qui l'avoit adopté, tient un des premiers rangs entre le petit nombre des souverains qui ont évité les écueils de la puissance, et ne s'en sont ser-

vis que pour le bien de leurs peuples. Il étoit originaire de Nîmes, d'une famille ancienne, illustrée depuis peu. Il naquit en Italie. Dès son enfance, son amabilité le rendoit cher à ceux qui le voyoient. Cet heureux caractère se soutint, et le fit chérir dans toutes les places qu'il occupa. L'estime universelle détermina *Adrien* à l'adopter, après avoir éprouvé sa capacité dans les gouvernemens qu'il lui confia, et ses lumières dans son conseil. L'histoire le peint comme un des meilleurs princes de l'univers; affable, accessible, écoutant patiemment, magnifique sans luxe, économe sans avarice, plus jaloux d'être aimé que d'être applaudi, ne flattant point, et ne souffrant point la flatterie, plein d'équité et de déférence pour le sénat, assistant avec assiduité aux cérémonies publiques ainsi qu'aux actes de religion, et témoignant pour la Divinité la vénération la plus profonde. On ajoutera quelques traits particuliers à ce tableau général.

Étant arrivé en Asie, revêtu du caractère de proconsul, il fut logé à Smyrne dans la maison de *Polémon*, sophiste, qui pour lors étoit absent. Le sophiste rentre chez lui bien avant dans la nuit; choqué de ce qu'on y avoit introduit le proconsul en son absence, il fait tant de bruit, que l'hôte est obligé d'en sortir en pleine nuit. Arrogant comme un philosophe, il eut l'assurance de venir saluer *Antonin* à Rome, quand il le sut empereur Pour toute vengeance, le prince dit : « Qu'on donne un apparte» ment à *Polémon*, et que personne ne soit assez

» hardi pour l'en faire sortir, même de jour. » Ce qu'il avoit fait à un proconsul, le sophiste ne se crut pas défendu de le faire à un comédien. Il le chassa du théâtre en plein midi. Le comédien vint se plaindre à l'empereur. Le prince répondit : « Il m'a bien » chassé en plein minuit, et je n'en ai pas appelé. » Un autre philosophe aussi rogue, nommé *Apollonius*, trouva fort mauvais qu'*Antonin*, qui l'avoit fait venir de Chalcis à Rome, pour être précepteur de *Marc-Aurèle*, l'appelât au palais afin de lui remettre son élève entre les mains. « C'est au disci- » ple à venir trouver le maître, répondit le précep- » teur, et non au maître à venir trouver le disciple. » L'empereur dit en riant : « *Apollonius* regarde-t-il » comme un voyage plus pénible de se rendre de sa » maison au palais que de Chalcis à Rome ? » Le pédagogue auroit été, ainsi que son cortége, bien puni de sa morgue, si l'empereur, prenant la chose au sérieux, l'eût renvoyé ; car il étoit venu accompagné de plusieurs de ses disciples, tous Argonautes, dit le railleur *Lucien*, et très-disposés à chercher la toison d'or.

Mais *Antonin* savoit apprécier les choses et les personnes. Il prit pour ce qu'elle valoit, sans en être choqué, la réponse brusque et impolie d'un certain *Omulus*, chez lequel il admiroit de magnifiques colonnes de porphyre. « D'où les avez-vous eues ? lui » demanda le prince. » *Omulus* répondit : « Chez » autrui, il faut être sourd et muet. » Sa bonhomie ne se démentit pas dans des occasions plus impor-

tantes. On le compte entre les maris débonnaires, non qu'il autorisa les désordres de *Faustine*, sa femme; mais il les souffrit et ne les punit pas. Du reste, ce qui marquoit la bonté d'âme lui plaisoit. Il le témoigna à ses courtisans, qui trouvoient indécent et peu convenable à la majesté d'un prince que son fils pleurât la mort de celui qui l'avoit élevé. « Laissez-le pleurer, dit-il, et souffrez qu'il soit » homme; car la philosophie et la dignité impériale » ne doivent pas éteindre en nous les sentimens de » la nature. »

Un si bon prince vit pourtant une conspiration se former contre lui. Le sénat fit justice des deux chefs; mais l'empereur ne voulut pas qu'on poussât plus loin les recherches. « Je ne suis pas jaloux, dit-il, » qu'on voie combien il y a de personnes qui me » haïssent. » Jamais il ne recourut à la voie des armes quand il put obtenir la paix. Il disoit souvent : « J'aime mieux sauver la vie à un seul citoyen que » d'exterminer mille ennemis. » Aussi y eut-il très-peu de guerres sous son règne. Il jouissoit d'une estime générale. Toutes les nations, éloignées, voisines, soumises ou alliées, avoient une égale confiance dans sa probité. Quand elles vouloient remuer, une lettre de lui valoit mieux que des légions. Après un règne de vingt-deux ans, à l'âge de soixante et treize, il laissa à *Marc-Aurèle* un sceptre qui n'avoit été taché par le sang ni de ses amis ni de ses ennemis. Il ne persécuta pas les chrétiens. Au contraire, il écrivit à un gouverneur une lettre qui finit

par ces mots : « Si quelqu'un à l'avenir fait de la » peine aux chrétiens, et les accuse comme tels, que » l'accusé soit renvoyé absous, chrétien ou non, et » que l'accusateur soit puni selon la rigueur des » lois. »

[161.] *Marc-Aurèle*, adopté par lui, et son successeur, se nommoit aussi *Annius Vérus*, *le Vrai*. *Antonin* l'appeloit *Verissimus*, *le très Vrai*, vertu, dans la société, base de toutes les autres. On l'a nommé en outre le philosophe, dans la meilleure acception de ce terme, c'est-à-dire ami de la sagesse. On remarquera avec quelque étonnement qu'il crut ne pouvoir dompter ses passions qu'en mortifiant son corps, et que ses austérités philosophiques, pratiquées dès la plus grande jeunesse, malgré la force de sa constitution, altérèrent son tempérament. Ses études eurent principalement pour objet les systèmes philosophiques sur la formation du monde, systèmes qu'il possédoit à fond; elles eurent aussi pour objet la morale, dont il donna des préceptes dans sa vie et dans ses écrits. Il révéroit infiniment ceux qui lui en avoient inculqué les principes. Les images de ses maîtres étoient dans son cabinet. Il les regardoit avec tendresse, et il alloit quelquefois jeter des fleurs sur leur tombeau.

Selon les engagemens pris par *Antonin*, et que *Marc-Aurèle* ratifia, il prit pour collègue *Lucius Vérus*, fils du défunt *Vérus*, adopté par *Adrien*, et, quoique empereur, continua à montrer beaucoup d'égards pour *Faustine*, sa femme, digne fille de la

Faustine d'*Antonin*. Quand on lui conseilloit de la répudier pour ses désordres, si connus, qu'ils furent joués sur le théâtre, il répondit : « Il faut donc que » je lui restitue sa dot, c'est-à-dire l'empire que j'ai » reçu de son père. » Dans un endroit de ses ouvrages il loue le caractère franc, ouvert de sa femme, sa sincérité et sa complaisance extrême pour lui.

La vertu de *Marc-Aurèle* fut éprouvée par tout ce qui peut affecter un bon cœur et inquiéter un esprit sage ; pestes, famines, guerres intérieures, révoltes, ébranlement général de l'empire, dont ses grandes qualités empêchèrent seules la dissolution. Le Tibre déborba d'une manière effrayante ; la difficulté de la navigation occasionna la disette, et le séjour des eaux une infection. Plusieurs provinces furent tourmentées par des tremblemens de terre. Il s'éleva des troubles en Arménie. Les Parthes déclarèrent la guerre. *Marc-Aurèle* envoya contre eux *Vérus*, son collègue, auquel il donna sa fille *Lucile* en mariage. Il espéroit du soulagement de ce prince, et ce fut au contraire un fléau pour lui, par sa mauvaise conduite qui le mena jeune au tombeau. L'empereur éprouva tant de chagrins et de contrariétés de son collègue, que plusieurs personnes crurent que, pour s'en débarrasser, il l'avoit fait empoisonner : soupçon bien injuste à l'égard d'un prince si humain et si patient. Les Égyptiens tentèrent de secouer le joug, et ce ne fut qu'après plusieurs combats meurtriers que les Romains les soumirent. Les Maures envahirent

l'Espagne; mais la guerre la plus dangereuse fut celle des Marcomans, peuples germaniques.

Marc-Aurèle se chargea lui-même de la conduire, et y déploya toute l'intrépidité d'un héros avec l'intelligence d'un habile général. Cependant, comme les armes sont journalières, après plusieurs victoires, il eut le malheur de se laisser enfermer par les ennemis dans un endroit désavantageux, totalement privé d'eau. Les Romains, couverts de blessures, mourant de soif, et ne pouvant ni combattre, ni se défendre, touchoient à la plus terrible extrémité, lorsque, les nuées se rassemblant de toute part, il tomba une pluie abondante qui leur rendit l'espérance, le courage et la vie. Dès qu'il commença à pleuvoir, ils levèrent la tête pour recevoir l'eau dans leur bouche; ils tendirent ensuite leurs coupes et leurs boucliers vers le ciel. Ainsi sont-ils représentés dans la colonne d'*Antonin* à Rome, monument dépositaire de ce fameux événement. Mais pendant que les Romains étanchoient leur soif, les barbares fondirent sur eux. Partagés entre deux besoins, plus pressés par celui de boire que par celui de combattre, ils alloient être passés au fil de l'épée, lorsque la grêle et la foudre vinrent à leur secours, frappèrent les Marcomans en épargnant les Romains, et mirent les premiers en désordre. Cette pluie fut regardée dans le temps comme miraculeuse, et comme ayant été obtenue par les prières d'une légion chrétienne. Dans la lettre par laquelle l'empereur annonçoit cette victoire au

sénat, c'est avec une extrême circonspection qu'il faisoit entendre qu'il eroyoit la devoir à des chrétiens; mais du moins il renouvela en leur faveur la défense d'*Antonin* de les mettre en justice comme chrétiens, et il ajouta la peine de mort contre les accusateurs.

Pour soutenir cette guerre, comme le trésor étoit épuisé, l'empereur, ne voulant pas charger le peuple de nouveaux impôts, vendit les meubles de son palais, sa vaisselle d'or et d'argent, les tableaux et les statues appartenant à la couronne, les habits de sa femme richement brodés en or, et une précieuse collection de perles qu'*Adrien* avoit achetées dans ses voyages. La vente dura deux mois, et produisit une somme si prodigieuse, que *Marc-Aurèle* eut la satisfaction de fournir des vivres au peuple dans un temps de disette, et de payer les frais d'une guerre de cinq ans. Il imposa aux Marcomans et aux Quades des conditions qui étoient avantageuses aux vainqueurs, sans être trop dures pour les vaincus. Il auroit pu réduire ceux-ci dans un état à n'avoir plus à craindre leurs incursions, s'il n'avoit pas été appelé dans l'Orient par la révolte d'*Avidius Cassius*.

Cet homme se prétendoit descendu du fameux républicain de ce nom, meurtrier de *César*, et disoit ne désirer l'empire que pour rendre la liberté à ses concitoyens. Jamais général n'a maintenu la discipline par des moyens plus rigoureux. Tout soldat convaincu de vol étoit mis en croix. Il en fit brûler vifs

pour avoir commis des violences, et jeter d'autres enchaînés dans la mer. Il faisoit couper les pieds et les mains aux déserteurs. « Le spectacle d'un crimi-» nel ainsi mutilé, disoit-il, fait une plus vive im-» pression que celui du même criminel expirant d'un » seul coup. » Chargé de la guerre contre les Sarmates, *Cassius* donna un exemple terrible de sévérité. Des troupes passèrent sans ordre le Danube, tuèrent trois mille ennemis, et revinrent chargées de butin. Les centurions qui les avoient excitées à cette entreprise se flattoient d'une récompense; mais l'inflexible général, craignant le danger de l'exemple, fit impitoyablement crucifier ces officiers comme esclaves. Cette atroce sévérité révolta toute l'armée. Mais, ferme et froid, *Cassius* paroît sans armes au milieu de cette multitude irritée, et dit à haute voix : « Tuez-» moi, et à l'oubli de votre devoir ajoutez, si vous » l'osez, le meurtre de votre général. » Cette tranquille intrépidité calma les soldats. Ils retournèrent en silence dans leurs tentes. Les Sarmates, instruits de cet événement, désespérant de vaincre une armée commandée par un tel chef, demandèrent la paix.

En récompense de ses services, l'empereur le nomma gouverneur de Syrie. Il sut gagner des gouverneurs voisins et les peuples en décriant *Marc-Aurèle* et *Vérus* qui vivoient encore. Il amassoit des trésors, condamnoit tout ce que faisoient les deux empereurs, représentoit l'un comme un philosophe extravagant, l'autre comme un libertin crapuleux. *Vérus* avertit son beau-père de ces criminelles intri-

gues, et lui remontra le danger qu'il couroit lui et ses enfans en donnant sa confiance à un pareil homme. *Marc-Aurèle* répondit : « J'ai lu votre lettre; j'y ai » remarqué plus d'inquiétude qu'il ne convient à un » empereur. L'équité de notre gouvernement con- » damne ces soupçons. Si le sort destine l'empire à » *Cassius*, nous nous y opposerons en vain. Vous » savez le mot de notre grand père *Adrien* : Aucun » homme ne tue son successeur. » Il représente ensuite qu'il y auroit de l'injustice à traiter comme un criminel un homme que personne n'accuse encore.

Cassius, comme *Vérus* l'avoit prévu, prit le titre d'empereur. *Marc-Aurèle* se prépara à marcher contre le rebelle, dans l'intention, disent les historiens, de lui remettre l'empire, si les dieux vouloient qu'il régnât à sa place : « Car, disoit ce bon prince, » si je m'expose aux dangers de la guerre, si je me » détermine à tant de peines et de travaux, ce n'est » ni par intérêt, ni par ambition : je ne désire que » le bonheur de mon peuple. » Pendant qu'il avançoit vers l'Asie, et que les troupes envoyées d'avance s'exerçoient contre *Cassius*, cet usurpateur fut tué par un simple centurion; on ne sait ni comment, ni pour quel motif. L'impératrice *Faustine*, qui connoissoit par elle-même l'indulgence de son mari, craignit qu'il n'en fît trop usage en cette occasion, et le pressa par une lettre de faire punir avec rigueur les complices. Il lui répondit : « Permettez-moi, ma » chère *Faustine*, d'épargner ceux de *Cassius*, son » gendre et sa femme, et d'écrire au sénat en leur

» faveur. Je suis même fâché de la mort de *Cassius;*
» je voudrois pouvoir lui rendre la vie. Soyez donc
» tranquille; ne vous livrez ni à la crainte, ni à l'es-
» prit de vengeance; *Marc-Aurèle* est protégé par
» les dieux. »

En effet, il écrivit au sénat en ces termes : « Je vous
» supplie, pères conscrits, de ne point punir les
» coupables avec trop de rigueur. Qu'aucun sénateur
» ne soit mis à mort. Que le sang d'aucune personne
» de distinction ne soit répandu. Que ceux qui ont
» été bannis reviennent et jouissent de leurs biens,
» Je voudrois rendre la vie à ceux qui l'ont perdue.
» La vengeance est indigne d'un empereur. Vous
» pardonnerez donc aux enfans de *Cassius*, à son
» gendre, à sa femme. Pardonner! ai je dit. Hé!
» quel crime ont-ils commis? qu'ils vivent en sûreté;
» qu'ils possèdent tout ce qui appartenoit à *Cassius;*
» qu'il leur soit permis d'aller vivre partout où ils
» voudront, pour être un monument de votre clémence
» et de la mienne. J'exige de plus que tous les séna-
» teurs et chevaliers romains qui ont pris part à
» cette rébellion soient par votre autorité exemptés de
» peine de mort, de proscription, d'infamie, en un
» mot, de toute espèce de punition. Qu'on dise à votre
» honneur et au mien que cette révolte n'a coûté la
» vie qu'à ceux qui ont péri dans les premiers trou-
» bles de la guerre. » Il paroît par l'étendue de cette
amnistie que la révolte avoit été assez considé-
rable.

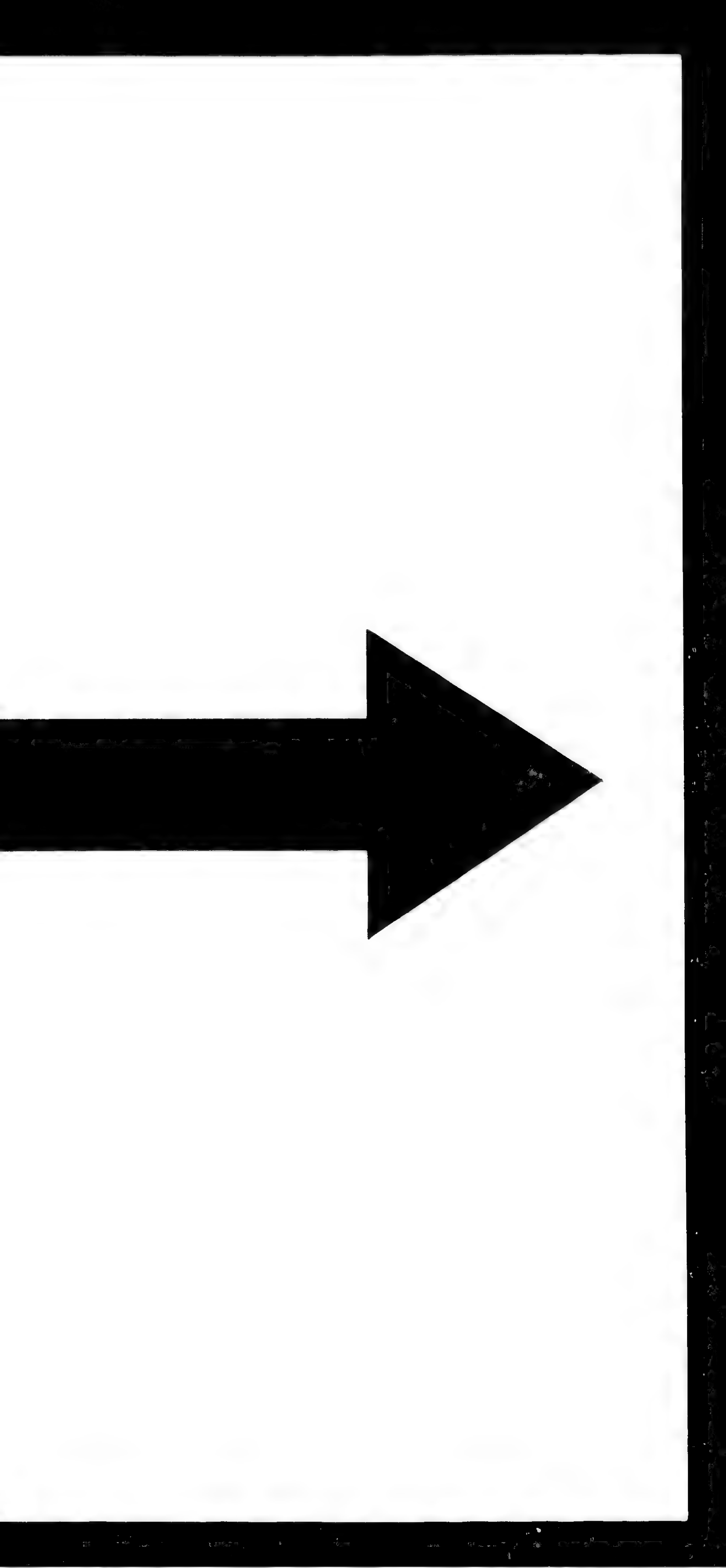
Ces actes de clémence terminèrent glorieusement

une vie laborieuse, employée tout entière à faire des heureux. Mais *Marc-Aurèle* n'eut pas la consolation en mourant de pouvoir se flatter que ses efforts pour le bonheur de l'empire seroient couronnés du succès, puisqu'il laissoit le diadème à *Commode* son fils, indigne d'un tel père. On cherche à *M[illegible]-Aurèle* des défauts, et on ne lui trouve que son [illegible]e indulgence pour *Faustine*, qu'il fit mê[illegible]r du titre de déesse, et pour *Commode*, dont i[illegible] pas dû ignorer les vices. Il le ma[illegible] avant de mourir, et le recommanda à ses amis, qu'il pria de vouloir bien l'aider de leurs conseils. Sa mort est attribuée à une maladie contagieuse La dernière fois que le tribun vint lui demander le mot; il lui dit : « Allez au soleil » levant, pour moi, je me couche. » Il étoit âgé de cinquante-neuf ans, et il en régna dix-neuf depuis la mort d'*Antonin*. On a de lui des fragmens d'un ouvrage moral qui fait honneur à son esprit et à son cœur. Son goût pour les sciences a multiplié pendant son règne les philosophes, auxquels il distribuoit de fortes pensions, quoique souvent, disent les historiens, ils n'eussent des sages de ce temps que le manteau et la longue barbe.

Après les *Caligula*, les *Néron*, les *Domitien*, on ne s'attend pas à trouver un monstre qui les égale en infamies et en cruautés. Eh bien! en voici un qui les surpasse, et qui règne treize ans. *Commode* se plaisoit à faire donner la torture en sa présence. Pour essayer la vigueur de son bras, et pour avoir le plaisir de voir des entrailles se répandre, il fendoit



[redacted]



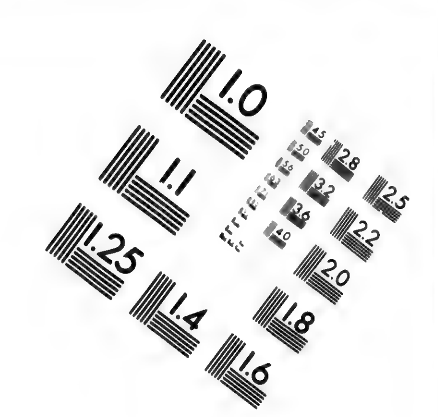
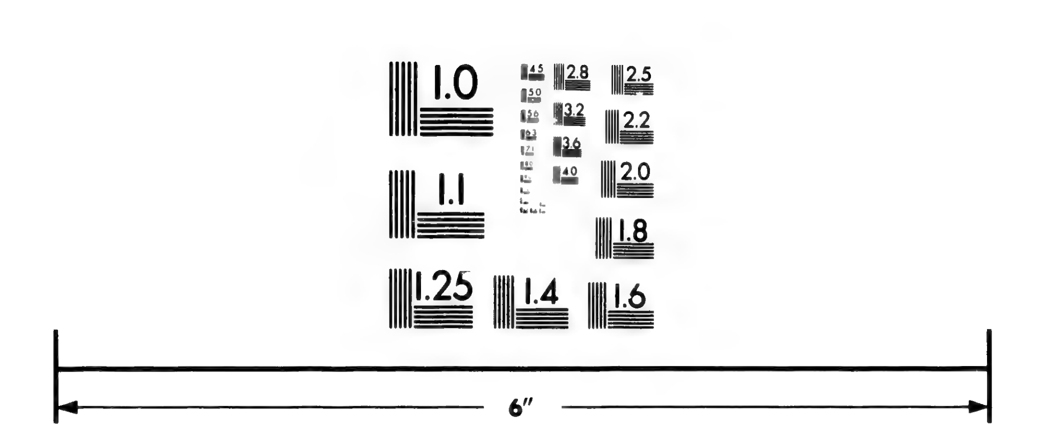


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



un homme en deux. Par forme de divertissement, il arrachoit un œil à ceux qu'il rencontroit la nuit dans les rues, ou les mutiloit d'un pied, pour faire preuve d'habileté en chirurgie. Il coupoit le nez et les oreilles de ceux qu'on forçoit d'avoir recours à lui. Si l'on étoit bien habillé, il vous tuoit : il vous tuoit si on l'étoit mal. Sous le nom d'*Hercule*, la peau de lion sur le dos, la massue à la main, il assommoit des hommes qu'il avoit fait déguiser en monstres. Il faisoit de son palais un lieu infâme, rempli de prostituées. Il débaucha toutes ses sœurs et en poignarda une. Ce qu'aucun tyran n'avoit encore fait, il vendoit la permission d'assassiner. Il avoit une force de corps prodigieuse. D'un coup de lance il perçoit un éléphant. En un seul jour il tua cent lions dans l'amphithéâtre, chacun d'un seul coup. Son adresse étoit égale à sa force. Personne ne l'égaloit à tirer de l'arc. Il se battit sept cent trente-cinq fois dans l'arène sans jamais être vaincu. Les athlètes les plus forts étoient ceux qu'il choisissoit pour émules. Vu ses vices, la force de sa constitution et la conduite de *Faustine*, sa mère, on a cru *Commode* fils, non pas de *Marc-Aurèle*, mais d'un vigoureux lutteur.

Les Germains avoient repris les armes. *Marc-Aurèle* étoit occupé à soumettre ces barbares lorsqu'il mourut. *Commode* fut aussitôt reconnu par l'armée, à laquelle il distribua de grandes sommes. Le nouvel empereur profita des victoires de son père pour faire la paix lorsqu'il auroit pu mettre ces

peuples hors d'état d'attaquer désormais l'empire; mais il étoit pressé de venir jouir des délices de Rome, où on l'honora lâchement d'un triomphe peu mérité; on le décora du titre de *pieux*, et de beaucoup de marques de distinction qu'on avilit en les lui prodiguant.

Il ne tarda pas à se montrer tel qu'il étoit, imprudent, injuste, sanguinaire. Les officiers, les magistrats, ceux que *Marc-Aurèle* employoit dans le gouvernement n'étoient pas faits pour convenir à *Commode*: il les destitua tous, et leur substitua ses compagnons de débauche. On murmura; il crut pouvoir imposer silence par des châtimens, l'exil, et même la mort. Les plaintes n'en devinrent que plus vives. Le nombre des mécontens augmenta; *Lucile* sa propre sœur, se mit à leur tête. Veuve de *Vérus*, elle étoit remariée à *Pompéianus*; mais elle conservoit le rang et les honneurs d'impératrice, cependant après *Crispine*, l'impératrice régnante. Elle s'ennuya de la seconde place. On dit qu'elle aspiroit à la première, pour y placer, non son mari, mais un amant qu'elle lui préféroit. *Pompéianus*, fils de son époux, qu'elle avoit fiancé à sa fille, devoit porter le premier coup. Au lieu de frapper, il fit briller le poignard aux yeux de *Commode* en disant : « Voilà » le présent que le sénat t'envoie. » Les gardes l'aperçurent et l'arrêtèrent. La suite de ce complot mal concerté fut la mort des complices, de *Lucile* elle-même, qui fut éloignée et tuée dans son exil.

Les recherches firent envelopper beaucoup d'in-

nocens dans cette condamnation. La conjuration servit de prétexte à l'empereur pour se défaire de ceux qui lui déplaisoient ou qui lui étoient suspects. *Commode* eut long-temps le bonheur dont quelquefois ont joui d'autres princes, que ses cruautés, dans l'opinion du peuple, tombèrent sur les ministres. Il ne lui en coûta que de les sacrifier à la haine publique pour être lui-même en sûreté. On commença à les appeler alors *préfets du prétoire*. Le premier connu sous ce titre est *Pérennis*, auquel deux auteurs contemporains donnent deux caractères absolument opposés. L'un en fait un scélérat, corrupteur de son jeune maître, instigateur de crimes, participant à tous les forfaits pour se soutenir dans sa place; l'autre écrivain lui prête de la sagesse, des mœurs, et des efforts pour corriger les inclinations perverses de l'empereur; mais il est difficile de croire que le favori, le ministre confident de *Commode*, ait été vertueux. S'il le fut, il a la peine de s'être attaché à un si méchant homme. Il s'éleva contre lui une cabale puissante. On fit parvenir des plaintes de toutes les provinces. L'armée présenta des remontrances comme en font des soldats furieux. L'empereur, tremblant, abandonna son ministre, qui fut déchiré en lambeaux, ainsi que sa sœur, sa femme et ses deux fils.

Selon toutes les apparences, ce soulèvement fut excité par *Cléandre*, qui ambitionnoit la place de préfet du prétoire. En effet il l'obtint, et s'y maintint assez long-temps contre l'indignation générale qu'excitoit

son gouvernement hautain et arbitraire. Prévoyant un assaut, il avoit eu la précaution de s'entourer de troupes. Le peuple et une partie de l'armée vinrent présenter contre lui la même requête, avec les mêmes formalités, que contre *Pérennis*. Le ministre fit repousser les plaignans par un corps de cavalerie qu'il avoit pris à sa solde. L'empereur restoit spectateur tranquille du combat; mais, averti par une de ses sœurs que l'issue pourroit en être funeste à lui-même, il fit trancher la tête de son ministre. Jetée au milieu de la mêlée, comme un talisman puissant, elle suspendit les coups; et les mécontens eurent toute liberté d'exercer leur vengeance sur la femme, les enfans, les amis de *Cléandre*, qui furent tous massacrés.

La même indifférence que *Commode* montroit pour ce qui se passoit sous ses yeux à Rome, il l'avoit pour les vaincus qui arrivoient dans les provinces. Il laissoit les généraux et les gouverneurs se tirer, comme ils pouvoient, des guerres et des révoltes qui survenoient. Ce n'étoient pas seulement les peuples limitrophes des frontières, ou les nations assujetties qui s'élevoient, les unes contre les armées placées sur leurs limites, les autres contre leurs oppresseurs; les légions romaines elles-mêmes s'indignoient de rester sous les drapeaux d'un pareil empereur. Il y eut des déserteurs qui se formèrent en corps d'armée : on eut beaucoup de peine à les disperser. Des camps entiers offrirent l'empire à leur chef, qui le refusèrent. Pendant ces troubles, toute l'attention de *Commode* se portoit sur

les factions du cirque, sur les combats de gladiateurs, dont il faisoit lui même partie.

Il avoit une telle prédilection pour cette troupe féroce, qu'il s'étoit fait préparer un appartement dans l'édifice où étoient logés les gladiateurs, appartenant au public. Il comptoit faire de cet édifice son palais. C'étoit de là qu'il se proposoit de sortir désormais, entouré des faisceaux consulaires et impériaux, nu ou armé comme les gladiateurs, escorté d'eux seuls, pour se rendre pompeusement sur la lice. *Martia*, sa concubine, à laquelle il communiqua ce ridicule projet, tâcha de l'en détourner. Les efforts qu'elle fit pour cela lui déplurent. Il résolut de se défaire de tous les incommodes censeurs, et la mit à la tête des victimes dévouées à la mort. Son dessein fut découvert, dit-on, comme l'avoit été celui de *Domitien*. Un enfant, tandis que le prince dormoit, prit, sans intention, l'écrit où étoient les noms de ceux qu'il devoit faire périr. *Martia* rencontra l'enfant comme l'impératrice *Domitie*, et, comme elle, communiqua l'écrit aux personnes menacées. Dans un conseil tenu entre les proscrits, *Martia* se chargea d'empoisonner son détestable amant. Il prend le poison en sortant du bain, et s'endort. Les nausées le réveillent ; il se doute de la vérité, et il commençoit à proférer des menaces, lorsqu'on fit entrer un vigoureux athlète, nommé *Narcisse*, qui, le trouvant affoibli par l'effet du poison, l'étrangla facilement. Il mourut à trente-un ans.

[193.] On a cherché des défauts à *Marc-Aurèle*, et on ne lui en a trouvé qu'un; on cherche quelques bonnes qualités à *Commode*, et on ne lui en trouve point. S'il eut des enfans de *Crispine*, sa femme, ils moururent en bas âge. S'étant permis d'imiter son mari dans ses débauches, *Commode* la relégua dans l'île de Caprée, et la fit assassiner. Après la mort de l'empereur, *Eclecte* et *Lætus*, le premier, grand-chambellan, le second, capitaine des gardes, se rendirent à la maison d'*Helvidius Pertinax*, celui des sénateurs qu'ils jugeoient le plus digne de l'empire. La nuit étoit avancée. Quand on l'avertit de leur arrivée, il crut, comme devoit s'y attendre alors tout honnête homme, qu'ils venoient de la part de l'empereur lui arracher la vie. Il ne se tranquillisa que lorsque des amis l'assurèrent avoir vu le cadavre de l'empereur.

Le père de *Pertinax* avoit été esclave, et vendoit du charbon dans un petit village du Montferrat. Devenu riche, le jeune *Pertinax* orna sa patrie de beaux bâtimens; mais il ne souffrit pas que la petite boutique de son père, qui étoit au milieu de tant de superbes édifices, fût abattue, ni qu'elle éprouvât le plus léger changement. Son père lui avoit donné une éducation au-dessus de son état. Le fils s'obstina long-temps à s'en tenir à la profession paternelle: ce qui lui fit donner le surnom de *Pertinax*, *opiniâtre*. Il la quitta cependant pour ouvrir à Rome une école de grammaire; mais, voyant que cet état ne répondoit pas à ses espérances, il embrassa le métier des armes. De simple soldat il devint centurion, commandant

de cohorte, amiral d'une flotte, général d'une armée, sénateur, préteur, consul, visiteur des armées pour y rétablir la discipline, proconsul d'Afrique, préposé au commandement de plusieurs provinces, chargé de l'approvisionnement de Rome, et enfin gouverneur de la capitale, poste qu'il occupoit lorsque *Commode* mourut.

On dit qu'il monta sur le trône malgré lui; mais il paroît seulement qu'il s'y plaça avec défiance, et qu'il auroit mieux aimé ne pas l'occuper. Il offrit dans le sénat d'en descendre, et n'y resta qu'à la sollicitation des pères conscrits, et sur le vœu de tous les honnêtes gens. Les gardes prétoriennes ne le virent pas avec la même satisfaction élevé à ce haut rang. Ces soldats, accoutumés à l'indiscipline, craignirent dès les premiers jours qu'il n'appesantît sur eux ce joug qui leur étoit devenu insupportable. Cependant il leur avoit donné la gratification ordinaire; mais il laissa échapper dans sa harangue quelques mots de réforme qui alarmèrent ces fières cohortes. *Pertinax* apportoit beaucoup d'application aux affaires, étoit grave sans mauvaise humeur, doux sans indolence, prudent sans ruse, frugal sans avarice, et grand sans orgueil. Un historien le nomme l'ami du genre humain et le sincère partisan des mœurs des anciens Romains. Il ne fut pas plus heureux en femme que les deux bons empereurs *Antonin* et *Marc-Aurèle*; mais du moins il ne voulut pas qu'on rendît à la sienne des honneurs dont elle étoit indigne. *Pertinax* avoit un fils encore jeune; il l'envoya chez son grand-père maternel pour

y être élevé loin de l'oisiveté dangeureuse de la cour, et il ne souffrit pas qu'il demeurât dans le palais impérial : lui-même n'y resta pas long-temps.

Depuis qu'il en eut pris possession, il se passa peu de jours sans intrigues dans le camp des prétoriens. Ces soldats, oisifs et raisonneurs, ne s'occupoient que de projets d'améliorer leur sort, c'est-à-dire, de choisir un empereur qui les enrichît et qui ne s'opposât point à leurs plaisirs. Ils jetoient les yeux tantôt sur un chef, tantôt sur l'autre. *Pertinax* apprit ces intrigues séditieuses, et éloigna le consul *Falcon*, qu'on vouloit lui opposer, mais sans le punir. Il ne se défia pas de *Lætus*, son capitaine des gardes, celui qui l'avoit placé sur le trône. Cet homme s'étoit flatté de grandes récompenses, et ne trouvoit pas celles qui lui furent accordées proportionnées au service. Le rang qu'il tenoit dans l'armée prétorienne lui donna les moyens de fomenter le mécontentement. Il l'accrut même en faisant, sous le nom et sous l'autorité de l'empereur, subir des peines sévères aux soldats pris en fraude.

Cette adresse perfide réussit. Après un châtiment de cette espèce, infligé au milieu des murmures des soldats, trois cents quittent le camp, traversent les rues de Rome l'épée à la main, et s'avancent vers le palais. *Lætus*, content de les avoir poussés à cet excès, s'échappe et se cache. On le cherche en vain pour donner des ordres comme chef des gardes. Les courtisans, effrayés, conseillent à l'empereur de s'évader. Persuadé que le peuple ne tardera pas à accourir à

son secours, *Pertinax* dédaigne cette lâcheté. Il paroît à la porte de son palais, les harangue avec tant d'énergie, que plusieurs remettoient l'épée dans le fourreau, et se retiroient en silence, lorsqu'un d'entre eux lui lança son javelot en s'écriant : « Voilà ce que » les soldats t'envoient. » A ce signal, la troupe forcenée se jette sur lui, le perce de mille coups, lui coupe la tête, et la promène en triomphe par la ville. Il seroit difficile d'exprimer la désolation du peuple et du sénat à ce triste spectacle. Après l'affreux règne de *Commode*, ils perdoient au bout de trois mois un empereur qui leur donnoit les plus belles espérances. On l'entendit en mourant prier le ciel de venger sa mort. *Éclecte*, son chambellan, qui avoit contribué comme *Lætus* à l'élever à l'empire, ne l'abandonna pas, et, après avoir blessé deux ou trois soldats, il expira lui-même sous le glaive des rebelles. *Pertinax* vécut soixante-six ans, et régna quatre-vingt-sept jours.

Pendant que trois cents bourreaux massacroient l'empereur, *Sulpicien*, son beau-père, député par lui au camp, tâchoit de calmer le trouble qui agitoit les prétoriens. Apprenant la mort de son gendre, il n'eut pas honte de mendier l'empire à ses assassins et de leur offrir de l'argent. Mais les révoltés, fiers de leur crime, firent publier sur les remparts de Rome que l'empire étoit à vendre au plus offrant. Ce même jour, *Sévérus Julianus*, un des plus riches citoyens de Rome, donnoit un festin à un de ses amis. Dans les grandes villes il est toujours des personnes que les événemens publics affectent peu. Dans la gaîté

du repas, les convives lui conseillent de ne pas négliger l'achat proposé. Il se lève de table, gagne le camp, se place sur les retranchemens, et fait ses propositions aux prétoriens. *Sulpicien*, dans le camp, présente les siennes; mais les meilleures sont l'argent qu'offrent les deux compétiteurs. Il s'établit un véritable encan. A chaque enchère, les soldats jetoient des cris de joie. Enfin, de cinq mille drachmes par tête promises par *Sulpicien*, *Julianus* monta à six mille deux cent cinquante, payables comptant; et l'empire fut à lui.

Les gardes prétoriennes le conduisirent en ordre de bataille au sénat. Le peuple ne s'opposa point à leur marche; mais aucune acclamation ne se fit entendre. *Julianus* commença à régner peu estimé, et même méprisé, malgré son extrême douceur et quoiqu'il ne fût pas dénué de talens. Il avoit gouverné la Belgique, et fait la guerre avec honneur. Les opinions sont partagées sur l'origine de ses richesses qui étoient très-grandes, et sur ses mœurs. Il avoit plutôt celles d'un riche voluptueux que d'un débauché. Il se permettoit des propos extravagans, comme font quelquefois les maîtres d'une bonne table, sûrs d'être applaudis. Les jeux de hasard et l'escrime des gladiateurs étoient ses divertissemens favoris. La sobriété n'étoit pas sa vertu. Trouvant, à son entrée dans le palais, le souper préparé pour *Pertinax*, il se moqua d'un repas si médiocre, ordonna qu'on en fît un somptueux, et mangea beaucoup, non cependant sans être troublé par des réflexions importunes sur le

sort de son prédécesseur, dont il rencontra le corps sur ses pas. Il le fit enterrer avec honneur. Ces pensées inquiétantes le suivirent au lit, et voltigèrent avec les songes sous les courtines impériales.

Puisque les gardes prétoriennes s'arrogeoient le droit de donner l'empire, pourquoi les légions des provinces n'en auroient-elles pas fait autant? Celles d'Angleterre l'offrirent à *Clodius Albinus*, leur général. Il l'accepta, dans l'intention, disoit-il, de rétablir la république; ce qui le rendit cher au sénat. Il étoit d'Afrique, où il fit ses études avec succès. La raison le portoit à cultiver les sciences. Son goût, qu'il traitoit lui-même de folie, l'engagea à se livrer au métier des armes; cependant il n'eut pas à se repentir de ce choix. Il passa par les grades militaires et les gouvernemens, avec tous les dangers qui accompagnoient ces honneurs sous *Commode*. *Albinus* étoit d'une sévérité outrée pour le maintien de la discipline, injuste envers ses domestiques, insupportable à sa femme, de mauvaise humeur pour tout le monde, fort propre dans ses habits, peu sobre, pour ne pas dire glouton. Croiroit-on qu'un homme pût manger à son déjeuner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, cent bec-figues et quatre cents huîtres. 'est cep endant ce qu'on raconte de lui. On dit aussi que tantôt il buvoit du vin avec excès, et tantôt n'en buvoit pas du tout, et que, très-peu chaste, il punissoit sévèrement ce qui ne l'étoient pas.

Veut-on encore des contrastes? On les trouvera dans *Pescennius Niger*, nommé empereur par les

légions de Syrie. Un auteur le représente comme un modèle accompli de bonnes mœurs, un second comme plongé dans la débauche, et un troisième, qui sans doute s'écarte moins de la vérité, comme n'étant digne à cet égard ni d'éloge ni de censure. Un quatrième écrivain l'appelle vaillant soldat, excellent officier, général expérimenté, consul illustre, et empereur infortuné. Jamais peut-être général ne fut plus dur aux soldats; et cependant ils l'adoroient; mais aussi il donnoit l'exemple de la patience dans les fatigues militaires, marchoit toujours à pied au premier rang, tête nue dans toutes les saisons. Il obligeoit ses domestiques à porter des fardeaux, pour qu'on ne crût pas qu'ils étoient seulement utiles à son service personnel, tandis que les soldats étoient chargés de leurs armes et de leurs bagages. Quand l'orateur, lorsqu'il fut salué empereur, entama son panégyrique selon la coutume, il l'interrompit et lui dit : « Faites-nous l'éloge de *Marius*, d'*Annibal*, » ou de quelque autre fameux capitaine qui soit mort. » Dites-nous ce qu'ils ont fait de digne d'être imité. » Louer les vivans, et surtout les empereurs, qui » peuvent récompenser et punir, est la tâche d'un » vil flatteur. Quant à moi, je désire de plaire au » peuple pendant ma vie; après ma mort, vous me » louerez, si je l'ai mérité. » *Niger* n'étoit que d'une famille de chevaliers. Il avoit peu d'instruction. Les Romains auroient désiré qu'il les eût gouvernés; mais il trouva un terrible antagoniste dans *Septimius Sévérus*, avec lequel il avoit été uni d'une étroite amitié.

Proclamé empereur par les légions d'Illyrie, ce général trouvoit dans la proximité de l'Italie plus de facilité que ses compétiteurs à s'assurer le droit qu'on venoit de lui conférer. Les légions des Gaules le reconnurent. Afin de ne laisser aucune inquiétude derrière lui en s'avançant contre *Julianus* ou *Julien*, qui végétoit à Rome, il écrivit une lettre obligeante à *Albinus*, lui témoigna le désir de l'adopter, et lui donna le titre de *césar* qu'il accepta, quoiqu'il eût été déjà salué empereur. *Sévère* étoit regardé comme l'homme le plus actif et le plus intelligent de l'empire : ami constant, ennemi dangereux, également violent dans son amitié et dans sa haine; habile à prévoir l'avenir, prudent dans le choix des moyens, peu jaloux d'une réputation sans tache, sacrifiant tout à l'ambition; avare, encore plus cruel; ennemi de tout faste, mangeant peu, mais se livrant quelquefois aux excès du vin avec ses soldats, dont il partageoit les travaux les plus pénibles. Il étoit né en Afrique, dont il conserva toujours l'accent, s'appliqua à l'éloquence, à la philosophie, excella dans les arts libéraux, dans la jurisprudence, qu'il étudia avec *Papinien*, ne négligea pas les connoissances en médecine, ni celles de l'astrologie judiciaire. *Sévère* usoit de cette prétendue science dans la conduite de sa vie. Il croyoit aux prédictions. Après la mort de sa première femme, il épousa *Julie*, dame d'Émèse, en Syrie, parce que son horoscope annonçoit qu'elle seroit femme d'un souverain.

Quand *Julien* apprit que *Sévère* marchoit contre

lui, il s'adressa aux gardes prétoriennes, auxquelles il avoit amplement payé l'empire. Il se mit à les exercer. Mais elles lui parurent si énervées par l'oisiveté, qu'il les jugea hors d'état de résister : il pria le sénat de déclarer son rival traître et ennemi de la patrie; ce qui fut fait. Il le conjura ensuite au contraire de lui associer *Sévère* à l'empire; ce qui fut fait encore. *Julien* envoya porter ce diplôme à *Sévère*, qui fit tuer les envoyés, sous prétexte ou pour la raison qu'ils étoient chargés de l'assassiner : alors *Julien* prit toutes sortes de résolutions ridicules, celles de se défendre avec les gladiateurs, de mettre le feu à la ville et d'égorger les sénateurs. Pendant l'incertitude de ces délibérations, le sénat, considérant mûrement l'état des choses, crut ne pouvoir mieux faire que de se soumettre à *Sévère*, qui avançoit majestueusement à la tête de son armée bien disciplinée, et qui n'étoit pas loin. Pour mieux faire agréer leur hommage, les pères conscrits envoyèrent dire à *Julien* de se préparer à mourir. Les bourreaux trouvèrent ce malheureux fondant en larmes. Il offroit de résigner l'empire, de se retirer dans l'endroit qu'on voudroit lui indiquer, quel qu'il fût; enfin tout, pourvu qu'on lui laissât la vie. Il demandoit du moins qu'on suppliât *Sévère* : « Hélas! s'écrioit-il » douloureusement, quel mal ai-je fait? Jamais je » n'ai ôté la vie à personne. » Mais il lui fallut subir son sort; il tendit le cou comme un agneau qu'on égorge, à l'âge de soixante ans, après soixante et six jours de règne.

Cent sénateurs envoyés au-devant de *Sévère* le trouvèrent armé à la tête de ses troupes, et ne furent admis en sa présence qu'après avoir été fouillés. Sans autre réponse qu'un présent qu'il leur fit, il leur donna le choix de retourner à Rome sur-le-champ, ou d'y aller lentement avec lui. Avant d'y arriver, il fit exécuter les meurtriers de *Pertinax*, qu'il avoit demandés aux prétoriens, et qu'ils lui avoient envoyés. A eux-mêmes, il leur ordonna de venir le trouver sans armes, avec les seuls vêtemens qu'ils portoient quand ils accompagnoient les princes dans les solennités publiques. Dès qu'ils furent arrivés dans le camp, des troupes qui en avoient l'ordre les environnèrent. L'empereur parut sur son tribunal avec un air irrité, leur reprocha la mort de *Pertinax*, l'infamie d'avoir vendu l'empire à l'encan, leur infidélité envers *Julien*, qu'ils n'avoient pas défendu après l'avoir choisi eux-mêmes. « Je veux bien, ajouta-
» t-il, vous épargner les supplices que vous méritez.
» Qu'on leur ôte leurs chevaux et toutes les marques
» militaires, dont ils sont indignes. Fuyez loin de
» Rome ; celui qui en approchera de trente lieues sera
» puni de la mort la plus cruelle. » Foudroyés par ce discours, ils se laissèrent enlever leurs chevaux, dépouiller même de leurs tuniques, et se retirèrent en silence, couverts de la honte qu'ils méritoient. Il y en eut un que son cheval suivit malgré les efforts que l'on fit pour l'arrêter. Le maître le tua lui-même, et se tua ensuite sur lui.

Sévère fit son entrée dans Rome, accompagné de

ses troupes armées, traînant renversés les drapeaux des prétoriens. Il quitta ses armes à la porte, et prit la robe. Les sénateurs l'accompagnoient, portant des branches de laurier. Le peuple, vêtu de blanc, témoignoit l'excès de sa joie. La ville étoit ornée de guirlandes de fleurs, de tentures magnifiques, et embaumée de parfums. Après avoir sacrifié dans les temples, l'empereur se retira au palais. Il laissa les soldats se loger comme ils voulurent, et s'emparer, sans payer, de tout ce qui leur convenoit, avec menace d'en prendre encore davantage, si l'on résistoit. Mais, après avoir alarmé les Romains en montrant ce qu'il pouvoit, il fit tout rentrer dans l'ordre, et rassura par une harangue pleine de sagesse le sénat encore incertain de son sort. A la place de la garde prétorienne licenciée et cassée, il en créa une autre dont il choisit les soldats dans les plus braves de son armée; il en fixa la solde de manière que l'admission dans cette troupe devint un sujet d'émulation, et une récompense de la bonne conduite jointe à la vaillance. Il fit confirmer par le sénat le titre de césar à *Albin*, et se prépara à attaquer *Niger*.

[194.] Depuis son arrivée à Rome, *Sévère* n'avoit point parlé de ce rival. On ne s'aperçut qu'il y songeoit que parce qu'il fit arrêter en forme d'otage ses enfans, et ceux des capitaines qui lui étoient attachés. Sur la connoissance qu'on avoit du caractère ferme de *Niger* et de son habileté, on auroit cru que cette guerre auroit duré long-temps;

mais trois batailles la terminèrent en peu de mois. *Sévère* n'eut même pas besoin de s'y trouver en personne. La tête de son compétiteur lui fut apportée près de Byzance, qu'il prit après un long siége, et qu'il rasa. Les habitans d'Antioche éprouvèrent aussi la sévérité du redoutable vainqueur. Tous les partisans de *Niger*, particuliers ou fonctionnaires publics, ressentirent les effets de sa vengeance. L'empereur ne mit aucune distinction entre ceux qui s'étoient embarqués volontairement et ceux que le flot avoit emportés dans la mer orageuse de la faction. Il n'épargna ni hommes, ni femmes, ni enfans. Des familles entières périrent. Il ne fit grâce qu'à une statue érigée dans Rome à son rival, avec une inscription qui retraçoit les grandes qualités de cet infortuné. *Sévère* ordonna qu'on la conservât. « Je veux, dit-il, que » l'univers sache quel ennemi j'ai vaincu. »

Pour éclairer seul l'univers romain, il ne s'agissoit plus que d'éclipser *Albin*, dont la lumière, quoique foible et bornée, fatiguoit les yeux jaloux de *Sévère*, d'autant plus qu'il savoit que le césar d'Angleterre étoit aimé à Rome. Il y étoit appelé par les vœux du sénat, que l'empereur traitoit durement. Soit qu'*Albin* eût montré quelque dessein de répondre à ces désirs, soit que *Sévère* ne fît que le craindre, il lui envoya des scélérats avec une lettre, sous prétexte d'une affaire importante, mais réellement chargés de l'assassiner. Le césar découvrit le complot, et le fit avouer par les émissaires. La publicité qu'il donna à cette odieuse trahison augmenta le

nombre de ses partisans ; presque toutes les Gaules se déclarèrent en sa faveur.

La perfidie de *Sévère* lui suscita ainsi une guerre qui lui donna dès le commencement de grandes inquiétudes. On dit qu'avant de se mettre en marche vers les Gaules, en partant de l'Orient, où ses généraux venoient de vaincre *Niger*, il fit immoler une jeune vierge, pour prevoir l'événement par l'inspection de ses entrailles. Il n'y eut qu'une bataille près de Lyon : les deux rivaux s'y trouvèrent. *Sévère* courut risque de la vie ; son cheval fut tué sous lui ; l'armée se débandoit, il se jette au-devant des fuyards, et ramène la victoire sous ses drapeaux. *Albin*, mortellement blessé, fut apporté aux pieds de son rival, et expira sous ses yeux. *Sévère*, dans le transport de sa joie, commit une lâcheté, et se déshonora à la vue de son armée. Il poussa son cheval sur le corps de son ennemi, ordonna qu'il restât exposé jusqu'à ce qu'il fut déchiré par les chiens, et envoya sa tête au sénat. La femme, les enfans, les parens d'*Albin*, tout ce qu'on put lui trouver d'amis et de partisans fut massacré. Des villes entières, plongées dans le deuil, regrettèrent leurs meilleurs citoyens, surtout les plus riches, auxquels souvent l'opulence tient lieu de crime. Par ce moyen *Sévère* amassa des trésors immenses, et s'attacha les soldats par ses largesses.

On apprit avec effroi son retour à Rome à la tête de l'armée victorieuse. En faisant porter la tête d'*Albin* aux sénateurs, il leur avoit écrit : « Je vous

» l'envoie afin que vous puissiez voir que vous m'avez » irrité, et être frappés des effets de mon ressenti- » ment. » Terrible menace que l'effet ne démentit point. Dans sa harangue au sénat, le lendemain de son arrivée, il affecta de louer *Commode*, l'ennemi mortel de ce corps auguste. Pour l'outrager davantage, il ordonna qu'on mît ce tyran au rang des dieux. Il loua, comme des précautions nécessaires, les cruautés de *Sylla*, de *Marius* et d'*Auguste*, et attribua la mort de *Pompée* et de *César* à leur clémence déplacée. Ayant repris le chemin de son palais, il fit régner le carnage dans toute la ville. En peu de jours quarante-deux sénateurs honorés du consulat ou de la préture furent victimes de sa vengeance. Il fit mourir, selon un auteur contemporain, tous ceux à qui leur naissance, leur mérite et leurs richesses donnoient du crédit dans la ville et dans les provinces. Pendant ces massacres il avoit très-grand soin du peuple. Jamais il ne sortit de Rome sans avoir amplement pourvu à ses besoins, et même à ses plaisirs.

Lorsque *Sévère* marcha contre *Niger*, il vit l'Euphrate et pénétra jusqu'en Arabie. Provoqué par les Parthes, il se rendit de nouveau en Orient, côtoya encore l'Euphrate, prit sur ses bords Babylone, qu'il trouva abandonnée, ainsi que Séleucie ; mais il éprouva de la résistance à Ctésiphon, où les rois parthes tenoient leur cour. Le monarque se sauva ; la ville éprouva la cruauté du vainqueur. Les hommes furent passés au fil de l'épée : les femmes et les en-

fans, au nombre de cent mille, furent vendus comme esclaves. Après cet exploit qui mérita à *Sévère* un triomphe et le titre de *Parthique*, il associa à l'empire *Bassien*, son fils aîné, connu sous le nom de *Caracalla*. Ce mot signifioit en gaulois une casaque, espèce d'habit que ce prince portoit de préférence. Son père lui fit épouser *Fulvia Plautilla*, fille de *Plautianus*, dont la faveur est une singularité dans la vie de *Sévère*.

On ne sait par quelle voie *Plautianus* acquit le crédit exorbitant dont on le vit jouir. L'empereur le chérissoit si tendrement, que, non-seulement dans les conversations, mais dans les harangues au sénat, il lui donnoit plus d'éloges que *Tibère* n'en prodigua jamais à *Séjan*. Cependant *Plautianus* n'étoit ni guerrier, ni homme d'état, ni d'une naissance relevée. *Sévère* le fit préfet du prétoire. On peut juger de sa puissance par les honneurs que le sénat lui rendoit, le nombre de ses statues érigées en vertu de décrets, la basse flatterie de cette compagnie en lui décernant des sacrifices, et en jurant par sa fortune comme par celle de l'empereur. Sa table étoit mieux servie que celle du prince, et ses équipages étoient plus magnifiques. La dot qu'il donna à sa fille auroit suffi pour cinquante reines. Il abusa de la confiance de son maître au point de faire mourir des personnes illustres sans le consulter, et même à son insu. Cet homme avoit des espions autour de *Sévère*, et se faisoit rapporter tous les discours de son maître. L'empereur, au contraire, tranquille sur la conduite

de son favori, ne s'informoit de rien, et continuoit à le combler d'honneurs.

Cette aveugle confiance auroit duré plus long-temps, sans la dénonciation de *Géta*, frère de *Sévère*. Se voyant près de mourir, il pria l'empereur de venir le voir, et dans une longue conversation lui dévoila la conduite de son odieux ministre. On ne sait s'il alla jusqu'à lui inspirer des craintes sur le dessein qu'on soupçonnoit à *Plautianus* de l'assassiner lui et son fils, et de se mettre à leur place. Il paroît que *Sévère* n'ajouta point foi au projet. Cependant il en crut assez pour penser qu'il devoit restreindre la puissance de son favori. Sous prétexte d'excès dans les honneurs qu'on lui rendoit, il ordonna d'abattre ses statues dans Rome. Cette apparence de disgrâce fut suffisante pour renverser tout d'un coup l'autorité du ministre; mais *Caracalla*, son gendre, ne trouvant pas qu'il fût assez puni, lui chercha querelle dans la chambre même de l'empereur, et le fit tuer sous ses yeux. *Sévère*, en rapportant le fait au sénat, se plaignit seulement de la destinée des hommes, « dont les » uns, dit-il, aiment trop, et les autres abusent de » l'affection qu'on a pour eux. »

Ce qui lui arriva à l'égard de *Caracalla* vient à l'appui de cette réflexion. Une révolte éclata en Angleterre. Malgré une espèce de caducité hâtée par ses travaux, *Sévère* résolut d'aller y mettre ordre lui-même. Il mena à cette expédition *Caracalla* et *Géta*, ses deux fils. La victoire accompagna ses drapeaux. Après leur avoir fait passer les bornes fixées par le

mur d'*Antonin*, il revint sur ses pas, et il opposa une seconde muraille aux incursions des Calédoniens. On fortifia de nouveau contre eux les mêmes remparts. Pendant qu'il traitoit avec les barbares, et qu'il recevoit leurs armes en garantie de leur bonne foi, un cri d'horreur se fait entendre. *Sévère* se retourne, et voit *Caracalla* l'épée nue, qui s'avançoit sur lui pour le percer. Ce cri d'horreur arrête le fils dénaturé. Le père, sans proférer un seul mot, sans marquer la moindre surprise, continue le traité.

De retour dans sa tente, il fait appeler son fils, lui reproche en présence de *Papinien*, capitaine des gardes, et de *Castor*, son chambellan, la noirceur de son forfait. Lui présentant ensuite une épée nue, il lui dit : « Si la soif de régner te force à tremper tes » mains dans le sang de ton père, satisfais-toi dans » cette tente plutôt qu'à la vue de nos amis et de » nos ennemis. Si cependant la nature parle encore » dans ton cœur féroce, ordonne à *Papinien* de percer » le mien ; tu es empereur, il t'obéira. » Ces terribles paroles ne firent pas même naître un remords dans l'âme de *Caracalla*. Au contraire, il persévéra dans son funeste dessein, fit insinuer aux soldats qu'il étoit indigne d'eux d'obéir à un vieillard infirme, incapable de les commander, et fit révolter contre l'empereur une partie de l'armée, dont ce père trop indulgent lui avoit donné le commandement. *Sévère* assembla les légions, fit couper en sa présence la tête aux complices, mais épargna encore son fils. S'adressant ensuite à toute l'armée, d'un air majestueux, mais

terrible : « Est-ce la tête qui gouverne ? leur dit-il, » ou sont-ce les pieds ? »

Il étoit malade : le crime de son fils irritant ses souffrances, il se vit bientôt arriver au terme de ses jours. Se sentant défaillir, il appela près de son lit ses deux fils, leur laissa l'empire en commun, les exhorta à la concorde, et leur donna pour principale règle de gouvernement le principe chéri des tyrans, » de s'attacher les soldats par des libéralités, et de » braver tout le reste. » Peu avant d'expirer, il s'écria : « J'ai été tout, et tout n'est rien. » S'étant fait apporter l'urne où l'on devoit déposer ses cendres, il l'apostropha en ces termes : « Tu renfermeras celui » pour qui toute la terre étoit trop petite. » Comme ses douleurs augmentoient, il demanda du poison ; mais personne n'osant lui en procurer, il prit une si grande quantité de viandes les plus substantielles, qu'elles l'étouffèrent, à l'âge de soixante-six ans, après dix-huit ans de règne, laissant après lui la mémoire d'un grand homme, mais non d'un bon empereur.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES TITRES DU TOME QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE MOREAU, RUE COQUILLIÈRE, N° 27.

